

# HISTOIRE UNIVERSELLE

Rome (de 754 à 63 av. J.-C.)

Par Marius Fontane

## CHAPITRE PREMIER

Marche rétrograde des Aryens. - Philippe et Alexandre. - Athènes et Rome. - La péninsule italique. - La mer et les îles. - Italiotes et émigrants. - La Sicile. - Le Tibre. - Première Rome. - Pélasges, Hellènes, Sicanes, Ligures, Celtes et Étrusques. - Autochtones. La Rome légendaire. - Premiers Romains. - L'enlèvement des Sabines. - Destinée de Rome

## CHAPITRE II

De 754 à 578 av. J.-C. - Les premiers rois. - Janus. - Hercule et le brigand Cacus. - Énée et Ascagne. - Numitor et Amulius. - Romulus et Remus. - Fondation de Rome. - Numa Pompilius. - Tullus Hostilius, ou Tullius. - Destruction d'Albe. - Ancus Martius. - Tarquin l'Ancien (Démarate). - La Rome carrée. - Servius. - La cité

## CHAPITRE III

De 1500 à 300 av. J.-C. - L'Étrurie.- Ligures et Sicules. - Celtes, Latins, Opiques, Osques. - Sabelliens et Samnites. - Iapygiens, Italiotes et Etrusques. - L'exode aryen. - Venue des Étrusques. - Confédération. - Trafics. - Architecture. - Bijoux. - Sculpture. - Céramique. - Industrie. - Famille. - Religion. - Divinités. - Culte. - Type. - Histoire. - Influences asiatique et hellénique. - Peinture. - Caractère

## CHAPITRE IV

De 598 à 491 av. J.-C. - Servius Tullius. - Tarquin le Superbe. - Les livres sibyllins.- Julius Brutus et Tarquin Collatin, consuls. - Valerius, vainqueur des Étrusques. - Bataille de Régille. - Les dioscures. - La République. - Gouvernement de Rome. - Lutte entre les patriciens et les plébéiens. - Dictature.- Appius Claudius et Valerius. - Les tribuns. - La loi agraire. - Spurius Cassius, victime du Sénat. - Les Fabius. - Publius Valero. - Loi Publilia. - Ennemis des Romains. - Coriolan chez les Volsques

## CHAPITRE V

De 491 à 450 av. J.-C. - Coriolan marche sur Rome. - Sa retraite inespérée. - Éques et Véiens contre Rome. -Trêve de Manlius Vulso. -Victoires de Quinctius. - Dictature de Posthumius. - Rome menacée. - La peste. Cincinnatus dictateur. -Ténacité des plébéiens. - Conquête de l'égalité. - La justice. - Quinctius Céson. - Herdonius au Capitole. - Retour de Cincinnatus. - Rome disloquée. - Les plébéiens sur l'Aventin. - La loi Terentilla

## CHAPITRE VI

De 450 à 448 av. J.-C. - Lois nécessaires. - Commissaires romains en Hellénie. - Le Droit hellénique. - Suspension de la Constitution romaine. - Premiers décemvirs. -Les dix tables. - Influences grecque et mosaïque. - Seconds décemvirs. - Appius Claudius.- Les douze tables. - Patriciens et plébéiens. - Le droit romain. - Tyrannie des décemvirs. - Hostilités des Sabins et des Éques. - Assassinat de Dentatus et meurtre de Virginie. - Abdication des décemvirs

## CHAPITRE VII

De 448 à 376 av. J.-C. - Valerius et Horatius traitent avec le peuple révolté. - Vengeances. - Éques et Sabins défaits. - Défense du patriciat. - Les censeurs. - Invasion repoussée des Volsques. - Mort de Spurius Mœlius. - Cincinnatus dictateur. - L'armée. - Tribuns et plébéiens.- Assassinat de Posthumius. - Victoires de Rome. -Camille.-Invasion des Gaulois. - Destruction de la Rome antique. - Intervention des prêtres. - Rome rebâtie. - Réformes militaires. - Le Latium pacifié

## CHAPITRE VIII

De 390 à 280 av. J.-C. - La nouvelle Rome. - Réclamations plébéiennes. - La question agraire. - Fléaux. - Introduction des jeux étrusques. - Latins et Gaulois. - Guerre des Samnites. - Révolte de légions. - Fabius et Appius. - Étrusques et Gallo-Samnites. - Le peuple sur le Janicule. - Confirmation des conquêtes plébéiennes. - Villes italiennes. - Derniers efforts des Etrusques et des Serions. - Agitation en Grande-Grèce. - Les Tarentins appellent Pyrrhus

## CHAPITRE IX

De 336 à 323 av. J.-C. - Alexandre, roi de Macédoine. - Destruction de Thèbes. - L'empire perse. - L'Égypte. - Alexandre en Asie Mineure. - Bataille d'Issus. - Prise de Tyr. - Fondation d'Alexandrie. - L'Égypte macédonienne. - Bataille de Gaugamèle et d'Arbèles. - Fuite de Darius. - Révolte de Sparte. - Antipater. - Fin des Grecs. - Alexandre dans l'Inde. - Taxile et Porus. - Retraite des Macédoniens. - Alexandre à Babylone, dieu ; sa mort

## CHAPITRE X

De 323 à 278 av. J.-C. - La succession d'Alexandre. - Arrhidée. - Troubles sanglants à Babylone. - Perdicas et Méléagre. - Partage de l'empire. - Pithon et Eumène. - Ptolémée, Antipater et Séleucus. - Destruction de la famille d'Alexandre. - Cassandre. - Démétrius de Phalère à Athènes. - Antigone. - Séleucus et Ptolémée. - Paix. - Alexandre le Grand et son oeuvre

## CHAPITRE XI

De 336 à 272 av. J.-C. - Fin de la Grèce. - Démosthène et Alexandre. - Phocion et Démade. - Lycurque. - Sparte contre les Macédoniens. - Eschine et Démosthène le Procès de la Couronne. - Arpalé à Athènes. - Condamnation et mort de Démosthène. - Guerre lamiaque. - Mort de Phocion. - Invasion de Gaulois. - Pyrrhus, roi d'Épire. - Les Épirotes. - Pyrrhus en Italie et en Sicile. - Triomphe de Curius Dentatus. - Mort de Pyrrhus

## CHAPITRE XII

De 272 à 264 av. J.-C. - Rome condamnée à la guerre. - La Sicile et Carthage. - L'Italie domptée. - Fin de l'Étrurie. - Le nord de l'Afrique : la Cyrénaïque, la vallée du Catabathmon, la Numidie, la Mauritanie. - Libyens et Carthaginois. - Marseille, Corse et Sardaigne. - L'Atlantique. - Îles Britanniques et côte occidentale d'Afrique. - Magon, Asdrubal et Amilcar

## CHAPITRE XII (Suite)

La nouvelle Carthage : Gouvernement, moeurs, divinités, arts, commerce, armée. - La nouvelle Rome, Politique, municipes, colonies, voies militaires, gouvernement, armée. - Rome, Carthage et la mer Méditerranée. - L'Afrique

## CHAPITRE XIII

De 265 à 240 av. J.-C. - Première guerre punique. - Hostilités en Sicile. - Hiéron et Hannon. - Les Hannon et les Barca. - Première flotte romaine. - Succès de Duillius. - Amilcar en Sicile. - Bataille navale d'Ecnome. - Romains en Afrique. - Carthage, irréconciliable ennemie. - Claudius. - L'armée d'Amilcar. - Paix entre Rome et Carthage

## CHAPITRE XIV

De 241 à 201 av. J.-C. - Soulèvement de la Gaule cisalpine. - L'Illyrie et la Macédoine. - Mercenaires de Carthage. - Amilcar. - Asdrubal en Espagne. - Annibal passe les Alpes. - Bataille de la Trébie. - Désastre de Cannes. - Rome toute armée. - Défection de Capoue. - Philippe de Macédoine. - Mort d'Hiéron. - Siège de Syracuse. - Archimède. - Annibal devant Rome. - Mort d'Asdrubal. - Publius Scipion en Espagne. - Deuxième guerre punique. - Scipion l'Africain. - Rome éblouie

## CHAPITRE XV

La Grande-Grèce. - Peuplement de l'Italie du sud. - Grecs et Italiotes. - Influence d'Athènes. - Socrate et Platon. - Pythagore. - Aristote. - Rhéteurs et grammairiens. - Épicure et Hégésias. - La Médecine. - Héroricos et Hippocrate. - Eudoxe. - Astronomie. - Sciences mathématiques et physiques. - Géographie

## CHAPITRE XVI

De 323 à 117 av. J.-C. - Dispersion des Hellènes à Rhodes, Pergame, Éphèse, Smyrne et Alexandrie. - Grecs et Juifs à Alexandrie et en Palestine. - Les hellénistes d'Égypte. - Les Ptolémées. - Trafics et Monnaie. - Administration. - Philosophie : Théophraste et les platoniciens. - Culte et Divinités. - Néo-Juifs. - Sculpture. - Architecture. - Peinture. - Littérature. - Le Musée. - Poètes. - Callimaque, Apollonius et Théocrite. - Histoire. - Théâtre

## CHAPITRE XVII

De 281 à 189 av. J.-C. - L'Orient attire le Sénat. - L'Asie. - Le royaume des Séleucides. - Derniers efforts des Grecs. - Achéens et Éoliens. - Aratus. - Cléomène. - Situation de Rome. - Antiochus. - Philippe V, de Macédoine. - Guerre déclarée à la Macédoine. - T. Quintius Flaminius. - Bataille de Cynocéphales. - La Grèce libre. - Annibal chez Antiochus. - Antiochus chassé de Grèce. - Lucius Scipion. - Manlius Vulso. - Les Galates. - Eumène répond de l'Asie. - Fin des Grecs

## CHAPITRE XVIII

De 198 à 133 av. J.-C. - Ibères et Celtibères. - Soumission de la Cisalpine et de l'Istrie. - Mort de Philopœmen, d'Annibal et de Philippe. - Persée. - Bataille de Pydna. - La Macédoine, l'Illyrie, l'Épire et la Grèce succombent. - Triomphe de Paul Émile. - Andriscos et Metellus. - Pillage de Corinthe. - La Grèce, province romaine : Achaïe. - Destruction de Carthage. - Asdrubal et Scipion Émilien. - L'Afrique, province romaine. - L'Espagne soulevée. - Viriathe. - Reddition de Numance. Le Royaume de Pergame. - Les Attalides. - Province d'Asie. - L'Empire romain

## CHAPITRE XIX

Romains. - Influence hellénique. - La Grande-Grèce. - Grækes et Italiotes. - Littérature. - Poésie. - Névius, Andronicus, Ennius. - La langue latine. Le théâtre à Rome. - Les édiles. - Plaute. - Térence. - Les spectateurs. - Acteurs et machineries. - Les gladiateurs. - Philosophes et philosophie

## CHAPITRE XX

Première Rome. - Organisation sociale. Patrons et gentes. - Prolétaires. - Le gouvernement. - Tribus. - Provinces. - Le Tribunat. - Veto et plébiscite. - La politique du Sénat. - Le peuple. - Campagnards et marins. - Esclaves et affranchis. - Gladiateurs. - Patrons et clients. - Sénat et peuple. - Bourgeoisie. - Forum. - Justice

## CHAPITRE XXI

Finances romaines.- Fausse monnaie. - Banquiers. - Manieurs d'argent et usuriers. - Commerce et marine. - Accapareurs. - Industrie. - Agriculture. - Misère générale. - Délateurs. - L'armée. - Recrutement. - Infanterie et cavalerie. - Science militaire. - Subsistances. - Généraux et soldats. - Corruption universelle. - Indifférence. - La Rome nouvelle

## CHAPITRE XXII

De 195 à 121 av. J.-C. - Caton le Réformateur. - Scipion Émilien. - Les stoïciens. - Révolte des esclaves en Sicile. - Eunus le Syrien. - La Loi agraire. Tiberius Gracchus. - Les triumvirs. - Scipion Nasica. - Carbon, tribun. - Caius Gracchus. - Réformes révolutionnaires. - Le Sénat contre Caius. - Livius Drusus l'emporte. - Opimius, consul. - La noblesse a triomphé des Gracques. - La plèbe et la soldatesque

## CHAPITRE XXIII

De 121 à 110 av. J.-C. - Inquiétude des Grands. - Scandales. - Le Royaume des Numides. - Micipsa, Adherbal et Hiempsal. - Jugurtha. - Guerre de Numidie. - La corruption romaine. - Cécilius Metellus. - Les Gétules. - Marius. - Bocchus. - Rome triomphante. - La nouvelle Province. - Aix et Narbonne

## CHAPITRE XXIV

De 110 à 99 av. J.-C. - Invasion des Cimbres et des Teutons. - Helvètes. - La Gaule et les Gaulois. - Celtes. - Cimmériens du Bosphore. - Scythes et Thraces. - Galates. - Marius en Gaule. - Défaite des Teutons. - Les Cimbres en Italie. - Nouvelle victoire de Marius. - Deuxième révolte des esclaves. - Marius et Sylla

## CHAPITRE XXV

De 103 à 88 av. J.-C. - Marius à Rome. Incapacité et vénalité de la noblesse. - Le Parti populaire. - La Guerre au Sénat. - Troubles et réaction. - Saturninus. - Les Italiens. - Guerre sociale. - L'anarchie légale. - Confédération italienne. - Intervention et retraite de Marius. - Fausses concessions aux Italiens. - Mithridate. - Marius et Sylla. - La Terreur à Rome

## CHAPITRE XXVI

De 92 à 78 av. J.-C. - L'Asie romaine. - Mithridate, roi de Pont. - Tigrane. - Bithynie et Cappadoce. - Victoires et défaite de Mithridate. - Flaccus et Fimbria. - Carbon et Marius le jeune. - Sylla traverse Rome. - Soulèvement des Italiens, de l'Espagne et de l'Afrique. - Sylla maître de Rome. - Vengeances et réformes. - Mort de Sylla

## CHAPITRE XXVII

De 81 à 63 av. J.-C. - Les consuls Lepidus et Catulus. - Sertorius en Espagne. - Perpenna. - Pompée. - Émeute des gladiateurs. - Spartacus. - L'héritage de Sylla. - Débuts de Cicéron. - L'anarchie à Rome. - Les pirates. - Dictature de Pompée. - Mithridate et Tigrane d'Arménie. - Victoires de Lucullus. - Pompée en Asie. - Fin de Lucullus. - Pompée en Judée. - Les Juifs et les Hellènes en Palestine. - Les Macchabées. - Pompée à Jérusalem. - Mort de Mithridate. - L'Asie romaine

## CHAPITRE PREMIER

Marche rétrograde des Aryens. - Philippe et Alexandre. - Athènes et Rome. - La péninsule italique. - La mer et les îles. - Italiotes et émigrants. - La Sicile. - Le Tibre. - Première Rome. - Pélasges, Hellènes, Sicanes, Ligures, Celtes et Étrusques. - Autochtones. - La Rome légendaire. - Premiers Romains. - L'enlèvement des Sabines. - Destinée de Rome.

EN refusant à Philippe de Macédoine la gloire de diriger les destinées des Grecs, Démosthène a donné le coup de mort à l'Hellénie, cette Grèce restreinte, amoindrie, incapable désormais de continuer la marche de l'exode arien vers l'Occident. Le successeur de Philippe, Alexandre, rétrogradera vers l'Asie, avec ses Macédoniens. Rome, que rien ne gêne, sans traditions, libre, ignorante, innovera le brigandage organisé. Ni les hymnes védiques, ni les préceptes de Zoroastre, ni la noblesse des premiers Perses, ni l'humanité des vieux Égyptiens, ni le catholicisme des vrais Grecs ne prévaudront. Refoulés vers l'Orient, c'est-à-dire vers leurs origines, les Aryens laisseront l'Europe à l'exploitation grossière des races qui en détenaient le nord, Finnois et Scandinaves, chasseurs et pêcheurs, parés d'ambre et de dents d'animaux, pillards et gloutons, qui s'illustrèrent en détruisant Troie et qui fondèrent Sparte. Rome questionnera trop tard les Athéniens, et la *lie de Romulus*, dont parle Cicéron, dominera le monde.

Les fondateurs d'Athènes, bâtissant leur cité, s'étaient laissé prendre à la séduction du décor, à la grâce du site ; les fondateurs de Rome, stupides, choisirent, pour s'y installer, l'aire la moins favorable de toute la péninsule italique. Les *fils de la louve* firent leur tanière aux bords du Tibre, sans réflexion, comme les premiers Athéniens avaient fait leur nid au grand air, devant les flots bleus, d'instinct ; ne se souciant de l'avenir ni les uns ni les autres, également incapables de vivre sur leur propre territoire.

Athènes, trop ouverte aux émigrants, devait finir dans la confusion ; Rome, trop fermée, devait s'exaspérer, étouffer dans ses limites. Ces deux commencements excluent toute communauté de race possible. Athènes fut une cité ; Rome, un camp. Le « pont » jeté sur le Tibre, unique voie par laquelle les premiers Romains communiquaient avec les autres Italiotes, fut fait de bois, ainsi qu'un pont-levis de forteresse, toujours prêt à être rompu. Athènes, imprudente et généreuse, rayonne et perd la chaleur de son foyer central ; Rome, avide, avare, absorbe tout en elle, et se consume jusqu'à la mort dans son propre creuset.

Des Alpes au détroit de Messine, de la mer toscane aux *côtes orangeuses* de la mer Adriatique, la péninsule n'est qu'une succession de murs séparatifs, enchevêtrés. Les Apennins, d'une hauteur moyenne de mille mètres, — sauf le mont Velino et le mont Corno, plus élevés, — coupent le pays de vallées profondes ; distribuant, pourrait-on dire, par les caprices de leur ossature, toutes sortes de climats, séparant les peuples par vallées. Des fleuves innavigables et des lacs insignifiants ; une mer difficile en Adriatique ; tourmentée de cyclones vers le golfe du Lion, devant Gênes ; *méchante* sur les côtes de la Toscane, toute semée *de périls et d'écueils* ; et au sud, cette mer traîtresse *où s'était égarée la prudence même d'Ulysse*.

Au nord, l'Italie alpestre, fière de ses vignes et de ses mûriers, de ses pâturages, que coupent des plaques de roches nues, que dominent des monts chargés de glaces éblouissantes, sites effroyables et tentateurs, d'apparence fertiles, où ne vivent, misérables, que des populations constamment trompées. Le fleuve indomptable, le Pô *travailleur*, avec ses trente affluents, jadis navigable, maintenant divisé en lacs successifs, presque fermés, ne reprenant ses eaux que pour devenir *capricieux et menaçant*, indisciplinable, dévastateur, ravageant les terres qu'il a lui-même apportées et dont il change continuellement les superficies, exhausant ses berges, élevant son lit, reculant la mer.

A l'ouest, le Piémont, aux plaines surgissantes, conservant dans ses lacs les preuves de leur communication avec la mer, de ses fjords antiques. A l'est, les Alpes vénitiennes, dont les lacs anciens ont disparu, dont les lacs actuels sont des réservoirs, et qui menacent la Lombardie des crues terribles du Tessin, jadis égal au Nil.

Vers l'Adriatique, les lagunes désolées, où *chantent les pins gémissants*, où survivent des chênes, des aubépines et des genévriers ; des îles disparues ; des forêts détruites, remplacées par des roseaux. Venise et Ravenne s'enfonçant dans l'intérieur des terres et s'éloignant de plus en plus de la mer. Et comme contraste, à l'ouest de cette Italie supérieure, sorte de Hollande toujours inondée, la Ligurie étroite, brûlée, avec sa faune africaine, sa flore rabougrie, devant une mer surchauffée.

Au sud extrême de la péninsule, la chaîne transversale des Apennins, les monts Samnites, dont les pentes douces vont disparaître sous les *tables argileuses* (tavoliere), déposées en Pouille par la mer ; territoire désolé où les fenouils sauvages envahissent les prés verdoyants. Le mont Gargano, formant *l'éperon de la botte*, avec ses hêtres, ses pins, ses caroubiers et ses arbousiers, paradis des abeilles. Les Apennins de Naples, que terminent l'ancien volcan du mont Vultur, aux vals boisés, *pays de la résine*, finissant à l'Aspromonte ; la *terre de labour*, ou Napolitain, si tourmentée ; la Campanie, au *fond de cendres* ; les champs Phlégréens, avec leurs vingt vomitoires, — *Forum vulcani*, — lieux d'horreur, qui seront choisis comme lieux de délices, où les *voluptueux* viendront, dans des villas riantes, jouir de la vie en bravant la mort ; le Vésuve, où se dressa le temple de la Vénus méphytique ; l'Averne, cette *entrée des enfers*, territoire maudit dont Baïa, et Sybaris surtout, avec sa flore tropicale, ses orangers et ses dattiers mûrissants, ses forêts d'oliviers et ses jardins, furent comme les paradis trompeurs ; et Pœstum, la  *cité des roses* ; Arpinum, aux murs cyclopéens ; Tarente et sa *petite mer délicieuse*, dont Naples, la *ville neuve* des Cumiens, devait hériter.

En Italie centrale, de l'Arno au Tibre, les Apennins toscans, ou monts de l'Étrurie, ou Alpes étrusques, blanches de neiges et de marbres, protégeant, avec des collines arrondies, une plaine grise, terne, argileuse, semée de marnes et de poudingues. Au sud, le plateau inégal de l'Étrurie méridionale, encombré de roches, mouillé d'eaux capricieuses, surgissantes et ;disparaissantes, ébranlé de feux souterrains, tiédi d'eaux minérales, « lieu maudit » dont Dante a parlé.

L'Apennin du centre, nœud orographique de la péninsule, avec ses vallées parallèles à l'Adriatique, — sauf l'éperon d'Ancône, exceptionnel — et dont les pentes s'abaissent, faciles, vers la Méditerranée, défend mal Rome, comme les Alpes défendent mal l'Italie du nord.

Sans voies intérieures praticables, ni fluviales ni terrestres, les Italiotes avaient la nier : la mer de Toscane et la mer Ionienne, accessibles, avec des golfes vastes et des ports naturels ; eaux difficiles, traîtresses, et, simplement posées sur les flots bleus en repos, des îles charmantes, tranquillissantes. Les côtes de l'Adriatique, au contraire, plates, unies, sans criques, sans abris, sauf au fond, au nord, à Venise, où croyaient pouvoir se réfugier les marins, pirates ou marchands.

La péninsule si diverse, inexplicable, pleine de séductions et de terreurs, inhospitalière et attirante, énorme tentacule de pieuvre s'étendant sur la Méditerranée, ou bras de courtisane, mi-nu, mi-paré, toujours tendu, à la main prenante, reçut des hommes de toutes races, continuellement, donnant à chacun son morceau de terre. Ces colons disparates, s'imposant au sol et l'amodiant, comme firent les Étrusques, ou s'adaptant à la terre et au climat, comme firent les Ibériens et les Celtes, finirent, en y vivant, par former deux groupements principaux. L'ouest et le sud de l'Italie future se montrent bientôt peuplés de laboureurs et de marchands ; l'est, de pâtres fidèles à leurs montagnes.

La Sicile, qui semble tenir à l'Italie, et qui y tient par le fond du détroit, ouvre récente de la nature, s'en sépare absolument en fait. L'île *aux trois promontoires* se soude à la Grèce par les racines, si on peut ainsi parler, de l'Etna, par son climat spécial, et elle est africaine, égyptienne même, par la poussée de ses bambous et la floraison de ses papyrus. La plaine de Catane, cette *terre aimée de Cérès*, et les jardins *merveilleux* de l'île, lui vaudront d'interminables guerres ; elle sera *l'éternelle convoitise*, malgré le mystère inquiétant de ses îlots de garde, — les Éoliennes, — malgré la *dévorante* Scylla et la *monstrueuse* Charybde.

Parmi toutes les séductions de la nature italique, le mensonge du Tibre paraît avoir été celui qui a le plus trompé. Tous les fleuves de la péninsule étant impraticables, terribles au printemps, sans eau en été, le Tibre seul s'offrait au navigateur comme une porte constamment ouverte, toujours accessible. Aux bouches du Tibre se trouvent les plus anciens témoignages de la vie humaine : des silex travaillés et des vases de terre où sont tracés les dessins de maisons préhistoriques. L'histoire, vaguement, mais avec de suffisantes indications toutefois, signale sur les bords du Tibre et en Sardaigne, au temps de l'Égyptien Ramsès III (1288-1110), l'arrivée d'*hommes blancs*, venus *par la mer*. On a reconnu jusqu'à vingt-trois cités à la base des monts Lépini, où s'étendent maintenant les Marais Pontins.

Le Tibre, remonté, conduisit les premiers Romains à l'emplacement détestable où la charrue de Romulus traça le premier *sillon* de campement. La tanière des *filles de la louve* n'était pas sûre. Le fleuve d'apparence si bien placé, entre les Latins, les Sabins et les Étrusques, était au contraire une voie dangereuse ; et Rome, un détestable entrepôt, entre les Apennins longtemps infranchissables et une mer difficile. Ce nid de pirates, suffisant pour un groupe d'aventuriers, n'avait pas d'avenir normal. Rome devait fatalement dépendre, un jour, des peuples tenant la plaine Padane au nord et la Sicile au sud. Le centre véritable de l'Italie était au nord, comme le centre de la Grèce était en Macédoine ; l'erreur des premiers Romains, égale à l'erreur des fondateurs d'Athènes, fut irréparable.

A Rome, les premiers fermiers, chaque soir chassés par la malaria, devaient revenir aux collines où l'entassement se produisait. Et contre ce fléau, rien à frir, car le germe du mal était dans la profondeur du sol, nulle force humaine n'étant capable de supprimer les pluies, d'arrêter les infiltrations du fleuve. Sans

port, sans banlieue, entourée de miasmes mortels, Rome, enfermée, bloquée, devra construire de longues routes pour mettre ce qu'elle exploitera à sa portée.

L'erreur vint sans doute de l'admirable tableau dont furent frappés les yeux des premiers arrivants : L'hémicycle des monts fermant la plaine ; la sérénité du Tibre, dont le regard suit les eaux calmes longtemps, — jusqu'à la *porte triomphale* d'où vient le fleuve, et qu'il semble qu'on peut fermer d'un geste ; — les deux hautes cimes pyramidales de Soracte et du mont Gennaro, vigies admirables ; le massif avancé des hauteurs de la Sabine, qu'on touche du doigt ; le Mont Cavo, évidemment fait pour recevoir le temple du dieu principal, et d'où l'on voit la mer, jusqu'à la Sardaigne ; et enfin le Tibre lui-même, superbe, *incorrigible*, aux vallées profondes, paraissant avoir en soi sa propre défense, chargé de limons ombriens, maître de son embouchure, ne refusant jamais ses eaux, terrible en ses crues formidables, *protectrices*, et pourtant respectueux des choses sacrées, puisque, comblant son golfe, il épargnait, en la contournant, l'île sacrée, l'île de Vénus, rouge de roses.

La première Rome fut sur le mont Palatin, protégée par les escarpements de la roche et les eaux du Vélabre, étalées en marécages. Tarquin, l'Étrusque, assèchera le marais en construisant des égouts qui seront des chefs-d'œuvre, et la ville naissante, peu à peu, descendra, en se ramifiant dans les ravins. Bientôt, les pentes descendues seront de nouveau gravies, parce que les habitants de la cité faite, agrandie, se diviseront, et qu'il faudra se protéger. Il y aura, en face des Romains palatins, campés sur leur hauteur, les Romains du Quirinal. La ville palatine, fortifiée, prendra la dénomination des *sept collines* — ou *sept monts* — et ses citoyens seront les *montani*.

C'est sur le Palatin que sera creusée la *cave de l'équipement*, ce premier arsenal de Rome ; c'est aussi là que tout citoyen, symbolisant son droit, et s'engageant à le soutenir, apportera la *motte de terre* ; c'est là que se déposeront les reliques : le chaume de la maison de Romulus, la *cabane* de son père adoptif, le figuier sacré sous lequel naquirent les jumeaux. Mais pas de temple, pas de sacerdoce, pas d'acte attachant ; rien ne retiendra le vaincu, s'il doit partir. Servius Tullius tracera l'enceinte de la ville aux Sept collines. Hors de cette *limite*, le Romain n'osera pas s'aventurer. Les terres malsaines des environs seront cultivées par des esclaves. Or, la Cité fermée aux Italiotes, même aux Albains (*Rhananenses*) et aux Sabins (*Tatienses*), sera toute ouverte aux étrangers (*Luceres*) venant par les bouches du Tibre.

Les hypothèses du peuplement de l'Italie se compliquent de la facilité avec laquelle, tout le long des côtes, chacun pouvait y débarquer. Une invasion de *Pélasges industriels*, ayant *l'écriture et le culte des dieux Cabires*, arrivés à la fois par le nord et le midi, auraient refoulé les autochtones, les Osques. Et *de toutes parts*, ensuite, des peuples divers seraient venus grossir cette *organisation pélasgique* : des Pélasges de l'Illyrie, des Hellènes de Grèce, des Sicanes et des Ligures d'Espagne, des Celtes ombriens descendus de la Gaule, etc. Ces mouvements auraient eu lieu vers le dix-septième siècle avant notre ère (1700-1600).

Un siècle après (1500), une invasion de Celtes en Espagne, fait passer en Italie un parti de Sicanes et de Ligures ; ces derniers, *actifs, courageux, sobres et agiles*, — des Ibériens, — suivent la mer depuis le Rhône, arrivent au Tessin, rencontrent les Sicules, — Pélasges ? — sur les rives de l'Arno et les repoussent. Ces Sicules, chassés vers le Latium, sont refoulés, traqués jusqu'en Sicile, à

laquelle ils donnent leur nom : l'île des Siciles. Enfin les Sicanes, chassés à leur tour d'Italie, rejoignent les Sicules en Sicile.

Ceux qui avaient ainsi expulsé d'Italie les Sicules et les Sicanes, c'étaient les Ombriens, — les *nobles*, les *Faillants* (de *ambra*), — Celtes de la Gaule, venus en 1400, qui occupèrent d'abord toute la vallée du Pô, puis le pays entre l'Arno et le Tibre. Ces Ombriens tenaient alors toute la Haute-Italie : l'Issombrie (Basse-Ombrie), comprenant les plaines du Pô ; l'Ollombrie (Haute), pays entre l'Adriatique et l'Apennin ; la Villombrie (Ombrie maritime) jusqu'à la mer. Ravenne, Ariminum et Améria étaient les principales villes de cette domination celtique. Ces hypothèses, vraisemblables quant aux Celtes, ne sont pas démontrées. De 1700 à 1000, les indications elles-mêmes restent incertaines. On peut voir, entre le Tibre et l'Arno, des Pélasges-tyrrhéniens, des Pélasges-sicules, les Lydiens d'Hérodote ?

Des colons Hellènes sont signalés en Italie avant la guerre de Troie (1194-1184). L'Arcadien Évandre fonde Pallantium soixante ans avant la destruction d'Illion ; Énée apparaît au Latium ; Ascagne, son fils, fonde Albe-la-Longue. Après la guerre de Troie, Tarente est fondée par Philoctète ? Ces fables, ou légendes, ces revendications, ne donnent pas de l'importance aux colonies grecques originales en Italie ; si elles avaient le caractère hellénique, elles le perdaient très rapidement. Sauf Cumes cependant, fondée (1030 à 1050) par des Éoliens de Chalcis, d'Eubée et de Cyme d'Éolie : Cette colonie spéciale, habilement exploitée, peut-être plus phénicienne que grecque, — comme tendances et manifestations, — donna Dicéarchia (Pouzzoles) et Parthenope (Naples).

Parmi les autochtones, ou indigènes, on cite les Sabelliens ou Osces — ou Opiques, — qui seraient les Ausones ou Aurunces des Grecs, vivant entre la montagne de Bénévent et le Tibre, que les Sicules avaient subjugués. Lorsque les Sicules partirent, un parti d'Osces, — les Casci, — descendu des montagnes, serait venu occuper la rive gauche du Tibre ; ces Casci, mélangés à des Celtes-Ombriens (Gaulois), à des Tyrrhéniens, à des Sicules et à des Ausones, auraient formé le *pays latin*. Ce mouvement ayant enhardi les diverses tribus italiotes, les plaines de la Campanie et du Latium méridional se seraient peuplées de Rutules, de Volsques, d'Herniques et d'Aurunces, voisins, au sud, des Latins organisés. A ce moment, la *race belliqueuse* des pasteurs Sabelliens n'a pas encore mérité son qualificatif : c'est le *peuple des Sabins*, vivant au nord du futur Samnium.

Vers l'an 1000 (1100-1000 av. J.-C.), les Celtes-Ombriens occupent plus de trois cents villes au nord de l'Italie ; au fond du golfe adriatique, les Vénètes sont organisés ; au fond du golfe de Gênes, dominant les Ligures. Au centre de l'Italie montagneuse, les Osces et les Sabelliens ; à l'est central, sur l'Adriatique, les Liburnes et les Iapygiens ; à l'ouest, les Ænotriens ; en Lucanie et au Brutium — *Italia*, — le pays d'Italos, roi des Sicules ou Sicules, suivant Thucydide.

Mais voici de nouveaux émigrants : les Rhasénas, — qu'on nomma Tusci ou Tyrrhéni, plus tard, lorsque des Lydiens, dit-on, vinrent se joindre à eux, en nombre, — descendus des montagnes de la Rhétie, domptant les Tyrrhènes, venant bâtir douze villes fortifiées en pleine Ombrie maritime, notamment Falerii, Veii et Cœre. Ces envahisseurs s'étendirent vite vers la vallée padane, ne laissant aux Celtes Ombriens que Ravenne et quelques villages, çà et là. Les Sabins s'étaient alliés à ces Rhasénas subjuguant les Celtes. Beaucoup de ces Gaulois, demeurés, s'unissant à leur vainqueur, préparèrent cette *forte nation*, ces *enfants des grasses races ombrienne et étrurienne* dont parle Catulle. Et le climat modifiant le type, le sang celte finissant par l'emporter, ce fut le *gai*

*Toscan*, dont l'ardente imagination sait se refréner, *dont l'humeur est égale et le goût délicat*.

Après avoir fortifié leurs douze villes, les Rhasénas, ou Étrusques, s'en furent en Campanie, en Corse, en Sardaigne ; *rivaux heureux des Grecs et des Carthaginois*, industrieux et commerçants, très vite enrichis, leur organisation sociale mit les Italiotes en contact, et par conséquent en hostilité, avec d'autres peuples. Cette substitution de l'autorité étrusque à la force ombrienne, et la comparaison inévitable des deux civilisations, ne permirent pas à cette Italie originaire de préparer une unité quelconque. Une extrême division de peuples se manifestait ; l'anéantissement des Celtes avait ruiné l'Italie politique. Très facilement, Rome allait pouvoir s'élever, s'imposer, dominer, utilisant à son profit, presque malgré elle, les divisions, les luttes, les guerres qui allaient ensanglanter la péninsule.

La Rome légendaire s'élevait déjà. Il sera très facile d'ailleurs de tenir la cité au-dessus des querelles italiotes, en la rattachant au très grand passé des Grecs. *Romain, fils de Troie*, s'écriera le Marcius de Tite-Live, *évite le fleuve Canna !* Homère avait écrit : *Ankhisès, le plus brillant des hommes mortels, tu auras d'Aphrodite un fils qui régnera parmi les Troyens, et toujours des fils naîtront de tes fils. Et son nom sera Aineas... Et les hommes mortels de sa race seront, toujours et surtout, proches des dieux par la beauté et la stature* ; et Salluste affirmera l'origine troyenne de Rome. Les fondateurs de la cité, moins prévoyants, demandèrent à un sculpteur étrusque la *louve de bronze* qui caractérisera les commencements de la Rome antique.

En vain les fabulistes, — *car les oreilles des hommes ne sont que trop avides de fables*, dira Lucrèce, — imagineront des poèmes où l'origine grecque de Rome sera célébrée ; en vain les érudits prouveront que le nom de Romulus est grec, qu'il signifie *force*, et que le nom de Numa veut dire *loi* ; il reste que Rome fut fondée en 754 avant notre ère par des hommes venus d'Albe-la-Longue, et que l'enceinte de la ville fut tracée sur le bord du Tibre, à cinq lieues de la mer, *entre sept collines protectrices*, religieusement, selon le rite étrusque.

Des Sabelliens *belliqueux*, qui représentaient leur dieu Mars en fichant une lance ; des Latins *cultivateurs*, adorant Janus et le Jupiter latialis ; des Osques ou Opiques, ces Ausones des Grecs, qu'Aristote plaçait *entre l'Ænotrie et la Tyréliénie*, avaient participé au premier groupement ; mais qui saura, et qui pourra dire les inventeurs de la cité ? et combien d'Étrusques, combien de Gaulois étaient présents ? Peu de Grecs, sans doute, car la prise de possession, la *constitution de propriété* fut faite selon la coutume de la *branche rompue sur le terrain*, du *bris de la motte de terre*, rite affirmatif du *droit* que l'officiant, — propriétaire, — est prêt à soutenir de sa main lourdement armée. Cette force personnelle manifestée, consacrée, dans l'intérêt général, principe qui fit que Rome domina le Romain toujours, ôte à ces commencements toute possibilité d'influence hellénique.

Dégagée des légendes fabuleuses, des symboles subtils, des justifications poétiques ou intéressées, Rome apparaît, ce qu'elle fut à son origine, comme un asile et un repaire, un campement d'exilés et de malfaiteurs, *foule d'aventuriers et de proscrits*, repoussés, redoutés, dont on s'éloignait avec une crainte particulière, mêlée de dégoût, et à qui l'on refusait des *épouses* lorsqu'ils sollicitaient un mariage.

Mais, ce que rien ne modifiera jamais, ce qui demeurera comme indélébile, ce qui présidera aux destinées de la Rome constituée, c'est la légitimité supérieure de la conquête, le droit de guerre, d'extermination et de vol ; si bien, que les Romains, exerçant le métier des armes comme une profession lucrative, finiront par croire à la grandeur de leur *mission*, et, magnifiquement, soumettant et exploitant les peuples, épuiseront leur force, dilapideront leurs biens, déshonoreront leur génie.

## CHAPITRE II

DE 754 À 578 Av. J.-C. - Les premiers rois. - Janus. - Hercule et le brigand Cacus. - Énée et Ascagne. - Numitor et Amulius. - Romulus et Remus. - Fondation de Rome. - Numa Pompilius. - Tullus Hostilius, ou Tullius. - Destruction d'Albe. - Ancus Martius. - Tarquin l'Ancien (Demarate). - La Rome carrée. - Servius. - La cité.

JANUS *fils d'Apollon*, roi étranger, gouvernait le Latium lorsque Jupiter, le Zeus de Dodone et de la *patrie des Pélasges*, vainqueur de l'Indra aryen, déposséda Saturne ? Janus donna à Saturne le mont Capitolin ; Saturne apprit aux Romains l'art thrace de cultiver le blé et la vigne. Dionisos et Déméter présidèrent, avec Saturne, aux premiers essais d'agriculture et d'industrie ; la *fonte des métaux* et les *fêtes de la moisson* inaugurèrent l'Italie vivante. La tradition nomme Piccus, Faunus et l'Arcadien Évandre, *qui bâtit une ville sur le Palatin*, comme successeurs de Janus. Hercule vint, qui détruisit, sur l'Aventin, *la caverne, l'immense et effroyable palais de Cacus, aux voûtes ténébreuses, aux horreurs profondes*, dit Virgile. La mort du brigand Cacus fut suivie, par la volonté d'Hercule, de l'abolition des sacrifices humains.

Énée et son fils Ascagne, *portant les dieux pénates et le palladium de Troie*, arrivent. Lorsque Manlius Vulso distribuera l'Asie Mineure au nom du Sénat, il assignera deux villes à Illion, comme *berceau du peuple romain*. Dardanos recevra la liberté. Le roi Latius donne sa fille Lavinia à Énée ; Énée, vainqueur des Rutules, disparaît, mais on l'adore comme Jupiter indigète et le Zeus grec est détrôné. Ascagne continue la guerre fructueuse, et, *quittant la côte insalubre*, va fonder Albe-la-Longue sur le mont Albain.

Douze rois succèdent à Énée. L'un d'eux, Procas, a deux fils, — Numitor et Amulius, — qui se disputent son héritage. Amulius tue le fils de Numitor et éloigne sa fille Sylvia, internée avec les vestales. Le dieu Mars visite Sylvia à la *source du bois sacré*, et lui laisse *deux enfants divins*. Sylvia condamnée, ses deux fils sont exposés sur les eaux du Tibre, débordantes, et le berceau, jouet des vents furieux, va s'arrêter aux pieds d'un figuier sauvage, sur le mont Palatin. Une louve vient allaiter les deux orphelins, — Romulus et Remus, — qu'un berger, Faustus, recueille et élève.

Remus et Romulus, grands, fils du dieu des combats, se querellent et se séparent, ennemis ; Romulus, suivi de ses *compagnons*, les Quintillii ; Remus, suivi des siens, les Fabii. Pris et amenés devant Numitor, à Albe-la-Longue, le roi apprend de Faustus le récit miraculeux de l'allaitement de la louve et de l'origine des orphelins. Ceux-ci, donnant la mort à Amulius, Numitor reste le maître incontesté, et, en récompense, donne aux fils de Mars et de Sylvia *tout le pays s'étendant du Tibre à la route d'Albe*. Remus et Romulus se disputent le don ; le *vol des oiseaux* interprète la volonté des dieux ; Romulus l'emporte, et il fonde Rome, — 21 avril 714, — menant, selon le rite étrusque, autour du Palatin, une charrue d'airain que tirent une génisse et un taureau, marquant ainsi l'enceinte sacrée. Remus est condamné à mort pour avoir franchi, *d'un saut*, les murs de la Rome limitée.

Romulus, roi, voulant une ville peuplée, demande aux tribus voisines, en mariage, des femmes pour les premiers Romains. N'ayant reçu que des réponses *méprisantes*, il attend la célébration de la fête du dieu Consus, et lorsque, pour

se réjouir, les filles des Sabins, — ombriennes, celtes, gauloises d'origine, — sont accourues, les Romains les enlèvent. La guerre en résulte. Romulus bat les Céniniens, les Crustuminiens et les Antemnates ; mais les Sabins de Cures, menés au combat par leur roi Tatius, très forts, s'emparent du Capitolin. L'effroyable lutte, décisive, épouvante les Sabines, qui, *se plaçant entre leurs pères et leurs époux*, empêchent la bataille. A la mort de leur roi Tatius, les Sabins se rangent sous la loi de Romulus.

Roi *des Romains et des Sabins*, Romulus disparaît, comme avait disparu Énée ; et il ne reste qu'un dieu nouveau, adoré sous le nom de Quirinus (715). Rebelle aux prétentions d'une aristocratie déjà formée dans Rome, Romulus aurait été la victime des *Grands*, et ensuite divinisé par eux, après le meurtre, avec le concours de prêtres dociles. L'assemblée des Grands, le Sénat, en effet, gouverne pendant une année (715-714) ; mais l'élection d'un chef s'impose, et le choix désigne un Sabin, Numa Pompilius, *le plus juste des hommes et favori des dieux*, un pythagoricien, d'après Cicéron, offrant aux dieux, modestement, *des urnes et des vases d'argile*.

Numa, que la légende montre inspiré par la nymphe Égérie, organise Rome, donne des lois aux Romains : il délimite les pouvoirs de l'État et du sacerdoce ; il assainit la religion, déjà troublée de sacrifices sanglants et de pratiques asiatiques ; il condamne et proscriit les *images des dieux*, — de bois, de pierre ou d'airain ; — régularise et régleme les propriétés, *afin que chacun puisse vivre en paix avec son héritage* ; accuse, maudit, *voue aux dieux infernaux* ceux qui attenteront au droit de propriété reconnu, et ceux qui *déplaceront les bornes d'un champ* ; honore Janus, sinon comme dieu, au moins comme roi juste ; distribue les pauvres en corps de métiers, et termine son oeuvre en élevant un temple à la Bonne-Foi.

Plein de l'esprit védique, simple, logique, bon, faisant ce qu'avait fait Zoroastre, Numa Pompilius, aryen évidemment, reste comme une consolante exception dans la longue série des maîtres de Rome. La tourbe de la cité nouvelle, le lourd ramassis d'aventuriers qui s'était aggloméré là, pouvait subir un instant, sans la comprendre, l'influence de ce roi excellent, mais devait tôt ou tard se révolter contre cette sagesse tranquille. Pendant quarante-trois années, cependant (715-672), l'absence d'histoire qui caractérise la Rome de Numa permet de croire que le réformateur, ou l'organisateur si l'on veut, exerça paisiblement, sur son peuple, une séduction réelle.

Un roi *guerrier et sacrilège*, Tullus Hostilius, ou Tullius, succède à Numa (672). Ce *Latin*, distribue des terres aux pauvres, s'assure leur concours, s'installe avec eux, et les Albains vaincus, sur le mont Cælius, prétend à la domination des Latins, conçoit l'agrandissement de la cité par la guerre. Albe-la-Longue, prise et détruite, la lutte est dans Rome même. Les Albains sont sur le mont Cælius, et les Sabins au Capitolin. Rome l'emporte. Les Horaces s'immortalisent dans cette victoire. Les patriciens d'Albe, humiliés, sont admis au Sénat, tandis que les *riches Albains*, épouvantés, entrent parmi les chevaliers. Albe, la *métropole des cités latines*, étant rasée, Rome hérite de son influence. Des maladies violentes, épidémiques, déciment la Rome victorieuse. Le souvenir du roi Numa accable le roi Tullius, qui meurt dans un incendie (640).

Le roi Ancus Martius, qui lui succède, est le petit-fils de Numa, dont les *livres*, les réglementations, sont réclamés par le peuple. On voit que le souverain nouveau essaie de réagir contre la royauté belliqueuse et désorganisatrice de son prédécesseur. Des lois sacerdotales sont écrites et *exposées*, l'art de l'agriculture

est remis en honneur, des actes religieux s'accomplissent ; mais l'œuvre de Numa est finie, le charme aryen est rompu, la guerre est fatalement déchaînée. Quatre villes latines sont prises, et leurs habitants transportés sur l'Aventin. Rome s'étend jusqu'à la mer. Un port est fondé à Ostie. Des fortifications enserrant la ville, une forteresse sur le Janicule est construite, le fossé des Quirites est creusé, le *pont de bois* est lancé sur le Tibre.

Toute sécurité a disparu. La prison du Forum, au mont Capitolin, est devenue nécessaire, tant les crimes se multiplient. Ancus, désespéré, incapable de résister à la tourmente, accepte le secours d'un conseiller prudent, maître de soi, *fils de marchand*, le Corinthien Démarate, venu d'Étrurie.

Le conseiller se trouva roi, sous le nom de Tarquin, à la mort d'Ancus (616). Rome va subir une troisième civilisation. Hellène d'origine, mais pleinement Étrusque par ses mœurs, ses conceptions et ses actes, Tarquin veut une cité *grande et belle*. Le Forum, asséché, est entouré de portiques ; des murailles de pierres protègent la ville, que des égouts monumentaux assainissent ; des jeux, comme en Étrurie, occupent et distraient la population remuante, exigeante, désœuvrée. Les corvées imposées au peuple et les dépenses énormes qui résultent des fêtes et des travaux ordonnés, préparent de dures obligations ; mais, la nouveauté et l'éclat de la vie romaine cachent cet avenir.

De rapides expéditions contre les Latins et les Sabins valent au roi les trésors dont il s'empare ; glorieusement, il montre, conquises, les terres s'étendant entre la Sabine, l'Anio et le Tibre. Rome, si grande d'un coup, s'abandonne à son ivresse, applaudit au *triomphe* de son roi, célébré par ordre d'ailleurs, *avec toute la pompe étrusque*. La bulle d'or au cou, revêtu de la longue robe semée de fleurs métalliques, et sur laquelle s'ajuste la tunique palmée d'or, les épaules couvertes du manteau de guerre, debout sur un char que traînent quatre chevaux blancs, tenant le sceptre dans sa main, et couronné, Tarquin se donne en spectacle. Mais l'enthousiasme du peuple ne le civilise pas, et les Grands, — car le mot exprime nettement le fait, — qu'assourdissent les bruyantes joies des Petits, ne dissimulent plus leurs inquiétudes.

Tarquin, devant les remontrances des patriciens, se prémunit contre leurs exigences en augmentant le Sénat de cent sénateurs choisis dans le peuple, en ajoutant trois centuries, probablement de même origine, au corps des chevaliers. Les patriciens, intimidés, suscitent au roi un adversaire redoutable, un ennemi irréductible, l'augure Attus Navius, qui ose se déclarer contre Tarquin. On vit alors, dans Rome, une lutte nouvelle, imprévue, entre un prêtre et un roi, chacun intervenant aux noms des divinités, procédant *l'un contre l'autre*, à coup de prodiges, de miracles, de manifestations stupéfiantes. Le peuple préférait le roi.

Tarquin, très audacieux, voulut juger deux prêtres en querelle, pensant ainsi prouver sa supériorité de juge royal, placé au-dessus des sacerdoces ; et lorsque, allant prononcer sa sentence, il baissa la tête, l'un des deux prêtres lui fendit le crâne d'un coup de hache. Nul n'osa dire au peuple que Tarquin était mort. On raconta qu'une blessure laisserait le monarque dans l'incapacité de gouverner pendant quelques jours, et le gendre de la victime, Servius, prit le pouvoir. Bientôt le Sénat investit Servius (578), sans consulter les curies.

Rome, à peine créée, avait déjà tâté de civilisations diverses, usé de rois différents, sans avoir trouvé le monarque ou le système de gouvernement répondant à ses besoins et à son ambition. Ni la brutalité de Romulus, véritable chef de bande, assassin de son frère Remus ; ni la sagesse de Numa, l'aryen

impeccable ; ni la turbulence belliqueuse de Tullius ; ni l'administration puissante d'Ancus Martius ; ni même, enfin, les munificences du Corinthien Démarate, qui semblait avoir transporté Babylone aux bords du Tibre, ne valurent aux Romains assemblés cette impression d'organisation normale, de maîtrise bien adaptée aux mœurs, aux destinées d'un peuple, qui donne, seule, aux hommes associés, avec le sentiment de la stabilité logique, la véritable force nationale, calme, puissante et fructueuse.

Faite de toutes sortes d'individualités, parmi lesquelles on voit, nettement, des *Celtes chevelus*, des hommes du Lanurium *bruns, aux fortes mâchoires*, des Prénestins *lourds*, et jusqu'à des Assyriens, Rome, dès l'origine, livrée aux agitations des tempéraments divers qui la peuplaient, se caractérise toutefois par un sentiment unique, résultant des nécessités mêmes de la situation. Les premiers Romains, quelles que fussent leurs ambitions, devaient vivre là où la ville avait été bâtie, et résoudre forcément, d'abord, le double problème, presque insoluble, de la défense et de l'approvisionnement de la cité. De là cette persévérance indomptable, qui demeurera la force principale du peuple romain.

Dans cette agglomération d'hommes venus de toutes parts, trois groupes principaux s'étaient cependant distingués, formant trois *cantons* dans l'ensemble : les Ramnes, les Titii et les Luceres. Très jaloux de leur indépendance respective, ces trois *peuples* ne s'étaient unis qu'en conservant des distinctions sociales marquées, d'où les Tribus, de *tribuere*, diviser par trois. Les Ranales, d'origine latine, de religiosité sabellienne, impressionnèrent le plus les mœurs de la Rome constituée, conservant leurs solennités, parmi lesquelles, persistantes, les lupercales de paysans et de bergers, fêtes singulières dans une réunion d'êtres dépourvus de champs à ensemercer, obligés de vivre sur les hauteurs, sur *les collines*, manquant d'eau potable, séparés de l'intérieur par des obstacles naturels, et forcés de se diriger du côté de la mer quand ils veulent s'agrandir, s'étendre.

La Rome centrale, primitive, la Rome carrée, — *Roma quadrata*, — aura ses *citadins*, qui se distingueront vite des *citoyens*. Les Romains du Quirinal s'étaient séparés des Romains du Palatin, où se conservaient tous les souvenirs symboliques, où résidait le prêtre de Jupiter ; mais les assemblées populaires, *communes*, ne se tenaient pas là. Au commencement, chacun avait bâti sa maison comme une forteresse. La première Rome ne fut pas une cité, mais une agglomération d'*établissements*. Le mouvement pour la vie, la nécessité de se procurer les denrées que le Latium ne fournissait pas, avaient créé des relations, un trafic, avec l'Étrurie, avec Cære. La *route* d'échange entre les Étrusques et les Romains pénétrait dans la cité, devenait la *rue des Toscans*.

## CHAPITRE III

DE 1500 A 300 AV. J.-C. - L'Étrurie. - Ligures et Sicules. - Celtes, Latins, Opiques, Osques. - Sabelliens et Samnites. - Iapygiens, Italiotes et Étrusques. - L'exode aryen. - Venue des Étrusques. - Confédération. - Trafics. - Architecture. - Bijoux. - Sculpture. - Céramique. - Industrie. - Famille. - Religion. - Divinités. - Culte. - Type. - Histoire. - Influence asiatique et hellénique. - Peinture. - Caractère.

L'AVÈNEMENT de la Rome primitive est favorisé par l'incurie et la division de peuples divers groupés dans la péninsule. Des races différentes, sans affinités, y sont hésitantes, incertaines : sauf en Étrurie, aucune organisation. Les Grecs ne sont pas encore arrivés. Au nord-est, les Vénètes et les Istriens ; au sud, les Iapyges ou Apuliens, avec les Choniens, ou Chaoniens d'Épire, à l'extrémité.

La *nation illyrienne* tient l'Adriatique des deux côtés, tandis que le littoral méditerranéen appartient aux Ligures au nord, aux Sicules au sud, après l'Étrurie. Tantôt alliés, tantôt ennemis, s'unissant, puis se séparant pour se combattre et chaque fois laissant les uns chez les autres des traces de leurs passages, ces divers peuples s'empruntent leurs langages.

Les Celtes ombriens, les Latins, les Sabins, les Opiques et les Osques, — comprenant les Ausoniens ou Aurunciens — parleront le même dialecte, quasi celtique, avec un fonds sanscrit que l'on attribuera à l'influence grecque. Les Ligures, très laborieux, se caractériseront par *un attachement opiniâtre à la liberté* ; et on les considérera comme *l'antique population indigène* », se rapprochant plutôt des populations de la Gaule sud-est, avec des influences africaines et espagnoles. Il y avait des Libyens parmi ces Ligures.

Au centre se distingueront les Sabelliens, pâtres, meneurs de troupeaux, confédérés comme en Arcadie, attachés à leurs montagnes, et les Samnites, « braves et simples », de mœurs turbulentes, amis de pillages organisés en commun, ne voulant de chefs qu'au moment du danger. Des contacts et des résistances il résulta trois grandes divisions ethnographiques : Les Iapygiens, peut-être autochtones, ou premiers émigrants ; les Italiotes, divisés en Latins et Ombriens, ceux-ci donnant les Marses et les Samnites ; les Étrusques, tout à fait spéciaux.

Cette division, admise, satisfaisante d'ailleurs, n'est pas certaine, puisque la langue latine est en contraste avec le langage ombro-samnite. Mais les langues parlées disent peu l'origine des peuples, et la linguistique ne suffirait pas pour établir les éléments de formation du groupe italiote. On voit mieux l'exode parti du *berceau commun*, — indo-européen, — et se divisant en route, la branche dite italiote se séparant encore en deux groupes, l'Ombrien (Celte) et l'Osque, se distinguant comme leurs aïeux, du reste des hommes par l'absence de sacerdoce, le père étant aussi le prêtre dans la famille, et les familles formant la tribu.

Ces Italiotes, sans qu'il soit nécessaire de leur faire traverser la Grèce, arrivent avec leurs connaissances agricoles, leurs chariots de marche, leurs parures simples, dont les ornements sont empruntés aux leçons de la nature, et il n'est pas surprenant, leurs origines étant identiques, que les charrues et les maisons de ces Aryens venus en Italie ressemblent aux charrues de l'Attique, soient

semblables aux maisons décrites par Homère. Mais il faut constater, dans le développement presque immédiat des mœurs de ces Aryas, — Kimris venus de Thrace si l'on veut, — des corruptions finnoises, telles que le goût des choses violentes, l'admiration de la force, l'absence de la notion du juste, du droit naturel. Ces impuretés, ramassées en route, ne permirent pas à ces Aryens gâtés d'influencer la péninsule.

Les Étrusques, dont la dénomination nationale fut celle de Rasenna, et que l'on qualifia de Tursânes, — les Turischa des inscriptions égyptiennes, Turskes en ombrien, ou Turses, que l'on a rapprochés de Khétas, Hétéens et Hyksos, — sont restés ce *peuple énigmatique* dont les origines positives sont encore un problème non résolu, rien ou presque rien n'ayant percé l'*impénétrable brouillard* de leur commencement, leur langue étant double, leurs inscriptions restant illisibles, leurs monuments ruinés supportant mal les comparaisons.

Les Étrusques se signalent par la puissance de leurs installations. Ils endiguent le Pô jusqu'à protéger plus d'un millier d'hectares ; leurs cités, comme les villes égyptiennes, sont bâties sur d'immenses chaussées préalablement construites ; leurs propriétés se constituent et se désignent définitivement. Des travaux hydrauliques merveilleux, parmi lesquels des canaux traversant des montagnes, leur valent de florissantes vallées. Avant l'invasion celtique, le territoire des Étrusques s'étendait au nord du Pô, avec l'Adige et les Vénètes Illyriens à l'est et les Ligures à l'ouest.

Les Étrusques vinrent des montagnes de la Rhétie, par la route que suivaient les marchands apportant l'ambre de la Baltique, — les Rhœtii des Grisons et du Tyrol parlèrent le langage étrusque longtemps, — et déjà socialement organisés, ils formaient une confédération. Cet exode coïnciderait, — commencement du dixième siècle avant notre ère, — avec l'expulsion de l'Archipel des marins de Tyr et de Sidon, et l'entrée des Hellènes en Thessalie. L'histoire indique l'an 972 ou 949 comme date de fondation réelle de l'*État étrusque*, ce qui se concilierait avec la date de l'arrivée (1045-1025). Denys d'Halicarnasse, qui les nomme Rasénas, et Hérodote, qui en fait des Lydiens, les voient installés dès l'an 1500. Trompés sans doute par les restes de monuments bâtis plus anciens que l'émigration, des historiens les qualifient de Pélasges ou Tyrrhéniens grecs, originaires de Mycènes, antérieurs aux Hellènes. Les traditions étrusques, vraisemblables, donnent comme époque de leur entrée en Italie le onzième siècle avant notre ère.

L'Étrurie organisée montre des villes indépendantes, — douze principales, — ayant chacune son roi (Iars ou Lucumon), toutes peuplées dès le dixième siècle. Une aristocratie puissante, sorte de caste, y détient la science, la religion et l'autorité. Des mercenaires défendent ces communautés ; et bien qu'une métropole, Volsinii, nous ait laissé le souvenir d'un grand-prêtre, il ne semble pas que les cités étrusques aient jamais admis une souveraineté dominante, ni qu'elles aient, dans les moments les plus critiques, consenti à s'unir définitivement.

L'Étrurie trafiquera des fers d'Æthalie, des cuivres de Voloterræ et de Campanie, de l'argent de Populonia et de l'ambre de la Baltique. Les marchands étrusques et ceux de Milet se disputeront Sybaris. Pirates et calculateurs, ardents et patients, comme les Corinthiens, leurs richesses rapides, énormes, précipiteront les Étrusques dans l'éblouissement fatal d'un luxe inouï.

Rien n'est resté des premières demeures étrusques, huttes clayonnées croit-on, maisons de bois à quatre auvents, ouvertes seulement au sommet, rappelant les

habitations finnoises. Puis ce furent des maisons grecques, dont le type se retrouve à Rome, imité. Des restes de murailles lourdes, dites étrusques, mieux faites que celles de Tyrinthe, en blocs équarris d'abord, exactement travaillés ensuite, régulièrement placés, les pierres formant des dessins variés, ne paraissant pas postérieures à l'invasion, seraient pélasgiques. Des ruines de portes monumentales s'ornent encore de têtes humaines et de masques de Gorgone, sculptés. Les villes étrusques, se développant en elles-mêmes, eurent chacune son école d'artistes, ce qui excluait encore l'idée d'un art étrusque primitif importé.

En architecture, les tombes, témoins irrécusables, rappellent tantôt les tumuli de l'Asie Mineure et tantôt les sépulcres égyptiens taillés dans le roc, aux flancs des coteaux, ornés de colonnades. L'ogive des trésors de Mycènes, la *voûte orientale*, s'y montre nettement, le calcaire facilitant le travail de l'ouvrier. L'appareil cyclopéen se confond avec l'idée égyptienne : vastes chambres, murs sans ciment, mobiliers domestiques, marmites, vases, mais sculptés en relief, rangés sur les parois et appendices, comme si les objets vrais avaient manqué. Autour du mort, une quantité d'objets précieux, très travaillés, ciselés, art grec plein de réminiscences orientales, et provenant, semble-t-il, de fabriques phéniciennes : bijoux, bracelets, colliers, chaînettes, épingles, fibules, rasoirs ; pas d'armes, mais des cachets, des cylindres et des cônes tout à fait assyriens.

La sculpture cependant se singularise. Aux bois de leurs temples, les Étrusques clouaient des statues d'argile ; et les couvercles de leurs sarcophages, en terre cuite, étaient des œuvres d'un travail fini. Des images de toute sorte, gaies ou tristes, accompagnaient l'appareil funéraire. La statuaire religieuse, de type arrêté, évoque des puissances malfaisantes, aux faces rougies avec une sorte de minium. Des lions et des sphinx gardaient les tombeaux. Les divinités, archaïques, assises ou debout, souvent enfermées dans des gaines. Sur les autels, petits, en forme de piédestaux, figuraient des processions, des scènes de banquets ou de sacrifices, des jeux. Des stèles, rondes, multipliaient des sujets pareils, en relief, par zones. Des génies ailés, des monstres, des *démons* compliquaient l'idée première. Rien d'original ; un amalgame d'emprunts, copiés, exécutés froidement, sans émotion, alors même que des hommes et des chevaux prétendaient exprimer une vraie vie, mouvementée. Travaillant le tuf friable et modelant de l'argile, le sculpteur étrusque n'eut pas une seule fois l'idée d'arracher un bloc de marbre à Carrare et d'immortaliser son œuvre. L'Étrusque Vulcanius, à Rome, ne donnera que des statues moulées.

La céramique, plus utilitaire, semble avoir excité davantage l'artiste. La forme du vase lui vient de Chypre, de Dali ou d'Hissarlik ; mais le ton et le lustre de la pâte, ainsi que la complication du dessin d'ornement, pourraient nous livrer les premières pensées artistiques de l'Étrurie. L'argile brune des rives du Pô fournit la matière que le potier façonne à la main, naïvement, comme un objet d'art, oubliant la destination de l'objet et le faisant dépourvu d'anses, non cuit, seulement séché à la flamme. L'ornement est la figuration d'une corde enroulée, quelques pastilles, des lignes géométriques, des croix, des points.

Successivement, le potier en vint aux ornements recherchés : rubans horizontaux, parallèles, relevés de dessins minutieux, en creux, à la pointe ; imitations d'étoffes, rayures harmoniques, essais de fleurs, colorations ; puis, emploi industriel d'estampilles, représentation d'animaux et d'hommes : serpents, cerfs, oiseaux, palmipèdes ; théories de suppliants, processions de

fauves, de bêtes fantastiques ; et finalement, décors multipliés, surchargés de reliefs, sujets outrés déformant le vase, moulage direct d'objets réels plaqués.

Pendant cette décadence, la forme cyprote, pure, s'est compliquée de l'imitation des canopes d'Égypte et des buccheros de Grèce. Cet industrialisme, relativement grossier, persiste jusqu'au quatrième siècle, époque à laquelle l'Attique expédie ses œuvres d'art en Étrurie, en très grand nombre, par quantités, et les potiers de la Toscane, alors inquiets pour leur commerce, impatientes, imitèrent jusqu'à l'absurde, sottement, les œuvres helléniques. Les *vases étrusques*, vases grecs généralement, seront souvent déshonorés par les copistes.

L'industrialisme étrusque se maintient et triomphe dans le travail des métaux. Les bracelets de fer, les flèches ornées, les boucles de ceinturon, et même des vases aux parties très habilement soudées, frappent l'attention. Les fibules, spécialement ouvragées, s'enrichissent, — l'or et l'argent remplaçant le fer et l'ambre devenus trop abondants, — et s'alourdissent d'ornements bizarres, grotesques, contournés. C'est une nouvelle manière. L'Étrurie gagne en réputation. Les Égyptiens ont *forcé* le tour de l'Afrique pour venir à la mer tyrrhénienne, à la *région enviée* ; Carthage communique fréquemment avec l'Étrurie ; les Phéniciens, maintenant acheteurs d'objets étrusques, y disent le goût de leurs clients, les *sujets* préférés, *de vente*, et ce sont les rosaces, les palmettes, les lotus, les sphinx, les griffons, les taureaux ailés, réminiscences de Babylone, de Chaldée, ou retour par atavisme aux choses de l'Assyrie. Les poteries noires abondent de relief ; les pierres gravées conservent la forme du scarabée égyptien. La leçon hellénique, malgré tout, est persistante, mais l'exactitude du détail tourne à la puérité, le réalisme veut que chaque étoffe dessinée illusionne, soit teinte de sa couleur vraie, que chaque personnage, — presque un portrait, — soit positivement revêtu de son costume, sans aucune préoccupation d'anatomie bien entendu.

Les bronzes étrusques subissent les mêmes vicissitudes. Impressionné d'asiatisme d'abord, l'ouvrier s'hellénise ; à ce point, qu'au temps de Périclès, les lampes, les plats et les statues de bronze venus d'Étrurie sont appréciés à Athènes ; mais bientôt ces œuvres deviennent simplement industrielles, et l'exagération, la multiplicité vraiment extraordinaire des *produits*, détruisent jusqu'à l'intention artistique.

La famille étrusque se désigne par un nom ; elle est comme une tribu distincte dans l'ensemble du groupe formant la cité ; l'union des époux y rappelle les touchantes manifestations de la sculpture funéraire d'Égypte. Sur les tombeaux, assis ou couchés, la femme et le mari se tiennent par la main. Chacun des deux chefs de la famille paraît avoir son patrimoine spécial, séparé, esclaves ou bijoux. L'époux est le maître ; il a son parasol, son bâton de commandement, son siège d'apparat et sa trompette d'appel ; il porte la robe longue des Assyriens, couverte de fleurs brodées, avec une bordure d'un ton vif ; les sandales chaussant ses pieds sont lydiennes ; le capuchon couvrant son chef est phrygien. L'homme et la femme, parés, se chargent d'ornements, bijoux énormes, de poids, nombreux, de types variés : diadèmes, pendants d'oreilles, colliers, tresses couvrant la poitrine entièrement, venant battre les hanches. L'enfant, orné de même, porte la *bulle*, bijou spécial, caractéristique de l'Étrurie, véritable amulette, et qui sera réservée, plus tard, à Rome, aux triomphateurs.

Une superstition lourde domine la religiosité étrusque. On y sent une série d'emprunts ; on n'y trouve rien d'original. Les *œuvres* des divinités et des héros

de l'Étrurie répondent généralement aux *fonctions* des dieux helléniques : Apul, c'est Apollon ; Tinia, c'est Zeus ; Menrva, c'est Athéna (Minerve) ; Achille est devenu Achle ; Ajax, Aivas. Toute la religion est dans la recherche des intentions divines. Par le vol des oiseaux, les haruspices interprètent la *volonté secrète des immortels*, rite oriental importé. Les dieux de l'Étrurie sont vivants : la fête principale du culte étrusque consiste, dans le temple, à disposer les statues des dieux autour d'une table et à servir à ces convives d'argile un repas réel. Ces *festins des dieux*, — lectisternium, — passeront au culte romain.

Les funérailles étrusques donnaient lieu à de bruyantes célébrations. Des courses de chevaux, ou de chars, des combats de gladiateurs, de grandes chasses, suivaient la procession funèbre, nombreuse, réglée, rappelant les lourdes théories des monuments assyriens. La mort, mystérieuse, n'apparaît que comme un état intermédiaire, un *passage* d'une vie à une autre. Le sarcophage est un lit de festin ; le couvercle représente le mort à demi couché, tenant une coupe à la main. La réunion de plusieurs sarcophages donne toujours, placés en rond, le tableau d'un repas continué.

Niais par les reliefs et les peintures des tombeaux, les survivants expriment leur désolation, leurs croyances craintives : Voici le cheval qui emportera la dépouille mortelle ; les monstres grimaçants, hideux, brandissant des maillets ; les démons destructeurs, les furies agitant des serpents et des torches ; ce sont les *génies infernaux*, couvres d'artistes imitateurs, exagérant leur imitation, et qui, bientôt, sans résistance, substitueront à ces effroyables tableaux des scènes calmes, pathétiques, empruntées aux récits d'Homère et d'Eschyle. L'idée vraie, persistante, étrusque, de l'au-delà, c'est que quelque chose de matériel, — l'*Ombre*, — subsiste, avec les traits, les appétits et les habitudes du premier corps ; qu'il faut donc assurer à l'ombre. — le *double* égyptien, — une nourriture et un abri. Le cheval et le chien préférés du mort étaient, à cause de cela, ensevelis près de lui.

Le temple étrusque, de bois, à décoration polychrome, est de style grec modifié, dénaturé. Le plan plus carré, les colonnes seulement en façade, de pierre, d'un ordre confondant, avec maladresse, l'ionique, le dorique, le corinthien et sans caractère original, donnant l'*ordre toscan*. L'architecture étrusque n'est que de l'architecture grecque moins l'harmonie.

Devant ces *maisons de prêtres* s'assemblait le peuple, les jours de rite et les jours de deuil, célébrant ses fêtes comme pour se distraire, ou manifestant à ses propres yeux son existence nationale, sa *puissance*, par des jeux dépassant, en munificence et en cruauté, les possibilités humaines. Les gladiateurs, qui seront *la gangrène de Rome*, commencèrent en Étrurie leurs spectacles abominables. Des banquets populeux, *monstres*, où se déployait un luxe inouï, où les esclaves, les musiciens et les danseurs pullulaient, suivaient les jeux *cruels*, venus de Lydie mais considérablement développés, poussés jusqu'à l'in vraisemblable. Ivres, les Étrusques n'ouvraient les yeux que pour voir des hommes très robustes, des athlètes, s'entre-tuer.

L'Étrusque était plutôt petit de taille, déjà, comme un type vieilli, avais musculeux, trapu, aux longs bras, obèse, à poitrine large développée sous le cou ; il portait en avant son visage que caractérisait un nez busqué, fort, un front carré, fuyant vers un crâne légèrement déprimé, couvert d'une chevelure ondulée. Le type le plus archaïque de l'Étrusque *court et ramassé*, se distingue par l'abondance de la chevelure et la barbe époincée. Les peintures donnent aux hommes un teint rougeâtre ; aux femmes, une peau très blanche. La coquetterie

de la femme étrusque ne se dément jamais. Ses bijoux l'accompagnent dans la mort ; ce sont des fibules, des boules de verre enfilées, des dents de castor et des morceaux d'ambre, parfois très gros, en chapelets, donnant l'aspect d'un harnachement. Avec leurs longs doigts effilés, la blancheur éclatante de leur peau, la recherche de leurs parures, dont l'ornementation géométrique est agréable à voir, les femmes étrusques semblent appartenir à une autre race que les hommes. Rien dans leur attitude, dans leurs occupations illustrées, n'approche de cette tendance irrésistible à la cruauté qui est comme le fond de l'esprit étrusque national. Les peintres de l'Étrurie finissent par concevoir et par exécuter des scènes tragiques, — bourreaux torturants, massacres hideux, expiations inimaginables, — qui dépassent, du premier coup, toutes les horreurs possibles.

L'Étrusque a été qualifié de *laborieux* ; il est difficile en effet de ne pas admirer sa persévérance dans l'exécution des travaux extraordinaires par lesquels il protégea de toutes manières son territoire en exploitation. Violents et pillards, c'est incontestable, ingénieux et très travailleurs, on n'en saurait douter, les Étrusques déroutent. Celtes par certaines de leurs œuvres, ni Italiotes ni Grecs, puisqu'ils s'allieront aux Carthaginois (542-536) contre les Phocéens de Massalia et de Corse, pirates et marchands, Touraniens par beaucoup de leurs conceptions, Finnois par d'autres, nombreux, ils échappent encore à leur classification ethnique. Il est remarquable toutefois que leur langage, — le *langage toscan*, - demeure différent du grec italiote, du celte et du slave ; que les Romains qualifieront la langue des Étrusques de *barbare* ; que leur alphabet parlé *ne distinguait pas*, le **b** du **p**, le **c** du **g**, le **d** du **t**. Grands mangeurs et grands buveurs, par leurs actes et par leurs œuvres, par l'ostentation de leurs cérémonies, la pompe de leurs manifestations, les exigences de leurs appétits de toutes sortes, et surtout la cruauté de leurs sacrifices, les Étrusques font penser aux vainqueurs de Troie, aux envahisseurs de la Grèce antique, venus du Nord. L'idée de la destruction de Troie hante les Étrusques, bien que leur légende diffère de la légende homérique.

Probablement vers le quinzième siècle avant notre ère, alors qu'une poussée de Scandinaves et de Finnois refoula les peuples tenant le sud de l'Europe, alors que l'Égypte reçut des émigrants en exode, *venus avec leurs enfants et leurs femmes*, la péninsule italique eut sa part de l'émigration, l'Étrurie reçut son contingent. Le mélange de Finnois, de Pélasges, de Touraniens et de Germains, — de ceux qui fondèrent Sparte, — donna le groupe étrusque.

L'hypothèse d'un peuple asiatique, oriental, par laquelle s'expliquent un grand nombre de faits étrusques, doit se limiter à l'influence d'une importation postérieure, ou peut-être immédiate, les Touraniens et les Finnois de l'Étrurie fondée acceptant toutes les offres pour en jouir. De l'Égypte, les Étrusques eurent la grotte d'Isis, à Vulci, avec ses coquilles ornementales d'œufs d'autruches et les fioles d'émail bleu. Des Phéniciens ils reçurent l'art industriel, ainsi qu'en témoigne la coupe trouvée à Préneste. La présence de Démarate (600-500) à Tarquinies, colonie corinthienne, annonce l'influence hellénique, rapidement envahissante, mais vite dénaturée : l'importation des vases grecs en Étrurie, des bijoux et des bronzes, marque le changement.

L'Étrurie, ainsi impressionnée d'hellénisme, entre dans la civilisation européenne. Parmi les compagnons de Démarate, on cite deux céramistes : Eucheir et Eugrammos. Les fresques funéraires et les vases peints disent avec éloquence le zèle des artistes nouveaux. On peut, dès lors, marquer des périodes artistiques :

Le style dit *archaïque*, de coloration jaune, aux tons jaune et rouge sur un fond gris terne offre des personnages uniformément teintés d'un rouge foncé ; le sujet est étrusque, mais l'exécution asiatique, orientale ; c'est le sphinx tigré, le *cheval funèbre*, moitié girafe ; les sacrificateurs à la *barbe épointée*, assyrienne, égorgeant des hommes ; pas de mouvement, pas d'expression. Ça et là quelques essais maladroits de scènes grecques ; le dessin s'améliore ; le peintre, d'un trait, marque certains détails, le contour de la hanche ou la rondeur du genou ; les figures s'éloignent un peu du type étrusque, elles s'élancent ; un naturalisme brutal, des reproductions de scènes vues, pas d'idéal, des sourires stupides sur des lèvres soudées.

La deuxième période, postérieure à l'an 500, antérieure à l'an 300, conserve de la naïveté. Les hommes peints sont encore rouges ; les femmes, encore blanches ; les corps vus de face ont des têtes dessinées de profil, avec des yeux égyptiens ; l'artiste indique des membres de convention, sauf les mains qui deviennent exactes, effilées. Tout d'un coup, un grand progrès se manifeste ; le dessin tend au correct, la variété des mouvements anime les tableaux, le talon des personnages quitte le sol, des draperies se détachent du corps, flottantes, transparentes même ; le bleu annonce le vert ; la bouche, entr'ouverte, exprime la vie.

La troisième période (400-300), où l'idée grecque se mélange à l'idée étrusque, définitivement, devient mythologique : Les rois de l'enfer souterrain, avec leurs *cours de démons*, règnent sur des ombres suppliantes vêtues de la robe blanche, ou reçoivent des *troupeaux d'ombres* que mènent les génies de la mort, tantôt procession lente et résignée, tantôt foule poussée, tourmentée, arrivant en *course folle*, qu'excitent des monstres ailés, à bec d'oiseau de proie, de style assyrien.

La cruauté sanguinaire l'emporte sur l'idéal emprunté, et ce ne sont bientôt que des scènes tragiques, des tueries, des tortures, que l'artiste grec ne parvient pas à poétiser. L'œuvre reste étrusque, tombe dans le réalisme hideux. Cet art, fixé, répond aux mœurs de l'Étrurie ; le dévergondage thébain, c'est-à-dire asiatique, phénicien, subjugué la grossièreté doriennne, c'est-à-dire finnoise, spartiate.

## CHAPITRE IV

DE 578 A 491 Av. J.-C. - Servius Tullius. - Tarquin le Superbe. - Les livres sibyllins. - Julius Brutus et Tarquin Collatin, consuls. - Valerius, vainqueur des Étrusques. - Bataille de Régille. - Les dioscures. - La République. - Gouvernement de Rome. - Lutte entre les patriciens et les plébéiens. - Dictature. - Appius Claudius et Valerius. - Les tribuns. - La loi agraire. - Spurius Cassius, victime du Sénat. - Les Fabius. - Publius Valerius. - Loi Publilia. - Ennemis des Romains. - Coriolan chez les Volsques.

TARQUIN (l'Ancien), à Rome, venait d'être assassiné (578). Servius Tullius, qui lui succède, agrandit la cité en y ajoutant trois collines, la divise en *quartiers*, donne des lois populaires, fait entrer Rome dans la confédération latine et déplaît à l'aristocratie ; il venait en effet d'interdire au créancier, par une loi, de disposer de la personne de son débiteur.

Une guerre heureuse contre les Véliens et les Étrusques permettait à Servius de continuer ses réformes, malgré les Grands. Une distribution de terres aux pauvres lui valut l'animosité déclarée des aristocrates. Ses deux filles pactisant avec les conspirateurs, le roi *malheureux* voulut déposer la couronne, organiser le gouvernement consulaire. On racontait que Servius Tullius était le fils d'un Étrusque, Mastarna, et qu'il avait été chassé d'Étrurie. Un jour que le travail des moissons retenait le peuple hors de la cité, le *vieux roi* fut conduit au haut des degrés de pierre qui conduisaient à la curie, et de là précipité ! Lucius, *revêtu des insignes de la royauté*, fut salué par sa femme Tullia, la propre fille de la victime, accourue sur son char, dont les chevaux passèrent sur le cadavre de son père.

Un nouveau Tarquin, — le Superbe, — nommé roi (534), mit Rome à la tête de la Confédération latine. Une armée de 150.000 mercenaires permit au monarque de reprendre au peuple tout ce que Servius lui avait donné. Il assujettit des villes, conclut un traité avec Carthage, constitua une marine romaine, inaugura un trafic avec la Sicile, la Sardaigne et l'Afrique. Reprenant les grands travaux du premier Tarquin, qu'il acheva au moyen de corvées imposées au peuple, notamment le Cirque, le Capitole, le grand Cloaque, il crut tenir en respect les aristocrates en les menaçant de s'allier contre eux avec les Latins et les Herniques. Sur le mont Albain, Tarquin donna aux Romains le spectacle de quarante-sept villes latines offrant un sacrifice commun au Jupiter latialis. Chef de la Confédération, le roi voulait une Rome splendide. Il appela des ouvriers d'Étrurie, qu'il payait avec le butin pris aux Volsques.

Tarquin, devenu superstitieux, inquiet, soupçonneux, se croyant menacé, se livrait aux prêtres ; il envoya son neveu Brutus à Delphes, accompagné de deux de ses fils, pour y consulter l'oracle. Les patriciens n'eurent qu'à dénoncer au peuple certains actes du roi, sa religiosité singulière, l'achat qu'il avait fait des livres sibyllins, le départ de Brutus, — qui semblait subordonner l'avenir de Rome aux volontés d'un sacerdoce inconnu, d'une divinité lointaine, — des meurtres ordonnés, des injustices perpétrées, un despotisme flagrant, des manifestations de folie enfin, pour faire croire que la *malédiction des dieux* était sur les Tarquins. Brutus parut à la tête du Sénat, suivi du peuple, et prononça la déchéance du roi, envoyé en exil *avec tous les siens* (510).

Plus de roi. Deux consuls, désignés par le peuple, — l'idée de Servius se réalisait, — devaient gouverner Rome pendant une année. En réalité, Brutus était le maître de tous. Tarquin essaye de revenir ; repoussé, il se réfugie à Cure d'Étrurie, avec ses deux fils. Le peuple demanda l'exécution des lois du *bon Servius*, exigea l'organisation du gouvernement consulaire. Les consuls Junius Brutus et Tarquin Collatin, vite nommés et vite suspects, durent céder le pouvoir à Valerius. Deux villes étrusques, Tarquinies et Cœre, réclamèrent aux Romains les biens du roi banni, prétention que des conspirateurs étrusques, en relations avec de jeunes patriciens, appuyaient à Rome même. Un esclave, Vindex, trahit les conspirateurs, et le Sénat, pour apaiser le peuple, lui livra les biens de Tarquin. Chaque plébéien reçut sept arpents de *terre royale*. Les Étrusques de Tarquinies et de Véies, venus en armes, furent battus ; leur vainqueur, Valerius, eut sa statue au Capitole, *près des statues des rois*. Le glaive en main, le consul personnifiait la victoire du peuple.

Des légendes firent de Valerius un être surnaturel ; on racontait que, seulement soupçonné, il avait fait démolir sa maison. C'était l'époque où l'on disait que Mutius Scaevola, coupable d'un crime, avait, de son propre mouvement, par sa seule volonté, brûlé sa main sur des charbons ardents. La surexcitation des esprits faisait imaginer des absurdités. Le peuple considérait les deux consuls comme l'expression vivante et subordonnée de sa propre puissance ; rois véritables, *moins la couronne et le manteau de pourpre brodé d'or*, ils disposaient de tous les pouvoirs, mais pendant une année seulement, chaque consul devant rendre compte, à l'expiration de sa charge, du pouvoir illimité qu'il avait exercé. Singulier assemblage d'une confiance sans restriction et d'une méfiance préparant d'inévitables ingratitude. Vrai gouvernement de pirates d'ailleurs, obligeant le maître temporaire à diriger, mais à réussir, et se réservant de le juger ensuite, de l'abattre.

Tarquin, cependant, ne renonçant pas à la royauté, (496), venait de soulever contre Rome tout le Latium. Sur le lac Régille, les Romains disputèrent l'indépendance de la cité à leur dernier roi. Des souvenirs légendaires obscurcissent l'action suprême. Chef contre chef, les Étrusques et les Romains se provoquèrent, dit-on, en combats singuliers ; tous périrent ou furent blessés ; et les dieux intervinrent. Deux géants, montés sur des chevaux d'une blancheur éclatante, avaient été vus, dans la mêlée, conduisant la bataille, et nul n'avait pu les retrouver ensuite pour leur décerner la couronne des victorieux

c'étaient les Dioscures, les fils de Jupiter, Castor et Pollux. On montrait sur un roc l'empreinte indéniable laissée par les sabots de leur monture. La bataille du lac Régille avait été décisive. Vaincu et blessé, le vieux Tarquin alla mourir chez Aristodème, tyran de Cumes.

Rome était gouvernée par son aristocratie. Les Romains actifs se composaient de Ramnenses ou *compagnons de Romulus*, de Titienses ou Sabins de Tatius, et d'Étrangers ou Luceres, venus avec les Étrusques. Chacune de ces trois *tribus* se divisait en dix *curies*, chaque curie coupée à son tour en dix *décuries*, formées de familles ou *gentes*. Les *clients* de ces familles venaient ensuite, immédiatement, dans la hiérarchie romaine. Chaque mois, les trente curies se réunissaient pour désigner les magistrats et *faire les lois*. La *réunion* des chefs de chaque gens formait le Sénat et gouvernait *avec le roi*. Le Roi, choisi et présenté par le Sénat, mais nommé par les curies, était chef de la religion, grand-juge, maître de la guerre et de la paix ; mais justiciable de l'assemblée curiale lorsque le peuple le soupçonnait.

En temps de guerre, le roi conduisait les armées, entouré de sa cavalerie de garde ; un sénateur, — préfet, — gouvernait ; les questeurs administraient. Les citoyens se divisaient en *juniores*, âgés de dix-sept à quarante-six ans, formant l'armée, et en *seniores*, chargés de garder et de défendre la ville. La richesse ne se manifestait encore que par la propriété terrienne, mais cela suffisait pour marquer une différence entre les citoyens.

La faveur nécessairement accordée par les rois aux citoyens enrichis, avait indisposé le peuple, que Servius, par ses réformes, par ses *sages lois*, avait surexcité. La réaction contre les lois du *bon Servius*, que Tarquin imposa, jusqu'à défendre aux plébéiens d'avoir des réunions religieuses, furent la cause de sa perte. Et ce fut ensuite par l'application de «l'idée» de Servius, que les Grands s'assurèrent le pouvoir : les consuls, en effet, ne gouvernèrent que par l'ordre des patriciens, tenant dans leurs mains le Sénat et l'Assemblée centuriale rétablie.

Les patriciens voulant consolider de plus en plus leur succès, ne devaient réussir qu'à exaspérer le peuple. Les fonctions augures étant réservées aux aristocrates, ceux-ci possédaient ainsi le droit de disperser les assemblées, de suspendre leur délibération, d'annuler leurs votes. Ils s'étaient en outre assuré une indéfinissable supériorité, en se réservant la connaissance et l'interprétation des formules du droit naissant, d'un culte resté mystérieux ; et ils s'étaient arrogé le monopole de certaines manifestations extérieures interdites au peuple, telles que le *jus imaginum* ou droit exclusif de posséder chez soi son *image*, buste ou peinture. Enfin, et comme pour consacrer la séparation, tout mariage était interdit entre patriciens et plébéiens.

Ne favorisant la religiosité romaine que dans la mesure où elle leur était un moyen de gouvernement, les patriciens se subordonnèrent les prêtres, interdisant, empêchant pour mieux dire toute formation de caste sacerdotale. Chaque Romain avait ses dieux Lares et ses Pénates ; les Étrusques apportèrent les statuettes d'argile devant lesquelles cette religiosité intérieure put se manifester. Hors de la maison, le culte se hiérarchisait : les curions sacrifiaient au nom des curies ; le roi sacrifiait au nom de l'État. La *science augurale*, importée d'Étrurie par des devins au service des Grands, s'empara des esprits. On vit des patriciens quitter Rome pour aller étudier en Étrurie même l'art des divinations.

Sans religion presque, et sans lien social, subjugués par une aristocratie triomphante, les Romains s'enthousiasmèrent pour leur république. Cent chevaliers ont été appelés au Sénat ; quatre cents plébéiens ont été admis dans l'ordre équestre ; les classes vont donc se confondre, l'égalité est un fait. Brutus distribue des terres au peuple ; il abolit les douanes qui augmentaient le prix des denrées introduites ; il abaisse *par ordre* le prix du sel. Valerius enlève aux consuls le *droit de vie et de mort* qu'ils détenaient, ne leur en laissant l'exercice qu'au delà du *premier mille hors de Rome*, afin que la discipline put être maintenue dans les armées. Le droit d'appel au peuple, en toutes causes, est proclamé.

Or, Rome, sans industrie, sans labeur occupant, — sauf quelques ateliers où des artisans faisaient des armes et des armures, — laissait son peuple désœuvré. Des esclaves affranchis et des étrangers accaparaient toute l'activité trafiquante de la cité. L'agriculture seule, quand on ne se battait pas au dehors, ou que les agitations de Rome ne suspendaient pas la vie rurale, occupait encore un certain nombre de Romains.

A la mort de Tarquin (496), les Volsques n'avaient pas suspendu la guerre qu'ils faisaient à Rome. Les plébéiens étant tous enrôlés, la campagne romaine ne fit même pas ensemencée ; et ceux qui n'avaient pour vivre que le produit de leur terre, devinrent les débiteurs des patriciens. Après la bataille, ayant la conscience de leur situation intolérable, les plébéiens se révoltèrent, et le Sénat répondit à cette révolte en faisant désigner, par un consul, un dictateur (*magister populi*), muni des pouvoirs les plus absolus (495). Cette *magistrature* en imposa au peuple effrayé, qui, pour vivre, se livra davantage aux usuriers. Appius Claudius promit des réformes, sachant qu'il ne tiendrait pas ses promesses ; Marius Valerius, dictateur, renouvela de bonne foi le même mensonge, et mille plébéiens, trompés, battirent les Volsques, les Éques et les Sabins. Après la victoire, indigné de la conduite des patriciens, Valerius abdiqua.

L'abdication de Valerius découvrait le Sénat, dénonçait les patriciens ; au forum, sans doute, le peuple allait se rendre pour protester violemment. Les consuls (493) eurent assez d'autorité pour conduire l'armée hors de la ville. Les guerriers campèrent sur le mont Sacré, tandis que *ceux de Rome* se réunissaient sur le mont Aventin. Les patriciens eurent peur. Des négociations furent entamées par Ménénus Agrippa. Les soldats réclamaient la liberté des Romains devenus esclaves pour dettes et la suppression même des dettes contractées par les insolubles ; les tribuns Sicinius et Brutus devaient garantir l'exécution de l'accord. Ces *tribuns de la plèbe*, inviolables, qu'aucun insigne ne distinguait, suivis d'un seul appariteur, — contraste éloquent avec les pompes gouvernementales, — consacrèrent par leur intervention toute puissante, acceptée, la première révolution fructueuse, *la première diminution de la puissance consulaire*. Mais les tribuns nouveaux ne se doutaient pas encore de la force qu'ils représentaient. Spurius Cassius va les instruire.

Un moment suspendues, les *tempêtes populaires* allaient s'abattre sur le forum. La distribution de terres au peuple avait faussé le sentiment primitif du droit de propriété, donné aux *masses* un but tangible. La réclamation de *lois agraires* allait devenir le mot d'ordre des révoltes. Spurius Cassius a conclu un traité d'alliance avec les Latins (493) ; les Herniques s'étant joints aux alliés, Rome va pouvoir battre les Éques et les Volsques. La victoire, en effet, reste aux Romains, et Spurius réclame hardiment pour les vainqueurs, à titre de récompense due, le partage des terres publiques et la distribution immédiate aux soldats du produit de la dîme, que payaient les fermiers.

Le Sénat n'osait pas ordonner la perception de la dîme, encore moins le partage des terres, car les patriciens exploitaient le domaine public, — l'*ager publicus*, — et c'était la source de leurs richesses. Spurius, étant assez populaire pour imposer sa volonté, obligea le Sénat à voter la loi ; mais les sénateurs promirent aux patriciens d'en empêcher l'application.

Par d'abominables intrigues, des calomnies habilement répandues, les Grands ruinèrent Spurius Cassius, le dénonçant comme un faux ami du peuple, qui *sacrifiait* Rome aux Latins et aux Herniques sous prétexte d'alliance, qui rêvait pour lui le rétablissement de la royauté. Accusé de trahison, Spurius Cassius fut saisi, jugé, condamné, battu de verges et décapité (486).

Le peuple, cependant, réclamant toujours l'exécution de la loi agraire, le Sénat nomma consul un Fabius, qui s'était engagé à ne pas présenter la loi. Pendant sept années (484-471), le consulat ne sortit pas de la maison des Fabius, dévouée aux aristocrates. En 482, le tribun C. Mœnius, usant de son droit, ose rappeler aux sénateurs les promesses faites au peuple. Les consuls, effrayés, décident

que le tribunal se transportera hors de la cité, où les immunités des tribuns ne les protégeront plus, et pour résister au mouvement populaire inévitable, le Sénat ordonne l'armement général des Citoyens contre les Plébéiens. On incendie les fermes de ceux qui n'avaient pas obéi.

La séparation du peuple et des patriciens était consommée. La lutte, toute d'intrigues d'abord, ne se manifeste que par des trahisons : Quelques tribuns passent aux aristocrates ; des légions refusent d'achever une victoire remportée sur les Véiens (480) ; les Fabius, ces *créatures* du Sénat, l'abandonnent, et le Sénat les bannit. Mais la guerre est déchaînée aux frontières de Rome. Les Véiens sont battus, les Étrusques écrasés (479), et les Fabius, vainqueurs, bénéficiant de la victoire, l'un d'eux, — Cæso, — en pleine popularité, réclame impérieusement l'application de la loi agraire. Le Sénat se croit assez fort pour résister, et il expulse de Rome tous les Fabius, sauf un vieillard.

Exilés, les Fabius continuent la guerre aux Véiens, avec 4000 clients armés. Battus (477), le consul Ménénius ne les secourt pas. Le peuple, furieux, se tourne contre le consul, contre le *traître*, qu'il poursuit, et ce dernier, épouvanté, se suicide. Les tribuns populaires, que la lâcheté du Sénat grandit, ressaisissent leur influence. Les accusations mutuelles se succèdent, méthodiques, correctes (475-473) ; le peuple et le Sénat se disputent la prépondérance par tous les moyens.

L'assassinat d'un tribun, — Génucius, — froidement accompli, terrorise un instant la plèbe. Le Sénat en profite pour procéder à des enrôlements réguliers, qui diminuèrent l'armée de la révolte. Publilius Valero dénonce ouvertement le but véritable du Sénat. Le peuple chasse les consuls et les licteurs du forum, nomme Publilius tribun (472), qui, pendant une année, réclame en vain le droit, pour les assemblées par tribus, de choisir les tribuns, ce qui eût assuré la majorité au candidat de la plèbe. A l'expiration de l'année, les plébéiens réélisent Publilius Valero et parviennent à lui faire adjoindre Létorius par les centuries. Ce double échec légal des patriciens enhardit Létorius, qui demande alors l'abandon aux tribus, c'est-à-dire à la plèbe, de la nomination des édiles et de la *connaissance des affaires de l'État*. La révolution populaire tient sa formule.

Le Sénat répond aux prétentions des tribuns en nommant consul Appius Claudius, ce qui était une bravade. Ce fut la guerre. Les *partis* se rencontrent au forum, en armes, haineux, et le sang coule. Létorius est blessé. Appius Claudius, enlevé, échappe à la mort, mais le peuple reste maître du forum ensanglanté, vote la loi Publilia, impose l'acceptation de cette loi au Sénat et s'empare du Capitole. Le tribunat, libre, inviolable, est maintenant élevé au-dessus de tout.

Dans son triomphe, le peuple ne vit pas que les patriciens conservaient les magistratures et les commandements militaires. Le tribun Icilius, surenchérissant, pourra faire voter qu'il ne sera jamais permis d'interrompre un *tribun parlant au peuple* ; mais les aristocrates ayant la justice et l'armée, peuvent attendre.

Une invasion des Éques et des Volsques fournit au Sénat l'occasion de s'emparer de l'armée, composée de plébéiens, de la livrer au consul Appius. Celui-ci, ne se préoccupant que de la vengeance des sénateurs, tâche d'exciter les soldats, de les mettre en révolte pour avoir le droit de les décimer. Il y réussit. A la première rencontre, l'armée romaine refusant de combattre, Appius fait supplicier les centurions et les duplicaires, décime les soldats, et revient à Rome, fier de son œuvre abominable, grandi aux yeux du Sénat satisfait.

A l'expiration de son consulat, accusé par deux tribuns, Appius invective ses accusateurs, et avec une telle audace, que les juges n'osent pas d'abord le juger ; mais abandonné par le Sénat, le malheureux consul voit qu'il n'échappera pas à la sentence terrible, et il se donne la mort. Les Romains honorèrent Appius de funérailles pieuses (470) ; une immense curiosité fit accourir le peuple, qui admirait, au fond, ce caractère ois il se reconnaissait.

Des luttes intérieures, obscures, et des guerres sans gloire se succédèrent. Au nord, puissants et furieux, étaient les Véiens ; à l'est, les Sabins, qui hésitaient ; les Éques, *avidés et pauvres*, qui descendaient chaque année de leurs montagnes pour piller le Latium ; les Volsques, que l'alliance des Latins et des Herniques intimidaient, qui respectaient Rome en conséquence, mais guerroyaient aux alentours, prenant des villes.

Un autre Romain de race, contemporain d'Appius, vrai petit-fils de la louve, Coriolan, va surgir. Banni de Rome, — *courageux, pieux et juste*, dira la légende, — couronné à la bataille de Régille pour sa bravoure ; ayant acquis son nom, comme une récompense civique, à la prise de Corioles ; apprécié des patriciens pour avoir, *seul avec ses clients*, soutenu la guerre contre les Antiates, alors que les plébéiens refusaient le combat ; vindicatif, ne pardonnant pas au peuple son insuccès lorsqu'il brigua le titre de consul ; *imprudent en paroles*, hautain, mais invincible et *comme cuirassé* devant le peuple vociférant, — car c'est lui qui, devant la plèbe affamée, réunie au mont Sacré et réclamant, avec le droit de vivre, des immunités politiques, avait répondu : *Point de blé ou point de tribun* ; — exilé d'ailleurs après s'être ainsi compromis pour les patriciens, Coriolan, courroucé, plein d'amertume, ayant le mépris des Grands et le dégoût des Petits, s'était retiré chez les Volsques d'Antium.

Le chef des Volsques, Tullius, obtint de Coriolan aveuglé, qu'il marcherait sur Rome.

## CHAPITRE V

DE 491 A 450 Av. J.-C. - Coriolan marche sur Rome. - Sa retraite inespérée. - Éques et Véiens contre Rome. - Trêve de Manlius Vulso. - Victoires de Quinctius. - Dictature de Posthumius. - Rome menacée. - La peste. - Cincinnatus, dictateur. - Ténacité des plébéiens. - Conquêtes de l'égalité. - La justice. - Quinctius Céson. - Herdonius au Capitole. - Retour de Cincinnatus. - Rome disloquée. - Les plébéiens sur l'Aventin. - La loi Terentilla.

POUSSÉ par les Volsques, ennemis des Romains, Coriolan marche sur Rome (491). Redouté, déjà légendaire, on avait accusé Caius Marcius Coriolan d'avoir partagé entre ses soldats, au lieu de le remettre au Trésor, le butin pris aux Antiates. Le peuple, envieux et cupide, s'était prononcé contre Coriolan, mais les soldats conservaient de leur *chef* un souvenir ineffaçable, et lui assuraient un concours, au besoin dans Rome même. Ces soldats racontaient, qu'après la défaite des Antiates, debout devant le butin entassé, les *richesses prises*, — car l'imagination du peuple grossissait à plaisir l'incident, — Coriolan n'avait accepté qu'un cheval et des esclaves.

Il ne semble pas qu'au moment où le chef des Volsques armait Coriolan, aucun des deux partis qui se disputaient la prépondérance dans Rome, ait songé à faire renaître la réputation du révolté pour s'en servir. Ni la plèbe ni le Sénat ne s'imaginaient que Coriolan allait réellement venir.

Coriolan est à cinq milles de Rome, il campe sur le fossé de Cluilius, ses troupes ravagent le pays, et les Romains, surpris, alors seulement se préoccupent de la résistance. On remarquait le zèle avec lequel les Volsques pillaient les propriétés des plébéiens en *épargnant les biens des nobles* ? Rome, effrayée, négocia. Les ambassadeurs se succèdent en vain auprès du révolté ; ni *consulaires vénérables*, ni prêtres, ni pontifes, ni augures ne parviennent à le fléchir. Impénétrable, inaccessible, Coriolan accomplira donc la mission qu'il a acceptée. Sa mère, Véturie, et Volumnie, sa femme, suivies de matrones suppliantes, désarment enfin Coriolan, qui ordonne la retraite, accusé par les Volsques de les avoir trahis. Jugé et condamné sans doute ? peut-être exécuté ? banni ? Coriolan disparaît de l'histoire.

En apprenant la retraite des Volsques, les Romains se précipitèrent dans les temples, l'excessive ferveur de leur piété soudaine témoignant de la peur énorme qu'ils avaient eue. Un temple *A la fortune des femmes*, consacra, sur le lieu même où il s'était accompli, le *miracle* de Véturie et de ses compagnes.

Débarrassée de la menace volsque, Rome n'obtenait pas la paix : Les Éques continuaient à prendre des villes ; les Romains avaient dû secourir les Latins ; les Véiens, agités, retenaient les légions au loin. Après cinq années d'actions diverses (482-477), les Éques campaient encore sur l'Algide et les Volsques sur le mont Albain, et les Latins se trouvaient coupés des Herniques. Cette situation périlleuse inquiétait à juste titre les Romains.

Manlius Vulso (474), ayant assiégé et effrayé les Véiens étrusques, obtint d'eux une trêve de quarante années, que les Romains acceptèrent, parce qu'ils la désiraient comme une solution. Les Volsques remportent quelques avantages, qui troublent un instant la relative quiétude des Romains ; mais ces craintes sont

dissipées par une victoire brillante de Quinctius sur les Éques (471), et qui revient à Rome chargé de butin, qualifié de *père des soldats*.

Les Éques, battus, ne se soumettent pas ; ils reviennent, *infatigables*, piller la campagne romaine. Le consul Furius, chargé de les poursuivre et de les châtier, cerné, va périr, lorsque Quinctius accourt et le sauve. Dans un instant d'effroi, le Sénat avait donné la dictature à Posthumius, consul collègue de Furius. Quinctius, continuant son œuvre, prend Actium et triomphe ; il reçoit le nom de Capitolinus. Malgré ces succès, Rome reste entourée d'ennemis qui ne se découragent pas. Pourquoi ces *peuples* laisseraient-ils se développer cette cité guerrière, avide, avare, incapable de vivre autrement que du bien d'autrui ? Et voici l'occasion de l'anéantir, occasion unique, puisqu'aux troubles sanglants qui divisent les Romains, vient de s'ajouter un épouvantable fléau, la peste.

La dépopulation de Rome encourage ces irréconciliables ennemis, qui viennent camper à trois milles de la cité, du côté de la porte esquiline. De 467 à 459, les *désastres* se succèdent. La citadelle des *fidèles Tusculans* leur est enlevée par les Éques. Une nuit, le Sabin Hardonius s'empare du Capitole (459), qu'il garde un an. Antium fait défection. Un corps d'Éques cerne l'armée du consul Minucius. Rome semblait perdue ; l'imagination malade des Romains cherchait de l'extraordinaire ; les choses normales, naturelles, simples, ne convenaient plus aux esprits troublés. Or il y avait, à ce moment, un Romain qui, après avoir été remarqué, abandonnant la ville, ruiné par son fils, s'était remis à cultiver son champ. Le peuple se souvint de cet homme, Lucius Quintus Cincinnatus, et s'en fut le trouver à sa charrue pour le saluer *maître du peuple*, lui confier les destinées de Rome.

Cincinnatus, *l'homme aux cheveux bouclés*, et Gracchus Cluilius marchent contre les Éques, les cernent, les battent, les font *passer sous le joug*. Cincinnatus revient à Rome, dépose sa dictature, après seize jours d'omnipotence et retourne à son champ (457). Malgré leur humiliante défaite, les Éques restaient sur l'Algidé et les Volsques gardaient le mont Albain.

En renonçant à la royauté, décidément, les Romains avaient compromis leur avenir. Agglomération disparate de personnalités violentes, la cité de Romulus exigeait la maîtrise d'un roi autant que le despotisme d'un chef est nécessaire à la conduite d'une bande. Rome diminuait. Des trente villes nommées dans le traité de Cassius, treize sont détruites ou perdues ; le territoire romain, l'ager romanus, est comme à prendre, ouvert de tous côtés, et les Romains eux-mêmes, vus de près, en armes, sur le champ de bataille, ne paraissent plus absolument redoutables. Les guerriers, à la démarche lourde, agissent inconsidérément ; et ceux qui ont participé aux luttes du forum, se battent avec moins d'ardeur que jadis. En masse, les troupes romaines sont encore formées de colosses, mais on venait de voir la facilité avec laquelle Appius avait décimé ces géants.

Ces brutes, à qui Cincinnatus faisait franchir une étape de vingt milles en quatre heures, après les avoir chargés comme des mulets, — chacun portant douze pieux, ses armes et ses vivres, — devenaient dociles, *ainsi que des bœufs subjugués*, quand on osait les braver maintenant. Pendant qu'à Rome l'exercice même des révolutions successives, réussies, affinait le peuple, ou pour mieux dire lui apprenait à vaincre les Grands, il suffisait d'un résultat obtenu, pour que par des moyens semblables, et avec impatience ou ténacité, suivant le cas, la plèbe voulut de nouvelles conquêtes.

Rien ne lassait la patience du Sénat, ni la persévérance du peuple. Les dictateurs, se succédant, suspendaient la série des succès populaires, mais ils n'en rompaient pas la suite logique. Le peuple, par ses tribuns, et par lui-même, se rendait parfaitement compte des causes de sa misérable condition, et il voyait très clairement, très complètement, dans l'avenir, les conséquences de ses revendications perpétuelles. Il entendait se substituer aux aristocrates.

Les patriciens, avec beaucoup d'habileté, profitaient des victoires populaires, nombreuses, invraisemblables, pour se montrer généreux en abandonnant ce qu'on leur prenait, mais en conservant toujours ce qui leur permettait de tout reprendre, c'est-à-dire le *pouvoir judiciaire*. Le peuple n'osait pas toucher à ce pouvoir, quasi religieux, que son ignorance respectait, dont il redoutait le mystérieux exercice. Mais s'il consentait à laisser aux patriciens l'exercice de la justice, la charge de l'application des lois, se reconnaissant incapable de les interpréter, du moins voulait-il surveiller ses juges, savoir surtout dans quelles limites il pouvait, lui peuple, agir *légalement*, vivre avec ses besoins et ses passions, sans tomber sous la loi, sans devenir justiciable de l'ennemi, des patriciens.

Pendant onze années, les plébéiens réclamèrent donc un code, une *liste de leur droit*. Et du premier coup, logiques jusqu'à l'extrême, en demandant la fixation de la Loi sociale, ils réclamèrent une Loi politique, une *législation nouvelle*, la *révision de la Constitution*. Au fond, l'idée juste et dominante des plébéiens était la revendication de l'égalité. Créée, fondée pour prendre ou exploiter le bien d'autrui, Rome appartenait à un groupe d'aristocrates, les patriciens, qui exploitaient d'abord les Romains, cette masse de misérables de plus en plus réduits à rien, et par l'usure que les patriciens eux-mêmes exerçaient, et par la guerre que les patriciens eux-mêmes décrétaient. Rome, aux yeux du peuple, n'avait pas de raison d'être, si elle ne devait s'accroître et se développer qu'au bénéfice de quelques-uns. Que les chefs eussent une part plus large dans les butins, cela se concevait, mais après les guerres heureuses, les expéditions lucratives, voir les défenseurs de la cité, les soldats victorieux exploités par ceux qu'ils avaient défendus et enrichis, c'était trop. Successivement, donc, le peuple poursuivra, et obtiendra, l'égalité civile (450), l'égalité politique (339), l'égalité judiciaire (306), l'égalité religieuse (302).

Les patriciens rendaient la justice en interprétant les anciennes coutumes ; ils jugeaient et prononçaient les sentences ; ils appliquaient les peines arbitrairement. L'arbitraire allait jusqu'à rendre le plaignant, ou l'accusé, tantôt justiciable des tribunaux et tantôt du Sénat. Ce despotisme permettait toutes les injustices, s'adaptait commodément à toutes les circonstances. Le tribun Terentillus Arsa demanda, au nom du peuple (461), la désignation de *dix hommes* chargés de rédiger un *code des lois*. Le Sénat aussitôt se mit en défense, et, légalement, obtint des collègues de Terentillus le veto sur la proposition du tribun.

Pour résister tout de suite, énergiquement, les patriciens envoyèrent au forum le fils de Cincinnatus, Quinctius Céson, suivi de compagnons armés, ses *camarades*, pour empêcher la délibération du peuple, disperser la foule, chasser les tribuns qui discouraient, et cela malgré la loi Icilia qui interdisait d'interrompre un tribun parlant. Céson fit ce que le Sénat ordonnait ; et le Sénat, *appliquant la loi* à Céson, régulièrement accusé par Virginus, l'obligèrent à s'exiler en Étrurie, en le condamnant à l'amende (460).

En Étrurie, furieux, Quinctius Céson conspira contre Rome. Une nuit (459), le Sabin Herdonius s'empara du Capitole. Peut-être Céson était-il parmi les occupants, bannis et esclaves, au nombre de 4.000, qui allaient se précipiter sur la cité. Le Sénat ordonna un immédiat armement. Les plébéiens déclarèrent qu'ils ne s'armeraient, qu'ils ne marcheraient, que si les sénateurs leur accordaient la loi Terentilla. Le Sénat s'étant engagé, le peuple reprit le Capitole, fit un exemple terrible, massacra jusqu'au dernier ceux qui l'occupaient. Le consul Valerius, très populaire, périt pendant l'attaque ; il fut remplacé par Cincinnatus, qui refusa la loi Terentilla, nettement.

Cincinnatus, bravant le peuple, partit contre les Éques avec les légionnaires de Valerius. Il avait proposé aux sénateurs d'emmener les augures, de transporter ainsi hors de la cité le pouvoir religieux, de constituer une sorte de Rome ambulante, armée, très forte, qui délibérerait *en un lieu consacré* et dont les délibérations seraient opposées aux votes plébiscitaires. Le Sénat recula devant ce projet, et le peuple réélit ses tribuns (459-458), pour montrer qu'il n'abandonnait aucune de ses prétentions.

L'antagonisme entre le peuple et Cincinnatus s'accroissait (458-454). Le Sénat, maintenant, redoutait l'armée autant que le peuple. Rome se disloquait. Cincinnatus lui-même, troublé par l'entêtement des plébéiens, et peu sûr de ses troupes assurément, eut l'idée de s'attaquer à la puissance tribunitienne, de la détruire par de fallacieuses concessions. Le nombre des tribuns fut porté à dix, afin que des rivalités pussent se produire parmi eux, que l'autorité de chacun, au moins, fut diminuée. D'autres innovations, du même genre, répondaient aux intentions des sénateurs, lorsqu'un tribun, Icilius (454), proposa et fit voter que l'Aventin, appartenant au domaine public, serait partagé et distribué au peuple. Rapidement couvert de maisons, le mont Aventin devint la *cité plébéienne*, rivale de la cité antique.

Chaque concession excitait davantage le peuple, qui n'oubliait pas la loi Terentilla. La lutte entre les patriciens et les plébéiens prenait la forme légale. Un tribun, Sicinius Dentatus, fit condamner à l'amende deux consuls. Ce *scandale* impressionna les sénateurs ; la loi Terentilla (450) fut acceptée. Trois commissaires, — Sp. Posthumius, A. Manlius et P. Sulpicius, — furent chargés de recueillir des documents et de s'instruire pour la rédaction d'un code des lois.

## CHAPITRE VI

DE 450 A 448 Av. J.-C. - Lois nécessaires. - Commissaires romains en Hellénie. - Le Droit hellénique. - Suspension de la Constitution romaine. - Premiers décemvirs. - Les dix tables. - Influences grecque et mosaïque. - Seconds décemvirs. - Appius Claudius. - Les douze tables. - Patriciens et plébéiens. - Le droit romain. - Tyrannie des décemvirs. - Hostilités des Sabins et des Éques. - Assassinat de Dentatus et meurtre de Virginie. - Abdication des décemvirs.

SI les Étrusques avaient eu des lois, le Sénat romain n'aurait sans doute pas envoyé ses commissaires en Hellénie pour y étudier le code grec ? Et si les Romains avaient été instruits des véritables lois helléniques, ils se seraient probablement dispensés d'envoyer questionner les Athéniens. Liés à leurs origines, sans autre tradition que le droit de leur force, sans autre mobile que le besoin de vivre et l'intention de jouir de la vie, les Romains, précisément pour se garantir à eux-mêmes leurs jouissances acquises, éprouvaient la nécessité d'une organisation sociale déterminée, protégée par des lois quelconques. L'influence hellénique, vague, se généralisant en Italie, au Sud surtout, et en Étrurie, les Romains, séduits, s'imaginaient que les Grecs avaient des lois.

En réalité, l'Hellénie, rebelle aux castes et ennemie de toute autorité, n'avait admis que la Raison comme principe. Chacun ayant sa raison propre, la discussion s'individualisa, et jamais une idée commune, de Droit, ne prévalut. Les premiers législateurs de la Grèce n'intervinrent que comme des inspirés : Minos, par Jupiter ; Zeleucus, par Minerve ; Lycurgue, par Apollon. Les premières coutumes, chantées, — *chants* et *lois*, même mot, — renouant la tradition aryenne, étaient plutôt des hymnes poétisant des conseils en un moyen frappant la mémoire. Sparte ne cessa pas de confier ses lois à la *mémoire des Lacédémoniens* ; Solon, voulant que les Athéniens connussent leurs devoirs, fit déposer les *tables* à l'Acropole.

Le droit athénien résulta de décrets successifs, pris sans lien de principe, par les *assemblées du peuple*, et parfois préparés par une réunion de sages. Le gouvernement type, démocratique, administrant les quatre tribus (*phyles*), — les phratries, divisées en dèmes et en bourgs, — manquant d'unité, la justice ne pouvait s'y exercer que par empirisme, suivant les circonstances et les lieux. Chacun des trois archontes principaux, — l'éponyme, le roi et le polémarque, — avait son tribunal, et jugeait, flanqué de deux assesseurs (*proèdres*). Les six archontes, réunis, formaient une sorte de tribunal de première instance, avec appel au tribunal des héliastes, réservé. Les héliastes, c'est-à-dire tous les citoyens âgés d'au moins trente ans, — il y en eut jusqu'à 6.000, — jugeaient ensemble ou par fraction de 500, de 1.000, de 1.500. Au-dessus de tout dominait l'Aréopage, dont la compétence était *illimitée*, théoriquement, mais qui ne pouvait cependant pas enlever aux héliastes, aux citoyens assemblés, le droit de se prononcer souverainement sur la naturalisation des étrangers. Le juge grec, quel qu'il fut, instruisait et jugeait.

Les lois d'ordre politique, pas toujours distinctes, s'appliquaient suivant les occasions, suivant l'influence des partis au pouvoir ou eu état d'opposition, les querelles des prétendants, les vues des politiciens. Ces assemblées n'eurent le

droit de décréter d'accusation et de poursuite qu'en l'an 450, la lutte des partis ayant fait de l'exercice de ce droit une arme redoutable, disputée.

Ce qui devait surtout intéresser les Romains, — car ce n'était pas l'organisation hellénique qui aurait pu leur fournir les exemples précis qu'ils cherchaient, — c'était l'organisation sociale résultant des lois en activité. Ils devaient trouver à Athènes une Société divisée en trois classes : les citoyens, les étrangers et les esclaves. On était citoyen par la naissance ; on pouvait le devenir par le mérite. Le peuple, pour accorder cette récompense, devait procéder par deux fois à un vote secret, compter au moins 6.000 suffrages favorables. Solon avait fait un classement des citoyens suivant leur richesse. Les étrangers supportaient certaines charges et jouissaient, en compensation, de certaines immunités. Les esclaves s'étaient considérablement multipliés.

Les commissaires de Rome trouvèrent en Hellénie une famille encore aryenne : le mariage honoré et favorisé ; des enfants légitimes et illégitimes, avec le pouvoir réservé au peuple de légitimer ces derniers ; la monogamie persistante, mais le concubinage légal introduit ; l'adultère puni de mort ; le mari disposant de la vie des deux complices, à la condition toutefois du flagrant délit constaté ; la répudiation et le divorce établis, mais par consentement mutuel ; les adoptions d'enfants admises, pour la *conservation* des familles plutôt que pour leur augmentation ; l'autorité du père limitée, ne disposant pas du droit de vie et de mort, ayant à peine celui de *punir gravement*, perdant son fils dès que celui-ci avait atteint sa majorité, — dix-huit ans ; vingt et un ans à Tyane, — c'est-à-dire aussitôt qu'il s'était *armé du bouclier et du javelot* ; en somme, une famille restreinte, allant du père au fils majeur, exclusivement, *mal constituée* au point de vue légal, toute de sentiment, gouvernée en soi, individualisée en quelque sorte, rejetant l'aïeul et le petit-fils.

Le droit de propriété fluctuait entre la communauté et l'individualisme. Le Grec répugnait, semble-t-il, à une définition, à une consécration qui aurait été susceptible de le lier. Aucun principe ; disons le mot : aucun droit. Aristote essaye en vain de définir la propriété hellénique. Les lois ou usages de succession se ressentaient de ces coutumes hésitantes. Les exemples, — avant Solon, les Grecs ne testaient pas, — indiquent certains droits échelonnés suivant le degré de parenté : les étrangers et les enfants illégitimes ne recevaient rien ; les enfants mâles jouissaient d'une priorité ; les femmes, ne testant pas, étaient tombées en *tutelle perpétuelle* ; il y avait des mariages *obligatoires*, imposés, pour conserver une fortune dans la famille ; des *épouses stériles* étaient admises à recevoir la progéniture d'un parent.

La dot apportée fixe le *rang* de la femme, épouse ou concubine, suivant le cas ; et la femme ne succédant pas à son mari, ses biens propres étant confondus avec ceux de son époux si elle n'a pas d'enfants, elle ne pouvait rien acquérir. La *femme mariée* est à ce point annulée, que veuve elle passe sous la tutelle de son fils ou d'un parent, que vivante, tant on se méfie d'elle, son mari lui-même n'a rien pu lui donner en propriété. Cette nomenclature des coutumes et des lois helléniques montre que l'influence asiatique a prévalu, qu'il n'y a plus rien, et presque plus rien de grec, d'aryen dans cette société. Voici d'ailleurs le gynécée bâti, clos, où la femme végète, éduquée, façonnée en pur instrument de plaisir.

Les contrats, passés devant témoins, ne revêtaient aucune forme de validité. Le prêt à intérêt, que Solon ne réglemente pas, sans doute parce qu'il n'y avait pas lieu d'en réfréner les abus, se manifeste maintenant par de lourds paiements mensuels : l'usure atteignait jusqu'à la moitié du capital prêté, 50 % par an. Les

dettes, en ce cas, devaient être gagées, et nous connaissons le jeu des hypothèques florissant aux dernières époques d'Athènes, les *bornes écrites* des environs de la cité de Pallas, les *stèles hypothécaires*. Des ventes aux enchères terminaient l'opération à liquider ; la *perte de la liberté*, l'esclavage, attendait le débiteur insolvable, autre importation d'Asie, flagrante.

La peine du talion, idée originale et simple, domine la justice grecque. La poursuite du meurtrier est un devoir. La *dette du sang* frappe toute la communauté à laquelle appartient le coupable ; mais la communauté peut racheter le crime commis, payer le dommage causé. Les crimes contre l'État et contre la religion, — peines nouvelles, introduites, — entraînent la mort ; et la mort se donne par le poison, par le glaive, par la corde, par la flagellation, par la lapidation et par la précipitation. Le code des prêtres et des despotes reste comme à part ; le code social, moins dur, prévoit aussi la mort, mais plutôt la privation temporaire de la liberté, l'exposition publique et le bannissement.

Les *réparations civiles* compensent le tort fait par l'erreur, l'intrigue ou l'escroquerie. Le code criminel *contre les individus* prévoit le meurtre, l'empoisonnement, le citoyen vendu comme esclave, le tuteur qui a marié sa pupille à un étranger, le corrupteur de jeunes gens, le voleur et l'incendiaire. Les peines pécuniaires sont l'amende et la confiscation.

Le bannissement et la mort finirent par amener la confiscation des biens de la famille des condamnés. Il faut placer en regard de cet abus du droit, preuve manifeste d'une exaspération d'esprit, la peine de l'atimie, témoignage manifeste de la décadence hellénique : Tout citoyen convaincu d'être *resté neutre* dans la guerre civile, d'avoir fait une proposition contraire aux lois, d'avoir accaparé ou enlevé du blé, d'avoir manqué à la discipline militaire, d'avoir abusé d'un dépôt, de n'avoir pas répudié sa femme coupable d'adultère, était *privé, totalement ou partiellement, de la jouissance ou de l'exercice de ses droits*.

La peine de l'atimie frappait toute la famille du condamné. Les charges que supportait le citoyen d'Athènes étant devenues très lourdes, et le patriotisme ayant disparu, les Athéniens s'ingéniaient à mériter une condamnation qui, les privant de leurs *droits*, les exonérait de tout service militaire.

Les Athéniens, en réalité, n'avaient jamais eu de Droit civil ; la *science qui maintient une exacte et impartiale équité dans les différents rapports des citoyens entre eux*, suivant l'admirable définition de Cicéron, n'avait existé qu'à l'état d'art à Athènes. La sobriété du Grec le dispensait des précautions et des garanties. Peu vêtu ; sa maison, sommairement bâtie, presque sans meubles ; vivant au grand air, sous le ciel, et se nourrissant de peu de chose, la vie matérielle de l'Athénien était restée jusqu'à la fin *imprévoyante*. Des intrigues, des combinaisons sans cesse renouvelées, fruits naturels d'une intelligence en éveil constant et souverainement gaie, curieuse, suppléaient à tout. Des *concessions réciproques*, que l'on avait longuement et bruyamment discutées, terminaient les litiges.

A défaut de texte, surtout de principe, chacun jugeait selon ses facultés. De bizarres sentences résultaient de cette indépendance juridique. On en était arrivé à accuser, à juger, à condamner et à exécuter des *objets* criminels : une pierre, une arme... Une statue fut précipitée dans les flots pour avoir, en tombant, blessé un Hellène qui passait.

Le mélange des étrangers de toutes races qui, vers la fin, remplissait la *ville universelle*, rendait impossible la conception d'un code unique des lois. On

distinguaient, dans Athènes, des Grecs, des *demi Grecs* et des *Barbares*, Thraces, Babyloniens, Phéniciens, Égyptiens, etc. En 346, malgré toute l'indolente confiance des Athéniens, Démophilos dut proposer une révision de la liste des citoyens. Il est remarquable que Platon, formulant son État idéal, ne songe pas à en écarter les étrangers.

Le Grec avait eu cependant l'idée de la Loi, c'est-à-dire de la formule disant avec exactitude ce qu'il n'est pas permis de faire, et il concevait une collection de ces formules remise au juge appelé à juger ; il finit par reconnaître, — lorsque la vie hellénique devint difficile, que des compétitions d'ambitieux troublèrent l'État, — que le consentement de tous, dans l'application d'un contrat social quelconque, s'imposait à un peuple ayant la prétention de se gouverner ; et il déclarait, avec conviction, comme la Vieille d'Aristophane, que *dans une démocratie on doit obéir à la loi*.

Il y eut donc une *loi* et des juges à Athènes. Les juges devinrent des tyrans ; les avocats, des orateurs ; exerçant, les uns et les autres, plutôt un métier qu'une magistrature, une fonction. Les tribunaux furent bientôt comme des marchés où l'on discutait le prix des sentences. Sur son siège, tel magistrat, agissant en satrape, se repaissait des condamnations qu'il prononçait, jouissait du désespoir des condamnés. *Je ne sais pas plus absoudre*, dit Philocléon, *que jouer de la lyre*. — *Les juges et les avocats*, déclare un autre personnage d'Aristophane, *s'entendent comme deux scieurs de long, l'un pousse et l'autre tire*.

Avec des juges cruels ou corrompus, l'exploitation des tribunaux ne devait pas tarder à s'organiser. Les *sophistes du Pnyx* et les *délateurs de l'agora* se multiplièrent. La *misère complaisante* sut imaginer mille moyens lucratifs d'exploiter la loi. Personne ne fut plus à l'abri de la justice menaçante ; chacun pouvait être appelé, à chaque instant, à se défendre de la plus invraisemblable des accusations, à acheter le silence de ses accusateurs, l'attention et surtout l'acquiescement du tribunal. Le Charmide de Xénophon a pu dire, avec exactitude, qu'il n'avait été heureux que *lorsqu'il avait été ruiné*.

Les orateurs grecs, très discoureurs, citaient volontiers, dans leurs plaidoiries, les lois dont ils réclamaient l'application, les jugements dont ils citaient la sévérité, les exemples et les textes qu'ils s'efforçaient d'imposer aux juges. Il semble qu'il aurait suffi de réunir patiemment ces citations pour avoir le code des lois athéniennes, mais il aurait été sagement nécessaire de rechercher, d'abord, si les textes cités par les orateurs, et les exemples qu'ils produisaient, n'étaient pas de simples moyens oratoires, d'audacieuses inventions.

Les commissaires envoyés de Ronce à Athènes, pour y étudier les lois civiles et politiques, ne trouvèrent rien, ou presque rien ; moins que rien même, car, à défaut de lois écrites, de jurisprudence, les Athéniens ne pouvaient montrer, alors, qu'une société finie, un amalgame de mœurs diverses, une corruption de toutes choses, une absence totale de sécurité. C'est pourquoi, d'ailleurs, l'histoire n'ose pas absolument affirmer que les commissaires romains se rendirent à Athènes ; peut-être se contentèrent-ils de questionner les Grecs très diserts qui étaient au Sud de l'Italie. Ils rapportèrent cependant à Rome des *notions de droit* que, sans ces Grecs, les Romains n'auraient certainement pas eues. L'impression qui en résulta fut très importante, en regard de l'influence étrusque, la seule qui jusqu'alors eut pesé sur le développement de l'organisation romaine.

Lorsque les trois commissaires revinrent (450), la Constitution ancienne étant *suspendue*, dix patriciens furent chargés du gouvernement et de la rédaction du

*nouveau code*. Chacun des *dix* présidait à son tour, pendant une journée. La paix favorisa les travaux des constituants. Après une année, les Dix remirent au peuple les *dix tables* contenant toute la loi. Le peuple, acceptant ce code, procéda à la nomination d'autres décevirs chargés de compléter, d'achever l'œuvre commencée.

La légende s'établit que les trois commissaires avaient *rapporté les lois de Solon* ? Plus tard, on s'ingénia à signaler, dans les dix tables, les lignes d'origine hellénique. En réalité, l'influence mosaïque, juive, s'y manifestait beaucoup plus que l'influence grecque. La *force* dominante du texte, que signale si bien le mot *auctoritas*, ou *authoritas*, écrit plusieurs fois, exclut la paternité hellénique, puisque le mot n'a pas de correspondant en grec. Et si l'idée de l'hypothèque fait songer au *système* des prêts sur gage qui existait à Athènes, — garantie illusoire d'ailleurs, à cause des difficultés de la réalisation que les Athéniens n'avaient pas prévues, n'ayant ni la saisie, ni la vente, — cela ne suffit pas, car les commissaires, non seulement devaient trouver cette formule, mais en régler minutieusement l'exécution. La très grande majorité des Romains se trouvant endettée, les patriciens, prêteurs uniques, devaient tenir essentiellement à cette réglementation.

Les dix tables furent affichées au forum. Le peuple, très satisfait, y vit surtout qu'on lui confiait la connaissance des causes criminelles. Les comices centuriates acceptèrent la loi nouvelle, à compléter cependant, mélange de vieilles coutumes italiques et d'emprunts étrangers.

La nomination des commissaires nouveaux suscita des troubles. Appius Claudius, qui présidait les comices d'élection, combattit les candidatures de Capitolinus et de Cincinnatus, et se présenta lui-même, contrairement à l'usage. Il fut élu, parmi d'autres évidemment désignés à l'avance dans un but spécial, tous mal choisis, *hommes obscurs et plébéiens* que Claudius comptait dominer. Avec leurs cent vingt licteurs, les nouveaux décevirs se donnèrent une importance ridicule, extérieure, toute d'ostentation. Ce furent des tyrans insupportables, toujours unanimes, — ce qui en imposait, — et gardés par la jeunesse patricienne, un *corps* armé. Le Sénat favorisait les prétentions excessives, souvent absurdes, des décevirs d'origine populaire, leçon donnée au peuple de ce dont ses élus étaient capables. Les derniers décevirs ajoutèrent deux tables de lois *iniques* aux dix premières tables affichées et sanctionnées.

Le texte des *douze tables* ne nous est pas entièrement parvenu. *Dussé-je révolter tout le monde*, s'écriera Cicéron, *je dirai hardiment mon opinion : Le petit livre des douze tables, source et principe de nos lois, me semble préférable à tous les livres de philosophie, et par son autorité imposante et par son utilité*. Parole d'orateur politicien, Romain par excellence, jusqu'aux moelles, s'emparant de ce droit original, comme un guerrier qui aurait retrouvé la massue d'Hercule.

La loi des douze tables faisait du Père de famille, à défaut de roi, le type du *chef* que Rome devrait avoir. Le *père* dispose de tout, des biens, des esclaves, de la femme et des enfants, sans contrôle et sans restriction ; prêtre et juge, il ne doit des comptes à personne ; mari, il absorbe les droits de l'épouse, la femme tombée *en ses mains* perdant tout, n'ayant plus de famille, devenant *la sœur de ses enfants*. Le mariage s'accomplit par trois moyens : l'union régulière, que consacre l'offre votive d'un pain *fait de fleur de froment*, devant dix témoins assemblés ; l'achat ; la cohabitation non interrompue pendant une année. Le père peut s'opposer au mariage régulier ; quant à l'épouse, aussitôt qu'elle a touché au *gâteau symbolique*, ou passé sous le joug d'une charrue, ou mis une

monnaie dans la balance, elle tombe sous la dépendance absolue de son maître, et ses biens, sa dot, comme sa personne, sont *la chose* de l'époux. En cas de divorce, le mari conserve la dot.

La loi nouvelle consacre les *droits réciproques*, les obligations des *patrons* et des *clients*. La propriété publique est déclarée imprescriptible ; la propriété privée, si le détenteur l'abandonne, peut être reprise pendant deux années, — un an seulement pour les esclaves et les meubles. Ce droit de prescription ne s'éteindra jamais pour le détenteur étranger, tandis que le citoyen est propriétaire après deux années de jouissance. Les domaines se délimitent selon le principe de la *quadrature*, division radicale et *dessinée* sur le terrain, sans préoccupation des obstacles, fleuves ou mers. Rome est avare de son territoire, a peur d'en perdre la moindre parcelle, et elle le dispute, en droit, dès l'origine, à toute aliénation, à tout délaissement.

La protection du faible, sorte de concession au peuple, est inscrite dans la loi, manifestation politique au premier chef, imposée en quelque sorte, innovation libérale justifiant presque les prétentions de la plèbe. La peine de mort par précipitation menace le faux témoin et le juge corrompu. La loi Valeria et les restrictions apportées aux pouvoirs du dictateur sont consacrées. Il y aura toujours *appel au peuple* des *sentences des magistrats*. La connaissance des crimes est définitivement enlevée aux curies et aux tribus : *Que le peuple seul, dans les comices centuriates, ait le pouvoir de rendre les sentences capitales*. L'assemblée des centuries, où patriciens et plébéiens se réunissaient, domine tout. La loi ne connaît pas les personnes, les *individus* ; elle ne protège que les *citoyens romains*, impersonnellement. La formule est : *Si quelqu'un...* L'égalité confond devant le juge le patricien, le plébéien, le sénateur, le pontife et le prolétaire. L'universalité des citoyens a tous les pouvoirs : *Ce que le peuple aura ordonné en dernier lieu sera la loi*.

A l'abri de cette concession énorme, hypocrite, conforme cependant à l'origine et au but romain, donnée au peuple pour obtenir son consentement, son soutien peut-être en l'état d'anarchie où l'on est, les patriciens conservent la séparation des classes, en ne définissant comme légal que le seul mariage aristocratique, régulier, en interdisant les unions entre patriciens et plébéiens. Les propriétaires, d'autre part, les *aristocrates de la richesse*, se garantissent mutuellement leurs propriétés, s'organisent.

Parmi les peines édictées, barbares au fond, brutalement énoncées, la *compensation pécuniaire*, — détail caractéristique, — précède le talion : l'évaluation du dommage l'emporte sur la sécurité. Les peines sont relativement légères au point de vue criminel, mais les *attaques à la propriété* sont considérées comme des sacrilèges. Un luxe inouï de précautions sévères menace l'*enchanteur de moissons*, le *voleur d'herbes la nuit*, le *coupeur des récoltes vouées à Cérès* ; le propriétaire peut tuer le voleur la nuit, et le jour de même *si le voleur se défend* ; l'*incendiaire de blé* » sera ligoté, battu et livré au feu ; le débiteur insolvable sera *vendu et coupé à morceaux...* Cette dernière loi, sauvage, voudrait être interprétée ? L'esprit se refuse à admettre ce texte littéralement. Mais la loi est vraiment impitoyable pour le débiteur insolvable ; des documents positifs prouvent que le malheureux débiteur cité en justice, proie de son créancier, subissait au moins d'intolérables tortures. Appelé devant le juge, si le débiteur *est malade ou âgé* on lui procurera un cheval, *point de litière* ; après trente jours, s'il ne s'est pas acquitté, on le jettera dans l'*ergastulum*, *lié avec des courroies ou des chaînes pesantes* ; après soixante jours, il sera mené

hors de Rome, *vendu au delà du Tibre*. C'est probablement le produit de cette vente, la valeur du corps vendu que les créanciers se partageaient, et non le corps lui-même.

En atténuation de cette loi barbare, l'usure est restreinte à un intérêt maximum de  $8 \frac{1}{3}$  pour 100 l'an ; et l'usurier sera condamné à rendre le quadruple de ce qu'il aura pris illégalement, et l'esclave pour dette ne sera pas frappé d'infamie. Des peines sévères édictées contre les auteurs de *vers outrageants* et les *rassemblements nocturnes*, montrent bien, comme l'interdiction des mariages entre patriciens et plébéiens, la part prise par l'aristocratie dans la rédaction des douze tables.

Les patriciens conservaient le pouvoir judiciaire, grâce à l'étonnement qu'éprouvait le peuple lorsqu'il entendait discourir les Grands sur des questions de droit ou de jurisprudence, car il se rendait compte, au point de vue de la conservation de ses propres conquêtes, de l'importance de la loi, tout en se sachant incapable, par ignorance, de l'interpréter et de l'appliquer. Le monopole de la *connaissance des actes légitimes*, qui constituait la jurisprudence, appartenait de fait, inévitablement, aux patriciens ; et cette possession les rassurait. L'application opportune des lois dépendait donc des intérêts de l'aristocratie. On a pu dire que la délivrance et la promulgation applaudie des Douze tables fut une immense mystification.

Cette duperie incommensurable nous a valu du moins un document de premier ordre, et qui suffirait pour condamner le *système romain*. Les rédacteurs de ce code légifèrent pour eux ; ils ne se préoccupent que de la défense de leurs intérêts immédiats ; ils n'ont aucune prescience de l'avenir. Le code des lois est comme la réglementation d'une ferme nombreuse où le patron est obligé d'insérer des clauses donnant une apparence de droits à ses ouvriers. Aucun *développement historique* n'y est supposé. Le peuple, qui subit encore l'impression naïve des *formules incomprises*, se laisse tromper, tandis que les Grands, pris à leur propre égoïsme, ne voient pas que leurs concessions, traduites à la lettre par une masse ignorante, grossière, brutale, seront un jour des armes terribles aux mains de la plèbe. Parce que le peuple tremble lorsqu'il profère un serment, les patriciens s'imaginent qu'avec des paroles *symboliques* ils tiendront ces brutes sous le joug.

Le Droit romain créé par les rédacteurs de la première loi romaine, impitoyable, demeurera comme l'œuvre d'une race *dure, avare et jalouse* ; l'application de ce droit démontrera un peuple *vigoureux et persévérant*, tenace plutôt, d'intelligence médiocre, égoïste, exploiteur et *positif*. Au frontispice de la déclaration légale, la reconnaissance des droits du peuple est absolue. Le peuple, seul maître *de la vie et de la liberté des citoyens*, grand justicier, disposant du droit d'appel contre tout jugement, reconnu par conséquent comme sommairement responsable des destinées de la société romaine, est ensuite, par le texte même, tenu à distance du gouvernement, exclu de l'exercice judiciaire ? La loi des douze tables, écrite, ainsi que cela a été dit exactement, *pour mettre fin aux dissensions entre plébéiens et patriciens*, livre tout au peuple d'abord, pour tout lui reprendre ; le proclame souverain, en consacrant son incapacité.

Il n'y a de vraiment humain, dans cette manifestation, qu'une recherche de l'*équité*, due sans doute à l'émotion que ressentirent les rédacteurs de la loi, lorsque les Grands découvrirent leurs vues, exposèrent les précautions qu'ils voulaient prendre, dictèrent ce qu'ils se réservaient contre la plèbe.

Fondé sur des *mœurs incertaines*, ce Droit de circonstance évoqua le Droit naturel, comme si les décevirs éprouvaient un sentiment de pitié pour les misérables qui allaient être soumis au code nouveau. Il y eut ainsi, dans les douze tables, la caractéristique fondamentale de l'*esprit juriste* des anciens romains, et en même temps une tendance vers l'équité qui permit aux législateurs, sans s'écarter du pacte originel, de suivre les *grandes révolutions romaines*, d'y adapter les constitutions réformées.

La *grandeur de l'État*, par exemple, se substituera à la *volonté du peuple*, en considération de ce raisonnement inattaquable, que *les suffrages du peuple et le conseil des magistrats* sont les *choses* qui font la grandeur de l'État. Le Droit *fondé sur la loi* sera toujours celui *que sanctionne la volonté du peuple*, mais le peuple cessera de l'interpréter. La loi *courbe tous les citoyens sous son joug*, mais chacun peut *se faire une loi*, contracter, s'engager, se lier, et c'est ce *contrat*, c'est cette convention que les juges auront à appliquer. Et le texte lui-même de la loi se prêtera aux nécessités sociales, ou de gouvernement. Les lois ne sont un *pouvoir supérieur*, qu'à la condition de servir *l'intérêt de la patrie*, — *Il faut*, dira Cicéron, *interpréter les lois dans le sens du bien général plutôt que dans le sens littéral* — Le code sera fermé s'il est contradictoire avec l'intérêt de l'État : *L'inviolabilité des lois n'a pour raison que l'inviolabilité de la république*.

Le Sénat s'étant dispersé, les douze tables étant *publiées* (449), l'année pendant laquelle les *dix* devaient avoir achevé leur œuvre étant écoulée, les décevirs refusèrent de rendre le pouvoir qu'ils détenaient. Rome allait donc être gouvernée par les *dix tyrans* qui venaient de lui donner des lois. Une situation imprévue, inextricable, unique dans l'histoire, allait s'imposer, lorsqu'une prise d'armes des Sabins d'Éretum et des Éques vint rappeler aux Romains qu'il ne suffisait pas de légiférer, de discourir sur l'étendue des pouvoirs, sur l'application des lois nouvelles, sur les attributions des *autorités diverses* au forum, et qu'il fallait bien convoquer le Sénat pour décider de la guerre ou de la paix ?

Un patricien très populaire, Valerius, profitant de l'inquiétude des décevirs, les dénonce au peuple comme ayant *attenté à la liberté des Romains*, en conservant le pouvoir. Appius, de son côté, dénonce le Sénat comme *sans droit*. Les invectives, les menaces, les accusations formelles, de toutes sortes, maintiennent le peuple en permanence au forum, discutant. La lutte se termina par le triomphe d'Appius, infatigable, et le Sénat disparut devant les décevirs. Dix légions, confiées aux décevirs, quittent Rome (449). A la première rencontre, les légionnaires sont battus. Les décevirs accusent les *chefs* qui se sont laissés vaincre malgré l'héroïsme des soldats. L'un de ces chefs, Dentatus, dont la réputation de bravoure était telle qu'on le nomma *l'Achille romain*, signalé par les décevirs comme le plus coupable, fut assassiné par leur ordre.

Pendant que ce crime audacieux s'exécutait froidement hors de la cité, devant l'ennemi, que les décevirs cherchaient à terroriser les soldats pour les contenir, Appius, dans Rome, ivre de tyrannie, fou, réclamait comme esclave, pour un de ses clients, — parce qu'il la désirait, — la fille d'un plébéien. Le fiancé de la jeune Romaine, un ancien tribun, Icilius, offre de prouver que la fille de Virginius est libre. Appius, violant la loi, adjuge la Romaine à son client. Le père, à l'audition du jugement épouvantable, se précipite, tue sa fille, et couvert de sang va soulever l'armée campée sur le mont Algidé. Conduits par Virginius tout à sa vengeance, les légionnaires viennent occuper en force l'Aventin ; le peuple se joint aux légionnaires ; les troupes de la Sabine, sur le mont Sacré, se déclarent contre les décevirs. Cette formidable émeute ne suffisait pas encore au Sénat

pour qu'il se décidât à intervenir contre Appius et ses neuf complices. D'eux-mêmes, épouvantés, les décemvirs abdicèrent.

## CHAPITRE VII

DE 448 A 376 Av. J.-C. - Valerius et Horatius traitent avec le peuple révolté. - Vengeances. - Éques et Sabins défaits. - Défense du patriciat. - Les censeurs. - Invasion repoussée des Volsques. - Mort de Spurius Mœlius. - Cincinnatus, dictateur. - L'armée. - Tribuns et plébéiens. - Assassinat de Posthumius. - Victoires de Rome. - Camille. - Invasion des Gaulois. - Destruction de la Rome antique. - Intervention des prêtres. - Rome rebâtie. - Réformes militaires. - Le Latium pacifié.

DÈS que l'abdication des décemvirs fut connue, deux sénateurs, Valerius et Horatius, se rendirent au mont Sacré et promirent aux révoltés le maintien du droit *d'appel au peuple*, le rétablissement du tribunat, l'oubli de tous les crimes commis, l'amnistie. Le grand pontife tint les comices pour l'élection des tribuns ; le peuple nomma Valerius et Horatius consuls, et aussitôt, les promesses faites furent sanctionnées par des lois : Aucun jugement ne sera soustrait au droit d'appel ; les décisions du peuple, — plébiscites, — seront définitives ; aucune poursuite ne sera exercée contre un tribun ; les lois seront conservées sur l'Aventin, dans le temple de Cérès, confiées à la garde des édiles, magistrature plébéienne ; le magistrat qui ne convoquera pas les comices au temps voulu pour l'élection des tribuns, sera *fouetté de verges* et *frappé de mort par la hache*.

Il ne restait au peuple qu'à venger ceux que les décemvirs avaient bravés. Virginius accusa les décemvirs du meurtre de sa fille ; le plus coupable, Appius, se suicida dans sa prison. Oppius, également, se donna la mort. Les autres s'exilèrent. Tous les biens des décemvirs furent confisqués.

Tranquillisée, Rome revenait aux préoccupations de sa sécurité extérieure. Les deux consuls, Valerius et Horatius, reprirent les opérations contre les Éques et les Sabins. Horatius remporta sur ces derniers une éclatante victoire (448). Les Éques, à leur tour, furent battus, mais moins que les Sabins. Le Sénat, comme s'il voulait donner une preuve de son autorité, et pensant que ces succès si rapides, si on les célébrait, augmenteraient encore la popularité des consuls, les discuta, et finalement refusa le triomphe. Le peuple, intervenant, accorda par un vote ce que les sénateurs venaient de refuser aux vainqueurs. Cette humiliation imposée au Sénat enhardit les tribuns qui, par des lois nouvelles, enlevèrent aux patriciens le tribunat, la connaissance des crimes, la garde du trésor, l'administration exclusive de l'État (448-447).

Les tribuns préparaient d'autres lois qui devaient livrer au peuple le droit de décider de la guerre et de la paix ; permettre les mariages entre plébéiens et patriciens ; partager le consulat, jusqu'alors réservé aux Grands par l'usage, entre la plèbe et l'aristocratie. Le Sénat s'émeut, s'indigne, proteste. Le peuple se soulève, se retire en masse sur le Janicule, comme il s'était retiré jadis sur l'Aventin, et le Sénat se soumet, acceptant tout.

Le patriciat, décidément trop amoindri, encore menacé, prépare sa défense (444). Il essaiera, par ses concessions mêmes, de ressaisir son pouvoir. S'il n'est plus possible de lutter contre les tribuns maîtres du peuple, peut-être qu'en abusant de leur inexpérience, de leur joie, de leurs prétentions, on les compromettra. Le Sénat, donc, accorde que les questeurs du trésor seront choisis *dans les deux ordres*, se réservant de ne désigner, en fait, que des patriciens, et il n'abandonne

le consulat qu'après avoir *démembré* les attributions des consuls. En effet, une magistrature nouvelle fut créée : Deux censeurs reçurent une partie des attributions consulaires. Les *innovations* plaisaient au peuple, curieux ; il acceptait que l'on essayât de nouveaux fonctionnaires ; par la création de fonctions nouvelles, le Sénat s'assurait toujours un certain temps de repos, favorable aux intrigues, aux combinaisons.

La distribution des *charges* enlevées aux consuls, et notamment les *fonctions militaires*, l'exercice de la justice civile, le droit de présider les comices et le Sénat, la garde exclusive de la cité et des lois, fut extrêmement délicate. Sous le nom de *tribuns militaires*, titre absolument plébéien, plusieurs généraux reçurent une part d'autorité ; il en résulta une Rome guerrière en face de la Rome plébéienne, et deux sortes de tribuns. Le Sénat divisait ainsi les Romains, pour les mieux reprendre.

Une invasion soudaine des Volsques (444) donna tout de suite une grande importance à l'organisation guerrière ébauchée. Quinctius, envoyé, détruisit l'ennemi et se fortifia à Verrago. Satisfait, le Sénat reprit son travail, tâchant d'écarter les plébéiens du consulat. Après des alternatives diverses, comme en un jeu, l'antagonisme entre la plèbe et le Sénat divisa nettement Rome en deux partis irréconciliables. Il y eut, désormais, trois *classes* : les patriciens, les soldats, les plébéiens.

Un chevalier, Spurius Mœlius, très riche et très ambitieux, qui venait de distribuer de larges aumônes, de secourir des quantités de misérables affamés, inquiétait les sénateurs. Le vieux Cincinnatus, nommé dictateur, appelle Spurius Mœlius, qui, refusant de comparaître, se rend au forum suivi d'une foule. Le Sénat envoie au forum le maître de la cavalerie, Ahala, qui s'approche de Spurius, lui reproche sa désobéissance, et au nom de la loi violée, le tue. Cincinnatus, *approuvant le meurtre*, ordonna l'application complète de la loi ; la maison de Spurius fut rasée. Le peuple, terrorisé, ne dit rien.

Les Véiens et les Volsques menaçaient toujours Rome. Les Fidénates (436), après avoir chassé les colons romains, réclamaient la protection des Véiens. Tolumnius, leur roi, attaqué par Cornélius Cossus, trouva la mort dans un combat décisif. Véies obtint une trêve de trente années (424) ; les Volsques, battus à leur tour, eurent une trêve de huit ans.

Ces victoires disciplinaient les légions, leur donnaient le sentiment de leur importance, faisaient cette *Rome ambulante* que le Sénat désirait, pour l'opposer à la Rome *ingouvernable* du forum. Le peuple, naturellement porté, par jalousie basse, à contrecarrer toute puissance nouvelle, servait aveuglément les intentions du Sénat. Pendant la guerre contre les Éques, les consuls vaincus ayant refusé d'exécuter l'ordre qui leur avait été donné de désigner un dictateur (428), ce furent les tribuns du peuple qui intervinrent eux-mêmes pour rappeler les consuls au respect *du Sénat*.

Bientôt, les tribuns eux-mêmes se défièrent des plébéiens. Cette masse ignorante, stupide, capable de tous les excès, fière de ses triomphes successifs, et qui avait toujours suivi ses meneurs, exécuté leurs ordres, conservait, au fond, un respect quasi religieux pour ceux qu'il supplantait, le sentiment de la supériorité des aristocrates. C'est ainsi qu'absolument libre de ses choix dans les élections, la plèbe désignait ordinairement des patriciens. Les tribuns pensèrent qu'au moment solennel du vote, le peuple se laissait prendre à la pompe

traditionnelle des comices, où la robe blanche des candidats patriciens les faisait distinguer, et il fut interdit aux candidats de revêtir la robe blanche.

Il fallait maintenant imaginer une revendication nouvelle, susceptible de rendre aux plébéiens cette ardeur belliqueuse, ce *plaisir de la lutte*, sans lesquels l'armée révolutionnaire, visiblement, se débandait. Les tribuns songeaient toujours à la loi qui devait livrer au peuple *le droit de guerre et de paix* ; mais n'osant pas réclamer ce droit nettement, ils s'opposèrent aux *levées* que le Sénat venait d'ordonner (427) pour continuer la guerre aux Véiens. Par ce moyen, la question de *décider de la guerre* se trouvait soumise aux comices centuriates.

Cette démonstration, trop habile, ne dut pas être comprise, car les tribuns l'abandonnèrent et reprirent, sans succès d'ailleurs, la réclamation de la loi agraire (427-420). Ils obtinrent que des plébéiens *pourraient* être nommés questeurs, et que les censeurs *pourraient* compléter le Sénat en *choisissant des sénateurs dans tous les ordres*. Les patriciens, très docilement, se soumettant aux vœux des tribuns, manœuvraient de telle sorte, qu'en s'humiliant ils ne faisaient, en réalité, que des apparences de concessions. La *possibilité* de désigner des plébéiens pour remplir les fonctions de questeurs, ou de les élever à la dignité de sénateurs, étant le contraire d'une obligation, laissait aux patriciens le droit de choisir. Les tribuns, inintelligents ou mal suivis, s'usaient en de vaines tentatives, concevant plutôt des taquineries que des revendications. La plus extrême méfiance régnait au forum ; la plèbe surveillait ses tribuns ; les tribuns n'osaient pas s'appuyer sur la plèbe.

L'activité révolutionnaire, l'esprit de brigandage, l'excès des prétentions, se manifestaient plutôt, maintenant, hors de la cité, parmi les légionnaires. Les tribuns du peuple ayant demandé que désormais les conquêtes bénéficiassent aux *pauvres*, et 3.000 arpents de *terres de Labicum* ayant été distribués à 1.500 familles plébéiennes (420-414), une distribution de *terres de Bola* fut réclamée (414) ; le tribun militaire Posthumius s'opposa à la demande, et on l'assassina dans une émeute au camp. Cet incident épouvantant les Romains, le Sénat ressaisit toute son influence, nomma des consuls de son choix pendant cinq années.

De grandes actions militaires au dehors, soutiennent Rome qui, dans ses murs, se débat et s'amoindrit en d'interminables querelles. Par la prise d'Anxur (406), la République retrouve les frontières de la Rome royale. Le Sénat décrète que l'infanterie recevra désormais une solde *prélevée sur le trésor public*. Le légionnaire sera comme un Romain exerçant un métier ; il recevra un salaire. L'armée permanente, constituée, assumera la responsabilité de la vie romaine matérielle. Les champs seront abandonnés, les trafics ne se développeront pas, l'usure elle-même ne suffira plus à l'enrichissement des capitalistes, et Rome reviendra à ses origines : la guerre doit la nourrir et l'enrichir, indéfiniment.

La trêve de Véies est finie (405) ; deux armées romaines sont devant la ville, que l'on réduira en l'affamant. Les Étrusques, appelés par les Véiens, ne répondent pas à leur appel. Les légionnaires ont accepté leur mission ; pour la première fois, l'hiver venu ne suspend pas l'œuvre guerrière. A Rome, quelques succès ont réveillé la plèbe. Aux élections (400), quatre plébéiens arrivent au Tribunat consulaire. Troublé, le Sénat profite d'un soulèvement en Étrurie pour nommer Furius Camillus dictateur.

Camille arme tous les citoyens, part, arrête des secours destinés aux Véiens et active le siège de la ville (400-395). Le choix du Sénat avait été heureux. Le

dictateur devint légendaire. On racontait qu'à sa voix, et pour lui préparer de sûres victoires, des lacs débordaient, des canaux se creusaient d'eux-mêmes, des prodiges favorables aux armées romaines éclataient. Véies tombée, ses défenseurs furent massacrés ou vendus, tous (395). A la nouvelle du désastre de Véies, Falérie demande la paix et le pardon. Une victoire remportée à Sutrium reculait la frontière du Nord jusqu'à la *sombre et impraticable forêt ciminienne*.

Ne doutant plus de *leur force*, les légions *osent* franchir la forêt, attaquent et battent les Vulsiniens, et ils ne leur accordent une trêve de trente années qu'à la condition de payer aux légionnaires la valeur d'une année de solde (390). L'armée romaine n'est déjà plus seulement un groupement d'*ouvriers occupés aux travaux de Mars* ; ses chefs traitent de la victoire comme d'une affaire. La guerre doit rapporter. Victorieux et résolument offensifs, exerçant, pour en bénéficier, un brigandage glorieux, les Romains sont *au milieu des Volsques*. La République s'annexe tout ce qu'elle prend.

Très populaire, et glorifié avec raison, Camille va se perdre dans son triomphe. Il ne voit pas qu'il excite la jalousie du Sénat ; il ne comprend pas plus *l'idée romaine* que la *politique sénatoriale*, et naïvement, comme l'eût fait un Grec, un Aryen, il croit que les services qu'il a rendus lui assurent la gratitude des sénateurs, la reconnaissance du peuple. Camille a fait le vœu de consacrer à l'Apollon pythien *la dîme du butin de Véies* ? Qu'est-ce que cet entrepreneur de guerres qui dispose de ses bénéfices en faveur d'une divinité ? Qu'est-ce que ce général victorieux qui ose se montrer au peuple *si supérieur*, qui attente à la majesté du Sénat ?

Les tribuns, à ce moment, prétendant affirmer la conquête romaine, et voulant surtout agrandir Rome *aux dépens de Rome*, — où l'omnipotence du patriciat leur paraissait inattaquable, — proposaient de transporter à Véies une partie du peuple romain et du Sénat, idée géniale, qui tendait à donner à la civilisation romaine un meilleur centre d'action. Camille, honnêtement, correctement respectueux des lois, soumis au Sénat malgré tout, s'oppose au vœu des tribuns. Les sénateurs trouvèrent l'occasion excellente de perdre Camille, en le livrant à la colère des tribuns, au peuple ameuté. On l'accusa de concussions ! Devant ses juges, Camille ne vit pas un seul de ses clients qui osât le défendre. Condamné, ses clients offrirent cependant de payer l'amende pour lui. Camille refusa ce secours méprisant, et il quitta Rome, *maudissant la cité* (390).

Privée de Camille, Rome ne tarda pas à frémir *sous le poids de la malédiction légendaire*. La nation gauloise, *si fatale aux Romains*, arrivait du nord, bruyante, formidable, vengeresse.

Vers l'an 600, des *hordes gauloises*, — Celtes de la Gaule, — passaient le Rhin, allaient au Danube, dont ils suivaient la vallée, et s'installaient sur les deux rives du fleuve, au nord de la Macédoine. Pendant trois siècles (600-300), ils avaient vécu là, ne laissant aucun témoignage précis de leur existence. L'histoire ne les retrouve qu'au moment où les Arcadiens (369), appellent les Thébains à leur secours, contre Athènes et Sparte alliées. Épaminondas, répondant à cet appel, franchit l'isthme de Corinthe, prend Sicyone et Pellène, et, battu, se retire, parce qu'il vient d'apprendre que Denys de Syracuse envoie des *mercenaires gaulois*.

A l'époque (600) où l'exode celtique, de la Gaule vers l'est, s'accomplissait, de nombreux Gaulois vivaient déjà au nord et vers le centre de la péninsule italique, comme arrêtés par les Apennins, qu'ils n'osaient pas franchir. Après le départ de Camille (390), immédiatement, des Gaulois, les Serions, au nombre de 30.000,

survenus, demandèrent un territoire aux Clusins. Ceux-ci, effrayés, réclament le secours de Rome, et le Sénat envoie trois Fabius, plutôt ambassadeurs que généraux. L'un des Fabius rencontre un chef gaulois et le tue. Le collège des féciaux, à Rome, instruit, insiste pour que l'on accorde aux Gaulois la satisfaction qui leur est due et qu'ils exigent. Mais il suffisait maintenant que l'on fit une proposition quelconque au forum, pour qu'aussitôt on y opposât un avis contraire, soutenu par une *fiction*. Les clients des Fabius, — la gens Fabia, — l'emportèrent sur les féciaux. Toute satisfaction fut refusée aux Gaulois. Les Serions marchèrent sur Rome.

Lorsque près de l'Allia, à une *demi-journée de marche* de la cité, les Romains virent la masse des Celtes Serions, entendirent l'armée hurlante de la *Gaule chevelue*, l'épouvante dispersa les légionnaires ; et sans combattre (16 juillet 390), poursuivant les fuyards jusqu'au Tibre, le *Gaulois farouche* entra dans la cité de Romulus.

Une partie de l'armée romaine s'était réfugiée dans l'enceinte de Véies ; une autre, intacte, ayant exécuté sa retraite régulièrement, repliée sur Rome, occupait la citadelle du Capitole, où vinrent *s'enfermer* les prêtres, les magistrats, le Sénat, mille *jeunes patriciens*. Les vestales avaient emporté les *objets sacrés* à Coere. Étonnés de leur succès, décontenancés par la facilité même de leur conquête, les Gaulois ne pénétrèrent réellement dans Rome que le surlendemain de leur victoire. Ils parcouraient la ville désertée, ainsi que des enfants jetés devant un spectacle inattendu, tantôt effrayés à la vue d'un Romain demeuré dans la ville, *marchant comme une ombre* et tantôt insolents, sans le vouloir, par une question ou par un geste, envers un vaincu rencontré. Vraie ou fausse, l'anecdote par laquelle les annales expliquent l'incendie de Rome est caractéristique : Un Gaulois, en passant, touche la barbe de Papirius ; celui-ci, outragé, frappe le Gaulois de son bâton d'ivoire ; le Gaulois tue Papirius ; et ce meurtre devient le signal du pillage, de l'incendie, de la destruction totale de la cité.

Cependant, le feu n'ayant pas atteint le Capitole, les Gaulois l'attaquent et sont repoussés. Bloquant la forteresse, les incendiaires campent pendant sept mois sur les ruines. Un automne pluvieux rend intenable leur situation ; la famine et les maladies les déciment ; ils se répandent, en bandes affamées, aux environs de Rome, qu'ils ravagent, et vont assez loin pour que les Latins et les Étrusques s'en inquiètent. Ce n'est plus seulement de Rome qu'il s'agit, mais du Latium et de l'Étrurie, que ces barbares menacent ; c'est la péninsule italique tout entière que les envahisseurs paraissent convoiter.

Camille revient, patriote généreux, s'offrant. Ardée, l'ancienne ville des Rutules, dans le Latium, donne à Camille ses *premiers soldats*. Un groupe de Gaulois aventurés dans la campagne, surpris, est impitoyablement massacré. Les Romains réfugiés à Véies reconnaissent Camille comme dictateur. Plus tard, les annalistes diront que les Romains de Véies s'inquiétèrent de l'illégalité de leur décision, Camille, condamné, exilé, n'étant plus citoyen, ne pouvant être investi d'aucune fonction, et que Camille lui-même ne se crut pas en droit de sauver Rome ; qu'un plébéien, — Cominius, — trompant la surveillance des Gaulois bloquant le Capitole, traversa le Tibre à la nage, pénétra dans la forteresse, et rapporta à Camille le décret du Sénat qui, l'absolvant, lui rendait son titre de citoyen. Les Gaulois ayant reconnu, aux pas marqués de Cominius, le passage unique par lequel on pouvait atteindre au Capitole, en tentèrent l'assaut pendant

la nuit, et ils *auraient réussi*, dit encore la légende, si Manlius, averti par les cris des oies de Junon, effrayées, n'avait eu le temps de repousser les barbares.

Rappelé au nord par une attaque des Vénètes, le Brenn, ou chef gaulois, traita de la rançon de Rome. Sulpicius consentit à payer *mille livres d'or*, — 326 kilogrammes et 340 grammes, — à fournir les vivres et les moyens de transport indispensables à la retraite. Les historiens romains, en imitation des historiens grecs, s'appliquèrent, plus tard, à dramatiser de récits émouvants, de scènes sauvages, de manifestations singulières, l'invasion des Celtes Serions. Le Brenn, au moment de peser l'or de la rançon, mettant de faux poids dans la balance, et rappelé à l'exécution loyale de l'accord intervenu, aurait jeté dans le plateau *sa lourde épée et son bouclier*, s'écriant : *Malheur aux vaincus !*

Les *barbares* partis, Camille déclare qu'il n'exécutera pas le traité de Sulpicius, ordonne aux villes alliées de *fermer leurs portes*, de tout refuser aux Gaulois en retraite ; de ne pas les combattre, mais de les harceler, de les attaquer isolément, par groupes, en leur refusant toujours la bataille. Le Latium se souleva.

Camille soutenait les courages, obligeait à l'obéissance. Des légions étaient déjà réorganisées. Les Cœrètes, conduits par Camille, se distinguaient par des marches habiles, des combats où l'on massacrait impitoyablement les Gaulois battus, jusqu'au dernier. A lire les narrations, évidemment exagérées, de cette poursuite, de la délivrance miraculeuse de Rome, les envahisseurs repoussés auraient été au nombre de 70.000 ? Après la retraite des *destructeurs de la Rome antique*, on constata qu'une grande quantité de Celtes étaient restés aux environs de la cité ; que d'autres, en nombre, s'étaient répandus au sud, jusqu'en Apulie.

Rome délivrée, la proposition fut renouvelée de transporter à Véies, — la *ville à l'enceinte épaisse*, et la magistrature et le Sénat romains. Camille, encore, et pour les mêmes raisons, appuyé des sénateurs, s'opposa à l'adoption du vœu. Mais, cette fois, un mouvement irrésistible menaçait d'entraîner le peuple hors de Rome, lorsqu'un présage *ordonna* aux Romains de rebâtir sur son ancien emplacement la ville ruinée.

Cette intervention des prêtres obéissant aux ordres de l'aristocratie, servant les intérêts des patriciens, coïncide avec une poussée de superstitions. Les augures étrusques exerçaient leur ministère avec ardeur ; les miracles se succédaient ; la *science augurale* se professait partout ; la religion d'État se manifestait comme moyen de gouvernement.

Il eût suffi d'un pontife ambitieux et intelligent, pour imposer alors à Rome la domination d'un sacerdoce. Les *devins* et les *officiants* de l'Étrurie n'étaient pas capables d'un tel effort ; ils ne laissèrent chez les Romains qu'une série de pratiques superstitieuses. On interrogeait, pour connaître la volonté des dieux : le vol et le chant des oiseaux ; les vacillations de la flamme sur le bûcher des sacrifices ; les cris, le *mugissement*, l'agonie des victimes sacrifiées, et la couleur et la forme de leurs entrailles, arrachées et étalées, et la grosseur de leur foie ; l'appétit des poulets sacrés. Chacun pouvait être *l'instrument de la dictée divine* ; tous s'écoutaient, s'étudiaient, interprétant les rêves, les *tristesses subites*, un faux pas fait en marchant, un seuil de maison heurté du pied, etc. Les futurs maîtres du monde se préoccupaient, jusqu'à ne plus vivre, du passage d'une corneille...

Un an après l'incendie, Rome étant suffisamment reconstruite, pour la repeupler, le *droit de cité* fut accordé aux habitants de Véies, de Capène et de Falérie, quatre tribus nouvelles, sur un total de vingt-cinq. Les ennemis étaient les Volsques, les Èques, une partie des Latins et les Étrusques de Tarquinies. Camille, *second fondateur de Rome*, répondant de tout, venait de réformer l'organisation militaire. Les soldats, armés de longues piques, portaient un casque d'airain ; leurs boucliers, cerclés de fer, résistaient aux armes mal trempées des barbares ; à l'ancienne phalange se substituait la division en manipules.

Camille consacra ces réformes en battant les Tarquiniens, ce qui pacifia le pays compris entre la forêt ciminienne et le Tibre. Les Prénestins, très audacieux, vinrent menacer Rome jusqu'à ses portes ; mais battus, ils durent implorer la paix (379). Les Antiates éprouvèrent, à leur tour, la force de la réorganisation romaine (376). Le Latium était pacifié, non soumis.

## CHAPITRE VIII

DE 390 A 280 AV. J.-C. - La nouvelle Rome. - Réclamations plébéiennes. - La question agraire. - Fléaux. - Introduction des jeux étrusques. - Latins et Gaulois. - Guerre des Samnites. - Révolte de légions. - Fabius et Appius. - Étrusques et Gallo-Samnites. - Le peuple sur le Janicule. - Confirmation des conquêtes plébéiennes. - Villes italiennes. - Derniers efforts des Etrusques et des Sénons. - Agitation en Grande-Grèce. - Les Tarentins appellent Pyrrhus.

ROME ne fut pas seulement rebâtie, mais renouvelée. L'adjonction des quatre tribus formées des habitants de Véies, Capène et Falérie, eût suffi pour modifier l'esprit de la Cité. Jusqu'alors, Rome n'avait été qu'un centre d'exploitation instinctive, qu'une sorte d'association d'hommes mettant leurs forces en commun pour s'assurer, et largement, ce par quoi les jouissances de tout ordre se procurent, non la gloire. A défaut d'exploitation extérieure, de trafic, de commerce, les premiers Romains s'exploitèrent eux-mêmes ; et c'est pourquoi, dès les origines, dans Rome, les Pauvres, rapidement misérables, se trouvèrent en antagonisme avec les Riches, scandaleusement enrichis, notamment par la pratique de l'usure.

L'idée du Droit envisagé comme sécurité suprême, l'idée du Droit strict, indiscutable, despotique, *juste jusqu'à l'injuste*, devait naître là où, d'une part, des aristocrates triomphants voulaient conserver leur richesse et leur autorité, et d'autre part, des démocrates actifs, rêvant de conquêtes sociales, s'accordaient pour rechercher le moyen de se garantir *ce qu'ils auraient obtenu*. La loi des douze tables résulta de cette double nécessité, de cet accord temporaire.

Déjà dure, la Loi devint féroce ; indiscutable, elle fut une arme terrible aux mains de ceux qui tenaient le pouvoir. Le patricien Manlius Capitolinus ayant acquis par ses libéralités le titre de *patron des pauvres*, le Sénat, au nom de la loi, le fit comparaître en l'accusant d'avoir voulu *séduire le peuple*. Acquitté d'abord, accusé de nouveau, Manlius s'entendit condamner à mort (383). Ce Capitolinus n'était peut-être qu'un *vulgaire ambitieux*, que le Sénat, responsable de la paix publique, réorganisant la Rome nouvelle, eut raison de sacrifier ; ce qui est effrayant, c'est la parfaite correction légale avec laquelle le Sénat prononça la condamnation.

Les plébéiens conservaient leur attitude de réclamants perpétuels, chaque succès légitimant leur prétention à une concession nouvelle. En dix ans (376-366), — le peuple réalisait chaque année, dans cette intention, les mêmes tribuns, — on vota : que les tribuns militaires seraient supprimés ; que l'un des deux consuls serait toujours choisi parmi les plébéiens ; que nul citoyen ne pourrait détenir plus de cinquante arpents de terres domaniales, ni faire pâturer plus de cent têtes de gros bétail et cinq cents têtes de petit bétail dans le *bien* public ; que chaque citoyen pauvre recevrait sept arpents de terre ; que la dîme due par les fermiers de l'État serait réglée ; que les intérêts payés aux prêteurs par leurs créanciers seraient totalisés et déduits du capital dû, et que *le reste* serait remboursé, sans majoration d'intérêts, en trois années. Cette loi spéciale tint le forum en agitation pendant les dix années : au moment du vote, les sénateurs le reculaient, achetant un tribun du peuple pour obtenir son veto, ou décrétant une dictature qui suspendait l'exercice des droits publics.

Le départ de Camille, ce *soutien des patriciens*, que le peuple traquait et menaçait, très injustement, mais très légalement, d'une amende énorme, — 500.000 as, — fit que le Sénat se tourna vers les prêtres, les pontifes, les augures et les divinateurs, pour contrebalancer l'autorité croissante des tribuns. Les tribuns ruinèrent ce projet en faisant voter que *dix hommes* (décemvirs), au lieu de deux (duumvirs), garderaient désormais les livres sibyllins, et que cinq de ces *hommes* seraient choisis dans la plèbe. Le Sénat, par le jeu des impossibilités légales, des exigences du Droit, des lenteurs d'une jurisprudence en formation, finit par laisser le peuple, positivement, et le peuple ne réclama plus que deux lois : le règlement des *dettes* et de la *question agraire*. Le Sénat voulut trop se hâter ; il accepta ces lois *pour en finir*, et les tribuns du peuple, redoublant d'efforts, de menaces, lassèrent à leur tour les sénateurs, qui accordèrent tout (367). Le premier consul plébéien, Sextius, vit son élection ratifiée.

La longue révolution romaine du Peuple contre les Grands était consommée. La plèbe triomphait. Les patriciens, comme toujours, tenaces, attendront l'inévitable période d'anarchie où devaient aboutir l'incapacité des tribuns et l'impatience du peuple ; et ils manœuvraient déjà en vue de la réaction, laissant passer les heures inopportunes, travaillant *en dessous* à la dislocation des victorieux.

La loi agraire votée, la distribution des terres ne satisfait pas ceux qui en bénéficiaient. Licinius lui-même, l'auteur de la loi, s'entendit condamner pour l'avoir enfreinte. La loi des dîmes s'appliqua mieux, parce qu'elle répondait aux besoins du Trésor. En ne réclamant rien à leurs créanciers, pour le moment, les patriciens éludèrent la loi de la suppression des dettes, pourtant votée. La loi pour le partage du consulat, seule, — les ambitions personnelles y trouvant leur satisfaction, — reçut une application immédiate ; tandis que les nouvelles magistratures créées, — la préture pour l'administration de la justice, et l'édilité curule pour la police urbaine, — enlevaient aux consuls nouveaux une partie importante, la plus importante peut-être, de leurs pouvoirs effectifs.

Avec le droit conservé de décréter la dictature, de désigner le dictateur, de distribuer les récompenses, notamment le *triomphe*, le Sénat pouvait attendre patiemment. Il attendit.

De 364 à 343, Rome eut quatorze dictateurs. Le premier, Manlius avait été désigné au moment où tous les fléaux s'abattaient sur Rome : tremblements de terre, peste, — Camille en mourut, — famine. Manlius s'appliqua, semble-t-il, à exciter la religiosité des Romains ; il ne réussit qu'à les distraire. Il emprunta aux Étrusques les jeux, qui devinrent la plaie de Rome, et des cérémonies extravagantes, telles que le festin des dieux, le *repas des statues divines*.

Manlius, son temps fini, ayant *enfoncé le clou sacré dans le temple de Jupiter*, devant abdiquer, conserva son pouvoir, sous le prétexte d'organiser un armement contre les Herniques. Devant le peuple assemblé, le tribun Pomponius accusa Manlius de *sacrilège*. Sa condamnation étant inévitable, le fils du dictateur se précipita sur Pomponius, et, *le glaive sur la gorge*, l'obligea à se désister. Le peuple applaudit, nomma le meurtrier tribun légionnaire, et obtint qu'à l'avenir, sur les neuf tribuns légionnaires il en désignerait six.

Autour de Rome, les Latins étaient en révolte, encouragés par la prise d'armes des Herniques. Le premier consul plébéien commandant une armée, Genucius, étant battu (362), le Sénat nomme le deuxième dictateur. Le troisième (360), repousse un parti de Gaulois établis dans le Latium et qui venaient de menacer

Rome à ses portes. Les Tarquiniens (357), soulevés en masse, battent un consul et *immolent à leurs dieux* trois cent sept légionnaires romains. La peur paralysant le peuple, le Sénat en profite pour avancer l'œuvre politique qu'il poursuit : Le taux de l'intérêt est diminué (352), ce qui était le moyen légal de supprimer la loi de l'abolition des dettes ; une Banque prêtant à bas prix est instituée, ce qui était une façon d'organiser la misère, de subordonner le peuple aux Grands, les pauvres aux riches, mais collectivement, sans danger personnel pour les usuriers.

Le dictateur Marcius Rutilius, qui avait été chargé de vaincre les Tarquiniens (356), appartenait à la plèbe. Victorieux, il accorda aux vaincus une trêve de quarante années (350). Les Latins apprécèrent alors la force romaine, et ils s'unirent aux Romains pour *écraser les Gaulois*. Ces succès inespérés relevèrent Rome à ses propres yeux. Le Sénat admit deux nouvelles tribus formées des habitants du pays compris entre Antium et Terracine. Valerius battit les Gaulois définitivement. La prise de Sora et la défaite des Aurunces ouvrit aux Romains la route de la Campanie.

Les destinées de la Rome guerrière se manifestaient. Le développement de sa puissance va coïncider avec l'affaiblissement, la dislocation des peuples divers de la péninsule. Au nord, les Ombriens sont silencieux, *effacés* ; au nord-ouest, les Étrusques, subissant les conséquences de leur système fédératif, ont des villes indépendantes, d'autres alliées aux Romains ; au nord-est, les Sénons, jadis si redoutables, sont campés, les uns en Gaule cisalpine, les autres sur les côtes de l'Ombrie. Rome et les Latins, au contraire, unis, occupent le pays central qui va de la forêt ciminiennne jusqu'au promontoire de Circeii, avec des *cités* douteuses, — Préneste, Tibur, Vélitus, Lavinium, Aricie, Pecium, notamment, — que dix légions, en armes, tiennent en respect.

Tout à fait indépendants sont les Ausones, entre le Vulturne et le Liris ; les Sabelliens, agglomération de peuples différents, — Sabins, Picenins, Marses, Vestins, Marrucins, Péligniens, Samnites proprement dits, Samnites campaniens mélangés d'Osques et de Grecs, Picentins, Frentans et Lucaniens. Heureusement pour Rome, les *treize peuples* sabelliens, en querelles, se disputaient la prépotence. Au sud, les Hellènes venus, Grecs troublés par les guerres contre Denys de Syracuse, n'avaient que Tarente d'organisée, de tranquille, mais riche et confiante ; un peuple nouveau, les Brutiens, *reste de Pélasges asservis aux Grecs* ? en permanente révolte ; dans l'Apulie, un *ramassis d'hommes* inquiétant les Samnites.

En Haute-Italie, les Ligures étaient nombreux, mais si pauvres ! les Vénètes s'enorgueillissaient de leur capitale, Patavium ; les Gaulois tenaient le reste de la Cisalpine. Au nord du Pô, les Insubres et les Cénonans ; au sud, les Anamans, les Boïes, les Lingons, les Serions.

Les Samnites, voisins des Romains maintenant, assiégeaient Teanum, menaçaient Capoue (342). Rome reçut des envoyés campaniens demandant un secours. Le Sénat, lié aux Samnites par un traité, hésitait à le rompre, lorsque les ambassadeurs offrirent Capoue comme prix du service réclamé. Les Sénateurs trahirent les Samnites, s'engagèrent avec les Campaniens. La guerre du Samnium, qualifiée de *guerre pour l'indépendance de l'Italie*, et qui ne fut qu'une guerre pour *la subordination des Italiotes*, commençait.

Les peuples du Latium, ennemis des montagnards de l'Apennin, dont ils subissaient les incursions, donnèrent aux Romains une aide puissante. Valerius

Corvus délivre Capoue. Cornélius entre dans le Samnium. Les Alliés, bien conduits, traversent l'Apennin, vont surprendre les Samnites par derrière. Les Samnites enferment Cornélius dans une gorge étroite. Decius accourt et sauve Cornélius. Les Samnites sont battus, là et en Campanie, par Valerius. La nouvelle de ce succès des Romains, considérable, se répandit au loin. Des ambassadeurs carthaginois vinrent féliciter le Sénat. Rome, par ses victoires destructives, diminuait en effet les Étrusques et les Grecs d'Italie, ces concurrents de Carthage.

Victorieuses, les légions romaines passèrent l'hiver dans le Sud conquis. Beaucoup de guerriers désiraient prendre Capoue et y rester, subissant le charme du climat, sans doute, mais surtout las de se battre pour les patriciens de Rome. Le Sénat, voyant ce danger, ordonne la dispersion des légions. Les légionnaires refusent d'obéir, se réunissent aux gorges de Lantules, appellent à eux les *esclaves pour dettes* et marchent sur Rome, au nombre de vingt mille. Les plébéiens, quittant la cité, se joignent aux soldats (342-341).

Le Sénat subit les exigences de cette *Rome armée*, toute hors les murs, maîtresse d'elle-même. Des lois accordèrent : que le légionnaire inscrit ne pourrait plus être renvoyé ; qu'aucun tribun ne serait enrôlé comme centurion ; que la solde des chevaliers, -aristocratie militaire, — serait réduite ; que les dettes étaient abolies et le prêt à intérêt défendu ; que les deux consuls pourraient être plébéiens ; que nul, en fin de charge, ne serait rééligible avant dix années.

Pris, le Sénat voulut détruire la *force plébéienne*, véritablement effrayante, en renonçant à la guerre ; mais les Latins continuèrent les hostilités, enlevant à Rome, ainsi, le bénéfice de ses propres victoires. Le Latium tendait à absorber la cité de Romulus. Les Latins, très ardents, que la cessation de la guerre risquait d'ailleurs de livrer aux montagnards, firent alliance avec les Volsques et les Campaniens. Puis, les préteurs latins, avec insolence, réclamèrent au Sénat le droit de désigner un des deux consuls, de composer la moitié du Sénat. Les sénateurs repoussèrent hautement cette *prétention* injurieuse ; et l'un d'eux, Manlius Imperiosus, jura qu'il poignarderait de sa main le premier Latin qui *oserait venir siéger au Sénat*. La guerre de Rome contre les Latins, déclarée (340), se présentait comme difficile, les ennemis de la cité, — Volsques, Campaniens et Latins, — ayant appris des Romains eux-mêmes, sous leurs ordres, l'art des armements et des combats.

Le Sénat s'allie aux Samnites et transporte habilement la guerre en Campanie, délivrant ainsi Rome des hostilités. Au pied du Vésuve, les deux armées se rencontrèrent. Rome victorieuse s'empara de toute la Campanie. Des légendes, colportées, surexcitaient les vainqueurs. On disait que Decius, pour obtenir la victoire, s'était *dévoué aux dieux* pendant l'action. Un succès de Manlius ouvrit le Latium aux Romains. Les villes se soumirent successivement. La ligue des ennemis de Rome était rompue, malgré la résistance d'Antium et un échec devant Pedum.

Rome, malgré ces victoires retentissantes, restait la proie des plébéiens ameutés, insatiables. Il venait d'être voté, et imposé de force, que les lois du peuple, — les plébiscites, — seraient d'application obligatoire et immédiate, comme si elles avaient été *sanctionnées d'avance* par les curies et le Sénat ; qu'un censeur serait toujours plébéien. La loi permettant de choisir les consuls dans la plèbe était confirmée. Le peuple obtenait la préture (337), le proconsulat (326), l'augure et le pontificat (302).

Ces grandes conquêtes n'enrichissaient pas les triomphateurs. Une loi (325) avait dit que désormais le débiteur ne répondrait plus de sa dette *par son corps*, et c'était une belle victoire ; mais comment allaient vivre les plébéiens non légionnaires, les plébéiens de Rome, si les capitalistes, traqués, intimidés, sous le coup de lois sévères, et menacés de votes nouveaux, imprévus, ne prêtaient plus d'argent aux malheureux ? Et si la cupidité romaine, essentielle, incapable de faire fructifier les capitaux par l'usure, cachait ses trésors ? On crut débarrasser Rome de ce danger, en décidant que des *colonies de pauvres* seraient fondées sur les terres conquises.

Le Latium étant soumis (338), le Sénat y interdit toute *réunion de peuple*, tout armement, tout traité d'alliance, *tout mariage et toute acquisition de terre hors du territoire*. Des mesures administratives, spéciales, achevèrent l'œuvre très politique de la dislocation du Latium. Chaque ville reçut un statut particulier ; et les différences des privilèges accordés, ainsi que des charges imposées, suscitèrent de telles jalousies entre les cités du Latium, qu'elles devinrent entre elles d'irréconciliables ennemies. Ce système s'étendit au delà du Latium. Capoue reçut le droit de cité, tandis que Calès subit une colonie de deux mille cinq cents hommes, et qu'Antium dut livrer ses vaisseaux de guerre, *dont les rostrs ornèrent la tribune du forum*.

Les Samnites, inquiets de l'extension romaine, s'allièrent aux Apuliens ; mais, pour une guerre d'intrigues, de préparation, *sourde et haineuse*. Pendant que les Samnites s'organisaient, dénonçant les intentions de Rome, les Romains augmentaient leurs garnisons, rapprochaient leurs colonies militaires, s'affermisssaient. La première attaque, hâtive, vint des Grecs de Palæopolis, en Campanie. Quatre mille Samnites durent se rendre à Palæopolis pour y protéger leurs *amis* (327).

La guerre, déclarée, ne se développa que lentement. Les Samnites étaient résolus ; le Sénat romain hésitait. Palæopolis étant bloquée, Publilius Philo fut envoyé, avec le titre de proconsul, pour *garder le commandement*, ce qui était une innovation grave. Palæopolis prise (326), les Samnites quittèrent la Campanie. Une longue guerre, *interminable*, ainsi que le Sénat l'avait prévu, commença dans les Apennins.

Cette guerre déplaisait aux maîtres de Rome. Papirius étant dictateur (324), son maître de cavalerie, Fabius Rullianus, remporta sur les Samnites une belle victoire ; mais il dut quitter Rome pour échapper à une condamnation, car il avait vaincu *sans ordre*. Fabius battit une seconde fois les Samnites, leur accordant une trêve.

Avant l'expiration de la trêve, les Samnites reprirent les armes, conduits par C. Pontius. Fabius franchit aussitôt l'Apennin et se fit battre aux Fourches Caudines : quatre légions romaines, profondément humiliées, passèrent sous le joug. Le Sénat refusa de sanctionner le *traité de soumission* qui suivit, et il envoya Publilius Philo. Victorieux, Publilius emmena les légionnaires en Apulie, rejoignit Papirius, reprit Lucérie, et vengea les Romains de la honte qui leur avait été imposée aux Fourches Caudines, en faisant, à son tour, passer sous le joug sept mille prisonniers Samnites, avec leur chef Pontius (320). L'Apulie rentra dans l'alliance de Rome. Une trêve de deux ans fut accordée aux Samnites. Le Sénat ne croyait plus à l'extermination possible de ces ennemis.

A l'expiration de la trêve (316), Rome apprit qu'une colonie romaine avait été prise ; que d'autres colons avaient été massacrés ; que Saticula, voisine de

Capoue, s'était révoltée. Saticula fut vite reprise ; mais les Samnites manœuvrèrent avec une telle habileté, que les deux armées consulaires, séparées, attirées l'une vers Sora, l'autre du côté de l'Apulie, la Campanie se trouva sans défense, et que les Samnites s'en emparèrent sans difficulté.

Fabius, nommé dictateur, ne peut rien faire. Les Samnites, enhardis, admirablement commandés, approchent du Latium (315). Rome, presque découverte, voit déjà les Latins impatients s'unir aux Samnites audacieux, et quelque chose de pire que l'invasion gauloise se préparer ; la *fin de tout*, peut-être ? Tout à coup, le silence se fait. Les Samnites n'avancent pas. Sont-ils arrêtés ? Ils laissent au Sénat le temps de se ressaisir, d'aviser, de réunir des forces, de faire surtout partager au peuple, sans l'épouvanter cependant, une crainte favorable. Fabius part enfin, rencontre et écrase les Aurunces, bat les Samnites près de Caudium, annonce qu'il a tué trente mille ennemis, reprend la Campanie (314), refoule le reste des vaincus dans l'Apennin et ordonne la construction immédiate de forteresses, destinées à tenir en respect les *réfugiés dans les montagnes inaccessibles*.

La défaite si promptement des Samnites témoigna de la rapidité avec laquelle les Romains étaient capables de faire face à un danger soudain, menaçant Rome, dans le Latium ; mais il ne suffit pas pour intimider les Italiotes. Les Étrusques firent connaître aux Samnites de l'Apennin qu'ils étaient avec eux contre les prétentions de la Rome guerrière (314), et ils se précipitèrent, au nombre de cinquante mille (?), sur Sutrium. Fabius, accouru, évite Sutrium, porte la guerre près de Pérouse, tue soixante mille Étrusques ou Ombriens, impose à Pérouse, Cortone et Arretium une trêve de trente années, sauve Sutrium par cette diversion et dissout la Ligue étrusco-samnite.

Pendant ce temps, resté dans le Samnium, Marcius Rutilius faiblissait. Le Sénat donne la dictature à Papirius. La guerre aux Samnites devient impitoyable. Ayant fait le serment de vaincre ou de mourir, les Samnites moururent (309).

Fabius eut toute la gloire de ces magnifiques campagnes. Il acheva son œuvre en battant les Marses et les Péligniens, en soumettant Nucérie, en infligeant une *défaite sanglante* (308) à une armée samnite rencontrée, et cela devant une ambassade de Tarentins venus en médiateurs. Fabius n'écoute rien. Il délivre son collègue bloqué, multiplie ses victimes, — encore trente mille Samnites massacrés (?), — et ravage le Samnium pendant cinq mois, brûlant tout, maisons, fermes, animaux, *arbres à fruits* (307).

Dans un suprême et dernier effort (306), des Samnites, des Marses, des Péligniens, des Marrucins et des Frentans vinrent se faire écraser. Le Sénat accepta la paix faite. La *majesté du peuple romain* étant proclamée, Rome cessa de vaincre, admit les peuples à la soumission, se déclara suffisamment vengée, et elle pardonna à ses ennemis, sauf aux Éques, qui devinrent comme des hilotes, après que l'on eut, en cinquante jours, détruit par le feu quarante et une de leurs *places*.

Dans Rome, la *gloire de Fabius* éclipsait Appius, qui pourtant accomplissait des merveilles, méritait la *faveur du peuple* car il venait d'achever la voie Appienne, avait fait admettre des fils d'affranchis au Sénat, ouvert l'accès des tribus à des non citoyens (les *aerarii*), ordonné la publication du calendrier secret des pontifes et des *formules de la procédure*, grands mystères qui impressionnaient les plébéiens et valaient, en conséquence, aux patriciens, qui les détenaient, une

sorte de monopole de justice. Un non citoyen, Flavius, était parvenu au tribunat et à l'édilité curule.

Un censeur, Gabius, effrayé de ces innovations, de ce mouvement démocratique dangereux, qui tendait à supprimer l'importance du citoyen, à faire de Rome une cité cosmopolite, en atténua les effets en *parquant* les *aerarii* dans les quatre tribus urbaines, en les absorbant, en les étouffant. Les patriciens, enthousiasmés, donnèrent à Gabius le surnom de Grand, *maximus*.

Une agitation nouvelle des Samnites vint distraire les Romains des querelles intestines renaissantes. Une série de révoltes partielles montraient l'hostilité permanente, active, des ennemis que l'on croyait domptés ; les Sabins, les Étrusques et les Ombriens, alliés, se tenaient en relation avec le Samnium. Un soulèvement général confirma les craintes du Sénat (300-299). Valerius Corvus arrêta les Étrusques, et pendant une année, systématiquement, il ravagea l'Étrurie. Exaspérés, les Étrusques affrontèrent les légions, et ils succombèrent.

Malgré cet exemple, le Samnium ne se soumit pas (298). Fabius et Decius, méthodiquement, procédèrent à la destruction de *tout ce qui existait chez les Samnites* (296) ; et ceux-ci, affamés, affolés, en rage, remontant au nord, envahissant l'Étrurie, entraînent les Ombriens, appellent les Gaulois, et, comme une *horde furieuse*, font entendre *leurs rugissements*. Rome en est ébranlée. L'effroi est dans la cité. Chacun songe aux représailles, aux vengeances atroces que les abominations commises justifieraient. La vie publique est suspendue ; les juges ne siègent plus ; les orateurs se taisent ; les consuls Fabius et Decius ne sont occupés que de recrutement. Tous les *gens valides*, neuf mille hommes, sont enrôlés.

Les premières hostilités sont défavorables aux Romains. Une légion est anéantie près de Camérinum ; le passage de l'Apennin est fermé par les Serions. Fabius, après une feinte qui rompt l'unité des ennemis, marche droit aux Gallo-Samnites, massés dans les plaines de Sentinum (295). Au premier choc, sept mille Romains tombent ; Decius *se dévoue aux dieux*, les invoque, entraîne l'armée ; la victoire reste aux Gaulois. Fabius arrive pendant la bataille, relève le courage des légions, rétablit leur ligne, étonne l'ennemi, qui, se voyant *entouré de toutes parts*, renonce au combat, recule, s'éloigne en bon ordre, *regagnant son pays*. Fabius triomphait.

Les Samnites, continuant la résistance, battent un consul (294) ; mais les Étrusques respectent la trêve. Les hostilités se concentrent dans le Samnium, surhumaines. Une bataille épouvantable, à Aquilonie (293), semblait avoir achevé les derniers Samnites, et voici que de nouveaux combattants, sous les ordres de Pontius, le héros des Fourches Caudines, surgis, obligent Rome à de nouveaux efforts. Le fils du grand Fabius, envoyé, se fait battre ; son père le rejoint en hâte comme son lieutenant, et ramène la victoire. Pontius pris, est décapité. Pendant une année encore (291-290), les légions poursuivirent les débris de l'armée vaincue. Curius obtint enfin des Samnites *l'aveu de leur défaite*. Rome, par précaution, envoya 14.000 Romains occuper Venouse, entre Tarente et le Samnium. Curius soumit ensuite les Sabins. Il obtint *deux triomphes*, malgré la loi qui n'autorisait qu'un triomphe par année.

Le Sénat traitait les villes italiennes comme il avait traité les villes du Latium : chaque cité prise reçut un statut spécial.

La facilité avec laquelle la ligue latine avait été détruite, et les jalousies presque immédiates qui divisèrent les cités, témoignent de l'esprit communal, séparatif, indépendant des Italiotes.

La crainte de l'asservissement, ou, pour mieux dire, l'instinct d'indépendance qui caractérisait les villes italiotes *faites*, était développé jusqu'au paroxysme chez les *peuples en formation*, qui ne voyaient pas les forces romaines. Écrasés, anéantis, les Étrusques se montrent presque aussitôt réorganisés, hostiles, batailleurs ; les Gaulois, au nord, inquiètent déjà sérieusement les Romains ; tandis qu'au sud, dans les *forêts de la Calabre*, les Brutiens, grossis de beaucoup d'esclaves révoltés, et les Tarentins, rêvent d'une coalition, d'une confédération, d'une *ligue*, irréalisable, le sud de l'Italie étant peuplé de races diverses, opposées, incapables de s'entendre, d'agir en commun.

Les Étrusques, soutenus par les Sénons, assiégeaient Arretium (286). L'armée romaine étant battue, *exterminée*, le Sénat envoya des députés que les Sénons massacrèrent. Le consul Dolabella, venu en force sur le territoire gaulois, y incendia toutes les constructions, y détruisit toutes les récoltes, y fit égorger tous les hommes, vendre toutes les femmes et tous les enfants ; il ne quitta le pays qu'après l'avoir dévasté. Le collègue de Dolabella, favorisé par cette diversion, battait l'armée gallo-étrusque (286-283). Les Boïes de la Cisalpine, franchissant l'Apennin, donnèrent une nouvelle armée à l'Étrurie ; près du lac Vadimon (282), une défaite désastreuse les anéantit. Une dernière victoire, des Romains, à Coruncanius, obligea les Vulsiens à la paix (280).

Au sud de la péninsule, les tentatives de coalition, de ligue contre Rome, avaient suffi pour montrer l'impossibilité d'une entente ; chaque ville se disputait la prépondérance dans la confédération projetée. On en vint aux hostilités. Les Lucaniens menacèrent Thurium, qui dut s'adresser au Sénat. Fabricius vint donc installer une garnison romaine à Thurium (282), distribua de *larges gratifications* aux soldats, ainsi qu'aux citoyens, et versa au Trésor 400 talents. L'avidité romaine se jeta sur ce butin imprévu, et dès ce moment, tous, à Rome, s'imaginèrent qu'il y avait au sud de l'Italie d'immenses richesses à prendre. Les Tarentins, bien Grecs en ceci, très imprudents, fournirent aux Romains le prétexte que le Sénat désirait.

Le peuple de Tarente, venu au théâtre qui s'étagait en face de la mer, vit, à l'entrée du port, les vaisseaux romains, les dix galères que le Sénat envoyait à Thurium. Un démagogue tarentin, Philocharis, déclamant, expose que les Romains n'avaient pas le droit de *dépasser le cap Lacinien*, et le peuple va couler quatre vaisseaux. Puis, ce succès les excitant, les Tarentins partent, armés, jurant de chasser de Thurium la garnison romaine qui protégeait la ville.

Le Sénat envoya à Tarente des ambassadeurs, que les Tarentins accueillirent par des huées *outrageantes*. La guerre était inévitable. Le Sénat, toutefois, en même temps qu'il armait les légions, offrait la paix aux Tarentins. A Tarente, les Grands acceptaient de négocier ; le *parti populaire* ne répondait que par des insultes et des bravades aux observations des aristocrates instruits, justement inquiets.

Au sud de l'Italie, la Grande-Grèce continuait, en effet, les traditions de Mellénie. Les Tarentins, insolents, bavards, irréfléchis, bientôt convaincus de leur faiblesse, mais trop tard, appelèrent à leur aide le roi d'Épire, Pyrrhus. L'histoire de Rome évolua du coup vers l'Orient. Les Romains allaient subir l'influence macédonienne, aggravée des corruptions de Mellénie asiatisée, de l'Athènes finie, prendre la suite de l'histoire grecque.

## CHAPITRE IX

DE 336 A 323 Av. J.-C. - Alexandre, roi de Macédoine. - Destruction de Thèbes. - L'empire perse. - L'Égypte. - Alexandre en Asie Mineure. - Bataille d'Issus. - Prise de Tyr. - Fondation d'Alexandrie. - L'Égypte macédonienne. - Bataille de Gaugamèle et d'Arbèles. - Fuite de Darius. - Révolte de Sparte. - Antipater. - Fin des Grecs. - Alexandre dans l'Inde. - Taxile et Porus. - Retraite des Macédoniens. - Alexandre à Babylone, dieu ; sa mort.

L'ARRIVÉE de Pyrrhus en Italie allait mettre en contact les Grecs et les Romains. Pyrrhus excitera l'étonnement d'abord, l'admiration ensuite, puis le mépris ; mais, par lui, les Romains comprendront Alexandre, et les destinées de Rome seront définitivement fixées.

Alexandre n'avait que vingt ans lorsqu'il succéda à Philippe, roi de Macédoine (336). Régent du royaume pendant que son père combattait les Scythes, il s'était fait aimer des soldats, fiers de l'intrépidité de leur chef, frappés de sa générosité extravagante. Roi par l'assassinat de son père, Alexandre se *débarrasse* des complices réels ou supposés de l'assassin Pausanias, fait tuer ou oblige à se suicider ses compétiteurs, écarte par la mort un chef de troupes qui le gêne et pacifie le royaume. En dix jours, il bat les Triballes, rase la capitale des Gètes, et manifeste sa puissance en recevant à merci les envoyés des *peuples barbares*, parmi lesquels des Celtes *voisins du golfe adriatique*, acceptant leurs hommages, ne les admettant pas à le servir.

De faciles victoires lui ayant livré les Illyriens, l'agitation qui avait suivi la mort de Philippe, appelle Alexandre en Hellénie. Les Thébains viennent d'égorger deux chefs de leur garnison macédonienne. Treize jours après, Alexandre entre en Béotie avec trente-trois mille hommes. Chez les Athéniens, Démosthène se prononce contre le roi de la Macédoine, qu'il menace. Alexandre offre la paix aux Thébains, qui répondent par une *sortie sanglante*, en appelant les Grecs à *repousser le tyran de la patrie*, annonçant *l'aide du Grand Roi* des Perses. Les Athéniens, sur la proposition de Démosthène, avaient voté des secours, qu'ils n'envoyèrent pas d'ailleurs ; Corinthe et l'Élide abandonnaient les Thébains malgré les engagements pris.

Thèbes *vaincue devant ses murs*, 6.000 Thébains périrent ; 30.000 furent pris, avec un énorme butin. Alexandre fit raser la ville entièrement, sauf la maison de Pindare. Les captifs sont vendus, et le vainqueur décrète *qu'aucun Grec ne recevra un Thébain sous son toit ; qu'Orchomène et Platée seront rebâties*. La forteresse de Thèbes, la Cadmée, reçut une garnison macédonienne ; le territoire fut partagé entre les alliés (334). L'Hellénie étant domptée, Athènes envoya des députés féliciter le vainqueur.

Alexandre réclame aux Athéniens ses *neuf principaux adversaires*, parmi lesquels Démosthène. Démade propose d'offrir seulement au Macédonien victorieux la juste punition des *otages* qu'il a désignés. Alexandre, continuant la politique de Philippe, accepte la proposition de Démade, accorde aux Athéniens, généreusement, le droit de recevoir les fugitifs de Thèbes. Revenu en Macédoine, Alexandre réunit en conseil *les chefs de son armée* et les consulte sur l'expédition en Asie qu'il avait décidée. Des sacrifices aux dieux, des jeux magnifiques en l'honneur des Muses et de Jupiter, des *festins* extraordinaires,

des fêtes auxquelles assistèrent les envoyés de la Grèce émerveillés, où toute l'armée macédonienne figura, annoncèrent l'expédition.

L'empire perse, désagrégé, formé de peuples *indifférents à leur sort*, victimes des rivalités de leurs satrapes sanguinaires et cupides, avec un pouvoir central ne se maintenant que par l'intrigue, les trahisons et les meurtres, était une proie facile, tentante. Le Roi des rois n'était guère défendu que par des Grecs mercenaires, achetés. La dynastie régnante, les Achéménides (485-330) n'offrait qu'une succession de rois illégitimes, parvenus au trône par l'assassinat, l'ambition des femmes et des eunuques. Des neuf successeurs de Darius, six seulement, — Xerxès Ier, Artaxerxès Ier (Longue main), Xerxès II, Artaxerxès II, Ochus et Arsès, — avaient succédé à leur père ; Sogdien et Darius II, *filis illégitimes*, et Darius III, *usurpateur de la royauté*, s'étaient imposés.

Des cruautés épouvantables, des voluptés sanguinaires, des châtements où l'imagination féroce des Asiatiques inventait des tortures terrifiantes, — mutilations lentes, seins coupés, langues arrachées, — faisaient de Suse une sentine, un lieu de malédiction. L'eunuque Bagoas y avait été qualifié de *faiseur de rois*, par l'empoisonnement. Arsès se vantait d'avoir immolé quatre-vingts de ses parents.

Les satrapes des vingt satrapies accaparaient les gouvernements et faisaient assassiner les *envoyés* du Roi des rois, leur maître, porteurs de remontrances. D'autres, déléguant leurs pouvoirs à des *lieutenants*, exploitaient leurs provinces avec des mercenaires, peu sûrs et exigeants. La garde du Roi des rois, seule, était composée de Perses qui vivaient de la vie royale, abominablement corrompus.

Le Roi des rois ne conservait que le prestige de ses richesses énormes ; on énumérait, en les exagérant au-delà de toute mesure, de toute possibilité, les munificences de la cour, les étoffes magnifiques *tissus d'or et d'argent*, les lits, les cratères, les coupes, les bijoux et les épées *d'or*. Comment résister à la convoitise que de tels récits entretenaient, alors que la Retraite des Dix-Mille avait démontré la faiblesse de l'empire perse ? Et puis, Chypre un instant indépendante (376) malgré la résistance de toutes les *forces royales* ; l'Asie Mineure (362) soulevée ; les satrapes de Phrygie, de Mysie, de Lydie, de Cappadoce, et Mausole, *prince de Carie*, ligués contre le souverain ; la Phénicie en révolte, etc., prouvaient la dislocation matérielle de l'Empire.

Alexandre considérait comme facile et nécessaire la conquête de l'Asie, où les mercenaires, se rencontrant sur les champs de bataille, s'épargnaient pour faire durer les hostilités lucratives, où les victoires résultaient surtout de trahisons payées. En Égypte, que Darius II (Nothos) avait affranchie (405), Nectanébo Ier (Nakhthorheb), fondateur de la XXXe dynastie (382-364), avait repoussé une invasion perse menée par Pharnabaze, mais Nectanébo II (Nakhnebaw), le dernier des pharaons nationaux, *constructeurs*, vaincu par les Perses de Darius Codoman, s'était réfugié en Éthiopie (352). On pouvait donc aussi disposer du Nil.

Alexandre partit de Pella au printemps de l'an 334. Il était à Sestos vingt jours après, avec 30.000 fantassins et 4.500 chevaux, ayant laissé en Europe 12.000 hommes d'infanterie et 1.500 cavaliers sous les ordres d'Antipater. A Sestos, le Macédonien immole un taureau, offre une libation, *avec une coupe d'or*, à Neptune et aux Néréides, fait le simulacre théâtral d'une *prise de possession*, en lançant son javelot sur la terre avant de débarquer, en débarquant ensuite le premier. Sur l'emplacement de Troie, il invoque Pallas-Athénée, inconséquence

singulière, Pallas ayant concouru, sinon présidé, à l'anéantissement des Troyens. Puis, il sacrifie à Priam, *pour apaiser son ombre*.

L'armée persique attendait l'armée d'Alexandre au Granique. Les satrapes, discutant le meilleur moyen de défense, ne s'entendaient pas. Les Perses avaient 20.000 cavaliers et 20.000 *étrangers à leur solde*, selon Arrien ; 10.000 cavaliers et 100.000 fantassins, selon Diodore. Les Macédoniens passent le fleuve, en masse ; les Perses, *accablés de traits* d'abord, ensuite *enfoncés par la cavalerie*, se dispersent, s'enfuient. La victoire d'Alexandre était décisive ; *n'échappèrent, que ceux qui s'étaient cachés sous les cadavres*.

Le vainqueur dédia au temple de Pallas, à Athènes, 300 trophées de dépouilles, avec cette inscription : *Sur les Barbares de l'Asie, Alexandre et les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens*. Il n'y avait, cependant, dans son armée, que peu de Grecs, tandis que des *coureurs* thraces ou péoniens, des *archers* syriens, des Odryses, des Triballes et des Illyriens y figuraient en très grand nombre.

Alexandre s'empare de la Phrygie, qu'il traite généreusement ; va en Lydie ; rend aux Sardes leurs lois anciennes ; livre Éphèse au parti des démocrates ; envoie des lieutenants soumettre les villes de l'Ionie et de l'Éolide, Magnésie et Tralles. Suivant la côte, il est arrêté par Milet, qu'il assiège. Une flotte de 160 vaisseaux, à l'entrée du port, faillit compromettre le succès. Milet prise, Alexandre renonce aux opérations maritimes ; il ne conserve que 20 navires athéniens. Halicarnasse ne se rendit que *toute en flammes*. L'hiver venu, Alexandre renvoya en Macédoine une partie de son armée, — *tous les soldats nouvellement mariés*, pour qu'ils revinssent au printemps. La Renommée, par des milliers de bouches vivantes, allait dire à l'Europe, aux Grecs, les hauts faits du triomphateur.

L'année suivante (333), Alexandre soumit la Lydie et la Pamphylie, traversa la Pisidie, s'installa en Petite Phrygie. La légende du nœud gordien tranché fait intervenir l'*oracle*, promettant aux Macédoniens *l'empire d'Asie*. Redescendu, par Ancyre et la Cappadoce, jusqu'au Taurus qu'il franchit, Alexandre entre en Cilicie. Trois fois, le conquérant a traversé l'Asie Mineure sans rencontrer une résistance digne de lui. Il multiplie cependant les précautions, redoute le moindre insuccès, ne marche qu'à pas réglés, circonspect, sûr de lui. L'exagération de sa prudence lui fit négliger la mer, et il ne tarda pas à voir son erreur.

Memnon, en effet, après l'incendie volontaire d'Halicarnasse, prenant le commandement de la flotte persique, a porté la guerre en Grèce. Il a pris Chio, menace Lesbos, assiège Mitylène. Cette diversion heureuse pouvait arrêter net la marche d'Alexandre en Asie. Les Athéniens, de plus en plus trompés par Démosthène, ne songeaient pas qu'une défaite d'Alexandre, maintenant, livrerait l'Europe à l'Asie. La mort emporta Memnon « à la veille de son succès » ; la flotte persique resta sans chef.

Darius Codoman, avec 400.000 fantassins et 10.000 cavaliers, marchait pour disputer la Syrie à Alexandre. Campé à Sochos, à *deux journées de marche des montagnes*, sa situation était très forte. Il commit l'imprudence de lever son camp pour aller occuper les *défilés* du golfe d'Issus. Alexandre, à Tarse, malade, souffrait des suites d'un bain pris dans les eaux glacées du Cydnus. Devinant le danger, il part (333) et affronte les Perses *là où le Pinaros se jette dans l'Issus*.

La discipline et la tactique macédoniennes l'emportèrent sur la force véritable et le nombre. Une palissade défendait les points abordables du fleuve. La phalange macédonienne, — 30.000 Grecs et 60.000 Cadurques *pesamment armés*, —

s'avança lentement, irrésistible, masquant les masses qui suivaient. Les Perses ne résistèrent pas à ce mur vivant ; mais l'effort avait été si considérable, que la phalange se rompit. Par l'issue, les mercenaires grecs de Darius, intrépides, pénétrèrent dans l'armée macédonienne, et ce fut un carnage horrible, pendant que la cavalerie de Darius, bien conduite, fondait sur les cavaliers de Thessalie. Les Macédoniens l'emportèrent. Les Perses, en pleine déroute, *les chevaux foulant les vaincus*, disparurent en retraite folle. Arrien, dramatisant la fuite de Darius, comme les Grecs avaient fait de Xerxès, le montre désespéré, jetant ses armes *et sa robe de pourpre*, ayant toutefois, sauvé le trésor royal, transporté à Damas, où Parménion s'en fut le prendre.

Alexandre, blessé, se prodigue, distribue des largesses, ordonne de *pompeuses funérailles*, prononce l'éloge des héros qui ont succombé. Le conquérant imite les Grecs ; il copie Philippe. Parmi les prisonniers se trouvaient deux députés de Thèbes, un de Sparte et un d'Athènes. Alexandre renvoya l'Athénien et les Thébains, garda le Spartiate. Darius offrit la paix ; Alexandre la refusa, car il voulait *toute l'Asie*.

En Phénicie, Alexandre reçut la soumission de toutes les villes, sauf Tyr, qui lui ferma ses portes. Le siège de Tyr dura sept mois (333-332). Il fallut construire un môle pour relier l'île à la cité. Bloquée, Tyr vit *ses murs de cent pieds s'écrouler sous les coups des machines*. Les vainqueurs massacrèrent 8.000 Tyriens ; 30.000 furent vendus. Alexandre sacrifia à l'Hercule tyrien, présida aux jeux gymniques, dédia à Melkarth la catapulte qui avait ouvert la première brèche.

Gaza, assiégée, résista pendant trois mois. A Jérusalem, le grand-prêtre Iaddus, revêtu de ses habits sacerdotaux, déployant une pompe extraordinaire, apporta la soumission des juifs. Alexandre sacrifia à Jéhovah, et le grand-prêtre lut un passage du livre de Daniel où il était écrit : *un Grec renversera l'empire des Perses*. Les juifs, exemptés de l'impôt pendant l'année sabbatique, conservèrent toutes leurs lois. Les Israélites de Samarie furent plutôt maltraités. L'Égypte se donna simplement au roi de Macédoine ; car elle avait l'horreur des Perses et ne connaissait plus de Pharaons nationaux.

Frappé des richesses qu'il avait trouvées dans Tyr, dues aux seuls trafics des Phéniciens, Alexandre choisit un point de la côte égyptienne pour y fonder une cité *rivale de la cité de Melkarth*. Il traça l'enceinte d'Alexandrie, ses rues futures se coupant à angles droits, et il ordonna la construction de deux temples, un grec et un égyptien, pour marquer l'union des deux peuples. Chios, Cos et Lesbos, entrèrent dans l'alliance macédonienne.

Maître de la moitié de l'empire rêvé, Alexandre voulait une sorte de consécration religieuse. L'oracle de Delphes, *corrompu par l'or de Philippe*, et compromis, n'eût rien ajouté à son prestige ; l'oracle de l'Ammon égyptien, mystérieux, qui ne s'était jamais prononcé pour un *parti* dans les querelles grecques, qui tenait sous son influence les *nations d'Orient*, reçut la visite pieuse d'Alexandre ; le Dieu salua le Conquérant du titre de *filz de Jupiter*. Cyrène se soumit (331).

Ayant donné à l'Égypte deux satrapes égyptiens, comme administrateurs, avec des chefs macédoniens à la tête de l'armée, Alexandre revint à Tyr pour y faire célébrer des jeux ; et de là, avec une grande solennité, il partit à la recherche de Darius. Il traverse la Coélé Syrie, franchit l'Euphrate à Thapsaque, marche sur Babylone par un détour, afin de ne point manquer de fourrages en route, passe le Tigre et rencontre l'armée persique dans la plaine de Gaugamèle, *dont le Grand Roi avait fait niveler le sol*, pour assurer la manœuvre de ses cavaliers et

de ses éléphants. L'armée de Darius était formidable : 200.000 hommes selon Diodore ; un million de combattants, selon d'autres. Alexandre avait 40.000 fantassins et 7.000 cavaliers.

La bataille de Gaugamèle et Arbèles eut lieu le 2 octobre 331. Darius opposait des mercenaires grecs, encore, à la phalange macédonienne. Le *Roi des rois* était en face d'Alexandre. Les chars armés de faux, que Darius avait mis en ligne, épouvantaient les Macédoniens, tandis que les Perses s'effrayaient des cavaliers Bactriens et Scythes, *dont les chevaux mêmes étaient bardés de fer*. Alexandre, au centre de la mêlée, s'appliquait à soutenir la phalange et la cavalerie des hétaires. Darius recule *devant cette troupe serrée, profonde, hérissée de fer*. Ce premier succès faillit perdre Alexandre, qui ne vit pas son lieutenant Parménion supportant mal, à droite, le heurt des Parthes, des Lydiens et d'un corps de Perses très braves. La cavalerie thessalienne accourut appuyer Parménion et la victoire resta aux Macédoniens. Parménion s'empara du camp des Barbares, réunit le butin, pendant qu'Alexandre poursuivait Darius, qui, traversant Arbèles, abandonnant son char, ses armes et ses trésors, venait d'échapper.

Alexandre se voit le maître du monde. Babylone l'attire et le perd. Les prêtres, les magistrats et le peuple, réunis, accourus, *les bras chargés d'offrandes*, reçoivent le triomphateur, qui s'avance portant au front *le diadème de pourpre mêlé de blanc* de Darius, suivi d'une cour nombreuse, *s'entretient avec les mages*, sacrifie au dieux assyriens, ordonne de relever le temple de Bel, *ainsi que ceux que Xerxès avait détruits*.

En quittant Babylone, Alexandre était définitivement asiatiqué ; à Suse, pleine de richesses laissées, il put se croire dieu. Une armée nouvelle, formée de 15.000 Macédoniens, Thraces et Hellènes du Péloponnèse, le rejoignit. Sur la route de Suse à Persépolis, Alexandre bat les Uxiens, passe les *portes persiques*, écrase l'armée d'Ariobarzane, — 340.000 hommes, — et entre dans Persépolis, *la plus riche des cités que le soleil éclaire*, dit Diodore. Là vivaient, misérables, des Grecs et des Perses exilés, réduits en esclavage, beaucoup traînant leurs corps meurtris, torturés, mutilés, hideux à voir. Malgré le spectacle lamentable de ces Grecs suppliants, Alexandre ordonna le pillage de Persépolis, se réservant une part énorme du butin : 120.000 talents (630 millions de francs).

La nuit qui suivit le sac de Persépolis ne fut qu'une immense orgie de guerriers, parmi les ruines. De ces *heures maudites*, qui marquèrent la fin du conquérant européen et l'avènement du despote asiatique, il est resté ce trait de la courtisane Thaïs l'entraînant à mettre le feu, de sa main, au palais des rois.

De Persépolis, Alexandre se rendit à Pasargades, *la ville sainte des Achéménides*. Il y respecta le tombeau de Cyrus, et se dirigea vers Ecbatane, toujours à la poursuite de Darius. Après avoir congédié les Grecs alliés qui le suivaient, en leur abandonnant leur part de butin, il franchit en onze jours 480 kilomètres, et apprit enfin que le satrape de la Bactriane, Bessus, avait « enchaîné » le Roi des rois. De Rhagès, en trois jours et trois nuits, sans arrêt, Alexandre atteint les Perses, près d'Hécatompylos, les disperse par sa seule présence, se trouve en face du cadavre de Darius, égorgé, son corps *percé de coups* étendu sur la route. Alexandre honora le vaincu de funérailles *royales*.

Un nouveau départ de *guerriers Grecs*, prouve que les Hellènes supportaient mal le contact des troupes asiatiques. Alexandre, en effet, offrit en vain, pour les retenir, à *ceux qui resteraient*, le triple de ce qu'il donnait à *ceux qui le quittaient*. Cette défection des Grecs, renouvelée, coïncidait avec une révolte en

Hellénie contre les Macédoniens. Sparte, qui avait plutôt favorisé les ambitions de Philippe, qui s'était abstenue à Chéronée, s'agitait maintenant contre *la puissance macédonienne*, ou plutôt contre *l'ennemi des Perses*. Les Scythes du Danube venaient de battre un chef macédonien, les Thraces étaient en insurrection, et Sparte voulait profiter des embarras d'Antipater (331), laissé en Macédoine par Alexandre, pour affranchir l'Hellénie. Les Spartiates, réclamant le concours des Athéniens, mettent le siège devant Mégalopolis. Démosthène, logique, propose de s'allier à Sparte ; le peuple refuse.

Antipater pacifie la Thrace, dégage Mégalopolis, et bat les Spartiates, en en tuant 6.000, parmi lesquels leur roi Agis. Un congrès tenu à Corinthe condamne les Achéens et les Étoliens à payer 120 talents à Antipater. Sparte livrera 50 otages et attendra, pour s'y soumettre, le jugement d'Alexandre. Il était démontré, que sans Athènes les Hellènes ne pouvaient rien ; mais aussi, que le peuple Grec n'existait plus.

Alexandre, dédaignant ce qui se passait en Occident, en Europe, dompte les Mardes et les Hyrcaniens (331-330), prend la Parthiène et l'Arie, fonde une *nouvelle Alexandrie*, — Hérat, — s'empare de la Drangiane et de l'Arachosie... A Prophthasia, on attende à la vie d'Alexandre. Dénoncé, mis à la torture, le fils de Parménion, — Philotas, — soupçonné, avoue le complot, et les soldats le lapident. Le père de Philotas était à Ecbatane, gardant *d'immenses trésors* ; un messenger lui est envoyé et l'égorge (330).

Alexandre se dirige vers les défilés du Paropamisus (Hindou-Kousch) ; fonde deux Alexandries, — dont Candahar (Samarcande) ; envoie soumettre les Ariens révoltés, et entre en Bactriane. Là, dans un pays difficile, il se heurte à une *nation*. La nature et les hommes, en Bactriane, s'opposent aux progrès jusqu'alors faciles du dominateur. Bessus, qui était *roi*, a tout détruit ; l'armée ne pourra pas vivre sur le pays. Cependant Aornos, *l'imprenable*, est prise ; aussi Bactres ; et l'Oxus est passé. Bessus, trouvé parmi les prisonniers, est battu de verges devant l'armée réunie, atrocement mutilé, livré ensuite aux *parents de Darius* pour qu'ils se vengent. Alexandre n'est plus qu'un monstre.

En Sogdiane, Maracanda tombe ; l'Iaxarte est atteint ; un corps de Scythes est battu, — de ces Scythes qui, selon Quinte-Curce, n'ont pas, comme les autres barbares, l'esprit grossier et sans culture, mais possèdent parmi eux des Sages, — Aryens, adorateurs de la lumière, du soleil, sacrificateurs du cheval. — Une nouvelle Alexandrie est fondée (Khojend ?), et le conquérant retourne au sud pour châtier le chef Spitamène, révolté (329).

Un an après, Spitamène se révolte de nouveau ; prend Typhon. Alexandre, accouru, s'empare en un seul jour du *roc Sogdien* ; et ayant trouvé dans la forteresse la fille d'un seigneur perse, la *belle plus que toutes* Roxane, la prend pour *épouse*, voulant, par cet exemple, a-t-on dit, montrer combien il désirait l'union des Asiatiques et des Grecs ? Alexandre n'était plus Grec, Roxane était belle, désirable, et comme un vulgaire satrape d'Asie, le fils de Philippe, victorieux, appliquant son droit au butin, prenait Roxane, avec une certaine solennité toutefois, parce que cette *union* lui valait, à titre de possession régulière, la soumission de la province.

Les difficultés augmentaient. Véritable successeur du Roi des rois, Alexandre en subissait l'héritage. Douze villes furent fondées en Sogdiane, pour arrêter la menace des *Scythes du nord*. Il parcourait lui-même la province, tâchant de la pacifier, lorsque Spitamène, rencontré, le battit. Parmi les Scythes, que le succès

de Spitamène devait enhardir, il y avait des Massagètes favorables aux Macédoniens, et qui envoyèrent au « pacificateur » la tête de son ennemi.

Alexandre, en effet, semble, maintenant, poursuivre une œuvre de pacification ; il s'arrête, il ne menace plus, il surprend par ses attitudes et ses actes, et devient légendaire : On raconte qu'il a refusé de boire, un jour, avant ses soldats ; qu'il a attaqué un lion ; que sa naissance est *divine*. Héros mystérieux pour ses soldats, Alexandre, — troublé par ses succès mêmes, préparant une expédition vers l'Inde, — est un grave sujet d'inquiétude pour le reste de la vieille noblesse macédonienne demeurée près de lui, et qui se désaffectionne, quand elle ne se moque pas de son roi, quasi fou.

Alexandre a adopté tous les usages perses. Son front est ceint du diadème ; il porte, seul, la tunique blanche, ayant imposé la robe de pourpre aux officiers de sa cour ; une garde de *jeunes Perses* veille constamment sur sa personne ; des devins et des *sophistes*, des parasites et des courtisanes encombrant les salles où le *Grand Roi* se tient. Alexandre est au-dessus des dieux ; il est plus qu'adoré. Le vieux Clitus, un jour, ose montrer à son maître quelle indiscipline, quelles conspirations, quelles traîtrises cachent les flagorneries dont on l'accable ; Alexandre, ivre, tue Clitus d'un coup de lance, ce Clitus qui lui avait sauvé la vie au Granique ! Et Clitus mort, Alexandre s'enferme, pleure, appelle sa victime. Dans une circonstance à peu près semblable, dans un autre accès de folie, Alexandre fit tuer Callisthène, *disciple et neveu d'Aristote*, rhéteur, semi courtisan, semi satirique, flatteur insupportable et exigeant, parce qu'il avait refusé d'adorer le dieu nouveau, le *filz de Jupiter Ammon*.

Alexandre reçoit de Taxile, *roi du pays entre le Haut-Indus et l'Hydaspe*, une demande de secours contre un autre *prince indien*, Porus, qui le menaçait. Alexandre part avec 120.000 hommes de pied et 15.000 chevaux (327). Taxile attendait l'armée macédonienne dans la vallée du Cophen. Perdicas et Éphestion, en suivant la vallée, arrivent à l'Indus, *le second fleuve où l'on trouve des crocodiles* avait dit Hérodote. Alexandre était allé réduire les Assicéniens et les Guréens, au nord de Cophen, peut-être pour voir par ses yeux la valeur de ces peuples. Il prend une ville *imprenable*, où *Hercule avait échoué*, et sur le mont Mérou, invoquant Bacchus, se donne en spectacle.

Revenu, Alexandre franchit l'Indus (326), traverse les états de Taxile, *s'étonne des brahmanes austères qu'il rencontre*, arrive à l'Hydaspe, où campait Porus, le bat et lui laisse son royaume, pensant, a-t-on dit, que la rivalité de Taxile et de Porus lui conserverait de sa conquête ? Alexandre allait devant lui, sans réflexion, les incohérences de ses actes répondant aux incertitudes de ses pensées. Il fonde deux Alexandries, — Nicée et Bucéphalie, — du nom de son cheval, qu'il a perdu.

Devant l'Hyphase *rapide et profond*, l'armée d'Alexandre, lasse, affaiblie, mal vêtue, énervée, assourdie par les orages, assaillie de pluies diluviennes, effrayée au récit fabuleux des Gangarides et des Prasiens *innombrables, naissant de la terre et menant des éléphants par centaines*, l'armée refusa d'aller plus loin.

Arrien, faisant le récit de cet étrange incident, met dans la bouche d'Alexandre un discours où le conquérant expose son projet, *prend les bornes du monde pour son empire*, offre *tout le pays* et *tous les trésors qu'il contient* à ses soldats, *jure de soumettre l'Afrique et l'Asie*, d'aller au Gange, *qui est peu loin ?...* Arrien ajoute, que l'armée resta silencieuse, immobile, et qu'Alexandre se retira ; et que le lendemain, renonçant aux promesses, il essaya de l'intimidation, accusant

ses soldats, leur disant : *Partez, allez annoncer aux Grecs que vous avez abandonné votre prince !* Nouveau silence de l'armée. Alexandre, enfin, reconnaît que les auspices sont défavorables, et il ordonne la retraite.

En suivant le cours de l'Hydaspe, de l'Acésine et de l'Indus (326-325), Alexandre soumet les *peuples riverains*, sauf les Malliens et les Oxydraques, qui résistent. A l'attaque infructueuse d'un point fortifié par les Malliens, blessé d'un coup de flèche, Alexandre s'évanouit.

Pendant que la flotte, conduite par Néarque, explore les côtes méridionales de l'Asie, de l'Indus au Tigre, l'armée de terre (325), traverse le pays des Arabites et des Horites, fonde une Alexandrie à Rambacia, pénètre dans le désert de la Gédrosie, traverse les *plaines ardentes des Perses*, y *supportant d'intolérables misères*, et arrive en Carmanie, après deux mois de marches pénibles, de souffrances atroces, de véritables tortures héroïquement supportées. Prouvant des vivres enfin, l'armée, d'après Diodore et Quinte-Curce, se serait livrée à des excès de toutes sortes, et Alexandre, *costumé en Bacchus*, aurait participé aux *orgies* ? Arrien, cependant, qui cite le fait, n'y croit pas.

A Pasargades, Alexandre fait réparer le tombeau de Cyrus, puis se rend à Suse, par Persépolis. A Suse, de cruelles punitions châtient les satrapes qui, pendant l'absence du *maître*, ont commis des exactions. L'un d'eux, Harpalos, s'enfuit à Babylone avec 6.000 mercenaires résolus, ayant emporté le trésor (5.000 talents). Beaucoup de Grecs revenaient au roi de Macédoine à mesure qu'il se rapprochait. Alexandre, par défiance sans doute, hésitant à les enrôler, fondait des colonies où il les parquait, surtout en Perside. A ce moment, il épousait Barsine, la fille aînée de Darius. Le zèle avec lequel il favorisait les mariages entre ses officiers et les *femmes persiques*, encourageant les soldats à suivre l'exemple de leurs chefs, faisant des cadeaux appréciables à ceux qui se mariaient ainsi, prouve le renoncement d'Alexandre à la civilisation hellénique. Sur son ordre, les satrapes lui envoient 30.000 jeunes gens, — les Épigones, — qui seront la garde personnelle, toute asiatique, du Roi des rois.

Les Macédoniens restés auprès d'Alexandre, certains maintenant qu'ils ne reverront plus leur pays, persuadés que leur maître a succédé à Darius beaucoup plus qu'à Philippe, se révoltent en protestant contre la formation du corps des épigones. Alexandre fit supplicier treize des principaux révoltés, disant à ceux qui voulaient partir : *Allez dire aux Grecs qu'Alexandre abandonné par vous, s'est remis à la foi des Barbares qu'il avait vaincus*. Trois jours après l'émeute, les commandements de l'armée étaient confiés à des Perses. Les Macédoniens se seraient soumis et Alexandre aurait fêté la réconciliation par un banquet de 9.000 convives ? Dix mille Grecs, licenciés et *payés*, partirent sous la conduite de Cratère, expressément désigné.

Ce sont ces Grecs qui racontèrent les merveilles de la fin d'Alexandre, amplifiant beaucoup, imaginant davantage, fiers en somme d'avoir été les soldats d'un tel conquérant, se plaisant à justifier leur zèle, si longtemps aveugle, par l'incontestable supériorité de leur maître. Ils dirent que les funérailles d'Éphestion avaient coûté 52 millions à Alexandre ?

Roi des rois, à la tête de son *armée persique*, Alexandre fit une courte expédition contre les montagnards Cosséens. Tous les prisonniers furent *sacrifiés au dieu nouveau*. L'entrée d'Alexandre à Babylone eut l'ampleur d'une apothéose. Il reçut des ambassades de Brutiens, de Lucaniens et d'Étrusques, venus d'Italie ; de Carthaginois, d'Éthiopiens et de Libyens, venus d'Afrique ; de Scythes, de Celtes

et d'Ibères, venus d'Europe ; et l'existence de ces *peuples*, qu'ils ignoraient, surprit les Macédoniens.

Comme s'il avait été dans sa capitale définitive, Alexandre exécuta de très grands travaux à Babylone : Un port pour recevoir mille navires construits en Phénicie ; l'enlèvement de barrages qui obstruaient le cours du Tigre ; une réglementation des eaux de l'Euphrate, exigeant l'emploi de dix mille travailleurs. Mais le Roi des rois, entouré de prêtres Chaldéens, subissant le sort de tous ceux qui avaient régné en Assyrie, livré (325-323) aux intrigues savantes des sacerdotés, perdu dans son omnipotence, malade assurément, s'achevant en ses propres excès, dans son harem, à sa table, partout, Alexandre mourut, d'une fièvre violente, le 21 avril 323, âgé de 33 ans.

Des Grecs étaient venus, quelques semaines avant sa mort, le reconnaître comme dieu et l'adorer. L'imagination hellénique se chargea de transmettre au monde la légende macédonienne. Cornélius Nepos écrira : *En Macédoine, deux rois ont effacé tous les autres par la grandeur et l'éclat de leurs entreprises : Philippe, fils d'Amyntas, et Alexandre le Grand*. Arrien, de Nicomédie, continuera le roman. Et l'*histoire d'Alexandre*, écrite ou racontée, obscurcie de merveilles, fabuleuse, va devenir le bréviaire des Romains.

## CHAPITRE X

DE 323 A 278 Av. J.-C. - La succession d'Alexandre. - Arrhidée. - Troubles sanglants à Babylone. - Perdicas et Méléagre. - Partage de l'empire. - Pithon et Eumène. - Ptolémée, Antipater et Séleucus. - Destruction de la famille d'Alexandre. - Cassandre. - Démétrius de Phalère à Athènes. - Antigone. - Séleucus et Ptolémée. - Paix. - Alexandre le Grand et son œuvre.

ALEXANDRE ne laissait, comme successeurs réguliers possibles, qu'un frère incapable, malade, inconscient, Arrhidée, et deux enfants : l'un, fils illégitime qu'il avait eu de Barsine ; l'autre, encore à naître, de Roxane. Six femmes, également ambitieuses, convoitaient l'héritage : Olympias, la mère d'Alexandre, habituée aux intrigues, d'une grande énergie ; Cléopâtre et Thessalonice, sœurs du conquérant ; sa nièce Eurydice, et enfin ses *épouses*, Roxane et Barsine, pour leurs enfants.

La mort d'Alexandre *avait frappé le monde de stupeur*. Que restait-il de tant de gloire ? Presque rien ! Des conquêtes, et pas une idée, pas une création, pas un témoignage durable des merveilles accomplies ? Partout, à peine des ébauches. Dans Babylone, chacun se cachait, ayant comme le pressentiment de querelles épouvantables, et la ville était déserte, *obscur*. L'armée s'agitait sourdement. On racontait qu'Alexandre avait dit : *Mes funérailles seront sanglantes*, et on attendait la réalisation de la prophétie.

Dès l'aube du jour qui suivit la mort du dominateur, — empoisonné peut-être ? — les officiers se réunirent d'abord. L'armée fit connaître qu'elle entendait être consultée sur le choix du successeur d'Alexandre. Dans la salle où les partisans des prétendants divers devaient délibérer, le trône, vide, était comme revêtu de l'armure, de la *robe royale* et du diadème d'Alexandre. Perdicas, portant l'*anneau* du conquérant, proposait qu'en attendant la naissance du fils de Roxane, un *chef* gouvernât. Néarque réclamait la succession directe, entière, pour le fils de Barsine, né. L'armée se prononça contre les deux propositions. Ptolémée dit que le trône pouvait rester vacant et que les *hommes du conseil du roi* continueraient l'œuvre d'Alexandre. L'armée refusa de nouveau : elle voulait un *homme*, un chef, un souverain.

Dans l'impossibilité de trouver un successeur digne de l'héritage, il fut décidé que Perdicas et Léonat gouverneraient l'Asie comme *régents* ; qu'Antipater et Cratère gouverneraient l'Europe ; qu'on attendrait la naissance de l'enfant de Roxane. Une querelle, soudaine, entre le corps des cavaliers, sorte d'aristocratie militaire dans l'armée, et les *hommes de pied*, amena une solution imprévue. Conseillée par Méléagre, l'infanterie déclare qu'elle ne reconnaîtra qu'Arrhidée, le *fils de Philippe et de la Thessalienne Philinée*, le frère d'Alexandre. Le diadème *est posé sur la tête d'Arrhidée*. Les officiers macédoniens, la noblesse macédonienne, pour mieux dire, refuse d'obéir à cet *inconnu*. L'infanterie, confirmant son choix, fait asseoir Arrhidée sur le trône, en l'obligeant à revêtir l'armure d'Alexandre, pendant qu'au dehors une lutte sanglante se terminait par la défaite des cavaliers. Ceux-ci, vaincus, conduits par Perdicas, quittèrent Babylone. Alors, seulement, on s'occupa de faire embaumer le corps d'Alexandre, oublié.

Des négociations ramenèrent Perdicas et ses cavaliers. Il avait été convenu qu'Arrhidée partagerait le trône avec l'enfant de Roxane, *si c'était un fils* ; qu'Antipater commanderait aux *forces d'Europe* ; que Cratère serait le *tuteur d'Arrhidée* ; que Perdicas conserverait le commandement de la cavalerie, mais avec Méléagre comme *second*. Et déjà, chacun songeait à secouer le joug accepté de son collègue. Perdicas, dont l'influence sur Arrhidée était dominante, montra son autorité et son caractère en profitant d'une mutinerie des cavaliers pour en sacrifier *trois centaines*, qu'il fit *fouler aux pieds des éléphants*. Méléagre, poursuivi, s'étant réfugié dans un temple, sans aucun scrupule Perdicas le fit égorger. Ces exemples terrifièrent les Babyloniens, l'armée et les généraux.

Perdicas, régnant par Arrhidée, procéda au partage de l'empire. Ptolémée, *fils de Lagos*, eut l'Égypte ; Léonat, la Mysie ; Antigone, la Phrygie, la Lycie et la Pamphylie ; Lysimaque, la Thrace ; Antipater et Cratère, la Macédoine ; Eumène, la Cappadoce, qui était d'ailleurs encore à conquérir ; Laomédon, la Syrie ; Pithon, la Médie ; Peuceste, la Perside, etc. Ce devaient être des satrapes, gouvernant des *provinces* dans l'intérêt du Roi des rois ; ce furent en réalité des rois allant prendre possession de leurs royaumes. Perdicas se montrait donc aussi imprévoyant que l'avait été Alexandre.

La dislocation de l'empire fut immédiate. En Médie, plusieurs milliers d'Hellènes, — 23.000 ? — ayant voulu retourner en Grèce, Pithon les fit massacrer (323-321). Eumène, qui avait à prendre la Cappadoce au roi Ariarathe, appelle Antigone à son aide ; celui-ci refuse de le secourir, parce qu'Eumène est *un étranger* — il était Thrace. — Perdicas, obligé d'intervenir, bat Antigone, qui résiste, et c'est une guerre déclarée entre les successeurs d'Alexandre. Ptolémée, de son côté, entrant en Égypte comme l'eût fait un pharaon, Perdicas partit avec une armée pour rappeler Ptolémée à son devoir. Les propres soldats de Perdicas lui donnèrent la mort au moment où il allait passer le Nil. Eumène venait de vaincre Cratère (321).

A la nouvelle de l'égorgement de Perdicas, Antipater prit la régence ; mais la mort le surprit, *suspendant ses projets*, laissant le pouvoir à Polysperchon, qu'il avait désigné. Les *autres* choisirent Eumène, chef de l'armée. Eumène, aussitôt, pour faire acte d'autorité royale, provoque Antigone, qui tenait la campagne en Asie Mineure. Chacun se prononce ; les hostilités sont générales ; les lieutenants d'Alexandre, ennemis irréconciliables, se disputent les lambeaux de sa succession. Eumène perd sa flotte, ce qui l'oblige à rejoindre les satrapes de la Haute-Asie (319-317). Là, refaisant son armée, il projette d'attaquer Séleucus, qui *préparait son indépendance* à Babylone. Trahi, ses officiers le livrent à Antigone, qui le fait mettre à mort.

L'empire d'Alexandre étant distribué, sa famille, n'ayant plus de défenseurs, va se détruire elle-même. Olympias fait tuer Arrhidée et sa femme Eurydice, comme Roxane avait fait mourir une des femmes d'Alexandre, Statire. Polysperchon conservant le titre de *régent* par la volonté d'Olympias, Cassandre, fils d'Antipater, lui dispute ce titre, s'empare de la Macédoine, assiège Pydna où se trouvait Olympias, s'empare de la ville, se saisit de la mère d'Alexandre qu'il fait lapider par les soldats (315). Et, tenant sous sa main Roxane, avec le fils qu'elle a mis au monde, — Alexandre Aigos, — il épouse la seconde sœur d'Alexandre, Thessalonique, pour prétendre à l'héritage total du conquérant.

Une partie de la Grèce, toute la Thessalie et la Macédoine acceptèrent Cassandre. Athènes reçut Démétrius de Phalère, lieutenant envoyé par le *roi*.

Antigone, depuis la mort d'Eumène, tenait l'Asie. Le gouverneur de Babylone, Séleucus, vaincu sans avoir osé risquer une bataille, s'était rendu auprès de Ptolémée, en Égypte, qu'il excitait contre Antigone, dont l'ambition était évidemment menaçante pour celui qui *possédait le Nil*. Antigone, en effet, rêvait d'un empire encore plus vaste que l'empire d'Alexandre ; il convoitait notamment l'Arabie, que le conquérant macédonien avait toujours dédaignée, ou redoutée. Un des généraux d'Antigone, Athénée, venait de prendre Pétra, l'antique Péla, en Nabatène (312), pendant que les Nabatéens célébraient une fête.

Lysimaque, inquiet en Asie Mineure ; Cassandre, que l'ambition d'Antigone troublait ; Ptolémée, excité par Séleucus, s'armèrent. Antigone et son fils, Démétrius Poliorcète, acceptèrent la lutte. Ptolémée battit Démétrius à Gaza (312). Séleucus retourne aussitôt à Babylone. Une paix fut signée, qui laissait *à chacun ce qu'il avait*, reconnaissait au fils de Roxane ses droits sur la Macédoine, et proclamait *la liberté des villes grecques*, habileté de Cassandre qui, par cette clause, s'emparait bien de la succession des rois de la Macédoine, *chefs des Grecs*.

Cassandre, satisfait, fier de son œuvre, voulant régner, fit tuer le fils de Roxane, Alexandre Aigos, ainsi que sa mère (310). Au même moment, Polysperchon, *qui tenait Sicyone et Corinthe* et qui se déclarait l'antagoniste du maître de la Macédoine, Cassandre, faisait tuer le fils de Barsine, Hercule. Antigone, de son côté, s'était *débarrassé* de la sœur d'Alexandre, Cléopâtre. Aucun héritier du conquérant n'existait plus.

L'œuvre d'Alexandre n'était plus qu'un souvenir historique, déjà. Les peuples conquis étaient rendus à leurs antiques anarchies, aggravées. Le Macédonien avait *balayé les molles armées de l'Orient* ; il avait maîtrisé l'Asie, *avec son épée légère et brillante* ; mais qu'avait-il voulu ? Refaire simplement l'empire de Darius, l'empire des Achéménides, de la mer Égée à l'Indus, du Pont-Euxin à la mer Caspienne et au golfe Persique ? Ce projet n'était *grand* que par l'effort qu'il nécessitait ; il n'avait rien de génial. Jusqu'alors, l'Asie n'avait été que pillée, rançonnée, ou *livrée à la vengeance des Grecs* ; Alexandre y va chercher des territoires, plutôt que des peuples, qu'il annexe successivement, sans autre but que l'agrandissement de son empire. Le représentant de l'Europe, unique et très fort, invincible, s'enfonce en Asie, ne prévoyant pas que l'Asie va le conquérir, le retenir, et qu'il perd l'Europe, qu'il achève les Grecs, livrant le monde, hélas ! aux Romains.

Pergame et Alexandrie succéderont à Athènes ; Éphèse et Smyrne hériteront de Corinthe. Les Grecs attirés en Asie y seront généraux, gouverneurs, soldats, mercenaires, parasites, tout excepté patriotes. Les *muses se réfugieront en Sicile* ; Rhodes sera l'asile des artistes et des orateurs ; les philosophes iront discourir en Égypte ; la Science se réfugiera à Syracuse ; l'Histoire retournera en Chaldée. Aristote abandonne Athènes après y avoir vécu treize années (335-323).

Le fondateur d'Alexandrie, qui avait tracé le plan de la ville, sur le sol nu, avec des *traînées de blanche farine*, lui donne le dessin de la chlamyde macédonienne, comme si la Cité nouvelle, rivale de Tyr, pouvait avoir un rapport quelconque avec la Macédoine. Le conquérant *divin*, que les prêtres de l'Oasis sacré ont qualifié de *fils d'Ammon-Râ*, ne connaît pas l'Égypte, n'apprécie pas l'importance de sa conquête ; il occupe le delta, *la terre triangulaire du Nilos*, suivant l'expression d'Eschyle, et ne voit, au delà de Memphis, que *les arides demeures ammonides* d'Euripide, le pays *infesté de voleurs* d'Aristophane, *l'Égypte inhospitalière de Platon* ; il avait eu, de même, peur de l'Arabie, des *nomades*

*habitant les terres voisines des Éthiopiens et voyageant sur des chameaux.* Enfin, fondant Alexandrie, Alexandre la livre aux Juifs.

Ses actes, ainsi, partout, manquent de cohésion, de prévoyance ; ses moyens, diffus, variant suivant les circonstances, excluent la direction d'une pensée unique. Il sacrifie à toutes les divinités, en passant, comme il installe ou respecte toutes les formes de gouvernement. Tantôt Troyen, tantôt Grec, tantôt Hellène, finalement Asiatique, il ne favorise, il ne laisse nulle part, ni un artiste, ni un savant ; rien que des généraux qui se disputeront ses conquêtes matérielles ; et pas une seule de ces *idées* géniales qui éclairent le monde, et demeurent inextinguibles.

Alexandre croit gagner les vaincus, les séduire, les annuler, en leur donnant ce qu'ils désirent, et parce qu'il a vu, à Tyr, ce que peut dans sa résistance une cité enrichie par le commerce, il décrète des *villes commerçantes*, fonde des Alexandries partout, comme si l'enrichissement par les trafics n'exigeait pas une organisation sociale d'abord, ensuite une sécurité ? Il passe en Égypte sans la comprendre, et il en consomme la *servitude finale* ; il ne rapportera de l'Inde, du pays des Védas, que le bananier, *l'arbre à l'ombre duquel les sages se reposent en en mangeant les fruits*.

Exclusivement guerrier, Alexandre inaugure la tactique prudente, très prudente, scientifique, et il crée le bématisse, le *géomètre attaché à l'armée*, l'ingénieur militaire. En campagne, il procède par marches rapides, surprenantes, par ruses préparées, retraites feintes, préférant contourner l'obstacle que risquer une attaque de front douteuse. Il fait franchir à son armée, en deux étapes et moins de trente jours, jusqu'à 1.800 kilomètres ; au Granique, vainqueur, il ne poursuit pas la cavalerie parce que l'infanterie de l'adversaire tient encore.

Il utilise admirablement ses cavaliers, qui surveillent les côtes concurremment avec la flotte et prêtent leurs chevaux aux fantassins, s'il le faut, ainsi rapidement transportés sur le lieu de l'action. Ses éclaireurs, bien montés, ramènent des prisonniers qu'Alexandre questionne ; il veut connaître à l'avance la force et la position de son ennemi. Dans l'Inde, il fit manœuvrer savamment sa cavalerie contre Porus, rien que pour laisser à la phalange macédonienne le temps d'arriver. En marche, enfin, ses cavaliers, à une journée de distance, le garantissent contre toute surprise ; après la victoire, ils poursuivent et dispersent l'ennemi.

L'armée d'Alexandre, irrésistible, *ressemblait*, dit Léosthène, *au cyclope qui, après avoir perdu son œil, tendait çà et là ses mains, sans savoir où il allait*. Le conquérant exportait de la victoire, non de la civilisation. *La Grèce*, a écrit Aristote, *pourrait commander à toutes les nations, si elle parvenait à se trouver réunie sous un seul gouvernement* ; et Alexandre poursuit son expédition sans se soucier de l'Hellénie, oubliant les Grecs. Il ne sait pas que les Molosses, les Épirotes, les Thessaliens et les Macédoniens, ces *Grecs du nord*, avaient à l'origine le même Jupiter, et au lieu de sacrifier au dieu de Dodone, il se déclare le fils du Jupiter-Ammon. Il ne verra pas, triomphateur en Asie, derrière la Mylitta assyrienne, cette Aphrodite helléno-assyrienne, *déesse de l'élément humide et de la génération*, l'Anâhita iranienne polluée par Artaxerxès II.

Alexandre songe à fusionner les deux races, aryenne et asiatique, qui formaient le fond de son armée, par des mariages obligatoires et la création de colonies, mais il a comme la *crainte des Grecs*, et subordonne l'Aryen à l'Asiatique, n'utilisant ni les *Grecs d'Asie*, pourtant ainsi qualifiés par Hérodote, ni les Briges,

Grecs véritables, Macédoniens devenus Phrygiens ; ni les Aryas-Bactriens, si purs encore ; ni les Iraniens, ni les Arméniens, *filis de Théogorma, filis de Japhet, petits-fils de Noé* ; ni les Celtes, ni les Scythes, parlant une langue aryenne. Il ignore Zoroastre, comprend mal Homère, détrône Ormuzd, ne voit pas Indra, reste *filis de l'Ammon africain*, se livre aux divinités asiatiques, se soumet aux prêtres de Chaldée, ces empoisonneurs, dans toutes les acceptions du mot.

Ayant, en Asie, *violemment mêlé les populations*, Alexandre les corrompt toutes, comme un architecte qui jetterait au hasard, dans les fondations de son monument, des matériaux de toutes sortes, inagglomérables ; de même qu'en sacrifiant à tous les dieux, Jupiter, Melkarth, Jéhovah et Mithra, il les diminue tous. C'est alors qu'apparaît le Bacchus nouveau, monté sur un char que traînent la panthère, le taureau bachique et le griffon de l'Apollon-Soleil. Alexandre n'a que la *notion* des choses grandes, du passé grec, une connaissance superficielle des traditions. L'édition d'Homère qu'il a emportée n'est qu'une mauvaise copie ; il ne se souvient guère que d'Achille. Assis sur le trône de Philippe, il laisse partir Aristote, qui va fonder le Lycée à Athènes.

Les largesses inouïes d'Alexandre à son avènement ; l'énergie extraordinaire de ses premiers actes ; son attitude résolue, presque insultante, devant les prétentions de l'aristocratie macédonienne ; sa magnanimité après ses victoires ; son courage personnel, surtout sa présence au premier rang de l'armée, dans les marches longues et pénibles ; le zèle avec lequel il s'instruisait de tout, questionnait, *accumulait les renseignements* pendant les campagnes, donnaient de la confiance aux troupes, lui valaient une réelle popularité. Ceux qui l'approchaient l'admiraient moins : *les Macédoniens se réjouirent de sa mort*.

Alexandre était beau. Ses traits réguliers, sa peau *d'or*, son teint *vermeil*, son nez droit, ses grands yeux, son regard vif, ses cheveux *blonds et bouclés*, la manière dont il portait la tête, haute, *un peu penchée sur l'épaule*, impressionnaient ceux qui le voyaient. Par des exercices continuels, il conservait à son corps, de taille moyenne, bien proportionné, une allure aisée. On citait la délicatesse de son ouïe et la force de sa voix, la blancheur de sa peau. Un clignotement des paupières dénonçait sa nervosité. Un *instinct des aventures* dominait Alexandre ; il obéissait à un *désir de marcher sur les traces d'Hercule et de Bacchus* ; il avait des impatiences et des écarts de volonté inquiétants, et de longues prudences, surtout pendant les actions guerrières, et parfois des commandements inexplicables, des *accès maladifs*, des *fureurs*. Le meurtre de Clitus et l'incendie de Persépolis, inutiles, monstrueux, avec les scènes qui suivirent, ne furent que les manifestations d'une folie latente.

L'éducation d'Alexandre, rapide, sans intervention féminine, où l'influence grecque, aryenne, n'eut pas l'occasion de s'exercer, et l'héritage hâtif d'une puissance troublante, expliquent ce mélange de prudences tenaces et de folles impétuosités qui caractérisent la vie si courte du conquérant. Alexandre ne fut pas tyrannique, au sens précis du mot, mais incapable de raisonnement, de méditation, de prévoyance. Le danger seul, qu'il s'exagérait par crainte d'un insuccès, quelque mince qu'il fût, le rendait cependant attentif, calculateur, intelligent. Pendant la bataille, emporté, il devenait héroïque. L'intérêt de sa personnalité le guidait complètement. Sa monnaie, à son effigie, répand son image partout.

Alexandre devint cruel quand ses facultés s'affaiblirent. Jusqu'alors, ses violences avaient été exceptionnelles, probablement dues à des conseils perfides, donnés au moment où le *soldat victorieux*, ivre de vin, énervé, condamnait ou frappait

lui-même ses victimes. Dans les mains des prêtres de Chaldée, Alexandre devint vite superstitieux ; il mourut fou, divinisé, à Babylone.

L'œuvre d'Alexandre *le Grand* resta comme un exemple de ce que l'homme pouvait réaliser. La légende s'empara de ce triomphateur. Des fables intéressées, — les unes imaginées par les récitants, pour le seul plaisir de conter ; les autres, conçues pour justifier des ambitions, — firent d'Alexandre, promptement, un héros miraculeux. L'idée de transporter les frontières de l'Europe jusqu'au Gange n'aurait été vraiment grande, *que si Alexandre avait connu l'Inde avant son expédition*, a remarqué Montesquieu.

Si *l'esprit grec* se répandit en Asie, c'est que les mercenaires du conquérant se trouvaient être, en nombre, de nationalité hellénique ; ce n'est pas au choix d'Alexandre que l'Égypte, la Syrie et la Phrygie durent les Ptolémée, les Laomédon et les Antigone, ces Grecs. Si les médailles bactriennes, qui recevront des inscriptions chinoises d'ailleurs, sont des œuvres d'art, c'est qu'il y avait des artistes grecs à la suite des armées d'Alexandre ; ce n'est pas lui qui les emmena avec une intention. Si les soies de Chine, recherchées des Hellènes, inaugurèrent un trafic entre l'Europe et l'extrême Asie, c'est que des Grecs surent apprécier l'industrie chinoise ; ce n'est pas Alexandre qui en prévint le développement. Si, enfin, le contact de la Grèce de Phidias et de l'Iran de Zoroastre, et aussi, un peu, de l'Inde des Rishis védiques, prépara l'avènement du Christianisme, ce n'est pas Alexandre, finalement prisonnier des Juifs, qui valut à l'Europe cette émancipation. Alexandre trahit l'Europe en l'abandonnant tout à fait, en s'abaissant à la dignité de souverain asiatique, de dieu babylonien ; en livrant le monde, en définitive, aux brigands de Rome.

L'armée d'Alexandre, presque grecque, plus grande que son chef, disséminée en Asie par son maître victorieux, y apporta son esprit, y laissa sa marque. Depuis Palmyre jusqu'en Bactriane, de véritables cités helléniques vécurent de la vie grecque, et la réputation des Grecs, donnant *une haute idée de l'Europe*, se répandit en Orient. Le nom de Néarque, le *chef de la flotte macédonienne*, et celui d'Onésicrite, le *chef des pilotes*, restèrent illustres dans l'Inde longtemps. Les princes de l'Asie centrale, pour s'élever, se donnèrent comme des descendants d'Alexandre le Grand, — Sekander Philkus, — et le qualificatif resta.

Dans la confusion des peuples et des idées qui résulta, en Asie, bien plus des groupes formés par les débris de l'armée grecque, lasse, désillusionnée, cessant de combattre, que de la marche triomphale du conquérant, l'influence aryenne implanta, parmi les Asiatiques, la passion de la libre pensée, l'exercice du droit individuel, le plaisir de la curiosité instructive, le goût de l'indépendance. Chose remarquable, les Grecs se sentaient plus Grecs, plus libres, plus *chez soi* presque, maintenant, en Asie qu'en Hellénie.

Athènes, déchue, avait ses inquisiteurs, — Socrate en était mort, — tandis que les Attale et les Ptolémée, par leur libéralisme, la largeur de leurs vues et leur bienveillance *sans limites*, attiraient les penseurs, les favorisaient. Jusqu'en Phénicie, l'impression hellénique donna ses fruits ; l'épigraphie phénicienne ne date réellement que de cette époque. Chassées de l'Olympe, les divinités grecques se réfugiaient en Asie. Eschyle avait prévu cet exode : *Allez, anciens dieux, allez dans d'autres pays, là où les têtes tombent, où la justice crève les yeux, où le fer tarit dans sa source le germe des générations, où tout est jonché de supplices et de membres pantelants. Les cris aigus des lapidés, les lamentations sans fin des malheureux cloués au pal, voilà vos orgies, vos airs de*

*fête, vos voluptés à vous, misérables rebuts des immortels !* Le grand tragique avait prononcé la condamnation d'Alexandre.

Et les hommes avaient suivi les dieux ; comme si l'Europe, comme si les Aryens, venus de l'Orient, descendus du plateau de Pamire, et n'ayant marché jusqu'alors que vers l'Ouest, pouvaient impunément rétrograder, *retourner en Asie ?* L'Asie ressaisissait sa proie ; elle vengeait Xerxès, elle humiliait l'Europe en absorbant, en déshonorant le héros légendaire des Macédoniens, des Européens. Forcé d'abdiquer à Babylone, Alexandre, ivre, saturé d'omnipotence, était tombé dans la boue puante de Chaldée. Si bien, que la Rome naissante, guerrière, seule force européenne debout, et dont on connaissait les ambitions, était comprise maintenant dans l'ensemble des *choses* que les souverains asiatiques, que *les successeurs d'Alexandre*, effrontément, convoitaient.

## CHAPITRE XI

DE 336 A 272 Av. J.-C. - Fin de la Grèce. - Démosthène et Alexandre. - Phocion et Démade. - Lycurgue. - Sparte contre les Macédoniens. - Eschine et Démosthène : le Procès de la Couronne. - Arpale à Athènes. - Condamnation et mort de Démosthène. - Guerre lamiaque. - Mort de Phocion. - Invasion de Gaulois. - Pyrrhus, roi d'Épire. - Les Épirotes. - Pyrrhus en Italie et en Sicile. - Triomphe de Curius Dentatus. - Mort de Pyrrhus.

ATHÈNES a sa large part de responsabilité dans l'erreur, dans l'effondrement d'Alexandre. Le fils de Philippe, comme son père, voulait être le *chef des Grecs*, vaincre pour la gloire des Athéniens ; les Athéniens, sous le joug de Démosthène, non seulement repoussèrent leur *généralissime*, mais encore lui préférèrent le Roi des rois ? A la mort de Philippe, Démosthène avait trompé les Hellènes, en leur promettant l'indépendance, en leur affirmant l'incapacité du nouveau roi de Macédoine, tandis qu'il négociait, contre ce roi, une alliance avec les Perses. Alexandre, prévenu de cette négociation, méprisa Démosthène et les Athéniens. L'Hellénie, cependant, était une province macédonienne. *Les affaires des Grecs*, dit Aristote, *sont dans les mains du roi*.

Les réunions helléniques, à Corinthe, de pure forme, se terminaient toujours à l'avantage des Macédoniens. Parmi les villes grecques, Athènes seule, grâce à l'activité de sa *vie municipale*, conservait une apparence de liberté. Démosthène, plusieurs fois, se moqua des Athéniens s'occupant *de leurs rues et de leurs fontaines*, et *du blanchiment de leurs créneaux*, au lieu de se consacrer exclusivement à *lui*, à sa politique, à ses manifestations oratoires. A ce moment, en effet, privés de sujets politiques, — la peur d'Alexandre ne permettant guère que des intrigues, — les orateurs soutenaient, devant le peuple, d'interminables débats, en des procès de peu d'importance, imaginant même des causes pour les soutenir ou les défendre. Lycurgue, alors, gérait sagement les finances d'Athènes, bien appauvrie. Les Phéniciens exploitaient la *mer grecque*, et les trafics déperissaient.

Démosthène ne cherchait encore qu'à s'entendre avec Darius, lorsque la victoire retentissante d'Alexandre à Issus, la fuite du Roi des rois, la soumission de Tyr et de Gaza, vinrent lui imposer le silence et l'inaction. La victoire d'Arbèles ruina le dernier projet de Démosthène. L'ancienne Thèbes, réduite à la forteresse de la Cadmée, avait sa garnison de Macédoniens ; les deux cités rebâties, Platée et Orchomène, se montraient dévouées à Antipater ; et les Athéniens, qui n'allaient plus recevoir *l'argent des Perses*, eurent, pour la première fois peut-être, l'impression de leur abaissement.

Les deux seuls *hommes de guerre* d'Athènes, Épialte et Charidème, se trouvaient en Asie, au service de Darius. Lycurgue et Démosthène étaient silencieux, découragés, impuissants, accablés. Phocion et Démade, maîtres des Athéniens, pacifiques, avaient envoyé des trirèmes à Alexandre. L'honnêteté de Phocion, incontestable, et qui le protégeait, couvrait aussi Démade, dont les *habitudes extravagantes*, le caractère et les mœurs, étaient supportés par le peuple en considération de son grand talent d'orateur. Démade, d'ailleurs, n'était que le type, plus accentué, de l'Athénien dégénéré, *frivole, sans conscience, plein d'esprit naturel et fécond en ressources*. Les vives réparties de Démade

étaient célèbres ; sa parole, vibrante, entraînait, et il exerçait une grande influence. Après Chéronée, ce fut Démade que Philippe choisit pour traiter avec les Athéniens. Un jour, il offrit d'aller *apaiser la fureur d'Alexandre*, si on lui donnait cinq talents.

Lycurgue administrait bien la cité perdue. Pendant douze années, et par des lois sévères, il sut défendre le trésor public, en conservant une flotte de 400 trirèmes. Il fit élever trois statues de bronze *aux trois grands tragiques*, et décréta que leurs œuvres seraient déposées aux archives nationales. Lycurgue était venu trop tard. Les derniers Athéniens l'estimaient, le craignaient un peu, mais ne lui accordaient pas tout à fait leur confiance. Cependant Lycurgue soutenait la politique détestable de Démosthène ; et sans ce soutien, peut-être Démosthène aurait-il moins facilement conduit les Athéniens ? Les victoires successives d'Alexandre frappèrent Lycurgue autant que Démosthène ; ils disparurent, *évitant avec le plus grand soin de ne rien faire qui pût susceptibiliser le conquérant victorieux* ; et les Athéniens furent gouvernés par Phocion et Démade.

Les Spartiates, n'entendant plus parler Démosthène, voulurent s'imposer à l'Hellénie. Ils n'avaient pas figuré au Congrès de Corinthe, d'où Philippe était sorti *généralissime des Grecs*, et ils ne s'étaient compromis d'aucune manière envers Alexandre, qui les traitait d'ailleurs toujours en ennemis, les excluant de ses libéralités. Ils s'entendirent avec le chef de la flotte perse devant Chios, pour agir contre le roi de Macédoine. Malgré la victoire d'Alexandre à Issus, les Lacédémoniens, *qui avaient reçu des Perses 30 talents et 10 trirèmes*, commencèrent les hostilités, en prenant l'île de Crète et en soulevant le Péloponnèse.

Le roi de Sparte, Agis, put croire au succès : Des soldats et des chefs accouraient d'Asie pour se placer sous son commandement ; le gouverneur de la Thrace macédonienne, Memnon, se révoltait ; son armée comptait déjà 20.000 hommes et 2.000 chevaux ; et sa première action, enfin, contre Mégalopolis, fut une victoire. Athènes, appelée à se joindre aux Spartiates, hésita. Phocion et Démade dirent que la cité était *trop pauvre* pour intervenir. Démosthène, questionné, ne répondit rien. Mais Sparte perdit bien vite toute illusion. Antipater, accouru de Macédoine, dégage Mégalopolis, arrive en Arcadie, écrase les Lacédémoniens. Le roi Agis meurt. Sparte disparaît, comme avait disparu Thèbes.

L'effacement systématique de Démosthène, et quelques incidents où sa lâcheté apparut, lui suscitèrent des ennemis actifs. On résolut de le ruiner, de le perdre, de le *déshonorer*. Eschine ouvrit un grand procès contre Ktésiphon, qui avait proposé (337-336) de décerner une couronne à Démosthène, parce qu'il avait réparé les murs d'Athènes à ses frais. Eschine prétendait que la proposition était deux fois illégale, en soi d'abord, ensuite parce qu'elle avait été formulée au théâtre. De cette puérilité résulta la plus grande *lutte* qui eût jamais passionné les Athéniens : *Je vais*, dira Cicéron, se disposant à raconter la joute oratoire de Démosthène et d'Eschine, le Procès de la couronne, — *je vais mettre en scène les deux gladiateurs les plus célèbres*. Le mot est absolument exact ; ce fût un véritable pugilat. *Toute la Grèce*, continue Cicéron, *accourut à ce jugement, car que pourrait-on voir ou entendre de plus beau que cette lutte des deux plus grands orateurs déployant, dans une cause aussi importante, toutes les ressources du génie et toute la chaleur de leur haine*. Le procès dura six ans, avec des alternatives diverses, suivant les circonstances.

Eschine qualifiait de *corrompue, perfide, lâche et ruineuse pour la cité*, la politique de Démosthène, appuyant de faits précis l'accusation. La défense de Démosthène, désespérée, magnifique, émouvante, nous a valu un chef-d'œuvre de rhétorique. Un argument domine le procès, et cette défense, seule, devant l'histoire, oblige à suspendre la condamnation de l'homme d'État : *Qu'une domination étrangère ait été imposée à la Grèce, c'est une calamité accablante ; mais si elle l'avait été sans une énergique résistance de la part d'Athènes, à cette calamité se serait ajouté le déshonneur*. Il reste à dire, cependant, que la domination de Philippe n'aurait pas été, si Démosthène l'avait voulu, une domination étrangère.

L'acquiescement de Démosthène et de Ktésiphon valurent deux *triumphes* à l'orateur vengé. Eschine, condamné à une amende de 1.000 drachmes, ne pouvant la payer, s'enfuit à Rhodes, *y attendre le retour d'Alexandre, son protecteur* ? La mort d'Alexandre fait un tel événement, qu'il n'est plus possible dès lors de suivre Eschine définitivement ruiné. On le retrouve, semble-t-il, dans la Thèbes reconstruite, apprenant à des élèves l'art de la rhétorique, et leur donnant comme modèle la harangue même par laquelle Démosthène l'avait battu, disant à ses auditeurs émerveillés : *Que serait-ce, si vous eussiez entendu le monstre !*

Les ennemis de Démosthène, implacables, ne cessaient de le poursuivre. Un nouveau procès lui fut intenté (324), autrement grave que le Procès de la couronne. Le satrape de Babylone et de Syrie, Arpale (Harpalos), était venu en Hellénie, *avec un trésor considérable et 5.000 soldats*, écrit Diodore. Exubérant, excentrique, Arpale distribuait *de l'or et du blé* aux Athéniens, *parlait inconsidérément*, promettait de nombreux alliés, achetait des partisans, excitait les Hellènes à la révolte. Hypéride, rival de Démosthène, soutenait Arpale ; Phocion et Démosthène résistaient à l'entraînement. Le peuple ne se prononçait pas. Antipater réclame Arpale aux Athéniens, comme agitateur et comme traître ; Phocion et Démosthène refusent de le livrer, mais le privent ouvertement de ses moyens d'action, le dépouillent, déclarant s'en remettre ensuite à la décision d'Alexandre.

Démosthène, qui avait proposé les décrets par lesquels Arpale avait été mis *dans l'impossibilité de nuire*, fut accusé par Hypéride de *connivence avec le roi de Macédoine*. Arpale, parti, était allé mourir en Crète, assassiné. Le trésor du satrape, confisqué au profit du trésor athénien, s'éleva, *compté*, à 300 talents, mais Démosthène ayant dit un jour, publiquement, dans une harangue, qu'Arpale possédait à Athènes 700 talents, on l'accusa d'avoir détourné une partie de *l'or d'Arpale*.

Dix accusateurs publics soutinrent la culpabilité de Démosthène. Au fond, le peuple ne pardonnait pas à l'orateur le départ et la mort d'Arpale. Privé des excentriques et continuelles libéralités du satrape, le peuple condamna *l'accusé*, — 1.500 juges siégeant, — à payer une amende de 50 talents. Insolvable, jeté en prison, Démosthène parvint à s'évader ; il se réfugia en Péloponnèse. Il errait sur la plage de Trézène, lorsque la mort d'Alexandre lui fut annoncée.

Alexandre mort, Athènes envoya des délégués à toutes les villes grecques, proposant une ligue contre les Macédoniens. Démosthène courut se joindre à la députation. Les Athéniens, *cassant le décret d'exil*, reçurent l'orateur, prirent les armes. Antipater subit d'abord une défaite en Thessalie, à Lamia (322), mais il battit à son tour les Grecs, à Cranon, tandis que la flotte *royale* détruisait la flotte athénienne. Antipater, victorieux, exigea l'installation d'une garnison

macédonienne à Athènes, à Munychie, le paiement d'une indemnité et la tête de Démosthène. Démosthène se réfugia dans un temple de l'île de Calaurie, et pour échapper à l'inévitable vengeance d'Antipater, s'empoisonna.

Phocion, qui avait mené quarante-cinq fois les Athéniens à la bataille, dont le pessimisme éclairé, tout de bon sens, et dont l'éloquence loyale, *rude, âpre et forte*, n'avait pu rien obtenir des Athéniens, *eut le même sort que Démosthène*, dit laconiquement l'histoire. Le vieillard, — il avait quatre-vingts ans, — condamné à mort, fut exécuté ; son cadavre ayant été *jeté ignominieusement hors de l'Attique*, pas un seul Athénien ne se souvint des services rendus. La dépouille de Phocion, transportée à Éleusis, fut brûlée finalement sur un bûcher *allumé avec du feu de Mégare*. Une femme en recueillit les cendres *dans sa maison*.

Complètement subjugués, démoralisés, finis, les Athéniens assistèrent aux luttes sanglantes de ceux qui se disputaient l'Hellénie (322-311), acceptant les maîtres que le hasard des batailles leur donnait : Démétrius de Phalère, lorsque Cassandre l'emporta ; Démétrius Poliorcète, lorsque Antigone fut victorieux. Antigone et son fils Poliorcète rétablirent la démocratie à Athènes, qui institua des jeux en leur honneur, leur dressa des autels, leur offrit des sacrifices, comme aux divinités.

Une invasion de Gaulois, — de ces mêmes Celtes, terribles, *inaccessibles aux terreurs religieuses*, qui avaient épouvanté les Romains, — vint secouer les Hellènes *endormis*. Quittant les bords du Danube, où ils s'étaient augmentés, depuis trois siècles, d'émigrants nombreux arrivés de la Gaule, ils venaient de battre les Macédoniens, de prendre et d'égorger le roi, de dévaster le pays *effroyablement*, de ravager la Thessalie, au nombre de 150.000 fantassins et 20.000 cavaliers. Réunis aux Thermopyles, les Hellènes, — à l'exception des Péloponnésiens, s'abstenant, — s'étaient coalisés pour résister à l'invasion. Athènes n'avait pu fournir que 1.000 hoplites et 600 cavaliers ; mais toute sa flotte occupait le golfe Lamiaque. L'Athénien Callippos commandait les Grecs. D'abord repoussés, les Gaulois *passèrent par le sentier de Xerxès* et s'en furent piller le temple de Delphes.

Delphes se défendit bien. Repoussés du *pays difficile* qu'ils envahissaient, leur principal chef ayant été blessé, privés de maître, subissant dès lors ce *découragement affolé* qui est la réaction caractéristique de la fougue celtique, les Gaulois exécutèrent une retraite désastreuse (278). Les prêtres de l'Apollon delphique rééditèrent les récits fabuleux, anciens, de la divinité se défendant elle-même, à *coups de foudre* et de tremblements de terre ; on raconta les manifestations miraculeuses par lesquelles le *lieu sacré* venait d'être sauvé de nouveau. Les Gaulois errèrent en Thrace, et ils passèrent en Asie Mineure, où pendant près d'un siècle ils furent *l'effroi* des Asiatiques.

L'exemple de la rapidité avec laquelle les Gaulois avaient eu raison de la Macédoine, excita Pyrrhus, roi d'Épire, dont l'ambition s'exaltait. Se donnant comme héritier d'Hercule par sa mère, et d'Achille par son père, prouvant son origine à l'aide de prodiges incontestables, — prétention que Plutarque nous a transmise ; — très brave, s'étant distingué à Ipsus, où sa *jeunesse de quinze ans* s'était montrée héroïque ; dépossédé de son royaume, Pyrrhus ne l'avait repris que secouru par le maître de l'Égypte et à la condition qu'il partagerait le *pouvoir royal* avec son compétiteur. Pyrrhus s'assura *toute la couronne* en faisant égorger son associé dans un festin (295) ; et six ans après (289) il prenait la

Macédoine, la *superbe Macédoine*, à Démétrius Poliorcète, qui venait d'ailleurs de l'enlever à un fils de Cassandre.

Lysimaque, roi de Thrace, chasse Pyrrhus de la Macédoine. Le roi d'Épire, regrettant son expédition en Macédoine, doutant de la possibilité de conquérir la *riche Asie*, de *recommencer Alexandre*, désillusionné, troublé, et cependant actif, ayant conscience de sa valeur personnelle, ne sachant de quel côté diriger ses vues, comment utiliser son ardeur et sa force, entendit les Tarentins qui l'appelaient en Italie, pour les défendre contre Rome, lui promettant de faciles conquêtes, de très glorieux et très lucratifs résultats.

Après ses premières victoires en Macédoine, Pyrrhus avait dédié au Jupiter de Dodone, à l'Indra grec, les *boucliers pris aux Macédoniens*, et son ex-voto avait accusé Alexandre d'avoir voulu *l'esclavage des Hellènes* ; il s'était ainsi placé, d'instinct, dans la parfaite tradition aryenne. Après Philippe, un roi d'Épire était suffisamment qualifié pour réaliser cette *union des Grecs* que l'entêtement aveugle de Démosthène avait empêchée, constituer la Grèce véritable, entière, y absorber l'Hellénie, revenir à l'aryanisme européen total. L'Épire, pleine d'Aryens, était Grecque ; car la frontière de la Grèce conventionnelle, tracée en Acarnanie, au golfe d'Arta, est une erreur. Du cap Sunium jusqu'en Thessalie, jusqu'en Albanie, et en Monténégro, c'est toujours la Grèce, le même esprit aryen, le même fond de croyances, la même crainte délicate des *nymphes perfides*, la même peur des vampires, les mêmes superstitions, les mêmes faiblesses, avec des héroïsmes semblables et d'identiques dévouements.

Les Grecs de Tarente venaient donc de détruire une partie de l'escadre que le Sénat de Rome avait envoyée pour délivrer Thurium, prise, et les Tarentins, ameutés par un démagogue, venaient d'insulter les ambassadeurs Romains venus pour demander de simples explications. Bientôt inquiets de leur audace, justement effrayés des conséquences de leur attitude, les Tarentins avaient appelé Pyrrhus à leur secours.

Aussi imprudents envers le roi d'Épire qu'ils l'avaient été avec Rome, les Tarentins s'étaient engagés à fournir au roi d'Épire ce qu'ils savaient ne pas avoir, c'est-à-dire 350.000 fantassins et 20.000 chevaux. Pyrrhus, trompé, passa la mer d'Ionie au moment où les Gaulois envahissaient la Grèce. Une tempête dispersa ses vaisseaux de transport ; il débarqua cependant en Italie, avec 25.000 soldats et 20 éléphants.

Arrivé à Tarente, étonné de la vie des Tarentins, Pyrrhus ordonna la fermeture des théâtres et des bains, arma les habitants de la cité, qu'il traita comme des mercenaires, les exerçant au « métier des armes ». Les Tarentins avaient cru que Pyrrhus ne leur demanderait rien, se battrait pour eux et les délivrerait de la menace romaine. Beaucoup de Grecs quittèrent Tarente. Le roi d'Épire, édifié, offrit au Sénat romain de *négocier*. Rome, instruite, refusa tous pourparlers. Pyrrhus ne pouvait plus éviter la guerre qu'il redoutait.

A Héraclée (280), l'armée romaine fut défaite, les éléphants ayant épouvanté les légionnaires, dont 15.000 périrent. Pyrrhus avait perdu 13.000 hommes. Les Gréco-Italiotes du sud, enthousiastes, trompés par ce succès, ouvrirent les portes de leurs cités au roi d'Épire. Les habitants de Rhégium lui firent connaître qu'ils venaient de massacrer leur garnison romaine. Des Lucaniens et des Samnites accoururent, ainsi que des Brutiens. Mais Pyrrhus, qui connaissait maintenant les Italiens du sud, et qui venait de perdre ses meilleures troupes, se rendait exactement compte de sa position très critique, entendait profiter de son

succès pour s'assurer une retraite honorable. Il offrit la paix au Sénat, de nouveau, en se donnant les apparences d'un vainqueur sûr de sa force, en réclamant des conditions qui, par leur énoncé même, témoignaient de sa confiance : Tarente sera libre, *ainsi que tous les Grecs d'Italie* ; les terres prises aux Samnites, aux Lucaniens et aux Brutiens leur seront restituées ; en échange, Pyrrhus rendra les prisonniers romains, sera l'allié de Rome.

Cette attitude de Pyrrhus, l'intelligence exacte qu'il eut de sa situation, le sang-froid qu'il conserva en de telles occurrences, font le plus grand honneur à son caractère. Il était impossible d'être à la fois plus politique, plus avisé, plus habile et plus grand que ne le fut le roi d'Épire en cette circonstance. Il ne demandait rien pour lui ; il mettait sa valeur et sa force à la disposition du Sénat romain, pourvu que le Sénat restituât ses conquêtes, qu'il reconnût aux peuples subjugués leur droit à l'indépendance. Pyrrhus envoya à Rome, pour négocier ces conditions, Cinéas, *avec des présents pour les sénateurs et pour leurs femmes*. Le Sénat aurait accepté cette paix, si le vieil Appius, indigné, ressentant trop l'humiliation, voulant relever Rome abaissée, n'eût demandé qu'avant de rien négocier Pyrrhus quittât l'Italie. Cinéas lui-même subit l'émotion de ce vieillard intervenant pour éviter une honte. Le Sénat n'osa pas conclure.

Pyrrhus ne pouvait pas attendre que les Romains connussent sa véritable situation, ses inquiétudes, l'audace de ses propositions. Il marcha sur Rome, résolument. En vue de la cité, le roi d'Épire s'arrêta, pour camper et attendre la bataille. Rome ne bougeait pas. Pas un guerrier hors de la ville ; pas la moindre manifestation d'hostilité ; un silence effrayant derrière les murs ; une inaction déconcertante. Pyrrhus, intimidé à son tour, n'osait pas s'avancer.

Voici que du sud arrive Lœvinus, — ayant évité Capoue et Naples, en les couvrant toutefois, — qui venait évidemment placer le camp de Pyrrhus entre les légions impatientes et Rome silencieuse. A l'approche de Lœvinus les Romains enfin s'agitèrent ; c'était donc l'exécution d'un plan arrêté ? Le Sénat venait de faire la paix avec les Étrusques et l'armée de Coruncanus, libre, revenait. Dans Rome, tous les Romains étaient en armes. Par un prodige d'habileté, Pyrrhus échappe au piège ; descend hiverner à Tarente, avec ses troupes non inquiétées.

Pyrrhus refusa de *vendre* au Sénat les prisonniers romains qu'il avait faits, presque tous cavaliers (280). Au printemps, il assiégea Asculum, battit les Romains encore une fois, brillamment, mais perdant encore beaucoup de soldats, ses meilleurs. Ce succès, toutefois, lui permettant d'être généreux sans qu'on pût l'accuser de faiblesse, Pyrrhus renvoya sans rançon les prisonniers, qui le gênaient d'ailleurs, et voyaient trop, peut-être, ses embarras.

Laissant des forces suffisantes à Tarente et à Locres, Pyrrhus passe en Sicile, où les Grecs, qui luttèrent contre les Mamertins et les Carthaginois l'appelaient. Les Carthaginois assiégeaient Syracuse. Pyrrhus force le blocus de Syracuse et poursuit les vaincus jusqu'à Lilybée, où l'ennemi lui résiste, en forces. Pressentant une longue guerre, le roi d'Épire retourne en Italie (275), laissant inachevée sa glorieuse entreprise en Sicile. Pyrrhus manifestait partout, en toutes circonstances, et au plus haut degré, les qualités et les défauts de la race aryenne. Très intelligent, très dévoué, ardent, irréfléchi, imprudent, il disposait d'une activité d'esprit et d'une richesse de ressources extraordinaires lorsqu'il lui fallait agir, ou se dégager, ou réparer une erreur, ou utiliser une faute ; mais il manquait d'attention préalable, de persévérance ensuite ; ne savait ni examiner avec patience les conditions des situations qu'il acceptait, ni profiter de ses succès quand il les avait obtenus.

En passant le détroit, Pyrrhus subit une défaite ; la flotte carthaginoise s'empara de son trésor de guerre. Lorsqu'il descendit en Italie, il trouva devant lui, l'ayant devancé, les Mamertins qu'il avait battus en Sicile. Sans hésitation, menant personnellement la bataille, à la tête des troupes, Pyrrhus passa littéralement au travers des Mamertins. Arrivé à Locres, plein de gloire, mais sans argent, Pyrrhus paya ses mercenaires avec le trésor du temple de Proserpine.

Curius Dentatus l'attendait à Bénévent, avec une armée solide, instruite, commandée par des officiers qui connaissaient bien maintenant leur adversaire. Pyrrhus mit en ligne ses éléphants ; mais les légionnaires n'avaient plus peur des *bœufs de Lucanie*, qu'ils accablèrent d'une *pluie de traits*, de *brandons en feu*. La victoire resta aux Romains, complète. Le camp de Pyrrhus, enlevé, pris, *étudié*, émerveilla les vainqueurs (275), par la correction de son ordonnance, la logique raisonnée de son installation, l'utilisation pratique des *forces*. Cette leçon valut aux Romains une nouvelle et très grande supériorité militaire.

Curius, admis au triomphe, parut à Rome sur un char que traînaient quatre éléphants. Des ambassadeurs envoyés par Ptolémée Philadelphie félicitèrent le Sénat.

Pyrrhus, laissant Milon à Tarente, revint en Épire, avec 8.000 hommes seulement. Il prendra la couronne de Macédoine, sans en avoir réellement conquis le droit, à Antigone Gomatas, et s'en ira mourir *misérablement* en Hellénie, à l'attaque d'Argos (272), se compromettant, avec une étonnante légèreté, dans les intrigues inextricables qui mettaient aux prises les derniers Grecs. La mort de Pyrrhus rendit la Macédoine à Antigone Gomatas. Divinisé sur sa propre monnaie, ce *dieu-taureau* y fit représenter sa tête étrange, au menton proéminent, au nez retroussé, avec deux cornes au front. Antigone dominera les Hellènes.

Les *qualités brillantes* de Pyrrhus ne l'avaient pas emporté sur ses défauts ; son imprévoyance, et surtout la mobilité de son esprit le perdirent. Il n'utilisa pas, comme il aurait dû, sa merveilleuse éducation. Chef incontesté, très populaire, de la *nation belliqueuse des Épirotes* ; surexcité, comme tous à ce moment, par le roman d'Alexandre ; se souvenant de cette parole d'Antigone : *Pyrrhus sera un grand capitaine*, le roi d'Épire rêvait de conquêtes, mais sans savoir quels ennemis il provoquerait.

Dévoré d'activité, *estimant*, écrira Plutarque, *que s'il ne faisait du mal à quelqu'un ou que quelqu'un ne lui en fait, il ne saurait à quoi passer son temps*, Pyrrhus entreprend des expéditions qu'il conduit bien, qu'il n'achève jamais. Excellent stratège, politicien très avisé, il ne sait tirer parti, ni de ses victoires, ni de ses succès diplomatiques. Sa phalange est superbe ; son armée, faite d'éléments divers, — Épirotes, Grecs, Illyriens et Gaulois *avides, impérieux, ardents au combat et au pillage*, — est toute dans sa main, et cependant il ne la nationalise pas ; il reste, jusqu'à la fin, plutôt chef de mercenaires que roi conquérant.

Son expédition en Italie ne s'explique, réellement, que parce qu'il *avait besoin d'une guerre au moment où les Tarentins eurent besoin d'une armée*. Son irréflexion fit qu'il pilla la Macédoine, qu'il convoitait, pour payer ses soldats, ruinant ainsi sa conquête à l'avance, et qu'il commit un sacrilège en Italie pour conserver ses mercenaires en se diminuant à leurs yeux. Cicéron loue avec raison sa probité.

Les Romains apprirent de Pyrrhus, en le combattant, l'art innové de la stratégie savante, mathématique, et surtout de la formation des camps. Le roi d'Épire avait la pleine conscience de sa valeur militaire ; il écrivit un livre sur *l'art des combats*. Annibal le placera, comme capitaine, immédiatement après Alexandre. Très fiers de l'avoir vaincu, les Romains contribuèrent à l'élever ; ils l'acceptèrent comme descendant d'Hercule et d'Achille, afin de montrer aux peuples combien la victoire des légionnaires méritait l'attention.

Le Sénat avait appris, en se mesurant avec Pyrrhus, que de l'autre côté de l'Adriatique il existait des princes et des guerriers dont il fallait se préoccuper.

## CHAPITRE XII

DE 272 A 264 AV. J.-C. - Rome condamnée à la guerre. - La Sicile et Carthage. - L'Italie domptée. - Fin de l'Étrurie. - Le nord de l'Afrique : la Cyrénaïque, la vallée du Catabathmon, la Numidie, la Mauritanie. - Libyens et Carthaginois. - Marseille, Corse et Sardaigne. - L'Atlantique. - Iles Britanniques et côte occidentale d'Afrique. - Magon, Asdrubal et Amilcar.

ROME ne pouvait exister, après Alexandre et après Pyrrhus, — chaque capitaine heureux devant rêver la domination du monde, — qu'à la condition de détruire toute force naissante, d'annuler toute puissance acquise. Les Romains se trouvaient condamnés à la guerre perpétuelle. L'Asie, récemment partagée, n'avait que des satrapes impuissants qui se jalouaient, et l'Hellénie était agonisante ; mais il y avait, chez les Asiatiques et chez les Hellènes, des richesses matérielles et des *peuples* qu'il ne fallait pas dédaigner. Ces Grecs, maintenant accablés, avaient été des mercenaires invincibles ; Athènes représentait une civilisation supérieure à la civilisation des Étrusques, prise telle quelle par les premiers Romains, bien lourde, bien grossière, insuffisante au moins à l'aristocratie des patriciens, si désireux de jouir avec intelligence de leurs richesses et de leur pouvoir. Il fallait aux Romains une sécurité définitive et une civilisation nouvelle.

Rome prendra le Sud de l'Italie (272-267) ; et très forte, trop forte, embarrassée de ses armées, elle subira, comme Athènes jadis, l'irrésistible tentation de la Sicile ; et elle verra alors, en face d'elle, de l'autre côté de la Méditerranée, Carthage, dont les Romains ne pourront admettre la rivalité, pas plus que les Athéniens ne purent laisser dans leurs eaux, maîtres de la mer, les navigateurs de Phénicie.

Après le départ de Pyrrhus, les hostilités continuèrent chez les Italiotes du sud. Papirius Cursor et Sp. Carvilius en finirent avec les Samnites et les Lucaniens. Tarente se donna à Milon (272), qui démolit ses murailles, lui prit toutes ses armes et tous ses vaisseaux. A Rhegium, qu'il fallut enlever (271), la décapitation de 300 légionnaires révoltés terrifia les Italiotes. Le Sénat, maintenant, procédait avec cruauté, à la manière des despotes asiatiques. Les Picenins, les Sarsinates, les Salentins, les Messapiens et les Ombriens se tinrent à *la discrétion* du Sénat. Chez les Étrusques, les nobles de Vulsinii appelèrent les Romains, pour *mettre à la raison le peuple soulevé*, et la ville fut détruite ; les Romains y prirent, dit-on, plus de 2.000 statues.

Le Sénat donna bientôt la mesure de toute l'ingratitude et de toute la sottise dont il était capable. Les Étrusques, chassés de la Campanie par les Grecs, expulsés de la vallée padane par les Gaulois, reçurent le dernier coup des Romains, ne voyant pas le parti qu'ils pouvaient tirer de villes telles que Tarquinies, Cœre et Véies, prêtes à renaître, et ils abandonnèrent l'Étrurie, laissant tomber en ruines ses admirables travaux hydrauliques, les marécages envahir les champs de culture, les maremmes de Toscane se former, vite croupissantes, qu'on utilisera un jour comme *lieux de mort*. Un immense orgueil, une fierté stupide, une incommensurable infatuation, succédèrent, dans Rome, aux épouvantes qui, depuis la première invasion gauloise, tenaient en bride l'instinct sauvage des fils de Romulus. Maintenant, de plus, considérablement

enrichis par la guerre, par les récents pillages, par le sac de l'Étrurie notamment, les Romains ne doutaient de rien. Carthage les gênait ? Carthage sera détruite.

De l'Égypte aux Colonnes d'Hercule, le nord de l'Afrique s'était peuplé. La Cyrénaïque grecque y conservait le souvenir des antiques légendes, de l'achat de Cyrène (631) fait aux Libyens, où vinrent des Doriens de Sparte, des Cadméens de Thèbes, des Mysiens de Lesbos. Entre l'Égypte et Cyrène, — la Cyrène des Théréens, venus de *la mer Égée*, — se creusait la grande vallée du Catabathmon, séparant l'Afrique de la région du Nil.

Après Cyrène, vers l'occident, il y avait les deux Syrtes ; ensuite, *les autels des Philènes*, où commençait l'empire des Carthaginois ; après, les *villes puniques* ; puis les Numides ; enfin, devant l'Espagne, les Maures, la Mauritanie. Au delà des Numides, au sud de la bande maritime africaine, dans l'intérieur, les Gétules ; derrière eux, plus loin, les Éthiopiens, habitant les *contrées brûlées par les feux du soleil*. Les Romains généralisèrent ainsi, à peu près, les divisions de l'Afrique du nord. Mais ils n'y voyaient que Carthage, prospère, riche, gênante, plus à effacer qu'à conquérir, car ils ne se rendaient aucun compte de son organisation, des causes de sa richesse, et ne savaient pas son histoire.

Des Grecs, appelés par Battus II en Cyrénaïque, ayant pris aux Libyens une partie de leur territoire, menacés, s'adressèrent au pharaon Ouahprahet qui les secourut. Le chef Libyen Adicran battit les Égyptiens à Irisa, près de la fontaine de Thesté (570) ; et cette défaite coûta son trône au pharaon. Le successeur d'Ouahprahet, Ahmès, recherchant l'amitié des Grecs, épousa, en signe d'alliance, la fille de Battus, Laodicée. Les Cyrénéens grecs, aryens, forts de l'amitié des Égyptiens, tranquilles à l'est, se trouvèrent en hostilité avec leurs voisins de l'ouest, les Carthaginois, ces Asiatiques de Phénicie. La *plaine sablonneuse et toute unie* qui séparait le territoire de Carthage du territoire de Cyrène, fut le champ de bataille, continuellement ensanglanté, où de longues luttes, limais décisives, accentuant l'antagonisme, préparaient les *armées* futures, irréconciliables.

Les suspensions d'hostilités entre Cyrène et Carthage n'étaient dictées que par la nécessité de faire face à d'autres ennemis. C'est ainsi qu'une paix étant devenue désirable, il en résulta un accord, que l'hypocrisie carthaginoise accepta comme expédient. Il fut convenu que deux *députés* partiraient, l'un de Cyrène, l'autre de Carthage, et que là où ils se rencontreraient serait la frontière commune, infranchissable. Les deux frères Philènes acceptèrent la mission, se sacrifiant, car il avait été dit par les prêtres: *Les dieux n'accorderont la paix, que si les deux députés sont enterrés vivants sur le lieu même de leur rencontre*. Les deux *autels des frères Philènes* marquèrent le lieu consacré, au fond de la Grande Syrte. Carthage y gagnait le *pays des Syrtes*, devenait la maîtresse des caravanes apportant là, de l'intérieur, des esclaves, de la poudre d'or, des dents d'éléphants et des pierres précieuses, qui s'échangeaient contre des dattes, du sel, les œuvres des industries diverses que les Phéniciens exerçaient.

Les richesses des Carthaginois étonnaient et inquiétaient les Romains ; comme Alexandre, jadis, avait été surpris et troublé par les richesses de Tyr. Carthage, avec un soin jaloux, dissimulait ses relations avec l'intérieur de l'Afrique, cachait ses voies commerciales fréquentées, en éloignait les curieux, et refusait tous les intermédiaires, par crainte des trahisons. Voués à cette exploitation commerciale entourée de mystères, les Carthaginois, satisfaits, laissaient à leur métropole, Tyr, le monopole des trafics maritimes. Hérodote avait parlé des *explorateurs* venus du Niger au Nord de l'Afrique ; des *contrées marécageuses avoisinant le*

*lac Tchad*, peuplées de nains, ces *nègres d'une stature fort inférieure à la taille moyenne des hommes* ; des produits du centre africain et des *villes* bâties dans ces régions ; mais, qui connaissait les récits d'Hérodote, à Rome ?

Tyr recevait chaque année une ambassade carthaginoise, venant sacrifier à l'Hercule tyrien, Melkarth, et, satisfaite elle aussi de ses trafics, — car elle tenait la Sicile, la Sardaigne, une partie de l'Espagne, envoyant ses navires jusqu'aux Iles Britanniques (600-574), — Tyr laissait à Carthage l'entière exploitation des voies terrestres. La ruine de Tyr par Nabuchodonosor (574) troubla cette quiétude. De nombreux Tyriens fugitifs, marchands et marins, étant venus à Carthage, les Carthaginois n'évitèrent les Assyriens, qu'en s'engageant à leur payer un tribut, qu'ils ne payèrent pas longtemps d'ailleurs.

En héritant de Tyr, pour ainsi dire malgré elle, Carthage, devenue métropole phénicienne, devait sa protection aux Tyriens traqués, aux Turditans de la Bétique, aux Phéniciens de la Sicile, etc. Elle se fit une armée composée de Libyens et de Liby-Phéniciens, se construisit une flotte, s'assura le concours des colonies, reprit en Espagne la vallée du Bétis, ainsi que les *districts miniers*, et y transporta des colons liby-phéniciens, chargés de surveiller et de contenir les indigènes. Une alliance avec les Numides et les habitants de la Mauritanie permit aux Carthaginois de fortifier la côte du Nord de l'Afrique, et de recruter d'excellents mercenaires.

La Carthage nouvelle, forte, protectrice des Phéniciens, dut se préoccuper des Grecs qui occupaient l'Italie méridionale et une partie de la Sicile. Coléus, de Samos, (640) avait révélé aux Grecs les *richesses de la Bétique*, et les Phocéens de Marseille (600) avaient ouvert la Gaule à leurs compatriotes. Les Grecs tendaient donc à envahir la Méditerranée occidentale, à en chasser, comme ils l'avaient fait jadis de l'Archipel, les trafiquants et les marins de Phénicie. Pour arrêter ce mouvement, Carthage décida de porter la guerre chez les Grecs de Sicile. Une armée, instruite par Hannon, conduite par Malchus, formée de Carthaginois, de Liby-Phéniciens, de Libyens et de Numides, débarquée en Sicile, refoula, accula les Grecs au nord et à l'est de l'île. Les indigènes, Sicules et Sicanes, s'étaient déclarés pour les envahisseurs, ainsi que quelques villes grecques, — Sélinonte notamment, — jalouses d'autres cités prospères.

Les Massaliotes, en grands progrès depuis l'arrivée d'Euxène (600), cherchant la route de l'Espagne, avaient occupé le pays des Ségobriges, aux embouchures du Rhône, que gouvernait Namm. En épousant la fille de Namm, Euxène ouvrit cette colonie aux Massaliotes, qui y envoyèrent un *essaim* conduit par Protis (598). A ce moment, des Grecs bâtissaient Rhoda (Rosas) en Espagne. Les Massaliotes, très enhardis, entreprenants, comptaient profiter de l'effacement de Tyr, pour enlever aux Phéniciens l'exploitation des mines de la Bétique. Le chef des Turditans, Arganthon, *ouvrit aux Massaliotes les marchés du pays*. Gadès, menacée, reçut le secours de Carthage. Les Massaliotes ne purent donc pas conserver la vallée du Bétis, mais continuèrent cependant à trafiquer avec l'Espagne, fondant, à titre d'entrepôts, Ménacé, sur la côte des Bastules et Emporiæ, près des Pyrénées.

Marseille étendait de plus en plus sa domination commerçante. Les *Phocéens* d'Ionie venus à Massalia, avaient fondé Alalia, ou Aléria, en l'île de Cyrné, — Corse, — comme point de relâche entre la Gaule et la Sicile, et ce fut, à la fois, un port de trafic et un port de commandement stratégique en mer Tyrrhénienne, en face du golfe de Ligurie. Or Harpagus ayant détruit Phocée (542), Marseille devint métropole, au même titre que Carthage. De nombreux Phocéens, nouveaux venus à Massalia, en Gaule, et à Alalia, permirent aux Massaliotes de

fonder des colonies nouvelles en Espagne, notamment Hemeroscopium et Alonis, *au pied du revers gaulois des Pyrénées*, où les eaux de l'Auraria (l'Ariège) charriaient de l'or.

Les Massaliotes et les Carthaginois, forcés de se disputer la mer, se rencontrèrent (542), et la flotte de Marseille l'emporta. Carthage, inquiète, appela à son aide, en leur montrant *le danger grec*, les Tyrrhéniens de l'Étrurie qui entretenaient une grande flotte dans leurs ports de Populonia et de Campanie. Les *Étrusques maritimes* attaquèrent les *Phocéens d'Alalia* comme des rivaux, et ils les battirent (536). Les Phocéens de Corse se réfugièrent à Marseille ; — un certain nombre allèrent fonder Velia, en Italie. Carthage, dédaignant *la Corse stérile*, l'abandonna aux Étrusques, sauf Alalia. La *chasse aux Massaliotes*, implacable, ne leur laissa que Rhoda et Emporiæ. Les Ibères, prenant Pyrène, la nommèrent Illi-Berri (Villeneuve). Les Carthaginois tenaient en respect la Gaule méridionale ; les Massaliotes durent subir chez eux un *comptoir de Carthage*.

De graves événements s'accomplissaient à Carthage même. Après leur victoire sur les Massaliotes, les Carthaginois avaient chargé Malchus d'aller prendre l'île de Sardaigne, à cause de sa fertilité et de ses mines d'argent. Malchus échoua, fut banni, et revint en Afrique, avec son armée, protester contre sa condamnation. Il prit la ville, fit égorger dix sénateurs *rétablit le régime des lois* ; mais, bientôt accusé de *tyrannie*, arrêté, Malchus fut mis à mort. Le Conseil des Dix, maître de Carthage, choisit Magon comme chef des troupes.

Magon prit la Sardaigne, et les Baléares, qui lui fournirent *d'excellentes troupes légères et d'habiles frondeurs*. Les victoires de Magon, l'abaissement de Massalia, la destruction des établissements phocéens en Espagne, valurent à Carthage un prodigieux essor commercial ; *les vaisseaux de la cité punique franchirent les Colonnes d'Hercule* (515).

Les marins *trafiquants* se répandirent alors dans l'Atlantique. Hannon, dont la relation de voyage fut déposée dans le temple de Baal-Hamon, comme le récit d'une expédition sacrée, atteignit au huitième degré de latitude, visita les côtes du Gabon, créa des colonies et rapporta des peaux de gorilles, ces *femmes aux corps velus que les interprètes appelaient gorgones*. Amilcar, allant au nord, aux Îles Britanniques, pour y rétablir le commerce de l'étain, s'étonna du grand trafic que les Chananéens et les Gaditains du *pays des Namnètes* (Nantes), faisaient par la Loire ; de l'habileté des navigateurs Vénètes (Vannes) ; de l'activité des *habitants nombreux et fiers des Cassitérides* (Sorlingues), qui *s'occupaient exclusivement de commerce et passaient la mer dans des canots de cuir*, troquant leur étain contre *les tissus, les armes de bronze, les poteries et le sel des Chananéens*. Amilcar visita les côtes de *l'île d'Albion* et de l'île des Hiberniens (Irlande).

En Afrique occidentale, la colonie de Cerné (île d'Arguin ?) prit une importance considérable : Une grande foire s'y tenait, *en face de l'île*, sur la terre ferme ; les *pasteurs au teint noir, à la longue chevelure, à la taille élevée, cavaliers et tireurs exercés*, — les Touaregs modernes sans doute, Libyens-Aryas refoulés vers le centre africain, — y venaient en foule. Là, s'échangeaient des parures, des harnais, des *coupes ciselées*, des poteries, du vin et du *lin d'Égypte*, contre de l'ivoire, des cuirs, de la laine et des *peaux de fauves*. Les *indigènes*, attirés, fondèrent la ville de Cerné, organisèrent des pêcheries dont les produits, *salés et séchés*, étaient expédiés à Carthage, qui s'en était réservé le monopole.

Partis de Cerné, des explorateurs découvrirent les *districts aurifères* de Sierra-Leone et du Dahomey ? Cerné se trouvait *à l'extrémité occidentale du monde* : Gorée, Madère, île d'Arguin, Canaries ? Pour s'approprier ces découvertes, les exploiter en paix, en éloigner les curieux, les Carthaginois racontaient, sur ces pays, des choses effrayantes, tandis qu'ils envoyaient leurs marins toujours un peu plus loin, jusqu'à l'*île flottante* dont parle Festus Avienus, la mer des Sargasses.

A la mort de Magon (535), ce *fondateur de la Carthage nouvelle*, belliqueuse, son fils Asdrubal eut le commandement des troupes ; et, par la prise de Lipara, il se montra digne de l'héritage paternel. Mort en Sardaigne (520), dont il achevait la conquête, le second fils de Magon, Amilcar, lui succéda. Amilcar s'en fut aussitôt avec sa flotte, un groupement de pirates, ravager les côtes italiennes, où, toujours repoussé par les Étrusques, les Latins ou les Grecs, il s'acharnait, sans autre but que le pillage des villes surprises et le tourment des Italiotes. Les Étrusques et les Romains durent négocier avec Carthage, pour en finir.

Aristote parle de plusieurs traités intervenus entre Carthage et *les Étrusques*. Polybe cite le premier accord des Carthaginois avec les Romains (509) : Rome s'engageait, pour elle et pour ses alliés, à ne pas aller au delà du *beau promontoire*, — le cap Bon, — de ne trafiquer, ni en Afrique, ni en Sardaigne, ni dans la partie de la Sicile qui appartenait aux Carthaginois ; en retour, Carthage respecterait les alliés des Romains, ne bâtirait aucune forteresse dans le *pays latin*, ne laisserait jamais un Carthaginois armé *passer une nuit sur le territoire de Rome*.

Ainsi rassurée, Carthage s'abandonna à ses trafics, à son enrichissement. Les Carthaginois, véritables Tyriens, se seraient largement contentés de ce rôle, si les chefs de l'armée, moins Phéniciens, n'avaient eu d'autres aspirations. Au faite de sa puissance, Carthage apprend que le satrape d'Égypte, Aryandès, vient d'anéantir Barcé, et elle envoie aussitôt des ambassadeurs, avec un tribut, rendre hommage à Darius, fils d'Hystaspe ; mais Amilcar, lui, prépare la guerre ; il veut toute la Sicile. C'est ainsi que Carthage fut entraînée dans les destinées européennes.

## CHAPITRE XII (suite)

La nouvelle Carthage : Gouvernement, mœurs, divinités, arts, commerce, armée. -  
La nouvelle Rome : Politique, municipes, colonies, voies militaires, gouvernement,  
armée. - Rome, Carthage et la mer Méditerranée. - L'Afrique.

CARTHAGE, — Carthada, la *Ville nouvelle*, — la Karchédon des Occidentaux, s'était élevée non loin de l'embouchure actuelle de la Bagrada (Medscherda), *dont les eaux arrosent la contrée la plus fertile en grains de l'Afrique septentrionale*. Admirablement placés, sur la mer, entre les Libyens-Aryas et les Berbères non trafiquants, les Phéniciens de Carthage devaient inévitablement s'enrichir. Dès leur installation, ils ne songèrent d'ailleurs qu'au développement de leurs richesses, se soumettant, comme leurs ancêtres, et sans vergogne, à toutes les humiliations, pourvu qu'elles servissent leur cupidité.

Ils payèrent d'abord un tribut aux indigènes, puis au Grand-Roi, indifféremment. La chute de Tyr les obligea à la guerre, mais, dès le début, les *hostilités carthaginoises* eurent le caractère d'une opération mercantile ; on comparait la dépense des mercenaires au bénéfice des batailles gagnées. La défaite des Massaliotes ne fut pour les Carthaginois qu'une excellente *spéculation* d'argent.

Carthage, la Ville, s'agrandissait relativement au placement des capitaux, par *des acquisitions territoriales*. Des esclaves et des manouvriers salariés faisaient fructifier les champs acquis ; beaucoup de Juifs, — les M'zabites actuels sont leurs descendants, — se trouvaient parmi ces journaliers. Les Libyens, dont les terres étaient *admirablement travaillées*, servaient d'exemple aux Carthaginois, et ceux-ci, peu à peu, attirant ces Libyens, les groupèrent en villages, firent même des razzias de *nomades* pour peupler plus vite le *pays* ; il se forma ainsi, autour de la ville, un *peuple* moins phénicien, mélangé ; ce furent les Tyriens-Libyens d'Hannon.

L'expédition d'Alexandre valut à Carthage beaucoup d'Asiatiques abandonnant la Phénicie, trop tourmentée. La *Ville nouvelle*, qu'on a qualifiée justement de *première ville chanaanite*, dut sa fondation et sa prospérité aux destructeurs de Tyr, Salmanassar, Nabuchodonosor et Alexandre. Les émigrations de Chananéens, successives, apportèrent à Carthage *des intelligences, des capitaux et des traditions*.

La lutte *longue et obstinée* entre la Sicile et Carthage (406-365), s'était terminée par le partage de l'île disputée. Quatre fois les troupes carthaginoises avaient tenu toute la Sicile, — sauf Syracuse, imprenable derrière ses grands murs, — mais les Siciliens se ressaisissaient toujours, et Carthage ne renonçait jamais à ses vues. Repoussés, les Carthaginois préparaient immédiatement une nouvelle action ; victorieux, ils abusaient de leur victoire pour affaiblir l'adversaire, en prévision d'une nouvelle prise d'armes. De là ces violences, cette réputation, méritée, *que Carthage ne reculait devant rien pour arriver à ses fins*.

Carthage comptait surtout sur ses richesses. L'État qu'elle concevait n'était qu'une banque, une *maison de spéculation*. La noblesse, aristocratie de finance, exerçait dans le gouvernement un pouvoir précaire, subordonné aux vicissitudes de la fortune. Les Magon, les Hannon et les Barca ne restèrent *nobles* et influents, que parce qu'ils restèrent *riches*. Les magistrats ne recevaient aucune

rétribution, pour que les pauvres restassent éloignés des pouvoirs publics. De grandes dépenses ajoutaient aux difficultés des ambitieux.

La police était le fonds du gouvernement. Sous forme de république aristocratique, — *gouvernement*, a écrit Aristote, *qui exige de grandes qualités et de grandes richesses*, — Carthage n'était qu'une tyrannie exercée par une communauté de satrapes. Cent juges, — le Conseil des Cent, — formaient le Tribunal suprême, omnipotent, auquel les magistrats, les généraux et les suffètes eux-mêmes étaient subordonnés. Par l'espionnage et la délation, ces juges gouvernaient. Il y eut très vite, nécessairement, des antagonismes entre le Conseil, les deux suffètes et le peuple ; on pourrait dire, en considérant le caractère et les résultats de la lutte, que la constitution carthaginoise était aristocratique par le Conseil des Cent, monarchique par les deux suffètes, républicaine par les assemblées du peuple.

Les suffètes (Schophetin), rois nominaux, comme à Sparte, dont la nomination devait être ratifiée par le peuple, présidaient le Sénat, imité de l'ancien Sénat de Tyr, composé de 300 membres *riches*, et qui se subdivisait en comités de 30 sénateurs préparant les délibérations ; avec un groupe supérieur de 10 membres, — Conseil des Dix, — chargé de contrôler les suffètes, tribunal silencieux, irrésistible, redoutable.

Le peuple se réunissait en des sortes de banquets, le soir, ce qui fit dire à Théodore Métochite : que *les Carthaginois traitaient les affaires de nuit*. Ces assemblées, soumises à de rigoureuses lois, à un cens, car les Timuques seuls y délibéraient, n'intervenaient guère avec une réelle influence que lorsque les *pouvoirs supérieurs*, — Sénat et suffètes, — étaient en désaccord. Théoriquement, le peuple ne possédait aucun droit d'initiative ; il était seulement appelé à approuver ou à désapprouver telle proposition du Sénat. Lorsque le Sénat était d'accord avec les suffètes, le peuple ne pouvait rien. Le Sénat resta longtemps ainsi *hors du peuple* ; les *conciliabules des Grands* étant secrets. La guerre émancipera la démocratie ; et le *peuple* de Carthage finira par entrer au Sénat.

Les *premiers personnages de l'État* remplissaient les fonctions sacerdotales ; la religion n'étant qu'un moyen de gouvernement. En passant par le sacerdoce, les fils de suffètes préparaient leur *ascension*. La déesse Tanith, *la vierge céleste*, lunaire et sidérale, qui ne semble pas venue de Phénicie, et qui eut son temple à Carthage comme les juifs bâtirent celui de Jéhovah en Égypte, à Héliopolis, fut associée au Baal-Hamon, au *Baal le brûleur*, solaire et igné, sorte de Jupiter africain devenu cruel ; de même que Tanith, assimilée à Junon par les Romains, devint une Aphrodite sanguinaire, insatiable ; et Iol fut leur fils. La trinité carthaginoise, vague, se prêtait à toutes les conceptions d'une religiosité mal définie, au service d'une aristocratie exigeante, despotique. Le culte n'était qu'une exploitation, avec son *tarif des rites* imité, *tombé*, a-t-on dit justement, du lévitique hébreu.

Pour un tel gouvernement, les colonies ne pouvaient être que des succursales lucratives. Durement traités, presque terrorisés, les colons recevaient l'ordre d'acheter ou de vendre, d'ouvrir ou de fermer leurs ports. Carthage entendait exercer un monopole absolu dans le monde. Les vaincus subissaient un poids de charges n'ayant pour limite que l'impossibilité de le supporter ; et c'est pourquoi, dans les moments de crise, tout autour de Carthage même, en Afrique, de rapides soulèvements se manifestèrent.

La cruauté phénicienne, déjà développée en Assyrie, à Babylone, à Tyr et à Jérusalem, prit à Carthage, excitée sans doute par l'esprit africain, un caractère spécial, effroyable. Le Baal *de bronze* y réclamait des sacrifices d'enfants, annuels, qui persistèrent jusqu'au III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les divinités grecques, importées, influencèrent les dieux de Carthage, sans troubler les sacrificateurs sanguinaires. Apollon eut son temple, pour y centraliser les offrandes recueillies au profit des prêtres de Delphes ; les divinités siciliennes, — Proserpine et Cérès, — firent reçues en témoignage d'annexion, ainsi que l'Esculape grec, Esmoun ; dont le sanctuaire de Byrsa devint très respecté ; mais ces temples ne furent en réalité que des comptoirs tenus par des prêtres étrangers soumis aux lois de Carthage.

Cette civilisation, purement trafiquante, chananéenne, ne se laisse toucher par aucun beau sentiment. Tout, à Carthage, reste laid, jusqu'à l'écriture des inscriptions, dont l'élégance ne dépassa pas la ténuité. La sculpture, d'un symbolisme grossier, n'y exprime rien de grand, d'élevé, d'idéal. Sur les monuments funéraires, on ne lira pas un mot de regret, d'adieu même : *Un tel est mort ; il a vécu tant d'années*, et c'est tout. Une épigraphie plus *sèche* encore que celle de Tyr ou de Sidon ; pas une louange, aucune recommandation aux divinités protectrices, pas une indication des futures destinées. Une simplification décadente, constante, sans goût quelconque. La langue punique et néo-punique, de même, abrégie le fonds phénicien sans l'améliorer, l'use en l'altérant. Les premiers tombeaux reçoivent le mort couché, accompagné de ses armes, de bijoux, de poteries ornées de graffiti phéniciens ; puis ce sont des jarres de terre cuite, doubles, où le cadavre est inséré, après avoir été rompu ; enfin, çà et là, des squelettes portant au cou des  *médailles d'exécration*.

L'architecture, d'origine phénicienne, lourde, brutale, touchée de mains grecques cependant, a quelques intentions d'art, comme la frappe des monnaies et certains reliefs représentant des scènes égyptiennes.

Carthage eut un philosophe, Asdrubal, qui *était allé étudier en Grèce*, Clitomarque et des historiens, ou pour mieux dire des annalistes, dont Salluste dit avoir lu les œuvres. Une littérature chaldéenne continuait, à Carthage, les collections de la Chaldée, les briques d'Assyrie, des traités essentiellement pratiques, nombreux, parmi lesquels *l'œuvre de Magon* sur l'agriculture et l'économie rurale, des Manuels pour les fondeurs d'or et d'airain, etc.

Exclusivement passionnés de commerce et d'agriculture productive, — vignes, oliviers, fruits, — les Carthaginois creusaient et entretenaient des canaux d'irrigation, recueillaient les eaux, conservaient les pâturages, où vivaient d'immenses troupeaux de bœufs, de brebis et de chevaux. Une douane « prohibitive » favorisait le travail des manufactures. On troquait des produits contre des produits. La première monnaie, frappée en Sicile pour y payer les mercenaires, date du IV<sup>e</sup> siècle.

Dans l'armée, peu ou presque pas de citoyens. L'élite se composait d'Ibères, de Gaulois et de Libyens, *armés de la longue pique*. Les Ibériens, à la robe blanche, *de lin*, brodée d'ornements rouges, portaient la grande épée *tranchante et pointue*. Les Gaulois, dont l'épée était de fer doux, à *la pointe arrondie*, combattaient nus, depuis le front jusqu'à la ceinture, protégés par de grands boucliers. Des Liguriens *solides* ; des Grecs indisciplinables, mais *intelligents* ; des nomades, cavaliers merveilleux, complétaient l'armée.

Des sénateurs de Carthage, désignés, suivis de cavaliers numides chevauchant sans selle, couverts d'une peau de panthère ou de lion, avec un bouclier de *peau de bêtes*, allaient recruter les mercenaires africains. La grosse cavalerie était formée avec soin de *peuples divers*. Les éléphants éduqués, *monstres énormes*, dira Lucrèce, *qui ont pour main un serpent flexible*, ne vinrent que plus tard *alourdir le corps des cavaliers* ; de même que plus tard, les Numides donnèrent à Carthage cette cavalerie légère, *toujours en attaque et toujours en fuite*, insaisissable, qui déconcertait les Romains. Les premiers généraux de Carthage furent les suffètes, dont la nomination devait être ratifiée par le peuple, à moins que l'armée n'eût elle-même choisi son chef. *Le choix*, dit Aristote, *portait sur le crédit et la richesse*.

La Carthage guerrière tenait le littoral africain, depuis les frontières de Cyrène jusqu'à la Numidie (264), lorsque Rome se préoccupa des conséquences de cette force et de cette richesse, se développant toujours. Les villes subordonnées et les colonies détestaient également les Carthaginois. En démantelant les villes prises, en accablant d'impôts les habitants subjugués, Carthage croyait tenir ses ennemis ; elle ne faisait que les exaspérer. Les mercenaires, mal traités, ne constituaient pas une armée absolument sûre. Rome, au contraire, à ce moment, toute prête et très forte, instruite par Pyrrhus, était arrivée, en s'annexant avec générosité les villes réduites, en accordant aux vaincus des droits inespérés, à donner aux luttes finies un caractère de *batailles soutenues pour l'indépendance des Italiotes*.

En créant douze tribus nouvelles (384-264), en étendant l'*ager romanus* de la Forêt ciminenne au centre de la Campanie, en donnant le droit de cité aux *hommes habitant autour de la ville*, le Sénat avait fait une sorte de Nation comptant près de 1.200.000 âmes, — dont 600.000 citoyens romains et 300.000 combattants, — intéressées à la conservation de Rome. Mais, en sanctionnant cette *agglomération*, le Sénat avait distribué les suffrages de telle sorte, que la majorité restât toujours aux Romains : 4 voix aux Étrusques, 2 aux Latins, 2 aux Volsques, 2 aux Ausones, 2 aux Éques, 21 aux tribus romaines.

Dans le Latium, des villes, — Tibur et Préneste, — conservaient leur indépendance ; d'autres éalisaient des magistrats appliquant les lois locales. Le *droit de cité*, qui donnait l'autorité absolue du Père sur son enfant, sa femme, ses esclaves et ses biens ; qui garantissait la liberté personnelle, la liberté de culte, la liberté des trafics, *de la vente et de l'achat* ; le droit de suffrage et d'appel ; qui octroyait le bénéfice de toutes les lois romaines, et qui était, en conséquence, l'objectif de tous, l'ambition suprême, Rome le distribuait *en tout ou en partie*, suivant les circonstances, ne consultant que l'intérêt de Rome ou du Sénat, excitant les émulations, entretenant les divisions par la jalousie.

Il y eut trois sortes de Villes, ou municipales. Au-dessous des Villes, les *préfectures*, administrées par un magistrat annuel muni de droits et d'attributions arbitrairement définies par le Sénat. Au-dessous des préfectures, les *dédititii*, ou *sujets* de Rome. Les villes simplement *alliées*, telles que Tarente, Naples, et presque toutes les cités étrusques, devaient à Rome des secours en hommes et en argent. Ces complications donnaient une grande importance au Sénat, le peuple étant incapable de comprendre le système et n'osant pas intervenir.

Les colonies, formées d'anciens soldats et de plébéiens pauvres, étaient de véritables garnisons occupant des points stratégiques : 6.000 colons à Bénévent, pour tenir en respect les Campaniens ; 14.000 à Venouse, menaçant les

Samnites, les Lucaniens et les Grecs. Chaque ville a sa forteresse gardée ; chaque territoire, son camp. Le Sénat, procédant avec méthode, entoure peu à peu le Latium, systématiquement, *de lignes fortifiées* ; et de grandes voies militaires, tracées *comme les fils de la toile d'une araignée*, mèneront bientôt à Capoue (voie Appienne), à Corfinium (voie Valérienne), en Étrurie, le long des côtes (voie Aurélienne), à Ariminium (voie Flaminienne), et d'Ariminium au Pô (voie Æmilienne). Les colonies, *assises sur ces voies*, y sont des postes successifs d'observation et de défense.

Le gouvernement, purement patricien à l'origine, agissait avec le *concours* de l'Assemblée curiale, réglant tout à la majorité, nommant aux charges publiques et religieuses, laissant le plébéien *sans auspices, sans famille et sans aïeux*, mais libre, soumis au seul roi, pouvant trafiquer et travailler. Ce peuple deviendra tout, et ce sera le *mendiant couronné* de Plaute, généralissime, grand-prêtre, grand-juge.

Les deux *ordres*, — équestre et plébéien, — se sont réunis pour terminer la guerre du Samnium, et les patriciens, isolés, se sont trouvés en minorité, presque en dépendance. L'aristocratie du sang s'est mélangée à l'aristocratie des armes, et il en est résulté une société nouvelle : le Consulat, qui commande ; le Sénat, qui gouverne ; le Peuple, qui agit : le Pouvoir, l'Intrigue (ou la Politique) et la Force. La censure, instituée à son heure, sorte de dictature permanente, maîtresse des législateurs, veille théoriquement à l'équilibre des pouvoirs.

L'armée, instruite par l'expérience même des combats, et à ses dépens, se justifie par la victoire, désormais indispensable ; Rome n'est plus une cité, mais une force en action, une machine en mouvement, qui ne peut pas s'arrêter parce qu'elle alimente ses ouvriers : un repos serait un malheur public ; un temps d'arrêt, une calamité irréparable. Scientifiquement, donc, mécaniquement, les légionnaires s'exercent. Au *pas militaire* le soldat, portant 60 livres, doit franchir 24 milles en cinq heures. La gymnastique, pendant la paix, entretient l'activité du légionnaire. Les chefs, même ceux qui ont été honorés du triomphe, prennent part à ces exercices, courant, sautant, évoluant, maniant des armes d'un poids exactement double du poids des armes de guerre.

A l'apogée de sa force, et non de sa gloire, maîtresse de l'Italie, Rome ne peut évidemment pas laisser l'empire de la mer aux Carthaginois, qui trop facilement affameraient les Italiotes, dans leur péninsule étroite. Rome va donc *disputer Neptune à Carthage*.

On mesure les progrès réalisés par l'omnipotence romaine, lorsqu'on se souvient qu'en l'an 357, Dion, imposant la paix à Denys le jeune, lui donnait l'Italie comme une chose sans importance. Ce n'est pas la mer que Rome et Carthage vont se disputer, mais le monde. *A qui, frissonnement d'épouvante*, écrira Lucrèce, *à qui va échoir le souverain empire des hommes sur la terre et sur l'onde ?* Rome veut tout. Les Romains appellent la Méditerranée *notre mer* — *nostrum mare*, — et beaucoup, justifiant leur convoitise, ainsi que Salluste le constate, placent l'Afrique en Europe.

## CHAPITRE XIII

DE 265 A 240 Av. J.-C. - Première guerre punique. - Hostilités en Sicile. - Hiéron et Hannon. - Les Hannon et les Barca. - Première flotte romaine. - Succès de Duillius. - Amilcar en Sicile. - Bataille navale d'Ecnone. - Romains en Afrique. - Carthage, irréconciliable ennemie. - Claudius. - L'armée d'Amilcar. - Paix entre Rome et Carthage.

ENTRE Rome et Carthage en antagonisme, entre l'Italie et l'Afrique, il y avait la Sicile, qu'il fallait soumettre. D'anciens mercenaires d'Agathocle, des Italiotes, les Mamertins, ravageant l'île, Hiéron les avait refoulés dans Messana ; et ils allaient être expulsés de ce dernier refuge, lorsque le Carthaginois Hannon, arrivé des îles Éoliennes était venu *disputer son succès* à Hiéron. Les Grecs de la Sicile, *déshabitués de la guerre*, n'ayant pas répondu à l'appel des Mamertins, ceux-ci envoyèrent des ambassadeurs à Rome demander un secours. Le Sénat entendit les envoyés, mais hésita. Le peuple, questionné, se prononça pour l'expédition (265).

Le tribun Légionnaire C. Claudius, passant la mer, inaugura la guerre pour l'occupation de la Sicile. Hiéron, dans la citadelle de Messine, attendait les Romains. Claudius s'étant emparé de Messine *par ruse*, le Carthaginois Hannon s'unit à Hiéron pour reprendre la cité (264). Rome envoya le consul Appius Caudex, avec 20.000 hommes, qui battit les deux armées de siège et poursuivit Hiéron jusqu'à Syracuse.

Carthage, qui connaissait les intentions des Romains, se trouvait prise entre ses anciennes traditions et ses intérêts nouveaux. Fallait-il, en vrais Phéniciens, accepter la suzeraineté romaine, payer tribut au Sénat de Rome et continuer à s'enrichir ; ou bien, disputer aux Romains *l'empire de la mer*, accepter la guerre ? Tout, à Carthage, s'appréciant comme une opération commerciale, les deux *partis* qui y luttaient d'influence alors, les Hannon et les Barca, y discutèrent l'opportunité, c'est-à-dire les avantages et les inconvénients d'une action armée. Les Hannon, partisans d'une paix fructueuse, et qui étaient une *maison de négociants*, rappelaient la puissance passagère des rois d'Assyrie et d'Égypte, d'Alexandre lui-même, et ils exposaient les bénéfices considérables qu'une soumission sans danger, payée de temporaires humiliations, avait déjà rapportés aux Carthaginois. Les Barca, qui *ne s'enrichissaient que par la guerre*, plaidaient pour une action énergique en Sicile.

Rome se félicita de la décision qui avait prévalu. Les armes romaines maîtrisaient si facilement les Siciliens ! Encouragé, le Sénat envoya deux consuls, avec 25.000 hommes, qui prirent soixante-sept villes (263), et imposèrent à Hiéron un traité par lequel il s'engageait à payer 100 talents, à devenir l'allié des Romains. Pendant cinquante années, Hiéron respecta sa parole. Agrigente se rendit après un siège de sept mois (261).

Carthage, n'ayant plus que quelques ports en Sicile, et n'osant pas y débarquer des soldats, ravageait impitoyablement les côtes de l'Italie, occupant des villes, levant des contributions. L'abandon de la Sicile et l'application rigoureuse d'un système de pirateries lucratives augmentaient la réputation des stratèges d'Afrique. Il était démontré qu'on pouvait battre les armées de Carthage, mais

qu'il était impossible d'avoir raison, *tout compte fait*, des Carthaginois. Les Italiotes payaient chèrement les conquêtes des légionnaires en Sicile.

Le Sénat, forcément, décréta la construction d'une flotte. L'épave d'une quinquérème carthaginoise, échouée, servit de modèle aux constructeurs. En deux mois, 120 navires furent lancés, reçurent des équipages. Cornélius Scipion partit avec 17 vaisseaux (260), se dirigeant vers les îles Éoliennes. Il fut platement défait. Duillius, son collègue, accouru avec une autre escadre, battit les Carthaginois près de Myles.

Duillius avait imaginé de placer à bord de chaque navire une sorte de pont mobile, en bois, muni de crochets, ou *corbeaux*, à son extrémité libre ; et lorsque les bateaux romains touchaient le bord des navires carthaginois, les ponts mobiles s'abattaient, en se cramponnant, et les légionnaires, passant à raison de deux hommes de front, obligeaient l'ennemi à des combats de corps à corps, où la force et l'agilité du soldat romain devaient l'emporter. Jusqu'alors, les batailles navales n'avaient été que des rencontres de navires luttant de vitesse, se heurtant à coups d'éperons. L'invention de Duillius déconcerta les Carthaginois. Ce fut, en pleine mer, comme une bataille sur terre, un choc de légions, non la dispute de vaisseaux donnant de la tête comme des béliers. Les trirèmes grecques portaient ordinairement chacune dix-sept rameurs et dix soldats ; la quinquérème romaine, menée par trois cents rameurs, transportait trois cents guerriers.

L'enthousiasme des Romains, à la nouvelle de cette victoire navale, valut à Duillius une colonne au forum et un triomphe continué. Lorsqu'il sortait la nuit, des porteurs de flambeaux éclairaient sa route, un joueur de flûte le suivant. Rome, puissance navale ! victorieuse des marins carthaginois ! se croyait invincible. Le Sénat commit la faute de diviser ses forces (260). Le consul Scipion, prenant le commandement de la flotte, acheva la défaite des Carthaginois, prit la Corse et la Sardaigne, pendant que le *redoutable* Amilcar, en Sicile, enfermait les légions romaines dans un défilé. Le Sénat envoya Calpurnius Flaminius délivrer les légionnaires. Amilcar s'étant retranché à Drépane et Lilybée, il fallut l'assiéger, péniblement, longuement.

Une nouvelle victoire navale, remportée près des îles Éoliennes, enhardit le Sénat. Il résolut d'aller attaquer les Carthaginois à Carthage, au moins en Afrique, et d'en finir. Rome réunit 330 vaisseaux, 100.000 matelots et 40.000 légionnaires. Carthage mit en ligne 350 bâtiments. La rencontre à Ecnome (Ecnomus), fut terrible. Une tactique correcte, calme, donna la victoire aux Romains. Les navires s'étaient avancés en triangle, en *coin*, serrés, appuyés d'une flotte de réserve. Dans l'*affreuse mêlée*, rompant trois fois la masse compacte de la flotte carthaginoise, la flotte romaine conserva ses lignes de bataille et vainquit (256).

Les consuls débarquèrent près de Clypea, ou Clupea, sans rencontrer de résistance. Les légions se répandirent dans les *riches campagnes* de Carthage. Un immense butin et 20.000 prisonniers, esclaves à vendre ou à distribuer, furent envoyés à Rome.

Les deux consuls ne s'entendant pas, le Sénat rappela Manlius, laissant Regulus en Afrique avec 15.000 hommes et 500 chevaux ; imprudence montrant aux ambitieux que désormais, malgré les lois, un seul homme pouvait conduire une armée romaine. Regulus prit trois cents villes, parmi lesquelles Tunis, *à deux lieues de Carthage*. Les Carthaginois demandèrent la paix. Regulus leur fit de

telles conditions, que Carthage ne put qu'organiser sa résistance, subir la guerre décisive, *de puissance à puissance*, que Rome voulait. Ce peuple de marchands, tout d'un coup, tant sa colère et sa peur furent grandes, se dressa comme une nation prête à tous les sacrifices.

Il y avait, parmi les mercenaires de l'armée carthaginoise, un Lacédémonien, Xanthippe, dont les avis étaient écoutés. Xanthippe *prouva* que Carthage pouvait se défendre. Prenant le commandement des troupes, il manœuvra pour couper les vivres aux Romains, attaqua Regulus et le battit. La *cavalerie des éléphants*, encore une fois, venait d'épouvanter les légionnaires. Les Grands de Carthage récompensèrent magnifiquement Xanthippe, qui disparut en emportant ses *richesses*. Les Romains, en retraite, affolés, se ressaisirent près de Clypea, obtinrent une victoire, mais se rembarquèrent pour l'Italie. Pendant ce temps, une tempête détruisait 270 galères romaines. En Sicile, les Carthaginois se hâtèrent de reprendre Agrigente (255).

Il fallait donc encore guerroyer en Sicile. Le Sénat, en trois mois, fit construire 220 bâtiments. Cette flotte alla d'abord ravager *alternativement* les côtes de la Sicile et de l'Afrique. Les Siciliens faisant aux Carthaginois une résistance énergique, la diversion des Romains se justifiait. Une autre tempête détruisit toute la flotte romaine, d'un coup (253). Agrigente, n'espérant plus aucun secours, s'étant donnée à Carthage, le Sénat de Rome, découragé, *désespéré*, renonça à l'Afrique et *à la mer*.

Intimidée, sinon vaincue, et cessant de combattre, Rome n'existait plus. L'armée, désœuvrée, inutile, indisciplinée, devenait aussi menaçante qu'un ennemi. Une émeute de quatre cents chevaliers inaugurait l'anarchie militaire, lorsqu'une victoire imprévue de Metellus, à Panorme (250), où le Carthaginois Asdrubal le tenait enfermé, rendit aux Romains leur prestige. Par une brillante sortie, Metellus s'était délivré ; et l'héroïsme des légionnaires, non moins que l'audace heureuse du vainqueur, furent un de ces faits d'armes qui, sans raison, changent tout. Carthage, évidemment trompée, s'exagérant les conséquences de cette journée, demanda la paix. Rome, infatuée, s'exagéra à son tour la faiblesse des Carthaginois.

Venu à Rome pour y traiter des conditions de la paix, Regulus conseilla la continuation de la guerre et repartit pour l'Afrique. Une *mort cruelle* l'enleva aux légions. Les Carthaginois, aussitôt, réunirent toutes leurs forces à Drépane et à Lilybée. L'*inexpugnable* Lilybée fut bloquée par 4 légions romaines et 200 vaisseaux. Le siège, mal conduit, dura neuf années, prouvant l'*inaptitude* des Romains pour ce genre de guerre, mais immobilisant l'armée de Carthage. Claudius, de son côté, cherchant à frapper la flotte carthaginoise mouillée dans le port de Drépane, perdit 93 vaisseaux. Son collègue se fit battre, perdit 800 vaisseaux et 105 galères.

Rome, de nouveau, renonçait à la mer. Rappelé, Claudius ayant reçu l'ordre de désigner un dictateur, choisit le fils d'un affranchi, son client, Claudius Glycia, ce qui fut un scandale. On raconta alors, dans Rome, que ce Claudius, sceptique, impie, avait évidemment attiré le malheur sur les Romains ; que devant Drépane, les augures lui avaient déconseillé l'attaque, parce que les poulets sacrés refaisaient de manger, et qu'il avait répondu, en faisant jeter les poulets à la mer : *qu'ils aillent boire...* Le Sénat annula, comme attentatoire à la dignité romaine, la dictature de Claudius Glycia, et le peuple condamna Claudius, comme *contempteur des choses divines et humaines*.

Amilcar, — Hamilcar Barak ou Barkas (l'Éclair), — promettait aux troupes de Carthage le pillage de l'Italie (249). Le Sénat romain, très inquiet, cherchant à se rendre compte des résultats d'une guerre qui durait depuis seize années, vit que le nombre des citoyens était diminué de 40.000, soit le *sixième de la population* ; que les pertes des alliés étaient également très grandes, et il s'effraya du total des dépenses faites.

Les sénateurs, troublés, *laissant les choses suivre leur cours*, attendaient qu'un danger leur dictât leur devoir. De leur côté, les Carthaginois, ne se voyant plus attaqués, retournés à leurs *affaires*, avec un espoir vague de paix possible, laissaient Amilcar en campagne, mais sans l'encourager, presque sans le soutenir. La guerre se concentrait en Sicile (249-247). Amilcar y tenait le mont Éreté ou Éricité, près de Palerme. Les Romains occupaient Panorme, le mont et la ville d'Éryx, et restaient devant Drépane et Lilybée. Les mercenaires carthaginois, en Sicile, oubliaient Carthage ; Amilcar demeurait patriote, préparait l'écrasement des Romains.

Avec une extraordinaire patience, un surprenant effort de volonté, Amilcar habitait ses mercenaires à *la vue* des légionnaires romains, par de courtes actions, rapides, successives, sans importance stratégique, mais très sanglantes, tandis que des corsaires phéniciens, à son service, rançonnaient les villes italiennes, tout le long des côtes, lui rapportant assez de butin pour qu'il n'eût rien à demander au gouvernement de Carthage. Il prit Éryx, cependant, dont la situation était forte.

Le Sénat romain, de plus en plus hésitant *persévérait dans son inaction* ; mais les patriciens s'agitaient, sentant que leurs richesses étaient menacées. Le peuple s'impatientait de la *lâcheté* du Sénat. Bien que personne n'osât songer à la conquête de l'Afrique, tous comprenaient qu'on ne pouvait laisser les pirates phéniciens ou carthaginois terroriser impunément les côtes italiennes, y percevoir de lourds impôts. Par des sacrifices personnels très importants, les Romains riches donnèrent une flotte de défense à Lutatius Catulus, qui s'empara de vaisseaux chargés de vivres destinés à Amilcar, rencontrés près des îles Ægates.

Cette victoire inattendue surprit Carthage, dont le trésor était vide, qui venait précisément de s'adresser à l'Égypte, sans succès, pour y contracter un emprunt. Si Rome s'emparait de la mer, Amilcar se trouverait bloqué en Sicile, et Carthage serait coupée de son armée. Les Carthaginois entrèrent donc en négociations. Ils s'engagèrent, pour obtenir la paix, à évacuer la Sicile, *avec les îles voisines* ; à respecter les droits d'Hiéron de Syracuse *et de ses alliés* ; à renvoyer tous leurs prisonniers, romains ou italiotes ; à payer une indemnité de 3.200 talents en dix années. Rome, de son côté, reconnaissait l'intégrité et l'indépendance *de l'État et du territoire carthaginois*. Amilcar, forcé de se soumettre, quitta la Sicile, sans renoncer à ses projets. La fin de la première guerre punique laissait Rome dépeuplée de moitié, et Carthage ruinée.

Le Sénat combla les *vides*, en admettant deux nouvelles tribus, Vélina et Quirina. Il ne croyait pas à la paix. Le peuple qualifiait déjà de *pusillanimité lâche* la prudence des sénateurs ; les marins, qui n'avaient guère été vaincus jusqu'alors que par la tempête, méprisaient les Carthaginois ; l'opposition des plébéiens aux engagements pris s'accroissait. Or le Sénat était convaincu que Carthage ne supporterait pas longtemps son humiliation ; qu'elle s'enrichirait de nouveau, et qu'elle recruterait des armées. Il se préparait donc à la lutte, s'occupant de

*fortifier l'Italie*, conservant ses positions stratégiques en Sicile, en Corse et en Sardaigne, augmentant les colonies militaires de l'Illyrie et de la Cisalpine.

Carthage, heureusement pour Rome, — qui ne sut pas d'ailleurs profiter de l'incident, — avait maintenant à se défendre contre sa dernière armée, horde furieuse, parfaitement capable de se donner un chef et d'imposer ses volontés. Les mercenaires de Carthage, *écume des nations, ramassis des aventuriers de l'ancien monde*, habitués à vivre de la guerre, véritablement indépendants en Sicile, et tout d'un coup réduits à l'inaction, misérables, menaçants, furent traités en ennemis. Pendant deux années, un corps de cavalerie numide, rapidement organisé, ne laissa pas de repos aux mercenaires, finit par en avoir raison.

Le Sénat de Rome ne fit rien, parce qu'il renonçait aux guerres luitives et songeait à s'annexer administrativement la Sicile. Il désarma les Siciliens et leur envoya un prêteur investi de *tous les droits de la dictature*. Les villes siciliennes, exactement traitées comme les cités des Italiotes, reçurent chacune un statut spécial, avec des *droits* différents, des charges et des avantages arbitrairement distribués, afin que les cités rivales, jalouses, ne pussent s'entendre, s'unir contre Rome. Le même régime fut appliqué à la Corse et à la Sardaigne, lorsque les habitants, après huit années de résistance, se soumirent aux Romains.

## CHAPITRE XIV

DE 241 A 201 Av. J.-C. - Soulèvement de la Gaule cisalpine. - L'Illyrie et la Macédoine. - Mercenaires de Carthage. - Amilcar. - Asdrubal en Espagne. - Annibal passe les Alpes. - Bataille de la Trébie. - Désastre de Cannes. - Rome toute armée. - Défection de Capoue. - Philippe de Macédoine. - Mort d'Hiéron. - Siège de Syracuse. - Archimède. - Annibal devant Rome. - Mort d'Asdrubal. - Publius Scipion en Espagne. - Deuxième guerre punique. - Scipion l'Africain. - Rome éblouie.

CE n'est pas sans raison que le Sénat romain, en même temps qu'il se fortifiait contre Carthage et mettait la Sicile en *exploitation*, se préoccupait de l'Illyrie et des Italiens de la Cisalpine, au nord. Pour vivre, Rome avait absolument besoin des champs siciliens ; la Sicile, la Corse et la Sardaigne devaient fournir des vivres et de l'argent.

Il fallait occuper l'Illyrie, parce que Pyrrhus était arrivé par là *de l'autre côté de l'Adriatique*, et que la Macédoine, repeuplée, devenait menaçante. La reine des Illyriens, veuve du dernier roi, régente pour son fils Pinéus, cédant aux premières injonctions (229-228), livra Corcyre, accepta la protection romaine. Corcyre et Apollonie, villes grecques très indépendantes, devinrent des *places avancées*, fortes, couvrant l'Italie, tenant en respect la Macédoine.

Au nord, la Gaule cisalpine supportait mal les colons romains (238). Deux chefs Boïens, sans succès d'abord, y avaient proclamé la révolte. Rome, effrayée, ferma le temple de Janus, comme s'il s'agissait d'une grande guerre. Les Boïes s'unirent aux Insubres, appelèrent les Transalpins *innombrables*, justifiant ainsi les craintes du Sénat. Les révoltés réunirent 50.000 fantassins et 20.000 chevaux. Rome, se souvenant des Gaulois, terrifiée (225), eut un accès de religiosité superstitieuse. Deux Gaulois furent enterrés vivants, en sacrifice expiatoire. Tous les Romains prirent les armes sans exception, jusques aux prêtres ; 150.000 combattants sortirent de la cité. Les *Barbares* étaient à trois journées de marche. Au premier choc, la *horde cisalpine* perdit 40.000 soldats, près du cap Téalomone.

L'année suivante (224), deux consuls, chargés de *conquérir la Cisalpine*, soumièrent les Anamans, les Boïens et les Lingons. L'année après (223), Flaminius et Furius, franchissant le Pô, prennent la Transpadane, écrasent les Insubres, et enfin (222), Cornélius et Marcellus battent 30.000 Gaulois, venus des bords du Rhône, — des Gésates, — au secours des Cisalpins, anéantissent les Insubres, confisquent leur territoire et y installent des colonies. Marcellus avait tué de sa main, en combat singulier, le chef des Gaulois, Virдумar.

Le Sénat, cependant, peu sûr de la Sicile, derrière laquelle Carthage subsistait, songeait aux *richesses* de l'Orient, aux denrées des *pays du grand soleil*, indispensables à l'Italie improductive. Un traité d'alliance avec l'Égypte avait assuré aux Romains des approvisionnements de blé ; mais pouvait-on compter sur un traité ? Maîtresse de l'Istrie et de l'Illyrie, Rome regardait du côté de la Macédoine. Carthage vint arracher le Sénat à son rêve.

Les mercenaires de Carthage, révoltés, un instant sou-tenus par les habitants de la cité de Melkarth, écrasés par les Numides que conduisait Amilcar, venaient d'être pris et massacrés dans le *défilé de la Hache*. Mathos, leur chef, livré à la

populace, avait été martyrisé. Amilcar menait donc une armée victorieuse, sauvage, capable de tout, dévouée à son chef. Les marchands de Carthage, préoccupés de cet Amilcar *trop aimé des soldats*, l'envoyèrent en Espagne, où pendant neuf années (238-227), fidèlement, il guerroya, mais en se servant des butins pour *acheter le peuple* avec *un certain nombre de sénateurs*. Lorsque son parti, le *parti des Barca*, — la faction barcine, — parut suffisamment fort, le peuple s'empara du Gouvernement et désigna Asdrubal, le gendre d'Amilcar, pour succéder à celui-ci dans le commandement des troupes en Espagne.

En Espagne, Asdrubal arriva jusqu'aux bords de l'Èbre (227), où les Romains l'arrêtèrent en lui imposant un traité. Asdrubal fonde Carthagène, et meurt assassiné. Les troupes se donnent pour chef Annibal, fils d'Amilcar, qui bataillait avec eux depuis trois ans. Le peuple de Carthage confirma cette- élection, que le Sénat dut ratifier.

Carthage se relevait, mais dans de mauvaises conditions. Son territoire, de la Cyrénaïque au Tage et au Douro (près de 900 lieues), n'était qu'une bande de terre *sans profondeur*, partout accessible, difficile à défendre ; tandis que Rome, centralisée, *ramassée*, dominait tout d'un seul point. Rome, c'était le *peuple armé*, et chaque succès d'un général valait à la Cité une grandeur nouvelle ; Carthage, avec ses mercenaires, dépendait de l'homme qui les commandait maintenant, d'Annibal.

Aux termes du traité subi par Asdrubal en Espagne, les Carthaginois ne devaient pas franchir l'Èbre. Annibal, qui haïssait les Romains, et que l'ambition emportait, sûr de ses troupes, sûr du peuple à Carthage, viole le traité. Il assiège et prend Sagonte, après huit mois d'une *résistance désespérée*. Sagonte prise (219), Annibal refuse d'entendre les *envoyés du Sénat romain*, et déclare la guerre. Il transporte 15.000 Espagnols en Afrique, qu'il remplace par 15.000 Africains, et se croyant ainsi maître de l'Espagne, où ses lieutenants veilleront, il entreprend de marcher sur Rome, par terre. Il s'est assuré le concours des Gaulois, des Cisalpins, des Boïes et des Insubres ; il ne compte pas sur Carthage.

Annibal part de Carthagène avec 94.000 hommes. Il licencie ou renvoie les *hésitants*, et passe en Gaule avec 50.000 fantassins, 9.000 cavaliers et 37 éléphants. Le Sénat pense qu'il ruinera l'entreprise irréalisable d'Annibal, en lui enlevant l'Espagne ; que privé de tout secours, coupé de ses réserves, Annibal succombera. Scipion partira donc pour l'Espagne, pendant que Sempronius, autre diversion, descendra en Afrique. Deux colonnes de 6.000 hommes, en outre, sont envoyées en Cisalpine, à crémone et à Plaisance.

Lorsque Scipion arrive à Marseille, Annibal campait déjà sur le Rhône. Mal renseigné, le général romain s'engage dans une direction contraire à celle que suivait le général carthaginois. Cependant 300 cavaliers Romains rencontrent et battent 500 Numides, mais en laissant 140 des leurs sur le terrain, ce qui impressionna considérablement Scipion.

Annibal ne s'occupe pas de Scipion ; il passe le Rhône, — *les chevaux à la nage*, dit Polybe, — arrive sans être inquiété *au bas des Alpes neigeuses*, va franchir le Petit Saint-Bernard, *guidé par des Boïes venus*, en suivant le val Tarentain, lorsqu'une résistance de montagnards l'oblige à ralentir sa marche. Il met neuf jours pour arriver au sommet, s'y repose deux jours, et descend vers l'Italie, péniblement, une neige nouvelle craquant sous les pas des chevaux, les hommes disparaissant, par groupes, dans les crevasses cachées, les éléphants pris dans les passages étroits, qu'il fallait *creuser* dans les roches, le froid décimant les

troupes... Quinze jours après son arrivée au pied des Alpes, Annibal entra en Italie, par le val d'Aoste, ayant perdu la moitié de son armée. Il lui restait 20.000 fantassins et 6.000 cavaliers.

Annibal prend Turin, qu'il saccage (218) ; soulève la Cisalpine ; recrute les révoltés ; commande bientôt à 80.000 hommes. Le Sénat romain rappelle Sempronius, qui venait de prendre Malte et tenait bien la mer. Scipion envoie son frère Cnéus en Espagne, marche au nord de l'Italie, pour *s'opposer à la descente d'Annibal*, arrive encore trop tard, et s'installe derrière le Tessin. Repoussé au premier contact, blessé, Scipion recule, passe le Pô, campe et se fortifie sur la Trébie. Annibal, par une retraite feinte de sa cavalerie numide, attire Scipion dans la plaine, où le retour soudain des cavaliers lui assure la victoire. Rome a perdu la Cisalpine, sauf Plaisance et Modène.

En Espagne, Cnéus Scipion avait réussi ; Annibal ne pouvait plus recevoir de secours de ce côté. Des *précautions* stratégiques, habiles, tenaient Carthage en inquiétudes suffisantes pour qu'elle ne songeât même pas à son général, trop engagé. Soixante galères surveillaient la Sardaigne, la Sicile et Tarente, où quelques symptômes de révolte s'étaient manifestés. Annibal, isolé, pressentant son abandon, s'embarrassait de son armée, grossie de recrues venues des Gaules, trop nombreuse pour l'inaction, pas assez aguerrie pour risquer le passage de l'Apennin. Il hiverna en Cisalpine, de force. Dès le printemps (217), Annibal passe en Étrurie, s'engage dans les *marais immenses de l'Arno*, dans les *boues de Clusium*, y laissant ses bagages, toutes ses bêtes de transport, beaucoup de chevaux et beaucoup d'hommes. Dans cette humidité malsaine, Annibal perdit un œil.

Flaminius attendait les Carthaginois devant Arretium. Ce consul, ancien tribun, nommé par le peuple, *malgré les Grands* qui le haïssaient, était parti de Rome, accusé de n'avoir pas sacrifié à Jupiter, d'avoir méprisé *les dieux et les lois*. Une victoire seule, éclatante, pouvait sauver Flaminius. Cette nécessité le rendit très imprudemment audacieux, et il se fit battre dans le *vallon resserré* qui allait du lac de Trasimène aux collines où campait Annibal. Flaminius avait été tué dans le combat. Annibal ne marche pas sur Rome ; il se dirige vers l'Ombrie. Les colons de Spolète l'obligeant à un détour, il conduit ses *troupes harassées* dans les plaines du Picenum.

A Rome, le peuple ignorait encore la défaite de la Trébie ; on ne put pas lui cacher la mort de Flaminius. Le Sénat nomma prodictateur Fabius Maximus, *chef de la noblesse*, en lui adjoignant le *chef de la cavalerie*, Minucius. Les deux Ordres ainsi satisfaits devaient contenir le peuple mécontent. On épiait la marche d'Annibal, qui, contournant Rome, suivait la côte de l'Adriatique, recevant la soumission des villes sabellines *désespérées*, voulait aller soulever les Grecs du sud, en Apulie, oubliant que les Italiotes de la Grande-Grèce préféraient la domination des Romains à celle des Carthaginois. Partout, sauf à Tarente, Annibal ne trouva que des alliés *fidèles à Rome*. Pœstum et Naples venaient d'envoyer au Sénat les trésors de leurs temples. Fabius Maximus, encouragé par l'attitude des Italiotes du sud, partit à la recherche d'Annibal.

Fabius comptait épuiser son adversaire en lui refusant la bataille, en ruinant le pays devant lui, en le tourmentant d'une série ininterrompue d'alertes, d'escarmouches, de surprises. Les légionnaires ne comprirent pas la tactique de Fabius, s'impatientèrent, l'accusèrent même de trahison un jour où l'armée des Carthaginois s'était trop engagée dans un défilé et paraissait facile à vaincre. Insensible aux accusations, Fabius, imperturbable, poursuivait son plan. Une

victoire de Minucius parut donner raison aux légionnaires. Le peuple, pour montrer son mécontentement, donna au chef de la cavalerie des pouvoirs égaux à ceux de Fabius. Minucius provoqua Annibal et se fit battre. Fabius, accouru, sauva Minucius.

Son année de commandement terminée, Fabius laissait les Carthaginois impopulaires en Espagne et les Gaulois de la Cisalpine paisibles dans leur indépendance. Carthage oubliait Annibal. Les Romains ordonnèrent à Otacilius de passer en Afrique ; à Scipion, de rejoindre son frère en Espagne ; à Posthumius Albinus, d'aller surveiller les Cisalpins ; et le Sénat revint à ses projets sur l'Orient. Des ambassadeurs reçurent l'étrange mission d'aller provoquer Pinéus en Illyrie et Philippe en Macédoine. Le peuple, entrant dans les intentions du Sénat, nomma consul Térentius Varron, qui était *filis d'un boucher*, marquant par ce choix son désir d'une action prompte et vigoureuse contre Annibal. Un élève du prudent Fabius, Paulus Émilien, fait cependant donné comme collègue à Varron.

Chacun des deux consuls devait commander alternativement, *jour à jour*, l'armée envoyée contre Annibal. Varron travaillait pour obliger Paul-Émile à l'action. Près de Cannes, en Apulie, Paul-Émile se trouva si près d'Annibal (2 août 216), qu'il dut accepter la bataille. Les Carthaginois étaient 50.000 ; les Romains, 86.000. La cavalerie numide, admirablement utilisée par Annibal, — Paul-Émile ayant commis la faute de faire mettre pied à terre à ses cavaliers, — infligea aux Romains une désastreuse défaite. Paul-Émile, 2 questeurs, 80 sénateurs, des consulaires, 21 tribuns légionnaires, un grand nombre de cavaliers et 70.000 Romains ou Alliés furent tués. Annibal, qui n'avait perdu que 5.500 hommes, demeure sur son champ de victoire.

Rome, étonnée de l'inaction d'Annibal, supporta vaillamment son malheur. Pour la première fois, elle éprouva une émotion patriotique, un sentiment national. Tous les hommes valides prirent les armes. Avec les trophées consacrés aux dieux, on équipa les esclaves. Il fût interdit aux femmes qui pleuraient leurs maris ou leurs fils morts, de se montrer, même dans les temples. Les sénateurs se chargèrent de la police dans la cité, du service des gardes, de la surveillance des déserteurs. Des cavaliers, lancés dans toutes les directions, allaient en reconnaissance. La peur, de nouveau, réveilla les sauvageries, les superstitions. On sacrifia deux vestales ; on enterra vivants deux Gaulois et deux Grecs ; pendant que le sénateur Fabius Pictor envoyait consulter l'oracle de Delphes.

Fièrement, le Sénat refusa de racheter à Annibal les 10.000 prisonniers romains qu'il avait faits ; il interdit l'entrée de Rome à tout homme qui y viendrait pour négocier de la paix ; il exila en Sicile, *sans solde*, les 3.000 soldats échappés au massacre de Cannes et qui demandaient à venir défendre Rome. *L'âme inflexible* du Sénat romain spéculait sur le désespoir, l'accentuait, voulait que Rome, acculée, fit face à tout, seule.

Des pirates carthaginois ravageaient la Sicile. Les Cisalpins venaient de battre et de tuer Posthumius. Le dictateur Junius Péra leva 4 légions, arma 2.000 cavaliers, enrôla 8.000 esclaves achetés, appela les contingents des Alliés. Varron, le vaincu de Cannes, revenu, n'entendit aucune plainte, aucun reproche ; le Sénat et le peuple le reçurent en l'honorant.

Voici qu'Annibal séduisait les Italiotes du sud. Capoue, rêvant la succession de Rome, se révolte et se donne au général carthaginois, après avoir fait *étouffer dans les bains publics* tous les Romains qui se trouvaient dans la cité. Annibal,

rie se laissant pas éblouir, se méfiant des enthousiasmes grecs, demanda un secours à Carthage, en envoyant, comme preuve de sa victoire, les anneaux d'or de tous les chevaliers romains défaits. Le parti des Hannon, à Carthage, voulait l'abandon définitif d'Annibal ; le parti des Barca l'ayant emporté, le peuple décréta l'envoi immédiat de 4.000 Numides et de 40 éléphants ; une levée de 20.000 hommes en Espagne, qu'un sénateur conduirait ensuite à Annibal.

Asdrubal reçut l'ordre de passer les Pyrénées. Mais Carthage ne savait plus se faire obéir ; des intrigues de toutes sortes ruinaient les intentions du peuple. En Espagne, d'ailleurs, les Scipions refoulèrent Asdrubal au sud, l'immobilisant (216), pendant qu'en Italie, cherchant à s'emparer d'un port pour recevoir les secours attendus, Annibal échouait contre Naples, contre Nole, où Marcellus lui tua 2.000 hommes. Rome célébra ce succès comme une immense victoire. Fabius, nommé de nouveau consul (215), prit le commandement de 9 armées et de 4 flottes improvisées. Sur les 220.000 hommes comptés, 90,000 devaient aller vaincre Annibal dans Capoue.

Tout à coup, on apprend, à Rome, que la Sardaigne est attaquée, que la Sicile est en révolte, que Philippe de Macédoine envoie 200 vaisseaux chargés de troupes à Annibal ; puis, que Manlius a expulsé les Carthaginois débarqués en Sardaigne ; que Hiéron de Syracuse n'a pas trahi les Romains en Sicile ; que des légionnaires ont ruiné, *en Grèce même*, les projets de Philippe.

Annibal est en effet réduit à la défensive. Forcé d'entreprendre une guerre de siège, son incapacité se manifeste. Il échoue devant Cumès et se fait battre deux fois, platement, devant Nole. Tandis que Fabius avance progressivement, sûrement, *prenant des villes* ; que Sempronius bat Hannon à Grumentum ; que Valerius inflige de sanglantes défaites aux Herpins ; désillusionnés, les Italiotes du sud et les Grecs de la Grande-Grèce abandonnent Annibal, qui *s'échappe* jusqu'à Arpi, vers la *mer Supérieure*, d'où les secours promis par Philippe devaient lui arriver. Rome encourage ses généraux, exagère son activité, ne néglige rien. Le Trésor étant épuisé, une loi défend aux femmes de *se parer de plus d'une demi once d'or* et leur ordonne de livrer le reste de leurs parures au Sénat. Les consuls élus (214) étant des citoyens obscurs, Fabius *le temporisateur* intervient, et on le nomme, avec Marcellus pour collègue.

Capoue, assiégée (214), revient à Annibal, l'appelle, et le Carthaginois, rentré en Campanie, surprenant ses adversaires par son audace, attaque Pouzzoles, Naples et Nole ; court bravement aux Romains ; subit, sans en paraître troublé, une victoire de Marcellus ; feint de se replier sur Tarente, pour attirer sur un terrain choisi son vainqueur, — qui voit le piège et ne bouge pas ; — tient en haleine les 14 légions armées contre lui ; suspend, par sa dévorante activité, l'action décisive, inévitable, et montre enfin qu'avec un secours, quelques troupes nouvelles, son génie aurait raison des Romains. Carthage, silencieuse, laisse Annibal se débattre.

Gracchus, qui commande les esclaves enrôlés, a battu Hannon à Bénévent. Fabius, continuant son œuvre, occupe successivement les villes des Samnites.

Philippe de Macédoine, engagé envers Annibal, s'était attardé en Illyrie, prenant Oricum, remontant l'Aotis, et assiégeant Apollonie (214), ce qui avait donné le temps aux Romains, conduits par Valerius, d'aller prendre position à Brindes. Surpris et attaqué à Oricum, Philippe s'était enfui, *à moitié nu*, vers la Macédoine, après avoir incendié sa flotte pour qu'elle ne tombât pas aux mains de ses ennemis. Annibal attendit donc en vain Philippe, que les alliés de Rome

*châtièrent* en lui enlevant Zacynthé, l'Acarnanie, la Locride et l'Élide ; pendant que le roi de Pergame, Attale, soutenu par Sulpicius, lui prenait Orée et Oponte. Traqué de toutes parts, les *Dardiens ne lui laissant aucun repos*, Philippe sollicita la paix.

En Sicile, le *sage Hiéron* était mort (216). Les Syracusains, rompant l'alliance de Rome, s'étaient constitués en république. Marcellus, envoyé pour prendre la ville *ournée vers Carthage*, s'arrêta devant ses *murailles énormes*, frappé de la résistance des assiégés, organisée et conduite par Archimède.

Le Syracusain Archimède créait la Mécanique. Élève d'Euclide, il mettait toute sa Science au service de l'humanité. Ses œuvres, écrites en dialecte dorien, — et dont deux livres seulement nous sont parvenus, — et ses découvertes immortalisées par l'histoire, témoignent de la profondeur de ses connaissances et de la générosité de son esprit. Se dégageant des mystères dont s'enveloppaient les savants avant lui, il entendit que ses contemporains utilisaient ses spéculations.

En Égypte, où il était allé s'instruire, Archimède appliqua la théorie de la *vis* à l'organisation de machines qui servirent à élever l'eau puisée dans le Nil et à assécher les terres inondées, marécageuses. En Sicile, il démontra comment le poids d'un corps plongé dans l'eau se vérifie par le poids de l'eau déplacée, et il fit adapter, comme propulseur, une hélice à un navire. Il construisit une sorte d'orgue mécanique, puis une *machine* qui lançait au loin des poids énormes, démonstration de la puissance du levier. Les inventions d'Archimède, continues, émerveillaient.

Cependant, il ne sacrifiait pas la science pure aux succès des applications pratiques, et respectueux de lui-même, il voulut que l'on plaçât sur sa tombe une colonne disant ce qu'il considérait comme sa découverte principale : le problème résolu de la proportion de la sphère avec le cylindre. Cicéron, fouillant des ruines, écartant des broussailles, retrouvera, par hasard, la tombe d'Archimède abandonnée, en lira l'inscription. Les Œuvres d'Archimède, écrites, pesant *quatorze charges*, ont été brûlées par les Romains victorieux.

C'est qu'Archimède, parmi les défenseurs de Syracuse, s'était dévoué tout entier à ses concitoyens. C'est lui qui avait organisé la défense de la cité, imaginé et dressé les machines extraordinaires qui, du haut des murs, lançaient ana, assaillants des quartiers de rochers ; les crocs gigantesques au moyen desquels les assiégés enlevaient des vaisseaux aux assiégeants ; les miroirs prodigieux renvoyant les rayons du soleil, incendiant au loin la flotte romaine... Redoutant les *inventions du géomètre*, s'effrayant à l'idée d'un assaut qui devait réserver d'épouvantables surprises, renonçant à un coup de force, Marcellus attendait une trahison. Un jour qu'on célébrait la fête de Diane (212), Syracuse fut ouverte aux Romains. Un soldat tua Archimède.

Syracuse tombée, les Carthaginois défendirent Agrigente. Un élève d'Annibal, Mutine, battit deux fois Marcellus sur les bords de l'Himère ; mais Hannon, qui détestait Mutine, *l'abreuva de dégoût*, et Mutine livra Agrigente aux Romains (210). Les Carthaginois quittèrent l'île, pour n'y plus revenir.

Annibal, décidément abandonné, seul en Italie, voyait Rome s'allier aux Celtibériens, au roi numide Syphax, à Ptolémée, roi d'Égypte, à des *villes grecques*, et tenir en campagne 23 légions (211).

Le Sénat ayant ordonné aux généraux d'attaquer Capoue, Annibal décuple les forces qui lui restent, par la rapidité de ses mouvements, l'habileté de ses

manœuvres, l'ingéniosité de ses ruses, l'impassibilité de sa tactique. Un de ses lieutenants, qui ravitaillait Capoue, perd 13.000 hommes. Il accourt et inflige une défaite à Gracchus, attiré dans une embuscade. Il tient Tarente, bat deux consuls et le préteur Fulvius à Herdonée. Rome dirige tous ses efforts contre Capoue. Annibal, voyant l'impossibilité matérielle de délivrer la ville entourée de forces invincibles, marche sur Rome, qu'il compte prendre *par surprise*. Il est sous les murs de la Cité, lorsque les Romains, prévenus, l'obligent à s'enfuir. Le *coup* manqué, Annibal retourne au Brutium. Capoue se rend (210). La vengeance des Romains sur les Capouans dépassa toute mesure : 70 sénateurs frappés de mort *par la hache et les fouets* ; 300 nobles mis aux fers ; tout le peuple vendu ; la ville et le territoire déclarés *propriété romaine*.

Rome, abusant de ses victoires, se préparait d'irréconciliables ennemis. Les Brutiens furent *en masse* relégués comme des ilotes ; on leur interdit, *à perpétuité*, de porter des armes. Les Alliés subirent toutes les arrogances, supportèrent toutes les humiliations. Les Romains ne voyaient pas qu'ils s'isolaient, qu'ils retournaient à la Rome primitive, sauvage, détestée. Les *levées* devinrent en effet très laborieuses ; le Sénat ne put refaire que 21 légions ; il fallut que les patriciens portassent au Trésor *leur or, leur argent et leur airain* pour reconstituer la flotte.

Marcellus, consul (210), s'empare de Salapie et de Maronée, livre sans résultat une bataille à Annibal, près de Munito. Fabius, de nouveau consul (209), reprend Tarente, pendant que son collègue soumet les Hirpins et aussi les Lucaniens. Les consuls Marcellus et Crispinus décident enfin (208) de chasser Annibal. Marcellus conduit l'attaque, est vaincu, meurt *avec ses officiers*. Cette défaite ébranle toute l'Italie, en pleine désaffection. Douze colonies refusèrent leur contingent au Sénat. Et voici qu'Asdrubal, trompant la surveillance de P. Scipion en Espagne, a passé les Alpes, vient secourir Annibal. Le Sénat réunit 100.000 légionnaires, qu'il confie à Livius et à Néron pour arrêter la marche d'Asdrubal. Annibal, solidement retranché en Apulie, attend.

Néron rejoint Livius, au nord, sur les bords du Métaure. Asdrubal, déconcerté par ce déploiement de forces, probablement trompé par de faux espions, crut qu'Annibal avait été finalement battu au sud, et que toute l'armée romaine, libre, venait à lui. Il recula. Les consuls lui infligèrent une défaite totale. Le cadavre d'Asdrubal fut trouvé parmi les 56.000 cadavres restés sur le champ de bataille. Néron repartit aussitôt, descendit au sud, fit jeter dans le camp d'Annibal la tête coupée d'Asdrubal, et Annibal, renonçant à la lutte, se réfugia dans le Brutium, où pendant cinq années sa présence seule inquiéta les Romains.

En Espagne, le jeune Publius Scipion, après avoir pris Carthagène (210), *l'arsenal et le trésor des Barca*, s'était assuré l'amitié des Espagnols, en renvoyant leurs otages et en se montrant envers eux aussi bienveillant que les Carthaginois avaient été cruels. Quelques heureux faits d'armes rachetaient la faute qu'il avait commise en laissant Asdrubal franchir les Pyrénées. Les Carthaginois, d'ailleurs, n'avaient plus en Espagne que Gadès. P. Scipion s'allia au roi des Numides, Massinissa, et s'en fut prendre quelques villes en Afrique, puis revint à Gadès, qui lui ouvrit ses portes, apaisa une révolte de légionnaires et reçut à Rome *le consulat* (205).

Consul, P. Scipion propose aux Romains de les délivrer d'Annibal en allant prendre Carthage. La Sicile et l'Espagne sont conquises ; le roi des Numides, Massinissa, est un allié sûr ; le succès est certain. La prudence du vieux Fabius

dicta aux sénateurs un vote défavorable ; mais le peuple livra la flotte et l'armée à P. Scipion, qui partit avec 30.000 soldats.

Arrivé en Afrique, P. Scipion trouva Massinissa chassé de son royaume par Syphax, qu'il avait jadis détrôné. Deux combats de cavalerie (204), ayant montré aux Africains les intentions belliqueuses de P. Scipion, le consul ravage les campagnes, bloque Utique, incendie et disperse un camp de 50.000 hommes, provoque l'ennemi. Une grande bataille gagnée, — la *journée des grandes plaines*, — livra l'Afrique à Scipion. Le roi Syphax avait été pris par Massinissa. Les Numides se prononcèrent pour les Romains.

Carthage, épouvantée, rappelle Annibal, ainsi que Magon, qui était malade à Gênes depuis la défaite d'Asdrubal. Magon, obéissant, mourut en mer. Avant de quitter l'Italie (203), Annibal fit égorger tous les mercenaires Italiens de son armée qui refusèrent de le suivre. A peine débarqué, il demande à négocier de la paix. Le refus hautain de Scipion amena la bataille fameuse de Zama.

Annibal disposa son infanterie sur trois lignes, Carthaginois, Africains mercenaires, Phéniciens et Macédoniens, masqués par une muraille de 80 éléphants ; la cavalerie aux ailes. Scipion, adoptant la même tactique, — les *trois lignes*, — avait laissé des *passages* pour l'attaque des éléphants. Au premier choc, la supériorité de Scipion fut évidente. Les mercenaires d'Annibal, sans cohésion, se débandèrent, et dans la mêlée effroyable, on les vit s'entretuer. Seuls, les vétérans carthaginois, paraissaient invulnérables, lorsqu'un retour de la cavalerie de Massinissa, *chargeant en colonne*, donna la victoire à Scipion. Annibal, vaincu, perdit 20.000 hommes.

Rentré à Carthage, trente-cinq années après son départ, Annibal subit les conditions de P. Scipion. Les Carthaginois conservaient leur ville *et leurs lois*, mais renonçaient à toutes leurs possessions en Afrique et en Espagne livraient tous leurs éléphants, s'engageant à ne plus en dresser pour les combats ; n'entreprendraient en mer qu'une flotte de dix navires ; renonceraient à entreprendre aucune guerre sans l'assentiment du Sénat de Rome ; n'admettraient plus un seul mercenaire étranger dans leur armée ; paieraient en cinquante années une indemnité de 10.000 talents ; reconnaîtraient Massinissa comme roi des Numides et allié de Carthage ; livreraient les prisonniers et les transfuges. Scipion reçut 4.000 prisonniers, fit crucifier ou décapiter les transfuges, incendia les 500 navires de Carthage, remit à Massinissa, avec la *ville forte de Circé*, ce qui avait été pris à Syphax.

P. Scipion, à Rome, au triomphe, reçut le qualificatif d'*Africain*, le consulat et la dictature à vie. Chaque légionnaire avait eu, pour sa part de butin, 400 as ; le Trésor reçut 123.000 livres d'argent. Le roi Syphax suivit le char du triomphateur. La deuxième guerre punique était terminée.

Dans sa gloire, éblouie, aveuglée, Rome ne voyait pas les plaies incurables qui la rongeaient ; elle oubliait, dans l'ivresse de son triomphe, les angoisses terribles des mauvais jours ; elle ne comprenait pas qu'elle inaugurerait un cycle de guerre à outrance, qu'elle entraît dans une période fatale de combats personnels, de luttes entre généraux ambitieux. La deuxième guerre punique ne se terminait pas par le succès de Rome contre Carthage, mais par la victoire de Scipion sur Annibal ! Et cela au mépris des lois, puisque le Sénat s'était prononcé contre cette guerre. La gloire personnelle de Scipion valait-elle le dépeuplement de Rome, diminuée *d'un quart, ayant perdu la fleur de ses citoyens* ? Et les 300.000 Italiotes sacrifiés, comment les remplacer ? Après Métaure, déjà, il avait fallu

renvoyer de Rome les laboureurs qui manquaient aux campagnes, et diminuer l'effectif des légions, pour restituer des agriculteurs aux champs abandonnés.

Il y avait aussi, maintenant, une *question monétaire*, redoutable. En 269, une première émission de monnaie d'argent avait coïncidé avec la dépréciation rapide de la valeur des métaux précieux. Les guerres puniques absorbant des sommes considérables, le Sénat satisfit aux besoins impérieux du Trésor, en falsifiant la monnaie : L'as divisionnaire descendit, successivement, de son poids de 12 onces à celui de 2 onces. En même temps que le Trésor ruinait la cité, les débiteurs payaient leurs dettes avec de la fausse monnaie. La valeur de *l'unité monétaire* tomba de 10 à 1 ; c'était une banqueroute.

Hors de Rome, les *solitudes* se peuplaient de vieux soldats, formant des colonies misérables, onéreuses. Les dettes publiques s'éteignaient par la cession de terres improductives. Pourquoi, d'ailleurs, aurait-onensemencé des champs, préparé laborieusement des récoltes ? Est-ce que la Sicile et l'Égypte, ces *inépuisables greniers*, ne suffisaient pas ? Toutes les sources de la richesse nationale étaient taries ; 400 *villes florissantes* avaient été détruites ; mais est-ce que par leurs victoires lucratives, continuelles, les généraux ne restituaient pas au centuple les dépenses faites pour l'armée et n'enrichissaient pas les Romains ?

Les patriciens, accapareurs de terres, les transformaient en pâturages, croyant faire merveille, en substituant l'esclave au cultivateur ; les Italiotes, démoralisés par la vie des camps, répugnaient au travail ; les capitaux, absorbés par une classe, accumulés, inactifs, préparaient des catastrophes. Pas un, dans la Rome triomphante, ne songeait à utiliser Carthage comme place industrielle et trafiquante ; personne n'eût la curiosité de questionner les Carthaginois sur les causes de leurs richesses ; on crut avoir pris à l'Afrique, en une fois, tout ce qu'elle pouvait donner ; et, par vanité, pour augmenter leur mérite, les vainqueurs de Carthage élevèrent si haut Amilcar et Annibal, que l'ambition des grands Romains fut de les imiter.

## CHAPITRE XV

La Grande-Grèce. - Peuplement de l'Italie du sud. - Grecs et Italiotes. - Influence d'Athènes. - Socrate et Platon. - Pythagore. Aristote. - Rhéteurs et grammairiens. - Épicure et Hégésias. - La Médecine. - Héróricos et Hippocrate. - Eudoxe. - Astronomie. - Sciences mathématiques et physiques. - Géographie.

QUELLE influence allaient exercer sur les Romains, leurs relations maintenant directes et constantes avec les Grecs de la Campanie, de l'Italie du sud, les Italiotes hellénisés et les Hellènes de la Sicile ? Qu'était cette Grande-Grèce, dont la civilisation spéciale allait se superposer à la civilisation étrusque ?

La Campanie a le Vésuve au centre, ce qui éloignera les races timorées, ou les retiendra, toutes tremblantes, sous l'impression d'une peur chronique. Le plus ancien nom de ce *pays* est grec : c'est le pays des Opsques, ou Osques, Ausones. Les Ausones, ou Ausoniens, ou Aurunces, se désignaient d'un mot qui signifie *paysan*. Les tribus de race sabellique se rattachent à cette population. Soumis par les Étrusques, dont ils acceptèrent la domination peu après le début du vie siècle avant notre ère, ces Campaniens, ces Italiotes grécisés, se mélangèrent de Samnites (440-420) se présentant comme de même origine. Soumis à Rome dès 343, le pays des Osques abandonna son dialecte, se latinisa. Dans la plaine vaste, toute ouverte, Capoue fut bâtie, — Capua, — bientôt fière de son vin renommé, des vignes de l'*ager falernus*.

Au sud de la plaine de Campanie, les Grecs avaient peuplé les îles et les presqu'îles volcaniques, attirés par les criques charmantes au fond desquelles pénétraient, toutes bleues, les eaux dormantes de ports naturels. Dès le xie siècle, des Grecs ioniens de Chalcis auraient été installés à Ischia (Ænaria ou Pithecussa), et c'est eux qui auraient ensuite bâti Cyme, la Cumœ latine, entièrement grecque, de coutumes et de mœurs, lorsque les Samnites s'en emparèrent (420).

Les Ioniens de Samos fondèrent Dicéarchia (Pouzzoles), puis Neapolis, avec le concours des Athéniens. Des villes demi grecques, mélangées d'Orques-Étrusques et de Phéniciens, s'élevèrent le long des côtes : Herculanium et Pompeï au pied du Vésuve, Surrentum (Sorrente), Salernum (Salerne), etc. L'Italie inférieure reçut le germe grec, profondément, — à Cartedo, encore, les *femmes sont toutes des Minerves*, — mais avec le stigmaté phénicien, asiatique, ineffaçable.

En Apulie, ou lapygie, les lapygiens, semblables aux hommes qui habitaient le littoral opposé de la mer Adriatique, occupaient la plaine que traversent le Cerbalus (Cervaro) et l'Aufidus (Ofanto), entre les monts Samnites et la mer. Mélangés d'Illyriens à Apuli, ils adoptèrent, en majorité au moins, *la langue, les mœurs et les arts de Tarente, la ville hellénique*. Leurs troupeaux, *paissant des pâturages pierreux*, donnaient une laine très fine, recherchée. Les Romains achevèrent la conquête de l'Apulie en 317.

La *plate et rocheuse* Messapie, couverte de vignes et d'oliviers, très tôt envahie par des Illyriens, conservait avec ténacité sa langue nationale (266) ; elle n'eut qu'une ville importante, Brundisium, dont le port excellent, en relations continuelles avec l'Hellénie, ne fut occupé par les Romains qu'en 244. Sur sa

lagune étroite, stérile, circulaire, entourant un lac maritime délicieux, Tarente, fondée par des Doriens de Laconie (708), fut commerçante et industrielle, demeura grecque.

La *Grande-Grèce*, qui doit ce qualificatif aux montagnes de la Calabre comparées aux collines de l'Hellénie, clairsemée d'abord de races diverses, de Sicules, Itales ou Italiotes, reçut de nombreux colons Hellènes (800-700), Achéens-Éoliens surtout, et devint complètement *grecque* deux siècles après environ (600-500). La Grande-Grèce, — *Magna-Græcia*, *Græcia-Major*, — subit une invasion de Samnites et d'Osques (400), ou Lucaniens, qui troublèrent le type originel, pur, des premiers colons. Ces intrus y dominèrent jusque vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle ; le sud extrême, alors séparé, forma *le pays des Brutiens*. Rome prendra le tout (300-272).

En Lucanie, les villes de la côte étaient pleinement grecques : Posidonia (Pæstum), que les Lucaniens occuperont (400) ; Velia, fondée par les Ioniens de Phocée (540) ; Pyxous (Buxentum), bâtie par les Ioniens de Rhegium (467) ; Laos, colonie des Achéens de Sybaris ; Métapontion, l'achaique (700), fondée sur le golfe de Tarente, en même temps, ou à peu près, que la Siris des Ioniens de Colophon (600-500) ; Héraclée, peuplée de Tarentins et de Thuriens (432) ; groupements d'agriculteurs.

En Brutium, Consentia, la capitale, dans l'intérieur, ne contenait guère que des Brutiens ; les autres cités, sur la côte, étaient *peuplées de Grecs*. Sybaris, fondée dans *la fertile plaine du Crathis* par des Achéens et des Trézéniens, fut une ville riche, intelligente et gaie, une sorte de Massalia italiote. Détruite (510) par les Crotoniades, *vigoureux, élégants et beaux*, les Grecs coalisés, *réunis*, la réédifièrent sur ses ruines (443), dirigés par des Athéniens, et ce fut Thurii, que les Romains occupèrent (282), qui a disparu. Crotone, bâtie par les Achéens (710), se vantait de ses mines de cuivre ; Locres s'honorait de son nom, qui était celui de ses constructeurs, les Locriens occidentaux (675). Rhegium, créée par les Ioniens de la Chalcis d'Eubée (725), s'était augmentée d'une émigration de Messéniens. Autour de la Sicile *triangulaire*, les îles et les îlots fourmillaient de Grecs.

C'est par ces Grecs de toute origine, par ces Hellènes venus, vieillissés, les uns las et résignés, les autres surexcités et remuants, patriotes usés, de peu de foi, restés généralement infatués et querelleurs, très intelligents, certes, songeurs ou actifs suivant les circonstances, beaucoup d'entre eux entachés de phénicisme, voués aux spéculations malsaines, et professeurs de corruption, que les Romains s'initièrent à la vie hellénique.

Athènes, dans ces choses vagues, mystérieuses, obscures, dans cette civilisation pressentie, désirée, était, à l'Orient de Rome, une sorte de point lumineux. Le regard, comme de force, allait vers Athènes. C'était une illusion. La cité de Pallas, en accaparant tout pour tout désorganiser, avait achevé la Grande Grèce véritable, antique, aryenne, vaincue à Troie. Les Athéniens, diminuant l'Hellénie, au lieu de l'agrandir sans cesse, avaient fini par succomber, enfermés dans leur ville comme dans un musée, assurément merveilleux, mais restreint et insuffisant. Cornélius Nepos raconte qu'on demanda un jour à Iphicrate qui *il estimait le plus, de son père ou de sa mère* ; et qu'Iphicrate répondit : *Ma mère, car mon père m'a fait Thrace et ma mère Athénien*. Iphicrate, fier et jaloux, véritable Athénien, agonisait d'orgueil.

Athènes vaincue, épuisée *dans sa force créatrice, chassée du domaine politique*, restait active, nécessairement. Toujours localisé, l'esprit athénien se préoccupait cependant de l'universalité des choses, et il allait loin, parfois, au delà de la cité. Grâce à quelques hommes, un goût de réflexion, d'étude, de *science*, se manifestait. Socrate, vraiment, avait fondé une science morale.

Le paradoxe socratique : *La morale est suffisante pour la vertu*, avait frappé les esprits. Des Aryens purs se seraient peut-être contentés de cette phrase harmonieuse, impressionnante, et ils auraient été vertueux en même temps que moraux, par sentiment. Les Athéniens d'après Socrate, interprétant ses paroles, — quand ils ne les inventaient pas, — utilisèrent, dans le sens phénicien du mot, toute la morale socratique. Le Bien, ce fut l'utile, mais l'utile *vrai*, distingué de l'*agréable* ; le *juste*, ce fut le *légal* ; la *Piété*, la *pratique religieuse* : des lois à observer.

A défaut de lois supprimant la responsabilité, favorisant la paresse de l'esprit, de règles permettant l'observation de soi, la méditation consciencieuse, les moralistes énuméraient les avantages de la morale. Le *tempérant* se préparait au plaisir, gagnait l'estime de ses contemporains ; l'observateur des lois s'assurait la tranquillité, un *meilleur traitement social*. Si la morale de Socrate n'avait pas été dominée par ce précepte : *L'empire de soi-même est la première des vertus*, les socratiques n'auraient été, rapidement, que des sages inactifs, très vertueux, irréprochables, mais exigeant le bénéfice social de leur discipline intellectuelle, de leurs vertus.

Platon, renchérissant sur cette renonciation, abusant des condescendances aryennes, s'empare des esprits pour les arracher au réel, les conduire et les perdre dans un idéal convenu, limité, définitif. Il se refuse aux expériences ; il professe l'horreur de la *vile matière* ; il sépare la mécanique de la géométrie, parce que la mécanique se résout en problèmes positifs, constatés, finis ; il blâme les démonstrateurs, tels qu'Eudoxe et Archytas, et il fait du Bien l'*essence même de Dieu*. Sa théorie métaphysique du monde est une conception *a priori d'ordre et d'harmonie*. L'homme n'ajoutera rien à ce qui est, à ce qui fut, à ce qui sera, dans la création et la procession des choses. Mais, artiste, poète, en contradiction flagrante avec sa propre théorie, par son admirable langage, Platon émancipera l'homme qu'il a essayé d'enchaîner. Il crée, rien qu'en parlant, les mots, les *expressions psychologiques* qui manquaient pour exprimer, pour manifester les supériorités de l'être humain. Avant lui, le mot générique grec distinguant l'*homme* de la *bête* n'existait pas.

Pythagore et ses disciples, s'insurgeant, firent voir les relations qui existaient entre les *conceptions numériques et géométriques*, intéressant ainsi les esprits au jeu des démonstrations, à la recherche et à la formule des preuves, à l'application des théories pensées et déduites. Or, cet exercice intellectuel, ce travail humain, ce labeur quasi matériel trouvant son outillage complet dans les écrits de Platon, le langage platonique servit à détruire le platonisme. La morale de Socrate et la logique de Platon, travaillées par les pythagoriciens, firent Aristote, donnèrent au monde le *système compréhensif de la logique formelle*, préparèrent l'avènement de l'exactitude.

L'influence de Platon ne permit pas à Aristote, malgré son génie, de l'emporter ; pas même de réagir suffisamment. Il faudra des siècles à l'humanité, pour qu'elle se dégage de la séduction platonique. Pendant vingt années, sans rien écrire, Aristote écouta Platon, ou ses émules, travaillant sans relâche, se faisant une réputation de *prodigieuse activité*. Platon avait dit : *C'est le frein qu'il faut à*

*Aristote et non l'éperon.* Philippe de Macédoine lui confia l'éducation de son fils Alexandre, alors âgé de treize ans.

Le plan d'éducation tracé par Aristote pour son *royal élève*, le fils de Philippe, est parfait : Apprendre les lettres dans les poètes et les orateurs ; la morale, dans la nature et la tradition ; la politique, dans l'histoire, et plus spécialement par *l'examen des constitutions* ; n'aborder la science qu'avec un *esprit formé*. Revenu à Athènes, Aristote ouvrit le Lycée (352) ; près du temple d'Apollon, où il enseignait ses élèves, — les péripatéticiens, — en se promenant.

A la mort d'Alexandre, par une réaction logique, les Athéniens retournèrent à cet idéalisme artistique, exalté, inconscient, qui sacrifie l'indépendance de la pensée, et le labeur intellectuel, à la discipline énervante des théoriciens absolus. On accusa en conséquence Aristote d'impiété, et il dut s'enfuir à Chalcis, où il mourut (312).

Aidé, dit-on, dans ses recherches pratiques, dispendieuses, par Philippe d'abord et par Alexandre ensuite, le *génie pénétrant d'Aristote*, suivant le mot de Cicéron, lui avait fait *découvrir les secrets de la nature*. Il laissa ses livres à Théophraste. Sylla les rapporta à Rome, dans *son butin de guerre* ; l'Eglise les condamna ; les Arabes les rendirent à l'humanité ; le pape Urbain IV les fit traduire ; le Parlement de Paris (1629) défendit de les attaquer sous peine de mort.

Aristote, infatigable, avait en effet *dressé l'inventaire des connaissances humaines*, cherchant la vérité, toujours, partout, soumettant ses découvertes à l'expérimentation. Observateur précis, après Hippocrate, il dit le premier que les Idées *sont la représentation des objets* et qu'elles *arrivent à notre esprit par l'organe des sens*, principe fécond, seul capable d'encourager le penseur, de stimuler et de récompenser le savant. Aristote résume tout ce qu'on avait su avant lui, et contrôlant, pour ainsi dire, les solutions collectionnées, il déduisit logiquement, expérimentalement, la *connaissance de l'ensemble des choses*, acceptant toutes les œuvres de l'esprit humain, sauf celles de l'imagination ; et c'est ce qui le rendit suspect aux yeux des Athéniens. Dédaignant la recherche du Beau absolu, il s'appliqua à définir le Bien et l'Utile. Son Beau, à lui, était une *réalité vivante et concrète* : un acte.

Le Dieu d'Aristote, premier moteur, indifférent à l'homme qu'il n'a pas créé, mais qu'il *attire à lui*, par l'attraction universelle qu'il exerce, n'est ni providence, ni bourreau. La Nature comprend l'homme dans ses parties, et elle suffit à tout, *dirigée par la loi du mieux*, fatale ; aussi, les *individus* peuvent se modifier, les *espèces* demeurent. La Nature, artiste, s'améliore ; la vie ne dépend pas du hasard, ne répond pas à une nécessité ; il n'y a pas de divinité surveillante, intervenant, secourable ; pas de *vie future* à préparer. L'édifice de Platon est sapé dans sa base.

Pas d'âme sans corps. L'homme jouit de lui-même, ou se tortionne. La jouissance suprême, le *ravissant plaisir de la pensée savante*, c'est la découverte, démontrée, d'un fait humain. Chaque animal *a en lui quelque chose de la puissance de la nature et de sa beauté* ; l'homme doit connaître sa puissance et faire resplendir sa beauté, et c'est en cela que *sa nature* est *divine*, qu'il doit s'appliquer à *donner un but à ses œuvres*, à *ne jamais rien faire de vain*, s'il ne veut pas s'amoindrir. L'homme peut tout par lui-même et pour lui-même. Sur la terre, dans la nature, — à laquelle il appartient, — il trouvera toutes les sources de ses jouissances et de sa grandeur. Il n'a pas besoin de

tordre son cou pour regarder passer les nuages, sonder l'insondable éther, se confier aux dieux. Anaxagore avait dit : *L'homme est le plus intelligent des animaux, parce qu'il a des mains* ; Aristote riposte : *L'homme n'a des mains que parce qu'il est intelligent*.

A la vertu vaguement définie, philosophique, spéculative, Aristote oppose le Devoir positif, cette *vertu du citoyen*. Le Bonheur, il le place dans le dévouement, dans le sacrifice, même *de la vie* ; c'est le Patriotisme qu'il conçoit. Le Devoir ainsi exercé, dans l'humanité et par l'humanité, domine la Religiosité décevante et la Morale inconsistante de Pythagore et de Platon. Et si Aristote conserve un fond de métaphysique dans l'expression de sa pensée très haute, c'est qu'il accomplit une révolution dont il s'effraye ; de même qu'il acceptera l'exercice de l'esclavage, sans lequel l'Hellénie disparaîtrait, matériellement.

Ce qui distingue l'homme, d'après Aristote, c'est la *raison* ; et il lui faut, — être social, — une famille, une patrie, l'humanité. L'ensemble, l'association des familles formant la patrie, le gouvernement, — l'État, — doit servir l'intérêt général ; cet *intérêt* est le *lien* nécessaire. L'individu se doit à l'État, parce qu'il se doit à la Société. Cet individualisme sacrifié à l'État, absolument par *intérêt*, est l'erreur qui conduisit logiquement Aristote à définir l'esclave *l'instrument animé dont on est propriétaire*. Mathématiquement, pourrait-on dire, il aboutit à la consécration de l'esclavage, au *droit de la guerre*, à l'inégalité des hommes associés, parce qu'il dut repousser le principe détestable de l'État-famille de Platon, menant au despotisme.

Aristote, réagissant contre le platonisme ; Aristote, *père de la logique*, inventeur de *la méthode*, penseur *scientifique*, ne pouvait pas conclure autrement. Il déclare que la liberté doit délivrer le citoyen de l'omnipotence de la famille ; que le citoyen doit obéir à l'État : le magistrat lui-même, dit-il, *obéit à son mandat en commandant*. Dans le gouvernement type d'Aristote, la fortune, le mérite et la liberté se tempèrent *par des transactions*. Le savant philosophe édifiait son monument avec les matériaux qu'il avait.

La *Politique* d'Aristote, bien grecque, toute de proportion, de mesure, d'harmonie, est une science appliquée par un artiste. La démocratie, vivante, agissante, formant la société, en nombre, ne doit pas tyranniser ; l'aristocratie, *de fortune ou de mérite*, minorité nécessairement, est indispensable à l'État, à l'intérêt public : *Le régime démocratique est de tous les gouvernements le plus stable, à la condition que la classe moyenne ait la prépondérance* ; à la condition que l'éducation du citoyen appelé à gouverner réponde aux besoins de l'État.

Aristote éducateur veut que l'instruction du citoyen varie suivant *l'état politique de la patrie*. Et c'est pourquoi, assistant à l'affaiblissement progressif d'Athènes, il va jusqu'à interdire d'élever *les enfants difformes*. Dans sa *Politique* encore, Aristote combat Platon, en déclarant que tout citoyen doit participer à la vie publique. Dans sa cité idéale, l'*ordre* est maintenu par *la justice et l'amitié*.

La culture et la pratique des arts entrent dans le système d'éducation d'Aristote, s'imposent au développement normal de la vie sociale. La fin de l'Art est *le plaisir des hommes libres* ; le moyen est dans *l'imitation de la nature*. Les arts principaux sont la musique et la poésie. Aristote s'occupe peu de la peinture et de la sculpture ; pas du tout de l'architecture. Toujours logique, positif, sa mission étant trop importante pour qu'il s'attarde, Aristote divise les arts en *sensibles* et *libéraux* ; et il exclut, songeant à la réforme des Athéniens, les arts qu'il suppose surexcitants. Il s'égaré, de même, lorsqu'il essaye de combattre

l'esprit de lucre, la cupidité et la vénalité, allant jusqu'à dire : *que tout travail dont on tire profit est vil*. En ces paroles, Aristote visait les sophistes, entendait flétrir ceux qui exploitaient, ceux qui vendaient les *fruits de leur intelligence* ; mais la parole était prononcée, et elle portait trop loin.

Aristote honore l'art de la musique, qui *donne de la rectitude aux jugements, porte aux actions honnêtes et forme les mœurs par le plaisir* ; mais il poursuit les virtuoses comme il a condamné les rhéteurs : *Il faut bannir ces tours de force et ces jeux brillants, si applaudis de nos jours dans les combats de musique, d'où il ont passé dans l'éducation*. Les artisans de l'art musical sont, à ses yeux, aussi méprisables que les athlètes, *dont les exercices rendent féroces sans donner le courage*. Il déteste les Lacédémoniens *qui accoutument les enfants à la cruauté et négligent de les instruire*.

Le style d'Aristote, sec, parfois diffus, souvent obscur jusqu'à l'inintelligible, ruina la réforme aristotélicienne, fit avorter la révolution nécessaire, tandis que la langue de Platon, merveilleuse, entretenait le goût du platonisme, lui conservait la prépondérance. Aristote *avait dit le dernier mot du bon sens porté jusqu'au génie* ; mais ce mot était inharmonique, et il n'eut pas d'écho chez les Grecs. Vite oubliée, inutile par conséquent, l'œuvre d'Aristote fut comme si elle n'avait pas été ; et le philosophe très grand, inconnu, devint responsable des *extravagances* de ceux qui le prênaient, qui l'interprétaient, qui essayaient de résumer ses doctrines. Les Romains, *rebutés par son obscurité*, au grand étonnement de Cicéron, ignorèrent Aristote.

Après Aristote, l'art oratoire l'emporte sur la philosophie, toute platonicienne d'ailleurs, et exploitée. Les rhéteurs et les grammairiens font un « tapage » assourdissant. Les disciples d'Aristote eux-mêmes, entraînés, trahissent leur maître. Théophraste et Aristoxème tombent dans l'empirisme ; Dicéarque, Straton, Ariston, exagérant, vont au matérialisme d'Épicure. Quelques lueurs persistent cependant ; il y a des réactions ; mais quelle anarchie, quelle confusion surtout ! Evhémère fait de l'histoire avec la mythologie, cherche des hommes, — les héros d'autrefois, — dans la nomenclature des dieux ; Xénocrate, élève de Platon, qui nomme son école *Académie*, continue Aristote, *plus abondant et moins varié*, dira Cicéron ; et parmi ses disciples, il y aura Polémon, qui *doute de tout*, des sens et de l'esprit, qui fonde la Nouvelle Académie, où Carnéade *parlera si bien* ; Antisthène, le platonicien, s'exerce à la *patience virile*, préparant les cyniques et les stoïciens ; Aristippe, platonicien encore, annonce *l'école voluptueuse*, cyrénaïque.

Épicure, que Cicéron repoussera, sans l'avoir compris, ou le comprenant mal, relève l'homme, — trop peut-être, — que Platon a presque détruit ; affirmant, démontrant que chacun a *son bonheur en soi* et que ce bonheur existe surtout dans *la jouissance de la pensée et l'indépendance du vouloir*. Tout ce qu'il est difficile de se procurer, — richesse, luxe, honneurs, pouvoir, — doit être méprisé. Et si l'ensemble des convoitises tourmente l'homme, trouble son esprit, le distrait de la simple jouissance du soi, l'homme doit alimenter et satisfaire ce tourment, jusqu'à la satiété, par la nourriture, le *plaisir du ventre*. Épicure entend arracher *l'homme libre* à l'arbitraire absurde des dieux, au fatalisme inflexible des stoïciens. Pour lui, dans la vie, les peines n'étant *qu'une suspension de jouissance*, il faut savoir attendre et supporter. La mort d'Épicure, d'une imperturbable sérénité, au milieu d'atroces souffrances, fut la plus subjuguante de ses démonstrations.

Le *système* d'Épicure, ou ataraxie, basé sur le maintien de la santé, l'exercice d'un calme égoïsme, repose sur la suppression de la mort : La vie cesse par dissolution ; la mort est le retour au néant ; il n'y a pas d'enfer, de torture ; les dieux sont *hors de la sphère des événements humains*, l'homme doit *vivre selon la nature*, jouir dans la mesure de ses forces, rechercher avant tout ce calme, ce bien-être que procure *la paix du cœur unie aux lumières de l'intelligence*. Adversaire redoutable des *académiciens subtils*, des *puérils dialecticiens*, des *vaniteux du Portique*, Épicure subit pendant toute sa prédication les sarcasmes des philosophes qu'il combattait ; sa doctrine, exagérée, dénaturée, changée peut-être, resta comme une formule dégradante.

A Épicure on opposait Hégésias, son contemporain, qui niait, en effet, la possibilité d'arriver à la possession du bien, *but chimérique*, et enseignait le renoncement brutal. Un Ptolémée dut faire fermer l'école d'Hégésias, exiler *le maître*, pour arrêter les suicides. Socrate et Platon avaient nécessairement abouti à Épicure et à Hégésias. Et la philosophie n'en mourut pas !

La médecine, art passionnant, bien fait pour séduire l'aryanisme grec, répondant à son goût de collection, de recherche et de recueil des vérités constatées, dont l'essence scientifique ne pouvait être, pour longtemps, qu'une comparaison de faits, avait suivi, parallèlement à la philosophie, une voie progressive, sans trop subir l'influence des rhéteurs. L'idée fondamentale de l'exercice de la médecine grecque : *Fortifier et conserver l'organisme humain*, appartient à Héraricos, qui vécut bien avant Platon. Acouménos et son fils Eryximachos continuèrent l'œuvre : L'hygiène prévenait les maladies ; l'*exercice à l'air libre* entretenait la vie. De ces temps quasi préhistoriques nous sont parvenus, comme des témoignages précieux, les pratiques d'une médecine originale, toute aryenne : les prières, absolument védiques, qu'on retrouve dans l'Atharva-Véda, par lesquelles les herboristes grecs *enchantaient* les remèdes prescrits, et l'offrande, essentiellement aryenne, jetée dans les sources des eaux guérissantes.

La sophistique essaya de s'imposer à la médecine naissante. Hippocrate vint, qui concilia, avec une étonnante autorité, la séduisante phraséologie descriptive des maux, à laquelle les Grecs ne devaient pas résister, les pratiques d'une superstition facile et les exigences de la science nouvelle. Délivrée du monopole sacerdotal, — l'empirisme, régularisé, conservé à titre d'expérience et d'hypothèse, — la médecine d'Hippocrate, *conciliante*, — mais *rectifiée*, cherchait désormais des Lois. Avant Hippocrate déjà, des observations exactes, suffisamment généralisées, — ophtalmologie et otologie notamment, — avaient indiqué la voie.

Eudoxe, *émule d'Hippocrate*, passionné de voyages, tout à sa *curiosité scientifique*, mathématicien, philosophe, géographe et politique, dans le sens d'Aristote, encyclopédiste par conséquent, réunit tout ce que l'on savait de l'art de guérir en Asie, en Grèce et en Italie ; il créa l'école de Cyzique. Ami de Platon, l'ayant accompagné à Syracuse, il revint à Cnide pour y *réviser la constitution*. Eudoxe fonda l'astronomie.

La science, noyée dans la philosophie, ne s'en dégagera qu'à Alexandrie. Cette science d'ailleurs, dans le sens élevé du mot, n'est encore que de la mathématique, avec un commencement d'astronomie géométrique. La marche de la science hellénique en dénonce l'insuffisance fatale. Les Ioniens, philosophes, suppléent aux lois par d'ingénieuses formules ; ils n'exposent pas des *hypothèses* à vérifier, mais des *certitudes* vers lesquelles tout doit converger, de force ; ainsi, les théories successives de l'Eau, de l'Air, du Feu, etc.

Les premiers qui, venus de Sicile, apportèrent aux Hellènes une mathématique *d'application*, furent mal reçus, accusés de compromettre, de *ravaler* la science. Les philosophes ne voulaient pas être supplantés.

Périclès, par son éclectisme, avait favorisé les savants, jusqu'alors dédaignés. Les sophistes s'étant emparés de la philosophie, avec grand tapage, les savants purent, tranquilisés, jeter enfin les fondations de leur monument spécial. Protagoras fit de la linguistique ; on s'attaqua au texte d'Homère ; Hippias risqua de la critique historique, en *comparant les états entre eux* ; Hippocrate et ses disciples, médecins, traitèrent de l'économie rurale et de l'horticulture ; Méton importa d'Égypte l'arpentage ; et on voulut réformer le calendrier, le commencement du mois ne coïncidant pas fréquemment avec la nouvelle lune. La résistance qu'opposèrent les Athéniens à cette seule réforme, montre bien le peu de goût qu'ils avaient pour la précision scientifique.

Privées d'arithmétique, les sciences mathématiques et physiques manquaient de sanction. Une *notion des lignes* ayant été empruntée aux Égyptiens, Thalès avait inauguré la géométrie. Pythagore trouva les relations entre les surfaces, les parallélogrammes et les triangles, donna le carré de l'hypoténuse. Archytas et Platon, puis Eudoxe et Ménechme, fondèrent la *théorie des lieux géométriques*. Dinostrate imagina sa célèbre quadratrice. Aristée apporta la Méthode, *mit de l'ordre dans ses essais*. Tout ceci, à l'aide d'une numération insuffisante ; Archimède, le premier, dépassa le nombre 10.000, ou *myriade*.

L'invention du gnomon résume toute l'astronomie. L'idée du calcul numérique appliqué à la géométrie, est énoncée par Aristarque de Samos et par Archimède. On se traîne. Aristote donne l'impulsion scientifique, montre la voie vraie, en secouant le platonisme, en se dégageant de la rhétorique, en affranchissant les dieux de *leurs fonctions utiles et nuisibles*.

Délivré de l'Olympe, responsable de soi, l'homme voudra connaître, prévoir, et il deviendra scientifique, — Eratosthène détermine presque la longueur exacte du méridien terrestre, — comme de la nécessité de se défendre, ou du besoin de conquérir, résultera la Mécanique. Il fallait bien calculer exactement l'emploi des forces, pour se servir utilement de ces engins énormes dessinés, sculptés sur les hauts murs des temples d'Égypte et d'Assyrie, à Beni-Hassan et à Nimroud. Denys de Syracuse veut de ces *machines* pour battre les Carthaginois ; Philippe de Macédoine demande à Polycidas un traité des *engins de guerre machinés* ; et les élèves de ce mécanicien, Diadès et Chœréas, suivent Alexandre, comme *ingénieurs*, dans son expédition en Asie.

Les philosophes, très diminués, se défendaient ; et la science qu'ils accaparaient, restait obscure, empirique. Les connaissances géographiques des Phéniciens, elles-mêmes, ne furent pas utilisées scientifiquement. Hérodote raconte ce qu'il a entendu dire ; Ctésias de Cnide dit ce qu'il a vu, et il est allé jusqu'au Gange ; Hippocrate essaie de déterminer l'influence des milieux. Platon, comme Socrate, dédaigne la géographie. Les Hellènes restent indifférents aux découvertes ; quelques-unes, vraiment extraordinaires, écrites, ne paraissent pas les intéresser. Scylax de Caryanda donne le périple de la Méditerranée ; Eudoxe, revenu d'Égypte, décrit le monde en neuf livres ; mais ce sont comme des travaux inutiles : le *monde* des philosophes ne va que du Phase aux Colonnes d'Hercule.

Éphore (366) divise les peuples ethnographiquement, les Mèdes du Grand-Roi au centre asiatique, les Indiens à l'est, les Scythes au nord, les Celtes à l'ouest et

les Éthiopiens au sud ; Pythéas détermine presque exactement la latitude de Marseille (400-300), voyage en Celtique et en Germanie, attribue les marées à l'attraction lunaire ; Euthymène va au Sénégal. Ces constatations positives, n'ont pas plus d'importance, aux yeux des Grecs, que l'Atlantide imaginaire de Platon.

Alexandre, par ses conquêtes, forcément, éveille la curiosité géographique, ouvre les champs d'exploration, inaugure, avec le voyage de Néarque, la *science de la Terre*. On recueille des documents, on collectionne des faits, tel génie a l'intuition d'une grande vérité, mais on n'utilise presque rien, on ne coordonne pas ; on écoute, on lit, on classe, et on oublie.

Aristote conçoit la terre *masse sphérique immobile au centre de l'Univers*, — l'œcumène, — qu'entoure l'Atlantique, et prépare, par un raisonnement, la découverte des Amériques. Mais on ne se *donnera pas la peine* de lire Aristote.

## CHAPITRE XVI

DE 323 A 117 Av. J.-C. - Dispersion des Hellènes à Rhodes, Pergame, Éphèse, Smyrne et Alexandrie. - Grecs et juifs à Alexandrie et en Palestine. - Les hellénistes d'Égypte. - Les Ptolémées. - Trafics et Monnaie. - Administration. - Philosophie : Théophraste et les platoniciens. - Culte et Divinités. - Néo-Juifs. - Sculpture. - Architecture. - Peinture. - Littérature. - Le Musée. - Poètes. - Callimaque, Apollonius et Théocrite. - Histoire. - Théâtre.

ON peut dater la fin de l'Hellénie, soit de la bataille de Chéronée (338), soit de la mort d'Alexandre (323), soit de la bataille d'Ipsus (301), soit de la destruction de Corinthe (146) ; Athènes cesse d'exister le jour où, Démosthène repoussant Philippe de Macédoine, les Athéniens *tombent dans l'indifférence et la vénalité*. Alexandre vient ensuite, qui disperse les trésors de la cité de Pallas. Quelques-uns, en Europe, instruits du grand passé d'Athènes, sachant que dans la ville ruinée, déchue, vivent encore des philosophes et des artistes, viendront s'abreuver à cette *source d'éternelle jeunesse*, mais la plupart, *fuyant le contour recourbé des rivages d'Athènes*, iront s'instruire à Rhodes, ou à Pergame, ou à Éphèse, ou à Smyrne, ou à Alexandrie.

Séparant en quelque sorte le Delta de l'Égypte, de *la terre qu'arrose le Nilos au large cours*, Alexandrie y renouveler, au détriment de l'Europe, toutes les abominations de la Chaldée antique, ouvrir de nouveau l'égout que l'on croyait comblé. A peine soumise aux Ptolémées, la Basse-Égypte entre en relations suivies avec la Palestine. La réputation du Nil, *aux eaux vierges de maladies*, attire au Delta un nombre considérable de Juifs quittant Jérusalem et Samarie. Beaucoup de Grecs, par contre, vont en Palestine. Bientôt les juifs occupent tout un quartier d'Alexandrie, y obtiennent des *droits égaux à ceux des Macédoniens*, chassent les Libyens, donnent la Bible hébraïque aux Hellènes, leur empruntent les Sciences.

Très habilement, par prudence, les juifs d'Alexandrie publièrent leurs œuvres sous le nom de *Grands Grecs*. Des quantités de livres juifs attribués aux anciens philosophes, aux anciens poètes de la Grèce, parurent ; cette pratique n'était pas une innovation, les écrivains de Jérusalem, depuis longtemps, attribuaient leurs élucubrations à des personnages : l'Ecclésiaste à Schelomo (Salomon), des *livres* à Daniel, à Hénoch, etc.

Pour amener les Grecs au monothéisme, les nabis d'Alexandrie citaient des vers de Sophocle où les croyances d'Israël se trouvaient affirmées ; ils démontraient que la philosophie d'Aristote, celle de Pythagore et celle de Platon, procédaient de Moïse ; qu'Hésiode, Homère et Orphée avaient puisé dans la Bible toute leur poésie. Ce travail, favorisé par de continuelles émigrations, — on comptait un million de juifs à Alexandrie un siècle après sa fondation, — donna le type Judéo-alexandrin, si bien caractérisé du temps de Caligula.

Parlant et écrivant le grec, les juifs d'Alexandrie prirent le nom d'*hellénistes* et dominèrent les Juifs d'Asie. Ils enrichirent la cité d'Alexandre des dépouilles d'Athènes et de Carthage, tinrent en vassalité intellectuelle les Alexandrins *oisifs, sceptiques et moqueurs*, favorisèrent le relâchement des mœurs, les excès du plaisir, la manie de l'enrichissement, et s'adonnèrent à une *littérature sans âme*,

ne prévoyant pas que le spectacle d'une ville très riche et très gaie susciterait la convoitise des Romains.

Le premier des Ptolémées, Ptolemœus, Ptolémée Lagus, du nom de son père, fondateur de la dynastie des Lagides (323-283), eut l'Égypte à la mort d'Alexandre. Il restitua leurs biens aux temples, pour *s'assurer le concours des prêtre*, et rêvant d'une Athènes africaine, fortifia Alexandrie, y attira les savants et les littérateurs, créa le musée, fonda la bibliothèque du Sérapion, releva le culte de Sérapis. Il écarta du trône son fils Ptolémée Céraune, *dont il redoutait la violence*, et abdiqua.

Ptolémée II, Philadelphie (285-247), *ami de ses frères*, qu'il haïssait et qu'il fit périr, surnom ironique, — insultant, si on y voit l'intention de viser l'amour l'unité à sa sœur Adelphe — protège les sciences et les lettres, travaille au développement commercial de la cité, favorise l'astronomie et la navigation, répare le canal antique joignant la Méditerranée à la mer Rouge, creuse des ports, fait explorer la Nubie et le Nil supérieur. Allié de Rome, il fonde des villes, édifie un temple dédié à sa femme Arsinoé, divinisée sous le nom de Vénus Zéphyritis, et à laquelle sa fille Bérénice sacrifia sa chevelure. Il avait été couronné dans un temple suivant le rite égyptien, comme Osiris donné par Ammon.

Ptolémée III, Évergète, *le bienfaiteur* (247-222), envahit la Syrie, franchit l'Euphrate, va jusqu'à Bactres, et victorieux, rapporte en Égypte les *images des dieux nationaux* enlevées jadis par Cambyse et par Darius. Il conquiert l'Éthiopie, intervient pour l'indépendance achéenne et épousa sa sœur Bérénice. Les prêtres égyptiens nouveaux, dont les collèges étaient envahis de juifs, lui rendirent les honneurs *royaux et divins*, prononçant son panégyrique.

Ptolémée IV (222-205), Philopator, *ami de son père*, qu'on l'accusait d'avoir fait empoisonner, autre surnom ironique, laissa le gouvernement aux mains de ses ministres Agathocle et Sosibé, dut rendre la Syrie à Antiochos, conserva la Palestine, la Phénicie et la Cœlésyrie, persécuta Cléomène, après l'avoir poussé à la révolte, le fit massacrer, insulta à son cadavre, livra à la mort sa femme et sœur Arsinoé, et mourut exécré, méprisé. Régnant *sur plus de Juifs que de Grecs*, il avait livré le territoire d'Honion (Héliopolis), avec son *château-fort*, à l'alabarque Onia IV, institué un grand-prêtre du nouveau temple.

Ptolémée V (205-181), Épiphanes, *l'illustre*, ainsi qualifié par flagornerie, ne fut que le jouet de ses ministres. Une guerre malheureuse contre Antiochus, des insurrections violentes, des désordres *affreux* dans les villes du Delta, marquèrent son règne. À l'aide de mercenaires grecs, il réprima les révoltes ; à *force de cruautés* il soumit les séditions. Les régents eux-mêmes, épouvantés, confièrent sa tutelle au Sénat romain. Il mourut empoisonné.

Ptolémée VI, Philométor, *l'ami de sa mère* (181-146), âgé de cinq ans lorsqu'il parvint au trône, régna par la régence de Cléopâtre, princesse syrienne qui sut défendre l'Égypte contre Antiochus IV, fait prisonnier en Syrie. Attaqué de nouveau par Antiochus, secouru par le consul Popilius Lénas, qui le protège en l'obligeant à céder une partie de son royaume, — la Libye, la Cyrénaïque et Chypre, — à son frère, il apaise des troubles en Syrie et meurt des blessures qu'il a reçues près de l'Oronte, vainqueur de Bala.

Ptolémée VII, Évergète II (170-117), le *bienfaisant*, moquerie nouvelle, revient en Égypte avec une armée, pour en conquérir le trône ; oblige la veuve de son frère Philométor à l'accepter pour époux, comme pour assurer *l'héritage de la*

*couronne* au fils qu'elle avait, et fait ensuite égorger l'enfant *dans les bras de sa mère, pour régner sans contestation*. Multipliant les extravagances, méchant, — on le nomma Kakergète, *le malfaisant*, et aussi Physcon, *le ventru*, tant il était ridicule, — apte à tous les vices, capable de toutes les abominations. Chassé d'Alexandrie, il y fut ramené par son général Hégéloque, et il y mourut exécré. Les douze livres des oracles sibyllins, moitié juifs, moitié grecs, proclamant le dieu mosaïque, *Celui qui est, qui a toujours été et sera toujours*, datent de cette époque. Ce Ptolémée n'avait cependant pas épargné les juifs qui, dès sa mort, se vengèrent. Sa veuve, Cléopâtre, dut accepter deux Juifs à la tête de son armée, renoncer à la Palestine, *faire la paix* avec Iannéas.

Peuple et souverains se valaient à Alexandrie. Babylone renaissait aux bouches du Nil, presque rivale de Jérusalem. Jamais plus belle occasion ne fut perdue de constituer au monde une sorte de capitale universelle, neutre, admirablement située pour recueillir, conserver et accroître tout ce que l'humanité avait acquis, tout ce qu'elle pouvait concevoir et donner. L'affaiblissement des Grecs, réduits à presque rien, découragés et corrompus, pourris de sang asiatique, détournés de leur mission, avait permis l'invasion juive. Israël empoisonna dans son germe, ou flétrit dans ses premières fleurs, la semence aryenne jetée par Alexandre sur un sol merveilleux, — non en Afrique, non en Asie, ni même en Europe, — sur une *terre vierge*, centrale, à Alexandrie.

Alexandrie devait s'enrichir malgré elle, malgré les Juifs qui l'habitaient et l'épuisaient, malgré les souverains presque fous qui allaient la gouverner. Les pharaons avaient préparé cet avenir. Cyrus venait de fonder la monarchie persane (665), lorsque les pharaons saïtes de la xxvie dynastie, Psammitick et Néchao, agrandissant ou rouvrant les ports d'Élath et d'Aziongaber, attiraient dans la mer Rouge les trafics fructueux de l'Orient. Les Ptolémées n'eurent qu'à continuer les traditions pharaoniques. Et comme tout trafic par l'Euphrate était impossible, que l'Yémen était l'unique grand marché du *monde oriental*, Coptos devint l'entrepôt du commerce de l'Inde. Une route tracée par le Philadelphe, de Coptos à Bérénice, *passant à travers les montagnes et les sables du désert*, valut à l'Égypte le monopole de ces échanges.

Les Ptolémées continuèrent donc les pharaons. Des explorateurs, de race grecque surtout, allèrent de tous côtés ouvrir de nouvelles voies de trafics. L'un d'eux, Diogène, s'en fut jusqu'aux grands lacs. Cette pénétration du centre africain, par le Nil, allait ruiner Carthage plus sûrement que ne l'avaient fait les armées romaines. Sur les deux bords du fleuve, une agriculture florissante se développa ; les *grands planteurs* de la vallée égyptienne apportèrent leur large part au trésor des Ptolémées.

Jusqu'à Ptolémée Philopator, la monnaie d'argent, comme en Grèce, suffit aux transactions. La multiplicité des petits trafics, et surtout des *petits changeurs*, serafs juifs pullulants, et les souffrances déjà vives des Alexandrins trop exploités, obligèrent à la création d'une monnaie divisionnaire (222-205). Ptolémée Philopator déclara qu'on pouvait payer ce qu'on achetait, ou ce qu'on devait, avec de la monnaie de cuivre, dans de fortes proportions, — 1 à 120. — Ptolémée Épiphane (205-181) substitua l'étalon de cuivre à l'étalon d'argent, créa les pièces *isonomes*, de même poids et de même module, cuivre ou argent.

La richesse de l'Égypte, évidente, apparaissait comme miraculeuse à ceux qui avaient l'occasion de l'apprécier. La splendeur d'Alexandrie, de la *Cité qui domine toutes les autres*, dira Ammien Marcellin, lui préparait de rudes épreuves.

Diodore de Sicile y dénombre 300.000 habitants de *condition libre*, ce qui donnerait un total de 700.000 âmes.

Grâce aux vieux Égyptiens, paisibles, dociles, plutôt patients que soumis, et aux métis égypto-chananéens, scribes parfaits, — les Coptes, — une organisation méthodique, réglée, suppléait au désordre gouvernemental. Une minutie correcte, presque maniaque, présidait aux actes divers de la vie sociale. Le Trésor percevait les impôts au moyen de *ventes aux enchères* des denrées *versées* par les contribuables. Des surenchères immédiates éliminaient l'acheteur non solvable. Des *reçus* doubles, dont la *preuve* restait aux mains des receveurs, assuraient un contrôle. Cette multiplication de *documents* étonnera les Romains non scrupuleux ; Cicéron se moquera de cette administration *tracassière et paperassière*. Les fonctionnaires égyptiens étaient des modèles ; ils classaient tout, jusqu'aux notes des médecins, ou *plaques médicales*, et ils eurent ainsi d'énormes collections. Les Archives (Archion) donnèrent leur nom aux monuments qui les contenaient.

Passée d'Athènes à Alexandrie, tombée de Platon en Théophraste, la philosophie diminuée tournait à l'orientalisme. Le successeur et disciple d'Aristote, Théophraste (374-287), fermant la Bible encyclopédique du plus puissant des travailleurs, s'attache à des minuties élégantes, monotones, affadissant la nature vraie, plus fier de ses caractères — modèles de rhétorique à l'usage des écrivains, — que des travaux par lesquels il dut, évidemment, continuer l'œuvre scientifique de son maître, histoire naturelle, métaphysique, météorologie. Ce *parleur divin*, venu de Lesbos, se nommait Tyrtame. Au Lycée, pour devenir populaire, il reniait Aristote.

Les derniers Grecs expatriés à Alexandrie, en relations avec les prêtres égyptiens, des Persans, des Indiens et des Chinois, apprirent les langues orientales. Bientôt, les philosophes anciens, Pythagore, Parménide, Démocrite, Anaxagore, devinrent des *classiques* vieillissés. Platon lui-même parut moins original. La philosophie brahmanique, incohérente, obscure, séduisante ; la philosophie perse, mythique, liturgique, morale ; la philosophie égyptienne, sacerdotale, complaisante, mystérieuse ; la philosophie juive, — s'il y eut une philosophie juive, — s'amalgamaient, se détruisaient. Le platonisme seul, si condescendant, se prêtant à toutes les combinaisons, survivait. Les platoniciens Ammonius, Plotin, Porphyre, et plus tard Jamblique, furent les conservateurs du système. Proclus fit renaître l'école d'Athènes. Justinien abolira les deux écoles ; mais elles ne périront point.

Les Grecs avaient importé leur culte en Égypte, mais très rapidement les *divinités grecques* s'assimilèrent aux dieux égyptiens. Dans le Sérapeion, on adora Sérapis et Zeus Hadès. Les influences philosophiques diverses impressionnèrent les classifications divines. Les *éléments* furent attribués : Râ eut la lumière, le feu ; Schou, le souffle, la vie, l'air ; Seb, la terre ; Osiris, l'eau, le Nil. L'âme s'exprima sous la forme du pectoral symbolique de Memphis, un oiseau à tête humaine, aux ailes ouvertes, étendues. Le *siège des sensations*, le cœur, fut la *maison de l'âme*, l'âme-cœur.

Les esprits revenaient au surnaturel. La folie, où les anciens hommes avaient vu longtemps la manifestation d'une action divine, — Oreste, Saül, David, — devenait de nouveau, à Alexandrie, l'*avertissement* des dieux. La lutte confuse de tant d'écoles dévoyées, fit que les doctrines platoniciennes et les croyances juives, — car la *masse* du peuple était formée de mercenaires hellènes et de pasteurs asiatiques de même race que les Juifs de Chaldée et de Chanaan, — se

combinèrent, pendant que les prêtres égyptiens, disposant du matériel et des traditions sacerdotales, utilisaient à leur profit ces agitations. Un grand *mouvement d'exaltation religieuse* en résulta.

Les juifs d'Héliopolis, — ou juifs hellénistes, — tout à fait chez eux, allaient jusqu'à considérer Jérusalem comme remplacée par la Jérusalem nouvelle, en Égypte. Héliopolis, c'était la *ville de justice*, Ir-hazédécq ; et les Septante, dans leur translation de la Thora, omirent exprès l'ordre divin : *Tu dois bâtir un autel sur le Garizim*. Les juifs de Samarie qui se trouvaient en Égypte réclamèrent, furieux. Ptolémée Philopator se prononça pour les Néo-Juifs, pour les Juifs de son royaume.

Un Juif de Sichem, Philon l'ancien, n'ayant pas cédé, il y eut trois temples, trois *centres* israélites : Jérusalem, Samarie, Héliopolis. Les Néo-Juifs, munis de leur Bible nouvelle, ayant institué une fête, les *Vrais-Juifs* décrétèrent un *deuil*. La Bible fut reprise, arrangée, modifiée, augmentée des épisodes de Daniel et de Suzanne, de l'historiette de Bel et du Dragon, de la prière d'Azaria, du Songe des trois jeunes gens, etc. Et il y eut un grand trouble dans les consciences, une émeute contre *l'idolâtrie* et la *supercherie des prêtres*. L'antique Iahvé, détrôné, devint Adonaï : le Seigneur.

L'influence hellénique, très sensible dans l'évolution hébraïque d'Héliopolis, se compromettait ou se manifestait bien tristement dans le reste de l'Égypte. Les sculpteurs y exagéraient jusqu'au grotesque les représentations des divinités, corps d'hommes à pattes d'oiseaux, à têtes de chat, d'ibis, etc., tandis que l'influence africaine, éthiopienne, se montrait dans l'Ammon phallique à quatre têtes de bélier. Les mystères d'Isis, seuls, satisfaisaient encore au spiritualisme hellénique ; la *boule d'or*, insigne des initiés, ne s'obtenait que doucement ; alors que les Ptolémées, vivants, étaient admis dans le Panthéon.

L'Égypte, si calme, est toute vibrante des surexcitations importées. Les danses funèbres sont devenues des contorsions ; les musiciennes frappent les tympanons ; *à tour de bras* les pleureuses hurlent leurs *hululations* ; et les hommes, *armés de roseaux*, s'agitent comme des possédés. Les tombeaux restent égyptiens ; l'image du mort y conserve sa placidité traditionnelle ; les peintures et les inscriptions y sont hiératiques : l'âme, le *souffle*, s'approche du corps pour l'animer une seconde fois, et la barque, *les deux voiles enflées*, est prête pour le départ. Ce repos assuré, promis, se réalisant, contraste avec l'insupportable vie nouvelle que les Grecs *détestés* ont introduite.

Au point de vue artistique, les Ptolémées se soumièrent aux traditions égyptiennes. Leurs propres images, dans les temples, ne représentent que des pharaons archaïques, faisant leur offrande aux divinités des *filles de Misraïm*. Les sanctuaires nouveaux, édifiés, sont égyptiens, mais exécutés par des ouvriers grecs, las, et qui rapetissent tout ce qu'ils touchent.

L'idée du luxe, venue de l'Orient asiatique, dévoie l'Aryen travaillant la pierre, qu'il fouille trop, qu'il tourmente, qu'il diminue plus qu'il ne faudrait. L'Égyptien, malheureusement, n'est plus capable de donner des leçons aux Grecs, car il s'est attardé dans la routine, ne voit plus la nature comme il la voyait jadis, et subit plutôt l'influence hellénique. L'âge des pyramides, qui ne furent que des montagnes artificielles, est bien fini ; on bâtit encore des pyramides cependant, orientées comme les anciennes, dédiées au Soleil, à l'*Horus des deux jours*, mais toutes petites, relativement.

L'architecture ptolémaïque, qui est de l'égyptien-grécisé, se résume dans le temple d'Edfou, couvert de textes. Sous la domination des Perses, — xxviii<sup>e</sup> dynastie (527), — après le passage terrifiant de Cambyse, c'est à peine si quelques stèles de la tombe d'Apis révèlent la présence du sculpteur aux bords du Nil. Darius, cependant, fait bâtir le temple d'Ammon dans l'oasis de Kharyeh, laisse *une trace de sa visite* à Hamamât. Artaxerxés grave son nom sur quelques vases.

Les troubles qui agitèrent l'Égypte pendant la xxviii<sup>e</sup> dynastie, saïte (406), la xxix<sup>e</sup> mendésienne (399), et la xxx<sup>e</sup>, sébennytique (378), ne permirent que quelques œuvres d'architecture, mais très intéressantes : le grand temple commencé à Philæ par Nectanébo II ; les accroissements de Médynet-Abou et de Karnak ; la tombe d'Apis à Memphis, complétée ; des statues, des bas-reliefs et des sarcophages de granit, où sculpteurs et architectes, imperturbablement, avec une sûreté de main et d'accent extraordinaires, ressaisissent le passé noblement, largement, sans une trace de décadence.

La nouvelle conquête persane (340) ne laisse que les noms des rois de la xxxi<sup>e</sup> dynastie, gravés sommairement. Mais voici la xxxii<sup>e</sup> dynastie, qui termine la liste de Manéthon : Alexandre *le Grand* fait graver son cartouche sur les deux montants d'une porte de granit, à Éléphantine ; son frère Arrhidée, à Karnak, signale son passage en inscrivant son nom dans la salle bâtie par Thoutmès III.

Les Ptolémées constructeurs reprennent donc, notamment à Edfou, la tradition pharaonique. Là, en des sculptures molles, sans caractère, où se joue l'ombre régulière de chapiteaux symétriques, le Ptolémée-pharaon figure, tenant par les cheveux un groupe d'ennemis terrassés. Les Ptolémées ne bâtissent pas seulement des temples nouveaux ; ils s'appliquent à réédifier, à restaurer les temples anciens, jusqu'en Nubie. C'est à Philæ, dans *l'île charmante*, le délicieux temple d'Isis, commencé par le Ptolémée Philadelphie et achevé par l'Épiphané, son successeur, véritable chef-d'œuvre de l'art ptolémaïque, miniature architecturale, et tellement gracieuse, que la proportion idéale de ses lignes lui donne presque de la grandeur ; — c'est le temple d'Ombos, dont la puissance monumentale est cependant gâtée par de faux accents ; — Esneh, détestable avec ses fûts de colonnes diminués, ses supports ronds, ses artifices ; — Dendérah, achevé par Tibère, décoré par Néron, c'est-à-dire outragé par la grossièreté romaine ; — Thèbes, intelligemment augmenté ; — Deir et Medyneh (sur la rive gauche), peut-être amoindri ; — Karnak, accru d'une grande porte isolée, illogique... Partout la grâce hellénique, avec une tendance malade au *joli*, se substituant à l'héroïsme des architectes égyptiens. A Saqqarah cependant, la partie la plus belle de la tombe d'Apis et les gigantesques sarcophages qui s'y trouvent, datent de l'époque des Ptolémées.

Dans *l'œuvre* des Ptolémées, la Ville d'Alexandrie est le monument principal. Là s'entassent toutes les richesses ; et c'est une véritable création. Deux grandes rues, perpendiculaires, coupent la ville *de part en part*. Des alignements de colonnes suivent les perspectives. Un mouvement incessant de foules pressées, confuses, bruyantes, encombre les rues. Clitophon a écrit, qu'en entrant à Alexandrie du côté de la mer, par *la porte du Soleil*, il fut ébloui, et s'écria : *Nous sommes vaincus, mes yeux !* De cet art tapageur, et pourtant mou, naquit l'art gréco-syrien, qui envahit Balbek, Laodicée, Damas, les villes de l'Asie Mineure, art ionique d'impression, mais surchargé d'ornements.

La peinture helléno-égyptienne a donné le *portrait* ; idée originale absolument funéraire, égyptienne par conséquent. Les Grecs y apportèrent les procédés qui

satisfirent à la fois la fantaisie et le mercantilisme de l'artiste. On peignait à l'encaustique, avec des cires colorées d'avance, puis brûlées et étendues en glacié ; à *la détrempe*, avec des couleurs délayées dans de l'eau : une gomme, ou des jaunes d'œuf ou un jus de figues, donnait la consistance. Sur le panneau de bois, enduit d'une colle crayeuse, — quelquefois avec une toile collée sur le panneau, ou encore sur une épaisseur de toiles superposées, — le peintre exécutait son œuvre. L'art du portraitiste se mesurait au degré de ressemblance des portraits qu'il exécutait. Les moindres détails du *modèle* étaient reproduits avec un scrupule fatigant. Des peintres ajoutèrent des mains au type d'abord consacré.

La littérature ptolémaïque, assourdie du bourdonnement des chorizontes (séparateurs), critiques infatigables, *disputeurs*, est la proie des *grammairiens*, qui applaudissent au jeu des mots, aux versifications imprévues, dédaignant les poètes, les penseurs. Les classiques grecs, pour les Alexandrins, c'est Pindare, Stésichore, Alcée et Simonide. Le désir, peut-être la nécessité de plaire aux critiques, imposa aux littérateurs un travail de martelage, plutôt que de ciselure, et ce labeur, ce tourment d'esprit, cette torture intellectuelle, finirent par donner une langue écrite, à ce point corrompue et polluée, tellement encombrée de choses *étrangères* ou bizarres, que le fond grec en devint méconnaissable.

Ptolémée Soter avait attiré les littérateurs à Alexandrie et protégé leurs travaux. Une littérature gréco-juive *s'épanouit* sous les Ptolémées Philadelphie et Évergète, puis déchet, et laissa, avec le Musée, cette Académie alexandrine, tenant à la fois de l'école et du couvent, — la *cage des muses*, dit Timon de Phlionte, — des œuvres diverses, individuelles, sans lien, des ébauches plus ou moins poussées, sauf toutefois les idylles et l'argonautique de Théocrite et d'Apollonius.

Les poètes de renom furent Philétas, Hermésiana, Zénodote, Callimaque (320-270), Théocrite, Eratosthène, Apollonius (300-200). Une poésie sans élan, sans spontanéité, toute de travail, érudite, *grammaticale*. Ces versificateurs, d'une extrême habileté, sont des algébristes, des inventeurs de procédés, des *applicateurs de formules*, sans aucune espèce d'originalité, ni de sentiment, sans émotion personnelle, sans *flamme ni sincérité*. Des virtuoses chercheurs d'épithètes ; pas un croyant. Le nom de Philétas fut illustré parce qu'il dédia, en mourant, des vers émus à la *belle Battis* ; or la belle Battis n'existait pas, et Philétas n'avait pas cessé de vivre. Le mensonge hantait les cerveaux ; les poètes ne s'inspiraient que dans les livres. Callimaque, dont les œuvres sont perdues, aurait été le Ronsard de cette Renaissance des lettres grecques ?

Apollonius, de Rhodes, d'une élégance soutenue, a laissé de beaux vers, avec des impressions d'un réalisme sain, vrai. Classique au fond, il essaya de remonter aux sources, de ressusciter le vieil Olympe. Entraîné dans la décadence, il semble vouloir, par de nouvelles formules, se distinguer de ses compétiteurs plutôt qu'obéir à une conviction ; ses regrets sont ceux d'un vieillard étalant, avec une certaine coquetterie, les grâces perdues. Psychologue d'instinct, sachant bien le cœur de l'homme, Apollonius s'attarde dans les descriptions minutieuses, abuse des couleurs qu'il emploie, relevant d'un ton vif tous les détails quelconques. Ses idées, simples parfois, disparaissent dans le touffu de son style *laborieux et tourmenté*.

Callimaque n'ayant écrit que de *petites œuvres*, Apollonius, par contraste, nécessairement, écrivit une épopée, et ce fût l'origine d'une querelle qui se termina par l'exil d'Apollonius battu. L'œuvre condamnée, c'est les Argonautes,

aventuriers que le poète présente et fait parler, agir, comme des Grecs du temps des Ptolémées, délicats jusqu'à la puérité, rhéteurs bavards, *précieux*, d'une galanterie fade. Pas d'unité, pas d'héroïsme, pas de conviction ; des sentiments réels, humains, et çà et là des riens d'une observation parfaite, mais noyés dans les flots abondants d'une rhétorique enluminée, papillotante. De Jason, on ne voit guère que le manteau superbe, complaisamment décrit ; Médée, luttant entre l'amour et la pudeur, *se roulant sur sa couche*, comédienne, menteuse, tantôt rougissante et tantôt pâissante, succombe au *frisson qui rompt la nuque*. Apollonius reste écrasé sous les pierres mêmes du monument qu'il eut la prétention d'édifier à sa propre gloire.

Théocrite, arrivé de Syracuse, sa patrie, et qui y retournera comme favori de Hiéron H, regrette d'être venu à Alexandrie : *Qui*, dit-il en une page immortelle, *qui aime encore les beaux vers ? Les hommes ne désirent plus, comme autrefois, les louanges données aux belles actions. L'amour du gain l'emporte sur tout. Chacun, la main cachée sous son manteau, n'est occupé qu'à chercher un moyen d'emplir sa bourse ; pas un ne voudrait donner seulement la rouille de son argent* ; — mais il ajoute, pris par l'engrenage, ayant déjà trop aspiré l'air dissolvant : *Chacun pour soi, et que les dieux assistent les chanteurs !* Tout Alexandrie, l'Alexandrie des Ptolémées, gréco-juive, est décrite dans cette page. Comme jadis à Athènes, les rhéteurs siciliens venaient trafiquer de leur talent ; ainsi Théocrite, dans la *splendide cité d'Alexandre*, venu tout illusionné, n'y trouve que des avars le payant mal.

La société alexandrine, grecque encore un peu par son goût difficile, asiatique par son luxe, juive spécialement par l'activité et la corruption, livrée par énervement aux passions les plus violentes et les plus *étranges*, ne croyant plus qu'aux sensations, aux choses où *les sens dominant*, se débattait en des appétits contradictoires, aryens, asiatiques, africains, et s'épuisait. Les Alexandrins étaient devenus à la fois sceptiques et superstitieux. C'est dans ce milieu que la poésie renaissait.

Depuis Pindare, en réalité, les Hellènes n'avaient plus eu de poète ; les élégiaques, Simonide, Euphorion, Sapho et Philéas, — le maître de Théocrite, — fermaient un cycle. Une civilisation vieillie, blasée, exigeante, distraite, ne pouvait donner une poésie forte ; les *essais* n'y furent que des *échecs*. Appartenant à la civilisation de leur siècle, les poètes d'Alexandrie ne s'entendirent pas ; ils *manquaient de souffle*.

Théocrite, arrivant indemne, plein de vaillance, très intelligent, fut le poète qu'on attendait. Il chante la nature, non parce qu'il l'aime, ou que ses sensations intérieures lui dictent sa poésie, mais parce qu'il croit comprendre qu'aux Alexandrins saturés de littérature il faut un plaisir autre, un élément d'esprit nouveau. Et Théocrite se trompe, du moins reste insuffisant, ignore le charme du *simple*, ne sait pas extraire des choses naturelles le baume qui eût calmé les cœurs, devient pessimiste. La pauvreté *noire et maussade* des campagnards est ce qui le frappe le plus ; la misère du pêcheur, *dont le seuil n'a ni porte ni chien*, l'épouvante ; et il éloigne ainsi du spectacle apaisant des campagnes vastes, et des bords de la mer bleue, ceux qui le lisent, les rejetant, désillusionnés, dans la vie fiévreuse de la cité.

Les paysages que décrit Théocrite, en quelques mots, où transparait la poétique d'Aristophane, n'émeuvent pas. Sa réalité est décevante. Ses bergers eux-mêmes, aux bords de l'Anapos et du Sybaris, sont repoussants : leurs doigts *gourds sentent la présure*. Ses paysanneries, imaginées, tournent à la lubricité.

La statue du figuier qui préside aux jeux champêtres, est un dieu d'Afrique, un Ammon grossièrement taillé, dont le phallus fécond, propre aux œuvres d'Aphrodite, incite les paysans aux *sacrés mystère*, pendant que chantent les *rossignols roux*, que sifflent les *merles printaniers*.

S'étant servi du plus aryen des dialectes éoliens dans trois de ses idylles, Théocrite, en son style précis, juste, sobre, conserve ses qualités grecques, fondamentales. Il n'emploie les mots techniques nécessaires qu'en les plaçant bien, poétiquement, même lorsqu'il décrit une source par la nomenclature exacte et qualifiée des *plantes fontinales*. Il cesse d'être Grec, Aryen, dans le choix de son sujet, soit qu'il veuille complaire au goût des Alexandrins asiatisés, soit qu'il ne connaisse vraiment que les ébats de campagnards lubriques.

La poésie alexandrine, en somme, où l'on trouve de tout, de l'archaïsme, de la mythologie, de l'histoire, de la géographie, de la science, et très technique, n'a que l'apparence de l'érudition. Un *déguisement poétique* laborieusement habile, cache la profonde ignorance des poètes. Les imaginations les plus excessives des Alexandrins, lorsqu'on les dépouille des procédés de la forme, se montrent singulièrement pauvres. Les fables, les mythologies, les paysanneries des poètes, ne s'écartent pas de la réalité citadine convenue. Pas de poète national, puisqu'il n'y a pas de nation ; des littérateurs versifiant pour eux-mêmes, ou pour un *cercle* dont ils quêtent les suffrages, ou pour tel prince dont ils provoquent la générosité.

En histoire, quelques philosophes revenus des spéculations grammaticales, s'essayant à déchiffrer les écritures cunéiformes, dénonçant ainsi leur origine de race, petits-fils d'Assyriens, de Chaldéens ; pas un de ces laborieux, — observation caractéristique, — ne songeait à essayer de lire les hiéroglyphes dont les monuments de l'Égypte sont couverts.

Les théâtres de marionnettes, très machinés, avec leurs rails-ornières, leur moteur de *boîtes à sable*, leur porte à *deux vantaux*, que l'on manœuvrait mécaniquement, et qui servait de rideau, jouissaient d'une grande vogue. Toutes les grandeurs helléniques, — architecture, sculpture, poésie, — transportées à Alexandrie, se réduisaient progressivement à rien.

## CHAPITRE XVII

DE 281 A 189 AV. J.-C. - L'Orient attire le Sénat. - L'Asie. - Le royaume des Séleucides. - Derniers efforts des Grecs. - Achéens et Éoliens. - Aratus. - Cléomène. - Situation de Rome. - Antiochus. - Philippe V, de Macédoine. - Guerre déclarée à la Macédoine. - T. Quintius Flamininus. - Bataille de Cynocéphales. - La Grèce libre. - Annibal chez Antiochus. - Antiochus chassé de Grèce. - Lucius Scipion. - Manlius Vulso. - Les Galates. - Eumène répond de l'Asie. - Fin des Grecs.

ROME est attirée par l'Orient, dont elle suppose les richesses, qu'elle sait faible, divisé, en proie aux satrapes *regorgeant d'or*. Allons, *Déméa*, dit un personnage de Térence, *engage ton satrape de frère à payer*. Plaute parlera des *montagnes d'or de la Perse* et des Scythes d'Asie *habitant des montagnes d'or*. S'emparer de ces richesses, abandonner ensuite l'Asie dépouillée, telle était, alors, la politique du Sénat.

L'Asie, c'était le royaume des Séleucides, allant de la mer Égée à l'Indus, plein de peuples asservis, *indifférents aux changements de maîtres*, gouverné par une cour d'aventuriers, défendu par une armée de mercenaires grecs, généralement macédoniens. Il fallait donc, avant d'entreprendre une guerre contre les Asiatiques, en finir avec l'Hellénie, où l'Asie recrutait ses soldats. Les Athéniens *voluptueux et lettrés* ne désiraient plus que le repos ; Thèbes s'abîmait dans sa *perpétuelle orgie* ; Corinthe ne s'occupait que d'affaires et de plaisirs ; Sparte s'épuisait en de cyniques révolutions. Les Éoliens seuls, en Hellénie, pirates infatigables, étaient encore énergiques, et les Achéens tâchaient de former une Ligue des Grecs.

Les Hellènes du Péloponnèse septentrional étaient encore vivants. Les peuples de cette *côte déshéritée*, las de voir l'indigne Corinthe s'enrichir des trafics qui *passaient devant eux*, sans s'arrêter, et les vieilles cités de l'Égialée, dont Hérodote vante l'antique confédération, et qui souffraient de leur dépendance, — le roi de la Macédoine leur ayant donné à chacune un tyran, — s'unissaient déjà pour leur commune délivrance. Au moment, (281) où les Macédoniens faiblirent, les Achéens prirent résolument une attitude d'action. Aratus sanctionna l'œuvre achéenne en faisant entrer Sicyone dans la ligue avouée.

Aratus de Sicyone, élevé à Argos, y avait entendu les philosophes discoureurs, s'y était exercé, en même temps, aux *travaux athlétiques*. Stratège inhabile, il suppléait à cette insuffisance par l'appareil de sa force physique, son esprit ingénieux, rusé, son activité, sa bravoure. Il voulait affranchir Sicyone, que tenait le tyran Nicoclès. Un récit romanesque nous est resté de l'expédition d'Aratus, *réglant ses pas sur la marche de la lune*, surprenant Sicyone dès la nuit venue, *dès la lune couchée*, s'emparant de Nicoclès, appelant les citoyens au théâtre, les armant pour la conquête de leur liberté, faisant incendier le palais du tyran en fuite, rendant enfin Sicyone *au peuple* sans avoir versé une seule goutte de sang. Mille bannis revinrent à la cité, qui entra dans la Ligue achéenne. Le roi de Macédoine était le maître de Corinthe et d'Athènes.

La Ligue achéenne reposait sur d'équitables conditions. Aux assemblées générales, comprenant tous les citoyens âgés de trente ans, les voix étaient comptées par cités ; le magistrat suprême, ou stratège, élu chaque année, s'appuyait d'un Conseil permanent de 10 ou 12 démiurges ; les fonctions, les

lois, les monnaies, les mesures, les poids étaient identiques. Aratus rêvait de faire entrer tout le Péloponnèse dans la Ligue, pour tenir à distance le roi de Macédoine, Antigone Gomatas, et contenir les Étoliens pillards, très redoutés.

Les promoteurs de la *Grande ligue*, Aratus, Philopœmen et Lycortas, avaient proclamé *l'égalité de tous les peuples unis contre la royauté de la Macédoine*. Cette déclaration froissa l'aristocratie achéenne, révolta Sparte, inquiéta les marchands de Corinthe, ne fut pas comprise des Klephtes d'Étolie. Mais beaucoup d'Hellènes, corrompus par l'or asiatique, ou devenus indifférents à tout, se moquaient d'Aratus.

Athènes, *tombée aux pieds des rois*, ne possédait plus qu'une flotte de trois navires ; Thèbes *mangeait* ; Corinthe acceptait de payer sa *paix fructueuse* au prix des plus honteuses humiliations ; Argos consentait à la tyrannie ; Sparte massacrait ses éphores, vendait la royauté au plus offrant, — et il n'y avait que 700 Spartiates à Lacédémone, dont cent, à peine, *y ayant la vie à peu près assurée* ; — d'Égine et de Mégare, des Phocidiens et des Eubéens, on ne parlait plus ; les Éléens, les Messéniens et des villes de l'Arcadie obéissaient aux Étoliens ; les Crétois étaient en anarchie.

Aratus, malgré tout, poursuit son œuvre. Il délivre Argos, Mégalopolis, Herminone, Phlionte (281-243), et d'autres villes ; il fait entrer dans la ligue, Épidaure, Trézène et Mégare ; et provoquant les Macédoniens, il leur enlève l'Acrocorinthe, qu'il rend aux Corinthiens. Athènes, entraînée, chasse les soldats macédoniens qui gardaient la ville. Mais les Étoliens, seuls *redoutables* en Hellénie, jaloux ou payés, organisèrent une Ligue rivale, où les assemblées, — le panétoicon, — formées de Villes et de Peuples, annuelles, tenues à Thermos chaque automne, décideront de la guerre ou de la paix, des députés, — apoclètes, — y résidant en permanence. Les conditions de l'alliance étaient diverses ; la ligue comprenait des Confédérés, des Alliés et des Sujets.

La Ligue étolienne, offensive, turbulente, belliqueuse, conduite par des pirates *de terre et de mer*, provoqua la Ligue achéenne, plutôt défensive, sage, ordonnée. Aratus dut marcher au secours des Béotiens que les Étoliens menaçaient. Il arriva trop tard, après la défaite des Béotiens à Chéronée. Les Étoliens victorieux se dirigèrent vers Corinthe, excellente à piller. Cette fois, aidé d'un corps de Lacédémoniens, Aratus arrêta la horde. La lutte s'interrompit soudain, au bruit de nouvelles graves survenues.

Le roi Démétrius II, qui venait de succéder à son père Antigone Gomatas comme roi de Macédoine, descendu en Grèce, avait chassé les Étoliens de la Béotie. Ce coup de force allait sans doute faire l'union des deux ligues helléniques, lorsqu'une révolution éclatée à Sparte ruina cet espoir d'Aratus. Le roi de Sparte Agis IV a voulu réformer les mœurs lacédémoniennes, *rétablir les lois de Lycurgue* ; l'autre roi, Léonidas, a ameuté *les femmes et les riches* contre Agis, qui est mort étranglé ; et le fils même de ce Léonidas (227), Cléomène, s'est prononcé contre le roi *victorieux par le meurtre de son collègue*, a provoqué ensuite la Ligue achéenne, pour justifier simplement l'acte audacieux qu'il vient d'accomplir, en s'emparant et en emmenant l'armée lacédémonienne.

Cléomène, trois fois victorieux (227), entre à Sparte, pour y reprendre l'œuvre réformatrice d'Agis. En Hellénie, de Corinthe à Sicyone, les peuples s'agitaient ; les villes, révolutionnées, rêvant d'utopies, de chimères, se détruisaient. Aratus, désespéré, mais résolu, intervenait, résistait, ordonnait même des exécutions qui le compromettaient. Corinthe, toujours lâche, se donna au roi Cléomène et

bloqua Aratus dans la citadelle. Aratus, perdu, voulant encore sauver l'Hellénie, proclame Antigone Doson *généralissime des armées de terre et de mer de la confédération achéenne*, lui remet la *citadelle de Corinthe*, comme *salaires de son travail belliqueux*, et Antigone prend Corinthe, puis Tégée, Orchomène, Mantinée en Arcadie, et se retire à Égine.

Le roi de Sparte, Cléomène, ne désarme pas ; il saccage Mégalopolis, menace Argos, continue la guerre malgré l'hiver, affranchissant les pilotes, tenant en haleine son armée, comptant sur un secours de Ptolémée, qui ne viendra pas. Au printemps, Cléomène avait une armée de 20.000 hommes ; Antigone Doson lui opposait 28.000 fantassins, 1.200 chevaux et la phalange macédonienne, forte de 10.000 hommes. Cléomène, à Sellasie, admirablement retranché, impose au roi de Macédoine une action *longue et sanglante*. Le roi de Sparte, solidement campé sur le mont Olympe, très brave, résistait victorieusement, lorsque Philopœmen, par une attaque invraisemblable de cavalerie, réussit à l'ébranler ; Antigone, aussitôt, doubla sa phalange, et *piques baissées* l'emporta sur Cléomène, qui dut s'enfuir.

Antigone, vainqueur, rétablit immédiatement les éphores à Sparte, afin que la Cité tombât de nouveau dans l'anarchie, et il revint en Macédoine où les Illyriens menaçaient son trône. Victorieux, Antigone Doson mourut sur le champ de bataille, eu criant un ordre (220).

Cléomène s'était réfugié en Égypte, trompé de nouveau par les promesses du Ptolémée Philopator (222), que *ses femmes menaient*, et qui ne donna rien au vaincu. Abandonné, Cléomène prêchait la délivrance des Hellènes, émotionnait les Grecs d'Alexandrie, préparait une expédition. Le Ptolémée, inquiet, dit-on, de l'influence que valait à Cléomène l'énergie de son langage et *l'austérité de ses mœurs*, le fit emprisonner, ou *garder à vue*, avec ses amis, *treize des siens*. Alors Cléomène projeta de donner aux Grecs d'Alexandrie d'abord, l'indépendance qu'il rêvait pour les Hellènes, et il essaya de les soulever. Les Alexandrins, *hébétés*, ne comprirent pas ce que voulait dire ce prédicant, ce fou, qui venait les troubler dans leurs jouissances paisibles ; Cléomène, découragé, se suicida. Le Ptolémée fit écorcher et mettre en croix le cadavre du *dernier des Spartiates*.

En Hellénie, comme l'avait prévu Antigone Doson, Sparte agonisait ; la Ligue achéenne se disloquait ; les Macédoniens campaient en plein Péloponnèse. Aratus voyait les résultats de son imprudence. C'est lui qui avait mis aux mains de l'ennemi l'Acrocorinthe et Ithome, les *deux cornes du bœuf*, et *son cœur se brisait*. Il mourut empoisonné, peut-être par l'ordre du roi de Macédoine. La Grèce tout entière appartiendra à qui la voudra prendre, maintenant.

Rome n'oublie pas qu'Annibal a eu pour allié, un instant, le roi de Macédoine. Le Sénat a terminé à sa gloire les deux guerres puniques ; Carthage est ruinée ; Massinissa suffit pour empêcher la reconstitution des forces africaines ; cependant l'Espagne n'est pas sûre, car il s'y passe des *choses singulières*, et il y a beaucoup de Gaulois en Gaule, où se recrutent ces Cisalpins, ces Gaulois du nord de l'Italie, redoutables ; et enfin au nord-est, du côté de la Germanie inconnue, des mouvements de peuples se manifestent... Mais, fascinés par les richesses, de l'Asie, les Romains ne peuvent plus détourner leur regard fixé du côté de l'Orient.

Le royaume des Séleucides est aux mains d'Antiochus, le roi *sacrilège*, détesté des Asiatiques parce qu'il demande tout aux Grecs de l'Hellénie, ses ministres,

ses courtisans, ses généraux et ses soldats. Les sénateurs, à Rome, avaient donc raison de signaler la Grèce comme l'arsenal des forces d'Antiochus. Il fallait agir promptement (220), puisqu'en Étolie, un stratège, Scopas, *imitant Cléomène* venait de soulever les peuples contre les Macédoniens, promettant l'abolition des dettes, la réforme complète des lois et le secours des Romains.

La Macédoine est forte, réorganisée par le nouveau roi, Philippe V, qui tient la Thessalie et l'Eubée, Oponte en Locride, une grande partie de la Phocide, Élatée, la forteresse de Corinthe, Orchomène en Arcadie, les Cyclades, Thasos, des villes en Thrace et en Asie, une *partie considérable* de la Carie. Les rois d'Égypte et de Pergame, qui redoutent les ambitions macédoniennes, seront avec ceux qui se déclareront contre Philippe. En Hellénie, Athènes, Sparte et les Étoliens, qui gardaient les Thermopyles, osaient braver le roi de Macédoine.

Philippe s'allie aux rois de Syrie et de Bithynie, Antiochus et Prusias, en leur offrant les villes de Thrace et d'Asie qui seront enlevées au roi d'Égypte. Ptolémée Épiphane, prévenu, s'allie aux Rhodiens et au roi de Pergame, Attale. Sulpicius part de Rome avec deux légions seulement, et porte la guerre dans la Dassaretie montagneuse, où la phalange macédonienne ne pourra pas manœuvrer. En effet, malgré son armée de 24.000 hommes, Philippe dut reculer *jour à jour* devant les légions romaines, pendant qu'une flotte *délivrait les Cyclades* et ravageait les côtes macédoniennes. Arrivé en Macédoine, Sulpicius s'en fut hiverner à Apollonie.

Le consul Villius (199) ne trouva plus à Apollonie qu'une armée en révolte. Philippe en profita pour s'installer sur les deux rives de l'Aoüs, près d'Antigonie, *l'inexpugnable*. Le Sénat, impatienté de l'inaction de Villius, nomme consul, malgré son *grand âge*, T. Quintius Flaminius, qui va camper en face de l'ennemi et reste quarante jours sans attaquer. Le quarantième jour, un chef épirote conduit 4.000 Romains sur une hauteur, se précipite sur le camp de Philippe, en faisant *pousser des clameurs* à ses soldats, et les Macédoniens surpris, fuyant de toutes parts, ne se *ressaisirent* qu'en Thessalie, poursuivis par les Étoliens qui y pénétrèrent à leur suite.

Ayant brûlé toutes les villes sur son passage, Philippe s'est retranché dans la vallée du Tempé. Flaminius, après avoir imposé à ses soldats la discipline la plus sévère, le respect absolu de tous les biens des Grecs en Hellénie, avançait lentement, sûrement, en bon ordre. Atrax l'arrêta sur les bords du Pénée (198). Flaminius résolut d'hiverner au centre de la Grèce, afin que les Hellènes apprissent à connaître à la fois la puissance et la générosité du peuple romain. Il obtint l'alliance des Achéens et des Béotiens. Le printemps venu, son armée de 26.000 hommes comptant 8.000 Grecs, il marche sur la Thessalie, où Philippe avait réuni 25.000 hommes, parmi lesquels un grand nombre d'adolescents. Dans les plaines de Cynocéphales (juin 197) la *légion* romaine écrasa la *phalange* macédonienne, définitivement.

La Thessalie déclarée libre ; les villes et les îles grecques restituées ; la flotte macédonienne livrée, moins 5 vaisseaux de transport ; l'armée licenciée, moins 500 hommes ; une indemnité de 500 talents et un tribut annuel de 50 talents à payer pendant dix années ; le renoncement à toute entreprise de guerre sans l'approbation du Sénat, et la livraison de six otages, parmi lesquels son jeune fils Démétrius, telles furent les conditions imposées à Philippe par le vainqueur.

Titus Quintius Flaminius proclama la liberté des *Grecs d'Europe et d'Asie* et quitta l'Hellénie, libérateur confiant, sans y laisser un seul soldat. En réalité, le

prétendu libérateur venait de détruire la dernière armée capable de s'opposer aux vues du Sénat sur la Grèce et sur l'Orient, livrait simplement les Hellènes à leurs querelles inévitables, leur laissant le soin, en les abandonnant, de leur propre destruction. Aux jeux qui furent célébrés dans l'isthme en l'honneur de Flamininus, après qu'il eut donné lecture, deux fois, du décret qui disait : *Tous les Grecs d'Europe et d'Asie sont libres !* le consul faillit être étouffé sous les couronnes. Flamininus enleva Argos et Gythion à Sparte, afin de provoquer sûrement de rapides dissensions.

La politique de Flamininus, qui consistait, après avoir écrasé les Macédoniens, à annuler les Grecs en les accablant de bienfaits, était d'autant plus habile, qu'Annibal *travaillait* à opposer aux Romains une coalition de peuples. Il avait obtenu déjà le renversement des Grands qui gouvernaient Carthage, régularisé les finances de la ville, reconstitué l'armée. Alors que Philippe V tenait encore contre les Romains, Annibal avait conseillé à Antiochus de marcher au secours des Macédoniens.

Le Sénat, instruit des conseils donnés à Antiochus, glorieux du prestige que valait aux Romains la victoire retentissante de Cynocéphales, envoya trois ambassadeurs à Carthage réclamer la tête d'Annibal (195), que les Grands détestaient, et qui dut s'enfuir secrètement auprès d'Antiochus. Ce roi, absolument incapable, entouré de flatteurs, s'imagina, lorsqu'il eut Annibal près de lui, qu'il pouvait prétendre à l'empire du monde. Il réclama *l'héritage de Séleucus Nicator*, c'est-à-dire l'Asie occidentale, la Thrace et la Macédoine. Avec les 11.000 hommes et les 100 vaisseaux d'Antiochus, Annibal aurait voulu commencer une troisième guerre punique ; il dut s'incliner devant l'orgueil d'Antiochus, qu'un Étolien, Thoas, subjuguait, qui promettait au roi de faciles triomphes.

Thoas montrait les Étoliens très audacieux, indomptables, ayant déjà remporté des succès en Hellénie (195-192) : N'avaient-ils pas osé, après le départ des Romains malgré l'enthousiasme des Hellènes pour leur vainqueur, attaquer Chalcis, Démétriade et Lacédémone ? Chalcis s'était défendue, mais Démétriade avait été prise, le roi de Sparte Nabis avait été égorgé et sa ville mise au pillage. Thoas affirmait que les Étoliens se seraient rendus les maîtres de l'Hellénie, si Philopœmen n'était venu reprendre Sparte pour la donner à la Ligue achéenne.

Antiochus, entraîné par l'Étolien Thoas, n'écoutait plus Annibal ; il débarqua à Démétriade (septembre 192) avec 10.000 hommes. Cette démonstration, et une rencontre des deux rois, peut-être, où l'outrecuidance et la sottise d'Antiochus étonnèrent Philippe, donna au roi de Macédoine le prétexte qu'il cherchait de s'allier aux Romains, desquels il pouvait tout attendre.

Antiochus perdit l'hiver à Chalcis, joyeux, infatué, y *célébrant un nouvel hymen*. Au printemps, les troupes d'Apollonie, réunies à des soldats de Philippe, débloquent Larisse et s'emparent de villes en Thessalie. Le Sénat vient d'envoyer Acilius Glabrien, qui traverse l'Adriatique, soumet toute la Thessalie, marche aux Thermopyles où Antiochus l'attend. Les Étoliens, au nombre de 2.000, défendaient le sentier d'Éphialte. Un lieutenant d'Acilius, Caton, les surprend, les bat, et passe. Antiochus s'effraya des cohortes lourdes qui descendaient l'Œta, et il disparut, fuyant jusqu'à Chalcis, puis jusqu'à Éphèse. Les pertes des Romains avaient été insignifiantes ; ils dédaignèrent de poursuivre leur ennemi.

Sur mer, Livius venait de remporter de franches victoires ; la défaite de l'amiral syrien Polyxénidas, livrait la mer Égée à *l'empire*. Il échoua cependant devant

Éphèse et Patara, tandis que les Rhodiens succombaient à Samos (190). Il infligea ensuite une défaite à Annibal, trahi par l'impéritie d'un courtisan d'Antiochus, Apollonios. Ces rencontres, ces tentatives, incohérentes, préparaient l'action générale voulue par le Sénat romain (190). Les légions romaines partirent, conduites par Lucius Scipion, ayant pour lieutenant Scipion l'Africain, son frère, à son service, subordonné.

Lucius Scipion accorde une trêve de six mois aux Étoiliens, traverse la Macédoine, trouve Lysimachie évacuée, passe l'Hellespont et rencontre l'ennemi (5 octobre 190) près de Magnésie du Sipyle : 30.000 Romains se heurtèrent à 82.000 Asiatiques ? Le consul, victorieux, dit qu'il avait tué ou pris 52.000 Syriens, en ne perdant que 350 hommes ? Antiochus, battu, accepta de remettre ses éléphants au roi de Pergame, Eumène ; d'incendier sa flotte ; d'évacuer l'Asie Mineure jusqu'au Taurus en s'interdisant d'y revenir jamais ; de payer 80 millions au Sénat romain et 2 millions et demi à Eumène. Annibal demeura fidèle à Antiochus.

Manlius Vulso, qui prit le commandement (189) après L. Scipion, eut à agir contre les Galates ou Gallo-Grecs de l'Asie Mineure, dont *la fougue téméraire* inquiétait. Sans décret du peuple, sans ordre du Sénat, Manlius Vulso traverse et parcourt l'Asie Mineure, attaque les Galates réunis sur les monts Olympe et Magaba, bien retranchés, mais mal armés, et il les extermine. Le consul, toutefois, se rendant compte des causes de sa victoire, ne voulant pas exaspérer les Galates, leur fit donner un roi, Déjotarus, ne leur réclamant pas de tribut, ne leur imposant aucune humiliation ; et il se rendit à Éphèse (189) pour y distribuer des récompenses aux Alliés.

Le roi de Pergame, Eumène, eut la Lydie, l'Ionie, la Phrygie, la Lycaonie, la Mybiade, en Asie ; en Europe, la Chersonèse et Lysimachie. Le roi de Bithynie, Prusias, reçut l'ordre de rendre à Eumène *ce qu'il lui avait enlevé de la Mysie*. Les Rhodiens reçurent peu, relativement aux services qu'ils avaient rendus : quelques parties de la Carie et de la Lycie, où beaucoup de villes restaient libres. Le long de la côte, en Troade, Éolide et Ionie, les *anciennes colonies grecques*, sauf Éphèse, Élée et Sardes, données à Eumène, obtinrent *l'immunité des terres et des hommes*. Ilion, comme *berceau du peuple romain*, obtint deux villes voisines ; Dardanos, *au même titre*, entendit proclamer sa liberté. Eumène, largement favorisé, se chargeait de maintenir la paix en Asie, d'y exercer la police.

En Hellénie, le collègue de Manlius Vulso, Fulvius, vainqueur des Étoiliens à Ambracie, leur imposait une indemnité de 500 talents et les obligeait à reconnaître *l'empire et la majesté du peuple romain*. Cette fois encore les consuls, abandonnant les Grecs à leurs dissensions, repassèrent l'Adriatique, apportant à Rome cette conviction, qu'il n'y avait désormais à l'est, ni Macédoniens, ni Étoiliens, ni Syriens, ni Galates, ni Hellènes, mais des peuples frappés, dispersés, finis, des groupements d'hommes divers, se détestant, et se croyant libres ; que la Grèce et l'Asie, après avoir été pour les vainqueurs d'Annibal une *conquête aisée et lucrative*, une *récompense et un délassement*, une sorte de jeu, ne comptaient plus.

Le *plus ingénieux des peuples*, le peuple grec, s'était livré, joyeux, paré, presque en fête, à ses sacrificateurs. Athènes n'a même plus d'orateur après Eschine et Démosthène ; Iphicrate, Chabrias et Timothée avaient été les derniers capitaines ; et si les Athéniens continuaient à bavarder, c'était dans de longs décrets

honorifiques ; comme les Corinthiens, à Corinthe, croyaient s'illustrer en multipliant dans la cité, par *escadrons*, les statues de leurs grands hommes.

Le Grec, l'Hellène, que l'on avait connu jadis si mesuré, devenu excessif, obéit tantôt à des tyrans *sans frein*, tantôt à des oligarques *sans pitié*, tantôt à une démocratie *sans règle*. Les Athéniens, se méfiant d'eux-mêmes, en étaient arrivés à faire juger leurs propres procès par des arbitres choisis à l'étranger. Sparte, qui prétendait jadis que huit Lacédémoniens suffiraient pour détruire les Perses, ainsi que le rapporte Xénophon, est silencieuse, soumise, anéantie. L'Hellénie, depuis longtemps, ne comptait plus que sur la vaillance ou l'intelligence d'un homme, et sur la victoire, oubliant que l'homme vieillit et meurt, que les victoires appartiennent au destin, et qu'il faudrait, pour que l'humanité acceptât cette sagesse, que le héros fut immortel, que les duels de peuple fussent équitables, que les citoyens restassent purs et devinssent clairvoyants.

Hérodote remarque avec satisfaction, que les Phéniciens grécisés, *en commerce avec les Grecs*, cessent de faire circoncire leurs enfants, deviennent comme des Hellènes ; il ne voit pas que ces Phéniciens, que ces Asiatiques insinuants, persévérants et corrupteurs, troubleront l'Hellénie, démoraliseront et achèveront les Athéniens.

## CHAPITRE XVIII

DE 190 A. 133 Av. J.-C. - Ibères et Celtibères. - Soumission de la Cisalpine et de l'Istrie. - Mort de Philopœmen, d'Annibal et de Philippe. - Persée. - Bataille de Pydna. - La Macédoine, l'Illyrie, l'Épire et la Grèce succombent. - Triomphe de Paul Émile. - Andriscos et Metellus. - Pillage de Corinthe. - La Grèce, province romaine : Achaïe. - Destruction de Carthage. - Asdrubal et Scipion Émilien. - L'Afrique, province romaine. - L'Espagne soulevée. - Viriathe. - Reddition de Numance. - Le Royaume de Pergame. - Les Attalides. - Province d'Asie. - L'Empire romain.

AVANT d'entreprendre et même de préparer la grande expédition en Asie, Rome devait pacifier l'Italie du nord, agitée depuis le passage d'Annibal, et s'assurer de l'Espagne, à cause des Carthaginois. Les Espagnols, ou Ibères, avaient envoyé des ambassadeurs à Alexandre, et lorsque Scipion avait quitté Rome pour aller combattre les Macédoniens, ils s'étaient presque soulevés.

Rome se préoccupait de ces Ibères *indestructibles*, et qui, par leur manière de combattre, leurs *perfidies* avant l'action, leurs *cruautés* pendant la bataille, et les *incertitudes* de leurs défaites, *fatiguaient les armées, dégoûtaient les généraux*. Les officiers romains considéraient leur envoi en Espagne comme une disgrâce, parce que les luttes qu'il fallait y soutenir y étaient longues, incessantes, *obscur*, sans bénéfice d'aucune sorte.

Les Romains ne comprenaient rien au caractère espagnol ; tout, en Espagne, les déconcertait. Les Ibères étaient à ce point superstitieux, qu'un fanatique en fit des héros en montrant une lance d'argent qu'il disait avoir reçue du ciel *pour la victoire* ; d'autres fois, criminels envers les hommes et envers les dieux, sans aucune espèce de restriction, ou traîtres jusqu'à la plus abjecte des lâchetés, jusqu'à l'assassinat vulgaire, on les vit ensuite, respectueux de la parole donnée jusqu'au sacrifice le plus absolu, et confiants jusqu'à la témérité en l'honneur d'autrui ? Trompés, vaincus, massacrés à Cauca, les Ibères se rendront aux Romains sur la seule garantie de la parole de Scipion ; vainqueurs du consul Mancinus, ils n'exigeront du général vaincu, s'engageant, qu'un serment *sur le nom vénéré des Gracques*.

Capables de toutes les atrocités, habiles aux guet-apens, impitoyables, frappant à l'improviste et *par derrière*, lorsque, par bandes, ils harcèlent l'ennemi, les Ibères, très braves et très loyaux individuellement, pratiquaient le *duel conventionnel*, ce dernier mot du droit celtique. Lorsque Scipion célébra en Espagne les jeux funèbres pour son père mort, il eut, à défaut de gladiateurs, des princes celtibériens qui vinrent se battre pour terminer des litiges. Les Ibériennes, souvent, combattaient à côté de leurs frères ou de leurs maris.

On croit avoir des témoignages d'un *empire ibère* existant en l'an 2000 environ avant J.-C. En l'an 2000, l'Éridan — le Rhône — est la limite septentrionale des possessions ibériennes. Repoussés au sud *peu à peu*, les Ibères gardent les deux versants des Pyrénées. Les premiers Ibères, dont le type se retrouverait en Sardaigne et chez les Basques ? étaient petits, sveltes, bien proportionnés, robustes cependant, *solides, gracieux et forts*. Travailleurs par accès, et infatigables alors, vite repris par un goût de paresse caractéristique, sobres et vaniteux, ces autochtones, ou premiers habitants de l'Ibérie, ne seraient pas des Aryens. Croisés de Celtes-Gaulois, les Celtibériens, — les *enfants aux longs*

*cheveux de la Celtibérie*, dont parle Catulle, — sont précisément ceux qui, incités diversement par le mélange de race, obéissaient, suivant les circonstances, à des impulsions différentes, tantôt Ibériens, c'est-à-dire audacieux et sans scrupules, tantôt Celtes, c'est-à-dire hésitants et respectueux du bien d'autrui. Ces *hommes* échappaient à l'examen pratique de leurs dominateurs.

Les Espagnols avaient cru qu'après les avoir délivrés des Carthaginois (197), les Romains, sauf arrangements à prendre, tributs à payer, services à prévoir et à convenir, les laisseraient indépendants. L'envoi par le Sénat de deux préteurs leur apparut comme une preuve de conquête. Un soulèvement général répondit à cette manifestation. Caton, venu avec une armée consulaire, dégagea vite Emporiæ (195), la cité des Massaliotes, *acheta* l'alliance d'un parti de Celtibériens, et par des prodiges d'activité, démantelant en un seul jour 400 bourgades, rétablit la réputation compromise, en Ibérie, de la puissance romaine.

Le successeur de Caton, Paul-Émile, moins heureux (195-190), laissa languir une guerre qui devait être rapide. Paul-Émile perdit 6.000 hommes contre les seuls Lusitaniens, et vainqueur l'année suivante, il dut faire massacrer 18.000 Espagnols pour terrifier l'ennemi. Après Paul Émile, Quintius et Calpurnius luttèrent contre une coalition de Celtibériens, de Lusitaniens et de Carpétans. Une bataille devant Tolède laissa 35.000 morts.

L'énergie de la défense, car les Romains avaient à se défendre maintenant, réussit à refouler l'insurrection dans les montagnes de la Celtibérie. Il devenait alors possible de manœuvrer. Le *foyer de la résistance*, circonscrit, isolé, fermé au nord et au sud, devait s'éteindre faute d'aliments. Les Vaccéens et les Lusitaniens se rendirent ; les *révoltés* capitulèrent ; Sempronius Gracchus enfin entra en Celtibérie, en obtint l'entière soumission (179). Loin d'abuser de sa victoire, il voulut *pacifier et adoucir* les Celtibériens, leur donna des lois, tâcha de les organiser (178).

En Cisalpine, au nord de l'Italie, *la guerre d'Annibal continuait*. Carthage avait promis de secourir toujours les Cisalpins ; mais les Cisalpins ne croyaient pas au succès définitif de Carthage, et ils espéraient l'emporter avant que la défaite des Carthaginois ne rendit les Romains trop libres. Le Carthaginois Magon était venu d'Espagne en Cisalpine pour conduire l'action ; rappelé en Afrique, il avait remis à Amilcar les 40.000 Cisalpins réunis, armés, qui incendièrent Plaisance et attaquèrent Crémone. Furius, accouru de Rome, sauva Crémone et tua 35.000 Gaulois avec leur chef (200). Cette victoire suspendit un instant les hostilités. L'année suivante (199), le préteur Boëbius fut battu. Les Cisalpins se réorganisèrent. Le Sénat envoya deux consuls (197-196). Une trahison des Cénonans rompit la *force redoutable* des Cisalpins. Les consuls frappèrent durement, sans les pouvoir vaincre, les Insubres, les Boïes et les Ligures. Il fallut trois armées pour *réduire les Gaulois*.

Les Gaulois du nord de l'Italie, soutenus par les Boïes, *tous levés*, continuellement renforcés de Ligures intraitables, effrayèrent le Sénat, qui déclara le *Tumulte*, c'est-à-dire l'existence d'un danger extrême (193). Les Romains s'effrayèrent plus encore que les sénateurs, et il en résulta un formidable déploiement de forces. Une victoire des légions à Mérula, près de Modène, qui fut un épouvantable massacre d'hommes, rendit leur prestige aux Romains. Flaminius et Scipion Nasica soumirent les Boïes, prirent la moitié de leurs terres (192). Les Boïes, émigrant en masse, se rendirent aux bords du Danube. Le Sénat envoya des colons pour repeupler Plaisance, Crémone (190),

Bologne (189) et Parme (182). Les Insubres, les Cénonans et les Vénètes *acceptèrent le joug*.

Les Ligures, indomptés, tuent un préteur (189), battent un consul (186), tiennent Paul-Émile en échec. Une victoire livra 47.000 Ligures aux Romains, qui les transportèrent dans *les solitudes du Samnium* (180). Pise, Lucques et Modène, occupées et fortifiées, cernaient et tenaient en surveillance l'Apennin ligurien, où les montagnards résistaient. Rome n'eut raison de la Cisalpine que par la conquête de l'Istrie. La Corse se soumit, s'engageant à payer un tribut et 100.000 livres de cire. En Sardaigne, Gracchus, victorieux, tua 27.000 hommes et vendit le reste *à vil prix*.

Or les Orientaux, dont le Sénat avait constaté l'impuissance, qu'il croyait faciles à prendre lorsque la pacification de l'Espagne et de la Cisalpine serait terminée, étaient en pleine insurrection. Le roi de Pergame, Eumène, signalait l'activité de Philippe V en Thrace, y recrutant une armée solide, préparant sa revanche. Trois commissaires furent envoyés par le Sénat pour rappeler à Philippe ses engagements, l'accuser et le condamner. Philippe, qui avait fait exploiter activement des mines par ses soldats, pour se procurer un trésor de guerre, ordonna la transportation des habitants *peu sûrs* des villes maritimes, et excita les *barbares* du Danube — les Boïes — jusqu'à les décider à marcher contre l'Italie.

Le Sénat, examinant cette situation imprévue, constate que les Grecs sont ameutés par Philopœmen, âgé de soixante-dix ans, et que le roi de Bithynie, Prusias, soulevant les Asiatiques, est conseillé par Annibal, bien vieilli. Flamininus, aussitôt chargé de *débarrasser Rome de ces deux vieillards*, suscite en Grèce une révolte des Messéniens, fait ordonner à Corinthe, à Argos et à Sparte de se séparer des Achéens, et se rend en Bithynie où sa seule présence épouvante Prusias. Annibal, complètement abattu, s'empoisonne (183). Philopœmen, au contraire, va remporter une belle victoire sur les Messéniens, mais tombé de cheval, pris, il est condamné à boire la ciguë (183). La Grèce n'a plus de chef.

Antiochus est mort lapidé par le peuple, réduit à dépouiller les temples pour payer sa dette aux Romains ; son successeur, Séleucus, sans trésor, ne peut rien tenter. L'Égypte, tyrannisée par les Ptolémées Épiphanes et Philopator, était paralysée. Carthage ne se défendait même plus contre Massinissa. L'Espagne se taisait. Les Cisalpins, terrorisés, ne valaient qu'une surveillance.

Le roi de Macédoine, Philippe V, seul en armes, *haïssant les Romains*, debout et menaçant, projetait de soulever les Grecs et d'envoyer les Bastarnes se ruer sur l'Italie. Le Sénat, qui gardait en otage un fils de Philippe, Démétrius, l'excita contre son père, l'envoya en Macédoine. Un autre fils de Philippe, Persée, l'aîné de Démétrios, se prononça contre son frère. Le roi de Macédoine condamne à mort son fils Démétrius (181), et il meurt (179) laissant la couronne à Persée.

Persée, roi, traite aussitôt avec le Sénat romain. Il accepte d'exécuter les conditions de paix souscrites jadis par son père Philippe ; mais il continue les préparatifs d'une guerre qu'il sait inévitable. Après six années d'une très savante dissimulation, Persée se déclare, part, écrase les Dolopes (173), se montre aux Macédoniens à la tête d'une armée de 40.000 hommes, s'allie ouvertement aux Thessaliens et aux Rhodiens, s'assure secrètement le concours des Épirotes, traite avec Gentius, roi de l'Illyrie, et Cotys, roi des Thraces-Odryses, constate l'appui sympathique des Syriens, des Bythiniens et des Grecs d'Asie, envoie des

ambassadeurs à Carthage, entrés de nuit dans le temple d'Esculape pour y recevoir l'engagement mystérieux d'un appui effectif, et jette enfin 30.000 Bastarnes sur l'Italie.

Le roi de Pergame, Eumène, fidèle aux Romains, part pour prévenir l'invasion, s'arrête au temple de Delphes, y est surpris et *presque assommé* par les partisans du Macédonien. Le Sénat, instruit, interroge hautement sur le meurtre d'Eumène ; le roi de Macédoine répond avec insolence ; la guerre est déchaînée (172).

La coalition des rois et des peuples contre Rome était logique, mais dangereuse, et nul n'osait se prononcer, agir, avant que Persée n'eut acquis une sorte de droit au commandement suprême. Persée se trouva donc seul en face de Rome. Le Sénat envoya 5.000 hommes et un préteur en Hellénie, pendant que sept commissaires, parcourant la Grèce, tâchaient d'en effrayer les habitants.

Persée, tardant beaucoup trop, laissa se développer l'œuvre dissolvante des commissaires. Il battit deux fois le consul Licinius, résista à Hostilius, qui voulait pénétrer en Macédoine, tua 10.000 hommes aux Dardaniens révoltés contre lui, entra en Illyrie et en Étolie ; mais ses victoires successives, pénibles, ne le servaient pas ; aucune n'était assez complète pour lui assurer la pleine confiance des coalisés. Martius force le passage des monts Cambuniens, touche Dium, hiverne dans la Piérie, et c'est la Macédoine entamée. Les coalisés ne bougeront plus.

Cependant Paul-Émile venait d'apprendre qu'Eumène tendait à se rapprocher de Persée. La flotte macédonienne tenant la mer Égée, il fallait, pour ramener Eumène et impressionner davantage les coalisés, risquer une action décisive sur terre. Mais 20.000 Gaulois des bords du Danube viennent d'abandonner le roi de Macédoine. Paul Émile ne se livre pas à sa joie ; redoutant la phalange macédonienne, il réforme l'armement trop lourd des légionnaires, qu'il exerce à la *vigilance*, les ayant allégés de leurs boucliers.

Persée campe derrière l'Énipée, en Piérie. Scipion Nasica tourne la position du roi de Macédoine, qu'il oblige à se retirer sous les murs de Pydna, en plaine. Scodra, que Gentius défendait, vient d'être prise par le préteur Anitius. La bataille de Pydna va donc tout décider. La phalange macédonienne, *irrésistible*, fond sur les légionnaires d'abord ébranlés ; mais elle se rompt, et *mille combats* succèdent au choc des deux armées puissantes. Les légions reprennent dès lors l'avantage, et la victoire leur est assurée. Les Romains, vainqueurs, ont tué 20.000 hommes ; il leur reste 11.000 prisonniers. Persée s'enfuit à Pella, puis en Samothrace. Ayant appris que ses enfants ont été livrés au préteur Octavius, il vient se rendre avec son fils aîné.

Maîtresse de la Macédoine, Rome la déclare libre, diminue son tribut de moitié, divise le territoire en quatre parties, interdisant entre *districts* toute vente ou tout achat de terres, tout mariage. L'Illyrie, soumise, fut également divisée en trois. L'Épire, sacrifiée, où 70 villes, condamnées, furent détruites, servit à récompenser les légionnaires. Le produit de 150.000 Épirotes vendus, permit de grossir le butin, de distribuer 200 deniers à chaque soldat. En Hellénie, systématiquement, tous les *amis de Persée* et de *la liberté grecque* subirent la mort ou la transportation. On égorgea les sénateurs Étoliens. On interna mille Achéens en Italie.

Le Trésor de Rome reçut de Paul Émile, victorieux, 47 millions. Le Sénat disposa de ce butin pour affranchir les citoyens de l'impôt de capitation. Au triomphe de

Paul Émile, qui venait de perdre un de ses deux enfants et attendait la mort du second, assistèrent Prusias, suivant le char, *la tête rasée*, et les deux fils de Massinissa. Ce succès des Romains ébranlait le monde. Eumène et les Rhodiens tremblaient. Antiochus de Syrie, qui assiégeait Alexandrie, se retira sur un geste de Popilius Lénas. Rhodes abandonna la Lycie et la Carie. Persée se laissa mourir de faim dans son cachot.

En Macédoine, un inconnu, Andriscos, se donnant comme le fils de Persée, suivi d'une armée thrace, étonna Rome par l'intensité du soulèvement qu'il provoqua (172-150). Scipion Nasica expulsa Andriscos de la Thessalie ; mais Andriscos y revint (149), put s'y maintenir, battit le préteur Thalna (148), et s'allia aux Carthaginois qui venaient de commencer une troisième guerre punique. Metellus accourut en Thessalie, s'empara d'Andriscos (147), qu'il envoya à Rome *chargé de chaînes*. La Macédoine était définitivement vaincue. Mais en Hellénie deux Achéens, anciens bannis, Damocritos puis Diéos, élus stratèges, bravant Metellus, provoquent Sparte qui venait de quitter la Ligue achéenne.

Le Sénat ordonne à Corinthe, à Argos et à Orchomène d'abandonner la Ligue à leur tour. Les Corinthiens, refusant d'obéir, insultent les envoyés de Rome ; Chalcis et les Béotiens se prononcent pour la Ligue ; les confédérés marchent contre Metellus qu'ils rencontrent à Scarphée, en Locride (146). Malgré la brillante victoire de Metellus, le stratège Diéos, qui vient d'armer les esclaves et commande à 14.000 hommes, refisse les offres de paix du général romain et va camper à Leucopétra, à l'entrée de l'isthme de Corinthe.

Le nouveau consul, Mummius, marche contre les Achéens indomptables, décidés à la mort, ayant autour d'eux, avec eux, dans leur camp, tous leurs enfants et toutes leurs femmes (146). Mummius les écrase et pille Corinthe. Le consul, digne représentant de la Rome *inculte et féconde*, tenant la victime sous sa main lourde, la *Grèce délicate et impuissante*, fit enlever, transporter à la cité de Romulus toutes les statues, tous les *chefs-d'œuvre* qui peuplaient Corinthe, stipulant, dans le contrat passé avec le transporteur, que celui-ci remplacerait les sculptures brisées ! La Grèce fut déclarée province romaine, sous le nom d'Achaïe (142). Les villes, démantelées, désarmées, séparées, subirent chacune un gouvernement oligarchique.

Carthage avait reçu les ambassadeurs de Persée ! Massinissa ne surveillait donc pas les Carthaginois ? Massinissa, cependant, n'existait, n'avait de raison d'être, que s'il garantissait aux Romains une paix profonde en Afrique. En 193, Massinissa avait enlevé à Carthage son territoire le plus riche, Emporiæ ; en 182, il s'était emparé de toute la province de Tisca, soixante-dix villes ; et, sur la plainte des Carthaginois, à la veille de la guerre contre Persée, Caton avait été envoyé pour *faire justice*. Or Caton était revenu étonné, *indigné* du repeuplement, de la prospérité, de la richesse de Carthage, et il avait réclamé la complète destruction de la cité rivale.

Le Sénat, impressionné par Caton, prit prétexte d'une résistance armée de Carthage (149) contre une attaque de Massinissa, pour dénoncer aux Carthaginois cette violation de leurs engagements. Carthage envoya des ambassadeurs à Rome ; et Rome expédia 80.000 hommes en Afrique, avec des consuls chargés d'exiger un désarmement immédiat, la remise complète de toutes les armes, de tous les vaisseaux, de toutes les *machines de guerre*, d'un certain nombre d'otages, et enfin l'abandon par les Carthaginois de leur propre ville, qu'ils pourraient aller rebâtir dans l'intérieur, à *dix milles de la mer*. Carthage, furieuse, révoltée, se mit à fabriquer des armes *jour et nuit*, — les femmes

sacrifiant leurs longs cheveux dont on faisait des cordages, — enrôlant les esclaves, refaisant avec hauteur d'obéir aux ordres du Sénat romain. Un des chefs du peuple, Asdrubal, réunit 70.000 hommes au camp de Néphéris.

Le tribun Scipion Émilien, menant les légions débarquées, les soumit à une sévère discipline, leur faisant creuser un fossé par le travers de l'isthme, élever un mur solide parallèle au fossé, bâtir une digue fermant le port, se proposant d'affamer Carthage bloquée. Les Carthaginois creusent une sortie dans le rocher, construisent une flotte avec les bois de leurs maisons, qu'ils renversent, et surprennent les Romains dans une audacieuse sortie ; mais Scipion parvint à les rejeter dans la ville, qu'il tient plus étroitement enserrée, qu'il affame.

Pendant l'hiver, Scipion disperse le camp de Néphéris. Au printemps, il prend le mur du port de Cothon et entre dans Carthage épuisée, agonisante, assez héroïque pour obliger les Romains à perdre six jours et six nuits, dans les rues étroites, à lutter contre la résistance acharnée des habitants. Les défenseurs de la Cité s'étaient retirés dans la citadelle centrale, à Syrsa. Scipion promet la vie sauve aux derniers *héros* de Carthage ; 50.000 hommes, guidés par Asdrubal, sortirent de la ville ; et Scipion, *effrayé de sa victoire*, à la vue de ces affamés encore si redoutables, se souvenant des paroles de Caton, livra Carthage à la fureur et à la cupidité des soldats. Il n'en resta absolument rien : pas une maison, pas un monument, pas un livre. L'Afrique fut déclarée province romaine par le Sénat.

Restait l'Espagne, soulevée depuis Sempronius Gracchus, avec ses Celtibériens et ses Lusitaniens *indomptables*. Dans un grand combat (174), les Celtibériens, battus, avaient perdu 15.000 hommes ; leur chef *miraculeux* avait été battu et tué (170), malgré sa lance d'argent venue du ciel. Mummius n'avait pas pu dompter les Lusitaniens (153) ; Galba avait perdu 9.000 hommes dans une rencontre sanglante (151), et trompant ses vainqueurs, leur ayant offert *des terres fertiles*, ayant ainsi obtenu d'eux leur dispersion, il en avait surpris et massacré 30.000, lâchement. Cette victoire honteuse valut aux soldats romains une large distribution. Galba s'étant réservé une part énorme, Caton l'accusa devant le Sénat romain, et le Sénat, en acquittant Galba, apprit aux généraux que tout était permis en Ibérie, pourvu que Rome n'eut plus à s'inquiéter.

Lucullus attaque les Vaccéens et assiège Cauca (151). Cauca offre sa reddition, traite, ouvre ses portes, et Lucullus, après avoir fait égorger 20.000 hommes, vend le reste. Rome parlait de la perfidie des Carthaginois, dénonçait la foi punique !

L'Espagne n'oubliait rien. Un berger, Viriathe, *échappé au massacre*, entretenait la haine de Rome chez les Ibériens. La guerre qu'il fit aux légionnaires, plutôt qu'aux légions, implacable, ne leur laissa pas un instant de repos. Les récits des surprises et des escarmouches où les partisans de Viriathe surprenaient les soldats, leur infligeaient d'atroces défaites, terrorisaient les Romains à Rome. Viriathe, cependant, cessant d'être un chef de bande, organisa les Ibériens, et pendant cinq années (149-143), il battit les consuls.

Le frère de Scipion Émilien remporta le premier succès sur Viriathe (143) ; mais Fabius Servilianus, écrasé, dut s'enfuir devant l'Ibérien, qui le poursuivit. L'arrivée en Espagne de Metellus, à qui les Romains avaient donné le surnom de *macédonique*, en témoignage de ses victoires, et le soulèvement des Celtibériens contre les troupes de Viriathe, rendirent l'espoir au Sénat. Metellus s'emparait des villes, presque toutes, pendant que Fabius, traqué par Viriathe, attiré dans

un défilé, pris, était obligé de signer un traité *entre le peuple romain et Viriathe* ce qui faisait de l'ancien *chef de bande* l'égal du Sénat.

Cépion, frère de Fabius, chargé de venger à la fois et le général vaincu et la dignité du peuple romain compromise, *acheta* deux officiers du *héros lusitanien* et le fit assassiner (140). La mort de Viriathe disloqua la résistance ; les Ibériens se soumirent. Cépion en fit transporter une partie sur les bords de la mer, où Brutus leur fera bâtir Valence. Brutus en finit avec les dernières résistances ; il pénétra chez les Gallaiques, jusqu'aux bords de l'Océan, et vit peut-être le Tage *aux flots d'or*.

Au nord, vers Numance, des *peuples* s'étaient réunis, qui paraissaient s'organiser de nouveau pour la résistance. Sans en avoir reçu l'ordre, Pompéius traita avec les Numantins ; mais lorsque son successeur vint prendre la ville, les Numantins lui infligèrent une défaite (138). L'autre consul, Mancinus (137), se laissait enfermer dans une vallée étroite et sollicitait la paix. C'est en cette circonstance que les Espagnols se contentèrent, à titre d'engagement, du serment de Tiberius Gracchus, fils de Gracchus. Le Sénat, refusant de reconnaître le traité subi par Mancinus, envoya le *destructeur* de Carthage, Scipion Émilien, prendre Numance.

Huit cents héros, fièrement campés devant les murs de la cité, défendaient Numance. Scipion Émilien, patiemment, rendit aux légionnaires harassés, oisifs dans le camp, plutôt résignés à leur devoir que belliqueux, le sentiment de leur dignité et de leur force, en leur faisant exécuter des travaux intelligents, en les soumettant à des exercices. Les Numantins furent refoulés dans leur ville, que Scipion assiégea. Des lignes de retranchements cernèrent la cité. Les Numantins succombèrent à la famine, Scipion, systématiquement, leur refusant le combat. Pour vivre, les derniers défenseurs de Numance s'entrégorgèrent. *Les Numantins*, dira Cicéron, *n'ont point trouvé de secours dans leur force corporelle*. Lorsqu'il entra dans la ville *vidée*, Scipion n'y trouva que cinquante guerriers vivants. Il leur laissa la vie pour qu'ils figurassent à son triomphe.

L'Espagne *épuisée de sang* et l'Afrique *dépeuplée*, Rome pouvait enfin réaliser ses vues sur l'Orient. Le Sénat réclama, comme de droit, l'héritage du roi de Pergame, Attale III, déclarant le *royaume* province romaine : l'Asie.

Après la mort d'Alexandre, un lieutenant de Lysimaque, Philétère, s'était *approprié les trésors de son maître*, le royaume de Pergame, dont la ville capitale était au confluent du Cition et du Caicos. Le successeur de Philétère, Eumène Ier (263-241), son neveu, vainqueur des Séleucides, avait organisé le royaume. Attale Ier (241-197) s'était appliqué à consolider l'œuvre de son prédécesseur. Allié des Romains contre Philippe V de Macédoine, et des Séleucides contre leurs sujets révoltés, il s'était annexé des *cités maritimes*. Son successeur, Eumène II (197-159), *grand roi*, fit de Pergame la rivale d'Alexandrie.

Les ruines découvertes de monuments magnifiques, le souvenir d'une bibliothèque de 200.000 volumes, la célèbre *fabrique de peaux* mise en travail pour fournir aux lettrés, à défaut de papyrus que les Ptolémées ne laissaient plus sortir d'Égypte, les *parchemins*, — *Pergamenæ chartæ*, — couverts d'écritures, témoignent de l'activité artistique et littéraire de la Pergame d'Eumène II. Allié constant des Romains, politique *froid et prudent*, ce roi augmente son royaume sans infatuation, plutôt inquiet de sa grandeur.

Attale II (159-138), absolument soumis à Rome, participa à la destruction de Corinthe. Ce roi de Pergame n'était plus qu'un serviteur du Sénat romain, un prince vassal, très humble. Attale III (138-133), réduit au rang de satrape, de

tyran asiatique, abominablement cruel, fou d'ailleurs, donna *par testament* le royaume de Pergame au Peuple romain. Un fils de ce dernier des Attalides, illégitime, disputera l'héritage aux Romains : vainqueur de Licinius Crassus, pris par Perpenna et Aquilius, emmené à Rome, il figurera au triomphe de son vainqueur et mourra, étranglé dans sa prison, par ordre du Sénat (130). Perpenna mourut à Pergame. Manius Aquilius organisa la nouvelle province d'Asie.

L'empire romain comptait donc neuf provinces : la Sicile, la Corse et la Sardaigne ; — la Cisalpine ; — la Macédoine et la Thessalie ; — l'Illyrie et l'Épire ; — l'Achaïe, comprenant la Grèce et les îles ; — l'Asie ; — l'Afrique ; — l'Espagne ultérieure ; — l'Espagne citérieure.

## CHAPITRE XIX

Romains. - Influence hellénique. - La Grande-Grèce. - Grækes et Italiotes. - Littérature. - Poésie. - Névius, Andronicus, Ennius. - La langue latine. - Le théâtre à Rome. - Les Édiles. - Plaute. - Térence. - Les Spectateurs. - Acteurs et machineries. - Les gladiateurs. - Philosophes et philosophie.

POURQUOI trafiquer, pourquoi mettre en œuvre des ateliers, travailler durement un sol ingrat, lorsque la guerre procure plus de bénéfices en un jour, que n'en donneraient des années d'un labeur pénible ? La difficulté matérielle de vivre à Rome obligeant à n'y compter que sur le bien d'autrui, fatalement, logiquement, de victoire en victoire, bandits heureux, les Romains devaient conquérir le monde, et, pirates satisfaits, tomber, finir, dans l'épuisement des possibilités humaines.

Sans arts et sans sciences, sans agriculture presque, sans commerce réel, sans autre industrie que l'exploitation de l'être humain, Rome n'avait de ressources, et de distractions, que dans la préparation et l'exécution de guerres lucratives.

La jeunesse romaine conduite aux exercices, sera plutôt lassée qu'aguerrie, — Tite-Live le remarquera, — par la gymnastique, la lutte, l'escrime, les manœuvres diverses commandées, qui ne seront bientôt, malgré l'intervention des chefs y participant eux-mêmes, que des sortes de jeux où l'adolescent montrera son habileté. Chacun n'est préoccupé que des avantages à tirer d'une « carrière » à laquelle sa naissance le condamne. *A votre âge*, dit un personnage de Térence, *j'étais pauvre ; je quittai Rome pour aller combattre en Asie, où l'acquis par mon courage des richesses et de la gloire*. Le patriotisme n'était pour rien dans l'éducation guerrière, dans l'émulation du jeune Romain.

L'influence hellénique va modifier cette exclusive propension à l'utilisation des forces ; elle va donner une littérature aux fils de Romulus enrichis. Dès les temps préhistoriques, on constate des relations entre les Italiotes autochtones et les Grecs. Des groupements helléniques se voient (800-700) à Rhegium, à Sybaris, à Crotona, à Tarente, — à Naxos, Syracuse, Léontium et Hybla, en Sicile, — puis (700-600-500) à Géla, Himéra, Sélinonte, Agrigente, Pœstum et Métaponte. La Grande-Grèce, qui se forme dès lors dans l'Italie du sud, soumise à peu près entièrement à l'influence phénicienne, n'eut pas un pur caractère grec, les Hellènes émigrants étant déjà eux-mêmes très impressionnés d'asiatisme, quasi métissés de Phéniciens.

L'Italiote demeuré, au contraire, avait conservé son originalité ; son horreur de la mer, caractéristique, lui avait épargné la corruption chananéenne ; de telle sorte que les autochtones et les émigrants, en Grande-Grèce, se retrouvèrent comme des membres d'une même famille longtemps dispersés. La parenté des Italiotes et des Grecs persistait à ce point, qu'en relevant les traits de leurs mœurs devenues pourtant différentes, l'historien est frappé de l'identité de leurs sentiments, de leurs goûts et de leurs aptitudes ; c'est ainsi que sur un autre point de l'Italie, au centre, l'on constate la parenté originaire du Celtique et du Latin, puis des Celtes et des Italiotes.

Les Grækes et les Italiotes étaient des *peuples frères*. Les Aryens accomplissant leur exode vers l'ouest, se seraient séparés en Illyrie, pour se rejoindre plus tard

au sud de la Péninsule italique, y apportant, avec la langue aryo-grecque, l'olivier, le platane et le cyprès.

Rome se mit donc aux *leçons des Grecs* (250). Les patriciens, les Grands, affectèrent de rechercher et de protéger les Hellènes *lettrés*, — les Scipions se firent une gloire de leurs fréquentations helléniques — ; et de leur côté, les écrivains Grecs s'appliquèrent à s'impressionner, pour le mieux servir, de l'esprit de Rome. On a pu dire, par exemple, que l'historien Polybe et le philosophe Panxtius sont, dans leurs œuvres, plus Romains que Grecs. Mais les Grecs ne pouvaient pas faire que les descendants de Romulus devinssent des artistes, ni même des philosophes. Et cependant, ce qu'on leur demandait, c'était d'apprendre aux Romains, humiliés de leur ignorance et de leur incapacité, comment on arrivait à concevoir et à écrire des œuvres qui étaient, pour l'esprit, un si noble délassement.

Rome toutefois avait une littérature. Le Recueil des lois formé par Papirius, sous Tarquin, et les Commentaires du roi Servius, ne manquaient pas, dans la brutalité de leur allure, d'un certain caractère ; les hymnes religieux, ceux des Salliens et des Frères Arvales, d'une langue fruste, *ayant peu servi*, avaient de la saveur ; des chants en l'honneur de rois, de héros, de familles, prouvaient l'existence d'êtres privilégiés, d'écrivains émus, d'êtres ressentant un besoin de communion.

Les Italiotes ne se montreront ni passionnés, ni susceptibles d'idéalisme ; ils ne sauront pas, d'un coup d'aile, s'élancer dans un infini, *faire vivre l'inanimé* par un trait génial, et ils éprouveront de très grandes difficultés, à Rome surtout, lorsqu'il leur faudra se plier aux lois du nombre, se conformer aux exigences de l'harmonie.

Dans la société romaine s'organisant, se manifestèrent les passions dominantes et les caractères principaux du groupement formé : un instinct guerrier froid, sans enthousiasme » ; cupide ; une avidité d'absorption ; le *génie de l'avarice* ; le goût de la chicane, de la dispute, où la dialectique met le bon sens à la torture, où le texte de la loi, brutal, l'emporte toujours, doit toujours l'emporter sur le raisonnement. Quelle poésie, quel art donner à de telles gens ? Les patriciens, *disciples de la muette Étrurie*, dédaignaient les rêveurs, défendaient les chants, n'admettaient en spectacle que la pantomime ; et les plébéiens, très remuants, toujours actifs, en opposition constante avec tout ce qui était, n'aboutissaient qu'à des négations. Pour les artistes possibles, donc, ni protecteurs, ni public.

Les premiers essais de poésie romaine sont des chants de pirates, de sauvages, énumérant avec une fierté complaisante, et par des nombres, le total de leurs victimes. Névius (514) innova, en un vieil idiome, en un patois volsque, campanien, la déclamation des Atellanes satiriques. Andronicus (514) initia les Romains aux *mystères de la pensée*. On ne connaissait encore que les improvisations fescennines, chantées par une ou plusieurs voix, sans mètre, sans règle, sans rythme. Ces *jeux*, perfectionnés, prirent le nom de *saturæ*, sortes de *farces* incohérentes, mélange confus de plaisanteries grossières, d'accents divers.

Andronicus Livius (300-200), affranchi, d'origine grecque, né à Tarente, apporta la première ébauche d'une fable comique, relevée, en sa forme, de ce besoin de logique, de *régularité*, qui est la marque des œuvres helléniques. En une langue encore rude, mais dont la fermeté n'est pas sans goût, Andronicus fit représenter des pièces, écrivit des hymnes, une odyssee.

Ennius Quintus (239-169), de la Calabre, sectateur instruit des doctrines pythagoriciennes, amené de Sardaigne à Rome par Caton *pour y enseigner le grec*, et que Cicéron couronne du titre de *prince de l'épopée*, se donna comme animé de l'âme d'Homère. Les Romains l'accueillirent comme une providence. Il entreprit d'adoucir la langue parlée. La vigueur de ses conceptions, la hardiesse de ses pensées, la chaleur de sa parole écrite, l'énergie mesurée de ses expressions, les unes *barbares*, les autres *géniales*, impressionnantes, le faisaient admirer. *Ennius*, dira Lucrèce, *fut le premier qu'une couronne de feuillage éternel, apporté du riant Hélicon, immortalisa chez les races latines*. Protégé de Scipion l'Africain, Ennius demeura classique jusqu'au temps de César, qui le citait.

Pacuvius, pompeux, s'écartant du langage naturel d'Ennius et réagissant presque contre ses négligences, osa les premières tragédies, pendant que Cécilius, — *le premier comique peut-être*, dit Cicéron, — corrigeait la sévérité lassante de Pacuvius. En donnant aux Romains l'art grec d'écrire en dramatisant, Pacuvius et Cécilius importèrent à Rome, en même temps, cette tendance à l'impiété franche qui dominait alors chez les Hellènes. Ennius avait traduit Evhémère ; Lucilius représenta les douze grands dieux se moquant des hommes qui les vénéraient. Plaute mettra sur la scène, hardiment, le Jupiter sans scrupules d'Amphitryon.

La première *écriture* des Romains se trouve sur les tablettes de bois qui servaient aux jeux fatidiques, aux *tirages pour connaître le sort*. L'alphabet latin est un emprunt fait aux Cuméens et aux Étrusques. Le traité par lequel Tarquin consacra l'entente entre Rome et Gabris avait été écrit sur la peau d'un bœuf sacrifié. Le traité d'alliance conclu par Servius Tullius avec le Latium fut gravé sur une plaque de cuivre. Les *Annales sacrées* des Samnites se lisaient sur des rouleaux de toile. Ces écritures diverses sont de fond grec, mais la *lettre étrusque* s'introduisit et l'alphabet hellénique adopté se corrompit rapidement, de plus en plus.

Un langage troublé, *négligé*, résulta des importations et des leçons helléniques. Le génie grec, aryen, passionné d'ordre et de clarté, de logique et d'harmonie, que les Italiotes avaient en eux, *si exigeant*, dit Cicéron, *qu'un rustre élide une voyelle plutôt que de la heurter contre une autre*, séduisait les Romains, et ils essayèrent, sans y réussir, de s'approprier ce goût.

La langue romaine cependant, s'adoucit au travail des littérateurs. On *renversait* les noms propres, dans une phrase latine, pour rendre la période harmonieuse. Or la langue progressait lorsque le peuple s'en emparait ; et elle revenait à la concision brutale des origines, à la rudesse, quand les pontifes et les sénateurs la parlaient ou l'inscrivaient. Elle demeura, en somme, inférieure à la langue grecque, les maîtres de l'Hellénie venus à Rome s'occupant plus d'y briller que d'y remplir une mission. C'est pourquoi Cicéron, après avoir constaté l'impossibilité de traduire en latin les noms grecs, y renonçant, s'écrie : *Tenons-nous aux solides beautés de nos mots latins et laissons aux Grecs l'éclat de leurs termes sonores*.

L'art théâtral, imité des Grecs, absorba toutes les intentions littéraires. Le peuple indiqua sa préférence pour la comédie. Les imitateurs, ou adaptateurs, choisirent principalement les œuvres de Ménandre, de Philémon et de Diphile, représentant ainsi, comme vivant à Athènes, les personnages romains *observés et peints*. Le théâtre fut *une lice ouverte*, — Térence le constate à regret, non sans un sentiment d'humeur égoïste, — *à quiconque se mêla du métier de poète*. Comme tout, à Rome, littéralement, l'art dramatique fut une mine d'exploitation, un

champ de trafic, un *gagne-pain* pour les uns, un *sordide négoce* pour les autres ; d'aucuns tâchèrent de s'en faire un monopole *accaparé*.

Plaute (Accius Plautus), l'Ombrien, illustre la scène romaine. Térence (Publius Terentius Afer), — *le Carthaginois ?* — rivalise avec le triomphateur. Marcus, peintre et poète, Pacuvius et Lucius Atticus, abordent le genre tragique. Le satirique Cotus Lucilius, de sang noble, courageusement, dénonce et attaque ses pairs. La *satura* (satire, mélange), genre nouveau, bien italique, se manifeste. La scène devient une tribune dont le peuple défend les droits, approuve les licences, favorise les excès ; on y flagelle jusqu'aux Scipions et aux Metellus. Le masque, dont on ne se servait que pour déclamer les Atellanes, est adopté par les acteurs après Névius.

Le théâtre, essentiellement municipal, fut tout de suite une *action d'État*. Les édiles, exclusivement chargés de ce *jeu*, faisaient répéter les pièces avant d'en autoriser la représentation publique, dont ils payaient tous les frais. Les pièces étaient classées d'après leur caractère et le costume des personnages. La nécessité de se faire vite comprendre d'un public lent à s'émouvoir, à saisir une situation, donna aux Romains un théâtre naturaliste, naïf un peu, semblable à la réalité des choses vues, sans préoccupation de *bon goût* ; l'important était de fixer vite l'attention du spectateur, et de le conserver attentif.

Parmi les personnages nombreux du théâtre romain, on ne voit guère que le Sannion, surnommé Zanni, chargé *d'égayer les farces*, qui soit absolument original, italiote ; c'est l'Arlequin moderne. Le polichinelle napolitain descendrait du Maccus des Atellanes, d'origine osque. Plaute ne se contente pas de traduire des pièces grecques ; il donne une *couleur nationale* aux tableaux qu'il copie ; mais, sauf la satire, et dans une certaine mesure encore, il n'y aura pas de *Comédie romaine*, de théâtre romain proprement dit.

Plaute importait à Rome, avec la comédie du théâtre athénien, le Rire sauveur, la gaieté aryenne, libre, franche, saine ; les Romains, ne goûtant pas ce fruit nouveau, exigèrent de l'ouvrier délicat, des œuvres grossières, des « farces ». Le public de Rome était à ce point obtus et lourd, qu'il fallait, avant tout, dès la première scène de la pièce, lui expliquer la situation, le développement du sujet, et donner aussi aux principaux personnages représentés des noms — Artrotogus, *ronge-pain*, le parasite, — qui permissent de les distinguer, de les reconnaître, de les suivre dans l'action. Grossiers, inattentifs et turbulents, les Romains venaient au théâtre en cohue ; pour les retenir, Plaute consentit à les amuser, à les *faire rire*, à se moquer d'eux-mêmes, de leurs propres mœurs, mais en transportant le décor à Athènes, *afin*, dit Plaute lui-même, *que l'ouvrage en paraisse plus grec*.

Dans l'œuvre de Plaute, considérable, on chercherait en vain une unité de sentiment. Soit qu'il emprunte ses caractères aux auteurs Grecs, soit qu'il les imagine, ou que, les ayant empruntés, il leur imprime sa marque, Plaute ne cherche qu'à intéresser, à plaire, à collectionner, en quelque sorte, des pièces et des succès. Appartenant à la plèbe, Marcus Accius Plautus est doux aux petits ; tous les esclaves qu'il met en scène ne sont pas vils, fourbes et débauchés ; il en est que de nobles sentiments animent, qui provoquent l'émotion lorsqu'ils expriment leurs pensées ou conseillent leur maître.

Auteur, acteur et *chef de troupe*, Plaute eut un instant le dégoût de sa carrière, abandonna les lettres pour s'adonner à quelque trafic. Ruiné, esclave de nouveau, réduit à *faire tourner une meule de moulin*, il réussit à s'affranchir et revint au théâtre. La persistante gaieté de Plaute est l'auréole de son front ; elle

l'arrache, avec le sentiment de pitié, de tendresse, d'indulgence qui domine en ses œuvres, à la possibilité d'une origine hybridée d'asiatisme. Plaute est un pur Aryen, un Celte, probablement un Celte des Gaules.

La langue de Plaute, dont les archaïsmes troublent le lecteur, dont le rythme n'est pas encore bien défini, est éminemment poétique : *Si les Muses voulaient parler latin*, dira Varron, *elles emprunteraient la langue de Plaute*. Son dialogue est parfait.

Cécilius avait eu l'art de dramatiser une action choisie ; Plaute mit en scène tout sujet quelconque, pour la joie des oreilles et le plaisir de l'esprit, déroulant les péripéties, intéressant à force d'ingéniosité, moralisant parfois, mais sans le vouloir, comme par nature ; Térence, lui, se préoccupera de la moralité de ses œuvres.

Térence (194-158) n'était encore qu'un enfant lorsque Plaute mourut. L'*aimable ouvrier*, suivant le mot de Bossuet, eut la plus étrange des destinées. Enlevé par des pirates, affranchi par un sénateur, Pub. Terentius Afer — l'Africain ? — ne nous a rien laissé de précis sur sa naissance, sur sa vie, sur sa mort diversement racontée. On a contesté qu'il fût l'auteur de toutes ses pièces ; Lélius et Scipion auraient été ses collaborateurs, les auteurs vrais de ses œuvres principales ? Cicéron devra encore plaider pour la gloire de Térence.

Faible de corps, chétif, au *teint brûlé*, son activité littéraire surprenante, témoigne d'une puissante énergie. Il avait rapporté de Grèce 108 pièces. Il serait mort à Stymphale, ou en Leucade, d'Arcadie, du chagrin d'avoir perdu ces œuvres dans un naufrage ? Imitateur des Grecs, et non copiste, Térence, que César qualifiera de *demi-Ménandre*, ne met en scène que des caractères helléniques.

Sur un plan bien conçu, correct, harmonieux, Térence déroule sa dramatique, intéressant le spectateur par la suite logique des scènes et l'exposé vrai des sentiments qu'expriment les personnages. Son dialogue très soigné, trop soigné peut-être, est écrit pour des auditeurs n'appartenant pas à la plèbe ; ses personnages parlent la langue des patriciens, un peu recherchée déjà. Un goût quelquefois délicat, une sûre connaissance de l'homme, une préoccupation d'art, distinguent Térence de Plaute, le premier moins gai que le second, mais plus lourd, un peu.

Le public de Térence était mieux composé que ne l'avait été le public de Plaute ; cependant Térence est encore obligé d'expliquer d'abord le sujet de sa pièce et le caractère de ses héros. Chaque pièce de Térence semble un discours spécial où l'auteur expose une doctrine personnelle. Plaute cherchait surtout à amuser, à distraire ; Térence est préoccupé de la valeur littéraire de ce qu'il écrit, de l'impression qu'il produira, de la *moralité* de son œuvre.

Une philosophie douce, une grande bonté, des idées saines exposées avec calme, une indulgence imperturbable, le respect de l'homme, de l'humanité, un goût naturel et de la pudeur, voilà Térence. Il n'est certainement pas Romain ; peut-être est-il né en Afrique ? — en Lydie, croit-on ; — mais, d'origine au moins, Térence, comme Plaute, est un Aryen. Il a de l'Aryen, au suprême degré, la générosité d'instinct, la largeur de vues, le pathétique, l'imprévoyance corrigée de *bon sens*.

L'uniformité du style de Térence, frappante, est l'argument de ceux qui lui attribuent la paternité de toutes les œuvres données sous son nom. Une grande finesse d'observation, un art d'écrire un peu tendu, une façon de s'exprimer très

mesurée, impeccable, se retrouvent en effet dans chacune des six pièces de Térence qui nous soient restées. Après lui, le théâtre romain est comme épuisé ; il semble qu'il n'y ait plus rien à montrer aux spectateurs. L'art dramatique, dans le sens élevé du mot, n'a jamais été compris par ce public ; il préfère la *mascarade*, appuyée de danses licencieuses, les bouffonneries outrées, les satires, les moqueries, l'outrage.

Cependant les édiles ne négligeaient rien de ce qui pouvait favoriser le développement de l'art théâtral. Les acteurs avaient de l'importance et la machinerie se compliquait. Cicéron, qui admirait l'acteur Roscius, ne craint pas de le citer comme un modèle aux orateurs. Sauf Roscius, les acteurs du théâtre romain durent être généralement détestables. La déclamation tragique resta ridicule d'emphase. Un flûtiste, jouant, soutenait le débit de l'acteur. Roscius, vieilli, fit ralentir pour lui le temps de la modulation accompagnatrice. Chaque acteur abordait tous les rôles. Un décor unique, représentant une place de la cité, changeait de nom sur une indication.

Le public, omnipotent, distribuait le succès et le blâme. Un héraut réclamait le silence, et la foule entassée, bruyante, s'érigait en tribunal. Ce public ne supportait que des pièces courtes, exigeait une explication préalable du sujet, voulait des incidents nombreux, constamment renouvelés, pour que sa curiosité demeurât en éveil.

Les représentations étaient une fête due au peuple, et le peuple, exigeant, recevait ce plaisir comme une redevance. Plaute, gaiement, dit à ses spectateurs : *Vous fronchez le sourcil parce que je vous annonce une tragédie ? Si cela vous fait plaisir, je ferai de la tragédie une comédie. Parlez. Que voulez-vous que soit la pièce ?* Térence, lui, tristement résigné, écrira : *Je savais qu'il n'est qu'heur et malheur au théâtre !*

Il fallait à la fois amuser et flatter ce public grossier, difficile, balourd, où les soldats figuraient en majorité, ce qui explique les continuelles allusions de Plaute aux succès des armes romaines, retenir cette foule, qui préférait aux jeux dramatiques les grotesques processions de mannequins organisées par les édiles. Découragé, un jour, Plaute s'écria : *Si j'allais me louer aux édiles en qualité d'ogre, ou de bête curieuse pour quelque spectacle ?*

Au théâtre, les licteurs maintenaient le droit de chacun, imposant le respect des hiérarchies. L'indicateur des places (*designator*) exerçait une fonction : *Il ne passera pas devant les personnes*, dit Plaute insinuant une prière sous cette forme d'ordre comique, *pour placer quelqu'un pendant que les acteurs sont en scène*. Les esclaves n'étaient pas assis. Les nourrices venaient au spectacle avec des enfants *qui criaient comme des chevreaux*. Les femmes *bavardes, au rire bruyant*, à la *voix perçante*, troublaient souvent la représentation. Les patriciens manifestaient hautement leur opinion. Il y avait des *cabales* et des *injustices* dans la distribution des palmes. Mais l'art noble, l'Art dramatique, cet art essentiellement aryen, ne pouvait pas s'acclimater à Rome. Les poètes et les acteurs avaient déjà de redoutables concurrents dans ces gladiateurs qui figuraient aux jeux funéraires, qui participaient aux fêtes du peuple, — saturnales et jours de Minerve, — et qui seront bientôt le spectacle préféré.

Le brigand romain des origines, en s'organisant d'abord d'après l'exemple de l'Étrurie, en se perfectionnant ensuite au contact des Hellènes, mais en subissant aussi, comme les Athéniens, la corruption phénicienne, était devenu sensible, irritable, éprouvait un besoin continu d'émotions. Affaiblis par la débauche, une

débauche de pirates enrichis, démesurée, beaucoup de Romains, énervés, étaient devenus craintifs, sinon peureux, et l'excitabilité de leurs sens, de plus en plus active, les jetait dans la luxure en même temps que leur dégénérescence physique les rendait cruels et superstitieux. Les enfants croyaient à l'existence de vampires suceurs de sang, au Mercure noir.

Le théâtre, qui aurait pu moraliser, calmer ce peuple, subit au contraire son influence, et se perdit avec lui. Il ne fut guère, à Rome, qu'un *détail* des fêtes publiques, non une institution, jamais un art national. Le *théâtre* en soi, matériellement, en charpente de bois, se démontait après la représentation. Pompée fera construire le premier théâtre de pierre.

Les philosophes grecs venus, et qui discouraient, n'avaient pas d'élèves, de disciples, mais des *spectateurs* arrachés au théâtre. *Presque tous les jeunes gens*, dit Térence, *ont une passion, celle des chevaux, ou des chiens de chasse, ou des philosophes*. Ces philosophes c'étaient, suivant Plaute, *ces Grecs aux longs manteaux, à la tête couverte, farcis de livres et de paquets, marchant, s'arrêtant, discourant de fadaïses. Ont-ils accroché quelque argent, continue-t-il, ils s'enveloppent la tête et vont boire chaud ; puis ils s'en retournent d'un air mélancolique avec une cruche de vin*. Ces philosophes méprisés, auprès desquels on se rendait par curiosité simple, ne seront encore pour Cicéron, que de *grands désœuvrés, s'adonnant à la poésie, à la géométrie ou à la musique, pour ne rien faire*.

## CHAPITRE XX

Première Rome. - Organisation sociale. - Patrons et gentes. - Prolétaires. - Le gouvernement. - Tribus. - Provinces. - Le Tribunat. - Veto et plébiscite. - La politique du Sénat. - Le peuple. - Campagnards et marins. - Esclaves et affranchis. - Gladiateurs. - Patrons et clients. - Sénat et peuple. - Bourgeoisie. - Forum. - Justice.

IMITATEURS des Étrusques d'abord, des Hellènes ensuite, et des Phéniciens, les Romains conçurent, définirent et appliquèrent une organisation politique absolument originale. La constitution de l'Étrurie, ce premier modèle, reposait sur l'indépendance de chacun, la communauté des forces et des intelligences ne se manifestant que pour la défense des biens de tous, lorsque ces biens étaient menacés. Cette *idée* présida aux premiers essais de la cité romaine. Mais bien vite les Romains abandonnèrent cette tendance communaliste, fédérative, pour constituer une Cité impériale. Les rois, ou *lucumons*, de l'Étrurie, à qui les premiers maîtres de Rome empruntèrent jusqu'à leurs insignes, seront les victimes d'une oligarchie imitée des Conseils de Phénicie, et ils ne reprendront en main le peuple échappé, qu'à titre d'empereurs, de tyrans.

Avant que Romulus ne traçât autour du mont Palatin le sillon qui fut l'enceinte de la première Rome, la *colline* était habitée. La vieille cité latine, — Ruma, — vivait des mœurs et des lois de la Sabine, du Latium : le roi au sommet, ou le Sénat, les patriciens, les pères de famille, les patrons, les clients, le peuple. Romulus accepta cette hiérarchie sociale, semble-t-il, et Rome s'agrandit aux dépens de ses voisins *de race*, sans rien perdre de son hégémonie. Préneste, Tibur, et d'autres *communautés* latines, s'agrandirent aussi ; mais dès que Rome eut hérité d'Albe détruite, la *force* de la cité de Romulus et son isolement apparurent.

Chaque communauté garda ses lois propres, jusqu'à la guerre sociale, et c'est ce qui favorisa la grandeur particulière de Rome, la laissa en dehors comme une exception, la consacra, pourrait-on dire, Ville impériale, dominatrice. L'influence hellénique, déjà sensible dans la réforme de Servius, diminua ce caractère de centre dominateur, et même constitua une sorte de Rome nouvelle dans la Rome antique. Il y eut le *palais du Sénat*, la *maison commune* où le roi siégeait, le *foyer commun*, la rotonde du temple de Vesta et la *chambre de la communauté*, le temple des Pénates. L'idée et l'architecture, d'accord, étaient grecques. Les augures ne consacrèrent jamais le temple de Vesta bâti selon la *mode hellénique*, ouvert du côté de l'Orient.

La *fusion* des colons et des citoyens, presque faite au début, et le *droit d'établissement* accordé à *tout enfant né d'un mariage inégal, à tout esclave affranchi, à tout étranger venu*, préparaient une plèbe indisciplinable. Bientôt, pour arrêter le *dépérissement du patriciat*, le mariage civil, introduit, servit à légitimer les enfants des concubines ; la classe des patriciens perdit ainsi son caractère originel.

Les plébéiens formèrent une communauté dans la communauté. Sous Servius, les citoyens se refusèrent à supporter seuls les charges de la guerre, service personnel et impôts ; et le *devoir des avances à l'État en cas de nécessité*, ou *tributum*, fut étendu aux possesseurs de *terres* ou d'*argent*. Ceux qui ne possédaient rien, les « éleveurs d'enfants », ou *prolétaires*, furent tenus de fournir aux armées levées, des ouvriers, des musiciens et des *suppléants* qui

étaient de simples valets. De la révision de la propriété foncière, que nécessita l'organisation militaire nouvelle dictée par Servius, résulta le cens. La constitution de Servius divisa les Romains en trois classes : les citoyens proprement dits, maîtres de la cité ; les citoyens tenus à l'obéissance ; la foule des protégés.

De même que Rome s'était isolée dans sa force, ainsi les patriciens s'isolèrent au milieu de Rome, dans l'exercice, dans l'abus de leur pouvoir. La ville, en réalité, n'est qu'une agglomération d'aventuriers, chacun ayant en soi le sentiment de sa valeur personnelle, la conscience des droits que lui vaut sa présence dans le corps social. L'unité, c'est la famille ; le Père de famille est tout. Les clients et les esclaves augmentent la famille, en font partie. Les citoyens actifs, les patrons, gouvernent cet État. L'ensemble des familles forme la famille suprême, qui se compose exactement de citoyens et d'habitants. L'assemblée du peuple, c'est la réunion *telle quelle* des gentes. La première Rome est une galère énorme, pleine de pirates, où celui qui commande est beaucoup plus subordonné aux matelots, aux rameurs, que sa jactance le pourrait faire croire.

Victorieuse et enrichie, Rome en usa avec ses vaincus comme le Sénat en usait avec le peuple dans Rome même. L'Italie ne constituait pas une *province* ; les communautés italiotes diverses, soumises, — jusqu'au Rubicon, — exerçaient des droits et jouissaient de privilèges différents, ce qui entretenait entre elles des jalousies favorables à la domination romaine. Les provinces recevaient un proconsul, ou un préteur, armé de tous : les pouvoirs, dont les fonctions étaient gratuites, et que l'on changeait chaque année, désigné par le sort. Ce système écartait du gouvernement des provinces les Romains pauvres, mais justifiait presque les gouverneurs qui exploitaient à leur profit les provinciaux livrés à leur tyrannie pour un an.

Les lois qui régissaient les provinces, différentes, adaptées aux nécessités de la conquête ou de la politique, étaient combinées pour tenir en suspicion, les unes envers les autres, les villes impérialisées. En refusant ou en accordant par exemple le *droit de cité*, le Sénat romain excitait et divisait les sujets de Rome. Des ligues mêmes, jusqu'au moment où elles cessaient d'être *inoffensives*, étaient tolérées pour préparer au Sénat des prétextes d'intervention, des *reprises de droits accordés*, à titre de châtement. Les provinces, frappées d'un impôt foncier et de capitation, devaient entretenir les troupes qu'on leur envoyait.

Le Sénat gouvernait, mais le tribunat devint la *première magistrature* de la cité. Les tribuns durent leur importance, toujours accrue, à leur activité, à la quantité des lois nouvelles qu'ils proposèrent, aux accusations qu'ils formulaient et qu'ils s'appliquaient à justifier, à l'extension des colonies, au droit de suffrage qu'ils obtinrent pour les cités italiennes, à l'autorité personnelle que leur valait la force plébéienne, toute à leurs ordres.

D'abord simples *chefs de parti*, ou de *classe*, les tribuns devinrent presque les maîtres du gouvernement. Un jour (153), ils osèrent menacer de la prison deux censeurs. Par le droit de veto ils empêchaient tout ; par les plébiscites, ils assuraient la puissance du peuple qu'ils tenaient et menaient. On a pu dire des tribuns, qu'ils furent parfois, à eux seuls, *le peuple tout entier*. Des tribuns servirent ou imposèrent de très grandes, de très belles réformes ; et si le peuple Romain avait été un véritable peuple, non une tourbe, les tribuns eussent peut-être conduit les destinées romaines en de meilleures voies. Mais ces *magistrats* appartenaient eux-mêmes à cette bande qui convoitait le monde, et ils

déshonorèrent successivement les réformes les plus louables par de détestables institutions.

Si l'on dut aux tribuns l'installation de tribunaux permanents, c'est eux aussi qui, sous le prétexte de rechercher, d'accuser et de poursuivre les prévaricateurs, instituèrent la délation. Ils firent donner aux vieux soldats, aux *vétérans*, des terres libres prises sur le territoire des colonies, mais ils ordonnèrent ces distributions de blé qui déshabituèrent de tout travail un peuple exigeant. Ils fondèrent 23 colonies en 20 ans, ils réussirent à intimider les usuriers, ils obtinrent que jamais un citoyen ne serait battu de verges ; mais ils initièrent le peuple aux intrigues de la politique, ils lui montrèrent cette importance du nombre que le peuple représentait, ils excitèrent, pour s'en servir, ses passions mauvaises et ils armèrent ainsi, à leurs ordres, des criminels, des assassins.

Le Sénat laissait agir les tribuns, comptant, pour les combattre, sur les excès de leur propre zèle, les jalousies qu'ils suscitaient, l'ingratitude des plébéiens. Des patriciens endurants, retors, lâches, prêts à tout, constituaient un Sénat docile, d'apparence résigné, et constamment occupé de reprendre au peuple ce que les tribuns avaient arraché au patriciat. C'est à ce *Conseil de patriciens*, c'est au Sénat romain que s'applique cette définition, alors juste, du peuple romain : *le plus pratique, le plus calculateur, le plus politique qui ait jamais paru*.

Au dehors, les sénateurs appliquaient la même politique de divisions et de condescendances qui assurait la domination romaine, ou frappaient durement, définitivement, les ennemis de la *fortune de Rome*. A l'occident de l'Europe, la soumission fut imposée *par le fer et le feu* ; à l'orient, les généraux eux-mêmes furent des diplomates. En divisant les peuples et les rois, en subordonnant leur existence à la prospérité de Rome, le Sénat se garantissait contre les révoltes générales et les émeutes. Les ambassadeurs, dont l'insigne était une baguette dorée entrelacée de deux serpents, inspiraient à la fois *de la vénération et de la crainte* ; ils étaient sacrés ; les toucher, c'était commettre un sacrilège.

Ces manifestations extérieures, théâtrales, de la puissance romaine, flattaient considérablement le peuple. Les sénateurs, qui imaginaient et ordonnaient ces manifestations, en bénéficiaient, tenaient en respect la plèbe romaine. A défaut de religion nationale, de tradition historique, d'idée de Patrie dans le sens élevé du mot, le Romain s'épanouissait dans l'orgueil de sa force, de son succès, et il devenait plus citoyen qu'époux, ou père. L'État, dont il faisait partie, l'enthousiasmait.

Le songe de Scipion, promettant *l'immortalité* aux grands citoyens, fut un essai d'émulation spiritualiste non nécessaire ; le seul spectacle de la terreur que Rome inspirait était pour chaque Romain une jouissance et une excitation suffisantes. *Ignores-tu, fera dire Salluste à Mithridate, que depuis leurs commencements, les Romains n'ont rien acquis que par le vol, maisons, femmes, territoire, empire ? Qu'autrefois, vil amas de vagabonds sans patrie, sans famille, ils ne se sont réunis que pour être le fléau de l'univers ?* Ces invectives magnifiaient le légionnaire, infatuaient le citoyen : pour eux, c'était de la vraie gloire.

Rome était pleine d'Italiens, maintenant, qui voulaient participer à cette gloire, et qui n'ayant encore rien fait, demandaient à tout entreprendre. La misère cependant, réelle, terrible parfois, atténuait les effets de cet orgueil fou. Aussi corrompus que les Grands, les plébéiens trafiquèrent, pour en vivre, de leurs voix au forum, et ce fut cette *pépinière de coquins à acheter* dont parle le

comique. Une lâcheté générale, très molle, compensée par un sentiment d'envie indéracinable, faisait que cette foule n'appartenait pas absolument aux chefs qui la commandaient, et qui redoutaient ses caprices.

La véritable plèbe romaine se tenait hors de la ville, paresseuse, *buvant*, peu maniable, indépendante ; dans la Cité, elle se compliquait de campagnards *importants et stupides*, prétentieux, exigeants, riches parfois, arrivés *les pieds frottés d'huile et de l'argent dans la ceinture*, esprits bornés, difficiles à saisir, très susceptibles, très entêtés, et de marins, *gueux bourrés d'ail et d'oignon*, intraitables, très forts, très dangereux.

Le nombre des esclaves augmentait sans cesse ; le *vice de la servitude* s'étendait comme un *mal contagieux*. On en achetait sur les marchés, on en recevait à titre de *part au butin* après les conquêtes. D'abord, l'esclave fut une propriété de rapport que le maître exploitait ; puis, il dût se préoccuper lui-même du revenu qu'il *devait être* pour son maître. Le fouet, la *vendange des coups de bâton*, répondait de la docilité et de l'ingéniosité du serviteur. Les hasards de la guerre valurent aux Romains, parmi leurs prisonniers distribués, des esclaves qui, par leur race ou leur rang, se trouvaient considérablement supérieurs à leurs maîtres. Ceux-ci, sottement, abandonnèrent à ces *abjects* tous les labours de la maison, la leur livrant ainsi ; et bientôt le soin de leurs affaires, l'éducation de leurs enfants.

Pour peu que l'esclave fût phénicien, on le vit s'enrichir, très vite, beaucoup, en trafiquant de la fortune de son maître. Les esclaves devinrent à ce point importants, qu'ils purent, avec ostentation, publiquement, en des banquets où les épaisses coupes d'or remplaçaient les *gobelets samiens si fragiles*, étaler leurs richesses. Des maîtres favorisaient cette révolution sociale imprévue, aidaient même leurs esclaves à s'enrichir, afin que ceux-ci pussent leur racheter très cher leur liberté. Il se forma dans Rome une véritable Société d'esclaves très influents, quelquefois plus qu'influents, dominateurs.

Précepteurs ou médecins, des esclaves s'imposaient aux familles ; artisans dans les ateliers, leurs révoltes ruinaient l'industriel ; gardiens des monuments et des aqueducs, les richesses et l'alimentation de la ville dépendaient d'eux ; serviteurs des prêtres dans les temples, ils savaient les secrets sacerdotaux, devenaient des confidents respectables ; employés en masse dans les arsenaux et dans les ports, s'ils cessaient de travailler, d'agir, tout s'arrêtait ; rameurs sur les galères, la flotte c'était eux.

La prétention et l'insolence des esclaves dépassa toute mesure. Tel maître n'osait plus accorder une trop longue hospitalité à ses amis, redoutant les *murmures* de ses serviteurs. Plaute, si indulgent aux esclaves, dit : *Maintenant, c'est la mode que les esclaves n'obéissent plus*. Les esclaves espagnols, thraces, gaulois ou grecs, étaient éminemment supérieurs aux Romains en beaucoup de choses ; les esclaves corrupteurs, ceux qui spéculaient sur la fortune et sur les vices de leurs maîtres, étaient principalement phéniciens, chananéens, juifs ; phéniciennes asiatiques étaient ces servantes qui professaient la débauche dans les maisons, et, pour de l'argent, livraient leurs maîtresses, perdaient les jeunes filles.

L'esclave délivré, admis à couper ses cheveux, à se coiffer du bonnet symbolique dans le temple de Feronia, à recevoir le *soufflet d'affranchissement*, à rendre son collier de bronze portant le nom et l'adresse du maître, l'affranchi enfin, « aussitôt insolent et ingrat » dit Plaute, devint la plaie de Rome. L'esclavage non seulement démoralisait les maîtres, mais précipitait l'esclave, quelque bien doué

qu'il fût, appartenant à la race la plus noble, Thrace ou Celte-Gaulois, dans la plus profonde abjection. Rome compta jusqu'à près de cent mille affranchis (241-210) dans sa société vivante.

Or, pendant que cette *société* nouvelle, juxtaposée, s'accroissait, les véritables citoyens, soldats, administrateurs, fermiers des provinces ou publicains, partis de Rome, se dispersaient ou mouraient, abandonnant en quelque sorte la cité à de nouveaux occupants. Bientôt, à côté des affranchis organisés vont venir s'organiser, à leur tour, les gladiateurs que Junius Brutus avait amenés pour les funérailles de son père, et qui restèrent à Rome *pour amuser le peuple*, se donnant en spectacle.

Les patriciens, dédaigneux de toute occupation manuelle, de tout travail, servis par leurs esclaves, protégeaient un certain nombre de familles, constituaient ainsi des gentes de deux catégories : ceux qui appartenaient de droit aux patrons, aux patriciens, et c'étaient comme les bourgeois de la cité ; ceux qui *s'engageaient dans la clientèle*, les pauvres. Il y eut jusqu'à 300 de ces *familles politiques* désignées dans Rome. Le patricien, comme jadis le Spartiate, se donnait une allure grave, solennelle ; il ne marchait qu'accompagné de l'esclave calator, ou nomenclator, lui nommant les personnes rencontrées. Des porteurs de Bithynie et des nègres d'Égypte suivaient, solennellement. *Les hommes libres*, dit Plaute, *doivent avoir une démarche grave dans les rues*.

Le patron devait assister le client en justice, intervenir pour payer son amende, ou sa rançon, ou la dot de sa fille, lui donner au besoin une ferme pour y vivre ; en retour, le client, sorte d'homme lige, devait être aux ordres de son patron. Les clients, abusant de la protection, *artisans de chicanes, avides, sans foi, ne s'enrichissant que par l'usure et les faux serments*, entraînaient leurs patrons, forcément assignés avec eux, dans d'insoutenables procès ; d'autre part, les patrons, spéculant sur leur clientèle, recherchaient ceux qui, par leur caractère ou leur situation, étaient susceptibles d'augmenter l'influence du maître : *Client riche et fripon, client précieux*.

Par ostentation, les Grands tâchaient que le seuil de leur maison fût toujours encombré de clients. Les patriciens, soutenus par leurs clients, ce *peuple des maisons patriciennes*, constituaient l'État. Le patriciat faisait les lois, *fournissait le Sénat*, dominait les rois et les prêtres, accaparait les terres. Cette aristocratie succomba sous les coups des ambitions surexcitées : *On arrive aux honneurs par la honte*, dit Plaute. La noblesse patricienne se rendit incapable de résistance par son propre affaiblissement, *l'incroyable émulation de voluptés consumant tant de richesses mal acquises*. A ce moment, le type du vieux Romain n'était déjà plus qu'une exception : *Que je suis heureux*, dit le Déméa de Térence, *quand je vois qu'il reste des débris de cette race d'autrefois*.

La guerre dispersa, détruisit la classe moyenne, la bourgeoisie *énergique et laborieuse*, qui avait été la force vraie des premiers tribuns. Il ne resta bientôt, en face l'un de l'autre, en antagonisme, que le Sénat et le Peuple. Le Sénat, formé d'abord des 100 chefs de gentes, s'accrut au chiffre de 200 après l'union avec les Saliens. L'admission des *gentes mineures*, sous Tarquin l'Ancien, fit asseoir 300 sénateurs au *Conseil du magistrat* ; le roi déchu, dépossédé, représentant l'État encore, mais suffisamment humilié et empêché, pour n'être plus que presque rien, le *mendiant couronné* de Plaute.

Affectant, pour conserver son pouvoir, un respect absolu des *droits du peuple*, le Sénat subissait, suivant les circonstances, l'influence de la *faction des Grands* et

l'influence de la plèbe. Il s'ouvrit aux plébéiens, forcément. Pendant la deuxième guerre punique, le Sénat se composa de plus de plébéiens que de patriciens. Mais, sénateurs, les plébéiens méprisaient davantage la plèbe, la redoutant. Disposant de la dictature, le Sénat n'osait pas affronter les assemblées ; il finit par céder au peuple, avant Zama, la nomination des deux consuls pour l'Afrique.

La faiblesse du Sénat, mal corrigée par la conviction qu'il avait de reprendre à son gré ce qu'il cédaient, et l'ambition d'un peuple insatiable, jamais satisfait, constituaient un état de trouble permanent. Au point de vue politique, le peuple n'a rien : ni clients, ni serviteurs ; le plébéien ne peut pas épouser une patricienne, ni adopter un enfant, ni tester ; mais il dispose de sa liberté personnelle, et c'est le fond de sa valeur. Lorsque Servius, redoutant l'aristocratie, réunit le peuple sur le mont Aventin, força les patriciens à *admettre chaque plébéien* comme membre de la cité, la plèbe eut le sentiment de son importance, mesura sa force.

Le peuple de Rome obtint successivement l'abolition des dettes, le partage des terres conquises, une part du pouvoir, des distributions de vivres, ne voyant pas qu'en changeant sa destinée logique, il s'appauvrisait, se mettait de plus en plus à la merci de ceux qui le nourrissaient. Et le Sénat, tout aussi absurde, croyant renverser l'autorité des tribuns, donna au peuple, pris en masse, beaucoup plus de puissance qu'il n'en pouvait espérer. Un plébéien demande la charge de grand turion, ce qui était un scandale ; les tribuns n'osent pas porter la revendication devant les patriciens, et le peuple, réuni, secouant l'autorité hiérarchique du tribunat, décide que la charge de grand turion lui est due ; le Sénat, après l'élection de Flaminius, donne raison au peuple, disant *que celui qui fait les lois peut dispenser de les observer*.

Le peuple s'enivre de ces victoires, de son pouvoir, condamne à l'exil et à l'amende, nomme aux charges, décide de la guerre, de la paix et des alliances, et s'enfonce dans sa misère, tandis que les patriciens, les *nobles, plus riches et plus fiers que des rois*, attendent et préparent constamment les inévitables réactions.

Rome, c'est le forum ; la vie politique absorbe tout : *Que tous les dieux, s'écrie Plaute, exterminent celui qui le premier inventa les assemblées du peuple pour donner de l'occupation aux gens qui n'en ont pas*. Une aristocratie *crevant de graisse*, une *multitude affamée*, une bourgeoisie agonisante, malheureuse, et des esclaves affranchis formant presque le seul groupe social actif, vivant la vraie vie, telle est la Rome républicaine. Les élections y sont la préoccupation unique ; tous les regards convergent vers le Candidat, revêtu de la tunique blanche.

Les lois non politiques, même celles qui garantissent le droit de propriété, cette base de l'organisation sociale romaine, tombent en désuétude. *Les lois*, dit Curculion, *sont pour vous comme de l'eau bouillante ; vous n'y touchez pas, vous les laissez refroidir*. La composition des tribunaux, en cet état anarchique, était nécessairement la *grande affaire* ; chacun s'efforçait d'y faire arriver ses *complices*. Les meurs frappaient d'impuissance et les lois et les juges : *On attache, on pend les malheureuses lois aux murailles, on ferait bien mieux d'y attacher les mauvaises mœurs*. La perte ou le gain d'un procès dépendaient d'une intrigue, non du droit.

Les juges du criminel corrigeaient par la sévérité extrême des sentences l'incertitude et la déconsidération du droit. Le tribunal cherchait plutôt, par des

exemples terrifiants, à prévenir les délits et les crimes. Les tortures et les supplices, — chevalet, membres étirés ou déchirés, corps *brûlés vifs* avec de la poix ardente, pendaison, — épouvantaient. Les condamnés étaient conduits hors de la ville, avec une clochette au cou afin que le peuple, averti, courut *hors de la porte Métia* s'impressionner du châtement terrible infligé aux coupables.

La misère, de plus en plus profonde, disposait aux crimes de toute sorte. Expulsé de la *politique*, privé des faveurs que distribuaient les candidats à la veille des élections, et les magistrats élus ensuite, le peuple eut pillé certainement Rome.

## CHAPITRE XXI

Finances romaines. - Fausse monnaie. - Banquiers. - Manieurs d'argent et usuriers. - Commerce et marine. - Accapareurs. - Industrie. - Agriculture. - Misère générale. - Délateurs. - L'armée. - Recrutement. - Infanterie et cavalerie. - Science militaire. - Subsistances. - Généraux et soldats. - Corruption universelle. - Indifférence. - La Rome nouvelle.

Fs revenus de Rome avaient d'abord résulté de l'affermage des « propriétés du peuple romain », d'un impôt foncier, de la perception de droits de douane, des produits ou redevances des mines et salines en exploitation, d'une taxe de capitation. Des fermiers louaient, moyennant la dîme, un champ à l'État ; des pasteurs achetaient un droit de pâture, à *tant par tête de bétail*. Les contributions des vaincus vinrent accroître le Trésor (201-189), considérablement, et tromper ainsi les calculs des timides, des prévoyants.

Paul-Émile, un jour, victorieux, n'avait-il pas apporté 45 millions ? Ces aubaines invraisemblables, et qui paraissaient devoir se continuer, n'étaient pas faites pour donner à Rome des industriels et des commerçants. Nul ne s'imaginait que ces apports de richesses, brutalement versés, troublaient la valeur véritable des choses, donnaient une apparence trompeuse de prospérité, habitude les Romains à des dépenses auxquelles ils ne pourraient pas toujours satisfaire. L'État croyait franchir indemne les crises financières en fabriquant de la fausse monnaie.

Les banquiers, *trafiquants de monnaie*, ou *manieurs d'argent*, profitaient à la fois des prodigalités temporaires, folles, en accaparant les fortunes, et des réactions, des pénuries fatales, en prêtant à usure l'argent qu'ils avaient accaparé. Les Romains tombaient alternativement dans ce double piège, avec une désespérante régularité.

Les banquiers déposaient leurs fonds dans les temples, ou bien enfouissaient leurs réserves. La crainte des voleurs, de plus, faisait que les capitalistes portaient leur argent aux banquiers, et ceux-ci, en sus de la sécurité offerte, payaient un intérêt aux déposants. On conçoit la puissance énorme des financiers de Rome, accapareurs, usuriers, et impitoyables. De cette aristocratie de la richesse, Plaute a dit : *Leur reconnaissance ne pèse pas plus qu'une plume ; leur fait-on la moindre offense, leur vengeance tombe sur vous comme le plomb*. Tout, un instant, à cette époque, dépendait du *bon plaisir* des riches.

L'usure, ce *fléau du peuple*, se pratiquait par l'intermédiaire d'esclaves ; les *affaires d'argent* se traitaient au forum. L'opération *infernale* des usuriers était double parfois, car l'emprunteur ne recevait que du papier, des *obligations* à échéance, qu'il était donc obligé d'escompter, pour en faire argent, à un autre usurier. A ce régime, avec une très grande rapidité, les bénéfices fabuleux de la Rome guerrière, enrichie, victorieuse, disparaissaient.

Pour refaire les fortunes que les financiers détruisaient, les Romains de marque n'avaient, à l'étranger, que l'exploitation des provinces dont ils obtenaient le gouvernement ; dans Rome, la *vente* des influences dont ils disposaient dans les magistratures diverses. Les propriétés foncières passaient toutes aux usuriers, et Rome perdait ainsi, peu à peu, la disposition de son propre territoire. Tandis que

Rome marchait à la conquête du monde, les banquiers phéniciens s'emparaient des victorieux, par la démoralisation et la ruine.

Les Romains, dédaigneux des labeurs, ne trafiquaient, ne commerçaient que par l'entremise d'affranchis ou d'étrangers. Envoyer son fils *faire le commerce au loin* c'était, pour un père de famille, à Rome, infliger une correction sévère à un coupable. Rome a l'Espagne, la Grèce, les côtes de l'Adriatique, l'Asie Mineure jusqu'au Taurus, une Afrique calmée, où a vécu la Carthage richissime, l'Égypte qu'elle protège et qui lui obéit, une alliance avec les juifs, et c'est à Marseille qu'elle emprunte un port, des navires et des pilotes pour naviguer du Var à l'Èbre ; et c'est aux Grecs qu'elle abandonne l'exploitation des vaisseaux marchands fréquentant les ports orientaux et africains.

Dans la Rome active, le pilote des îles grecques, avec son bonnet roux, son manteau court, son écharpe au bras, est presque un personnage ; il rivalise, dans la Cité, avec le marchand d'esclaves sans *conscience*, au *cœur dur*. Pourquoi les Romains s'adonneraient-ils au commerce, et surtout à la navigation, ces choses si incertaines, si dangereuses, si préoccupantes surtout ? *Celui*, dit Adelphasi, *qui veut se préparer beaucoup d'embaras, n'a qu'à se donner deux choses : un vaisseau et une femme*.

Aux banquiers pratiquant l'usure, épuisant Rome, s'associèrent les accapareurs, les *marchands de blé qui en ont des tas gros comme des montagnes*, ceux qui possèdent *d'immenses provisions d'huile*, qui se syndiquent, qui *s'entendent sur le quai de Vélabre*. Un seul commerce, assez simple pour être compris d'un jeune Romain, est celui que pratiquaient dans Rome même des fils de familles patriciennes et que le Ballion de Plaute explique à son élève : *Achète de l'huile à crédit et vend-la comptant ; tu embourseras ainsi deux cents mines*. C'est l'escroquerie.

Des ateliers d'esclaves, — dans les carrières, très peuplées, l'esclave devait fournir huit pierres par jour, — soutenaient des industries que des affranchis administraient au bénéfice de patriciens. L'activité industrielle de Rome était limitée dans son développement, par l'usage d'avoir dans chaque famille des esclaves spéciaux répondant à tous les besoins : tisserands, ciseleurs, brodeurs, médecins, précepteurs, etc.

L'agriculture, cette *mère de la Rome antique*, conservait un dernier prestige ; mais, aux yeux du Romain nouveau, rien n'était plus odieux que le spectacle, imaginé, du labeur agricole. L'esclavage le plus dur n'était rien, pensait-on, auprès du travail incombant au laboureur : *Plutôt labourer toute ma vie*, s'écrie très sincèrement, et désespéré, le Charin de Plaute, *que d'aimer ainsi !* L'accaparement systématique n'a pas épargné les petites propriétés rurales ; les *champs étroits* ont disparu, absorbés dans les vastes domaines.

L'usure a eu raison du campagnard qui a livré son bien, qui est venu *grossir la foule misérable de la Cité, y vivant aux dépens du trésor public*. Plus de cultures, difficiles à surveiller, sujettes aux incertitudes du temps, mais des pâturages généralisés, des fermes avec des troupeaux ne réclamant qu'un gardiennage. Et Rome s'augmente de la dépopulation des campagnes, nouvelle cause de ruine que nul ne pressent.

Une agitation populaire incessante, que rien ne calmait, qu'aucune concession ne parvenait à satisfaire, qui n'obtenait un avantage que pour en réclamer un autre immédiatement, tenait en éveil les sénateurs, vivant au jour le jour, dans une vague inquiétude. Au forum, et sur toutes les places publiques, dans les

gymnases, dans les boutiques, au tribunal, au marché, chez les barbiers, chez les chirurgiens, dans les temples, on discourait, on s'excitait, on déblatérait. Il n'y avait pas de différence entre le droit que s'arrogeaient les consuls et les légionnaires de prendre des villes, de les piller, de se partager les butins, de *vivre de la guerre*, et le droit qu'exerçaient les tribuns et le peuple de se faire nourrir et distraire par l'État.

Beaucoup, trouvant insuffisante la vie matérielle que l'État leur assurait et ne s'amusant plus aux fêtes publiques, devenaient criminels. Le vol, l'escroquerie, le faux témoignage, la délation, l'exercice de métiers infâmes, et jusqu'à la prostitution de soi, donnaient aux Romains des classes infimes les moyens de vivre mieux. *Le rapt, l'avarice, l'envie triomphent, et ces désordres me désespèrent !* s'écrie Plaute, qui, subissant lui-même la contagion, va trouver presque méritoire le délateur : *Celui, dit-il, qui remplit cette mission pour le bien de l'État, et non dans un intérêt personnel, doit être regardé comme un bon et fidèle citoyen !*

Privée d'artistes, de savants, d'industriels, d'artisans et presque d'agriculteurs, Rome a des soldats. L'armée est tout ; c'est la dernière force et la dernière ressource : *La valeur est préférable à toutes choses ; c'est elle qui défend et qui conserve la liberté, la vie, nos biens, nos parents, nos enfants ; cette vertu comprend tout ; aucun bien ne manque à celui qui la possède.* Chaque citoyen était tenu de s'enrôler, de *servir*, jusqu'à l'âge de quarante-six ans : dix ans dans la cavalerie, dix ans dans l'infanterie. Ceux qui ne disposaient pas d'une propriété valant au moins 400 drachmes, étaient incorporés parmi les marins.

Sur une simple convocation, le peuple se réunissait au Capitole. Là, les tribuns *tiraient au sort* les citoyens à enrôler. Dans la tribu désignée, on choisissait 4 hommes *de même taille*, et de tribu en tribu, ainsi, les recruteurs continuaient. De cette manière, la légion formée se composait d'hommes de même force et de même âge. Les levées, chaque fois, donnaient de 4 à 5.000 soldats. Les cavaliers étaient choisis par les censeurs, parmi les citoyens les plus riches. Devant le tribun, un *homme brave* prononçait le serment que tous ensuite répétaient. Dans les provinces, les levées s'exécutaient de même, sur l'ordre des consuls.

La légion se composait de 600 triaires, ou *soldats anciens*, 1.200 princes, *légionnaires les plus forts et les plus vigoureux*, de 1.200 hastaires et des vélites, l'ensemble des soldats les plus jeunes et *les moins riches*. Les vélites, portant le casque sans crinière, recevaient une épée, un javelot et un bouclier rond ; les autres légionnaires, complètement armés, avaient un bouclier lourd, convexe, de bois, revêtu de cuir et garni de fer, un glaive épais, reposant sur la cuisse droite, deux javelots, un casque d'airain, orné d'un panache rouge ou noir, *très haut*, et des sandales ferrées. Les triaires, cependant, ne recevaient qu'un javelot pointé de fer, court. Des cuirasses pectorales se distribuaient. Les riches légionnaires portaient des cottes de maille.

Chaque corps recruté, formé, se divisait en 10 cohortes, ou manipules, ayant chacune un certain nombre de vélites. Des 20 centurions qui commandaient, le premier élu, avait voix délibérative dans les conseils. Les centurions choisissaient leurs lieutenants, les 20 officiers inférieurs. Il y avait deux enseignes par légion.

La cavalerie, dont l'unité était la turme, de 30 hommes, cuirassés, armés de la lance, de javelots et de flèches, exécutait ses charges en un ordre vigoureux, sans rompre. Des exercices continuels entretenaient l'énergique souplesse du cavalier. Les charges devaient s'exécuter en bon ordre, les cavaliers criant, *les*

*cris*, dira César, *étant le bouillonnement de l'âme*. Les commandements se donnaient de la voix, du geste, par l'étendard, par *le long tube d'airain*.

Jusqu'au désastre de Cannes, jusqu'à la défaite de Varron, les légions seules avaient *sauvé la République*, agissant comme une force naturelle, brutale, irrésistible, une masse se ruant sur l'ennemi, triomphant de sa résistance d'abord, abusant ensuite de ses succès. Les premières difficultés sérieuses rencontrées suscitèrent des tacticiens. On peut dire que la guerre elle-même fit l'éducation des guerriers de Rome, incapables d'imaginer un art des combats. Les camps romains, si justement admirés, ne furent que l'imitation du camp de Pyrrhus. Les armes elles-mêmes ne recevaient les modifications indispensables, qu'après la constatation accentuée de leur insuffisance ou de leur défectuosité : le javelot à courte hampe ne fut employé que pour combattre les soldats de Persée.

Mais, tout dépendant des armées, rien ne fut négligé de ce qui pouvait assurer la victoire. De l'étude préalable des champs d'action naquit une topographie ; de la notation des renseignements apportés par les cavaliers envoyés en reconnaissance et de l'indication des stratèges expérimentés, résultèrent des *plans*. L'attaque des villes fortifiées, des camps ennemis, le placement des machines de siège, la tactique des approches, etc., réglementés, inauguraient une certaine science militaire.

Le service des subsistances, admirablement conçu, donnait aux légionnaires un très grand sentiment de sécurité. C'était une administration impeccable. Les grains, les denrées et les fourrages étaient *perçus*, comme un impôt de guerre, sur l'habitant, au moyen de Bons émis par les officiers. Tout en vivant sur le pays, les stratèges ordonnaient de *ménager les champs*, en vue des récoltes futures. Des troupeaux de bêtes vivantes suivaient les armées. Des entrepôts bien gardés, vastes, étaient installés en un lieu choisi, à proximité du champ de bataille ; un service de transport, complet, reliait le *magasin* aux troupes en guerre.

Force organisée, sûre d'elle-même, confiante en ses chefs, on ne pourrait dire que l'armée romaine eût une âme. Presque toujours héroïque pendant l'action, au commencement surtout, l'indiscipline et le désordre succédaient ordinairement à la victoire. Les Alliés auxiliaires, les mercenaires *s'engraissant au service*, les anciens légionnaires, qui aspiraient à la retraite dans une des colonies où se distribuaient des terres cadastrées en damier, se demandaient, après chaque victoire, s'ils n'avaient pas suffisamment *gagné* la rétribution promise, ou d'usage. Aucun élan de patriotisme, aucun sentiment de gloire à acquérir ; une satisfaction de pirates nourris par la guerre, alléchés par le butin.

Un certain faste militaire, toutefois, s'était manifesté, se développait, concurremment avec les excès de la vie romaine. Les officiers tâchaient de faire ressortir leur personnalité, pour servir leurs ambitions, se *rendre populaires* dans la Cité ; et les soldats se donnaient de l'importance. Plaute se moquait, avec raison, des harangues que prononçaient les généraux, des *fanfaronnades* de la soldatesque. *Si je n'étais insolent, est-ce qu'on me prendrait pour un homme de guerre ?* En campagne, bientôt, les serviteurs, esclaves, palefreniers, écuyers, etc., encombrèrent les armées. Après les victoires, les *triumphes* faisaient des généraux victorieux de véritables histrions paradant au milieu des foules ; le char de triomphe, *attelé de quatre chevaux blancs*, suivi des prisonniers de marque, du butin rapporté, devenait un spectacle.

Le besoin d'enrichissement, généralisé, qui avait déjà dévoyé les gouverneurs de provinces, après les magistrats de la cité, atteignait les généraux. La censure, d'abord indulgente, puis hésitante, enfin corrompue, avait perdu toute notion de morale. Un *prince du Sénat et grand pontife*, Lepidus, avait employé l'argent du trésor à fortifier et à améliorer ses propriétés. Le censeur Fulvius, qui devait bâtir un temple dans Rome, prit les marches du temple de la Junon Iacinienne. Un roi d'Illyrie, accusé devant le Sénat, *paya* le rapport favorable d'un sénateur.

Des gouverneurs refusaient des provinces, simplement parce qu'elles *ne rapportaient pas assez*. Dans l'armée, un Metellus, rappelé d'Espagne, furieux, désorganise ses légions, détruit les vivres, tue les éléphants. Licinius, en Grèce, fait argent des congés qu'il *vend* à ses soldats. Fulvius Nobilior licencie une légion entière. Quant aux publicains, qui affermaient les impôts à percevoir sur les peuples conquis, ils allaient jusqu'à sextupler les charges, faisant participer des sénateurs influents à ces bénéfiques criminels, intimidant les gouverneurs qui osaient leur faire des remontrances. Le Sénat finit par redouter les publicains.

Les généraux, en campagne, exploitant leur conquête, laissaient le moins possible aux gouverneurs et aux publicains qui allaient venir. Pendant la guerre contre Persée, les consuls pillèrent les villes grecques, pour eux, systématiquement, vendant aux enchères les prisonniers. Hostilius, après avoir réclamé aux habitants de l'Attique plus de blé qu'ils n'en possédaient, et cela malgré le blâme du Sénat, fit piller le pays, décapiter les chefs impuissants, vendre la population. Les soldats, imitant leurs officiers, saccageaient pour leur propre compte, même des villes alliées, — comme Chio, — qui les accueillait, ou réclamaient leur congé, ou désertaient, quand ils jugeaient que la guerre entreprise leur devenait infructueuse.

En Italie, les Nobles, qui soutenaient tantôt le peuple et tantôt le Sénat, conservant ainsi leur indépendance entre ces deux forces, les utilisant l'une contre l'autre suivant les circonstances, exploitaient à outrance les Alliés et les Provinciaux. Les généraux victorieux, après avoir exigé des vaincus, pour eux, des couronnes d'or, faisaient payer par les Alliés les *jeux et triomphes* qui, pendant dix jours, célébraient la victoire. A Rome, les édiles essayèrent à leur tour d'imposer aux Alliés les dépenses de leur charge, les frais des spectacles et des fêtes donnés au peuple.

Le peuple suivait l'exemple des Grands. Les 80.000 soldats de Cépion, légionnaires, étaient servis par 40.000 valets, esclaves. Toute l'activité romaine, sa patience et sa force, s'employaient à la recherche et à l'accroissement des jouissances. Les passions de toutes sortes, *seules obéies*, menaient le peuple romain. La plèbe ne semblait vouloir l'emporter sur l'aristocratie *que pour la dépasser en excès et en injustice*.

L'instinct de la cruauté se réveillait, intense ; le *goût du sang* se répandait. Le spectacle le plus recherché, et le plus applaudi, était celui de la douleur humaine. Les courses de lièvres et les combats de cailles prélassaient aux luttes des gladiateurs et des animaux féroces. Les esclaves noirs d'Égypte étaient des victimes désignées. Le jeu, l'ivrognerie et la débauche crapuleuse s'affichaient sans honte : *J'ai amené le coup de Vénus ! Esclaves, applaudissez et versez !*

Le domaine public était dilapidé, les lois restaient impuissantes, tous les dévergondages déchaînés, frappaient de stupeur. Ceux qui voyaient le mal, et s'en désolaient, n'avaient même plus la force de réagir : *je ne déclame pas à*

*table sur les affaires publiques ; je ne réforme pas les lois ; si quelqu'un me déplaît, je m'en vais.*

La liberté personnelle était devenue comme un droit à l'oisiveté, à l'indifférence. Assis au pied des statues de la voie Sacrée, ou sur les bancs semi-circulaires bordant les routes, les derniers sages, les rares clairvoyants, silencieux, regardaient passer la foule. *En frappant à coups de poing sur les pointes de fer, observe tranquillement le Dinarque de Plaute, on se perce les mains.* L'amollissement des caractères fit que les réformateurs, les impatientes et les écœurés, s'en remirent à l'aristocratie, contre les Gracques, du soin de relever Rome.

Le contact de l'Orient avait fait de ces brigands victorieux des satrapes, déjà, encore très avisés et très forts, mais cyniques, impérieux, presque fiers de leur corruption. Plaute nous a laissé le tableau de cette Rome nouvelle : *Vous faut-il un parjure ? allez aux comices ; un menteur, un fanfaron ? allez au temple de Cloacine ; des maris prodigues et libertins ? vous en trouverez sous la Basilique (la Bourse), avec de vieilles courtisanes et des intrigants ; des gourmands ? courez au marché aux poissons. C'est au bas de la place que les gens de bien, les citoyens riches se promènent ; au centre, le long du canal, se pavanent les forts et les ambitieux ; au-dessus du lac, vous verrez les sots, les bavards, les diseurs de méchants propos, calomniant avec audace sur les moindres apparences du mal, sans songer à toutes les vérités qu'ils méritent eux-mêmes. Derrière le temple de Castor s'assemblent les emprunteurs et les usuriers, auxquels je ne vous conseille pas de vous fier ; dans la rue de Toscane, ceux qui se vendent eux-mêmes ; sur le quai de Vélabre, les boulangers, les bouchers, les devins, les faiseurs d'affaires, les dupes de la maison Leucadia-Oppia, rendez-vous des maris ruinés.*

## CHAPITRE XXII

DE 195 A 121 Av. J.-C. - Caton le Réformateur. - Scipion Émilien. - Les stoiciens. - Révolte des esclaves en Sicile. - Eunus le Syrien. - La Loi agraire. - Tiberius Gracchus. - Les triumvirs. - Scipion Nasica. - Carbon, tribun. - Caius Gracchus. - Réformes révolutionnaires. - Le Sénat contre Caius. - Livius Drusus l'emporte. - Opimius, consul. - La noblesse a triomphé des Gracques. - La plèbe et la soldatesque.

ENCOMBRÉE d'oisifs et d'affamés, Rome attendait une révolution. Caton, qui détestait les Scipion et devait en conséquence se prononcer contre les aristocrates, se donna comme un réformateur. Il entendait ramener le peuple au travail, frapper les Grands dans leur insolence, en assurant l'égalité politique.

Envoyé en Sicile comme questeur de Scipion l'Africain, celui-ci l'avait renvoyé. Préteur en Sardaigne, il y avait poursuivi, persécuté même, les usuriers *desséchant l'île* ; il avait ensuite refusé, avec ostentation, de recevoir le remboursement des dépenses qu'il avait faites. Élevé au consulat par les comices (195), Caton témoigna de son austérité, en s'opposant à l'abrogation de la loi Oppia *contre le luxe des femmes*. En Espagne, il se signala par l'expulsion des *fournisseurs de l'armée*, qui s'enrichissaient trop.

Caton affectait de ne prendre aux greniers publics qu'à peine la quantité de blé nécessaire à sa nourriture et à celle de sa suite, 3 médimnes par mois. On racontait que jamais un dîner de Caton ne lui coûtait plus de 30 as. Revenant d'Espagne en triomphateur, il avait vendu son cheval pour économiser les frais de transport à la République. Ces puérités, vraies ou imaginées, probablement vraies, firent que la popularité de Flaminius Caton dépassa vite, et de beaucoup, celle de Scipion.

Maître du peuple, Caton ne cessa *d'aboyer contre Scipion*, dira Tite-Live. Et le peuple, excité par les tribuns, monstrueusement ingrat, réclama des comptes à l'Africain : Qu'était devenu le trésor livré par Antiochos ? N'aurait-il pas vendu la paix au roi de Syrie ? Scipion, indigné, se révolta, entraîna le peuple au Capitole le jour même du procès, et se retira ensuite à Liternum, refusant de comparaître. Le Sénat, désobéi, se tut d'abord, puis, lâchement, remercia Sempronius Gracchus qui avait pris la défense de l'accusé. Profondément atteint, *abandonnant le glaive*, se consacrant, se vouant *au culte des Muses*, Scipion mourut la même année que Philopœmen et Annibal (183). On avait confisqué et vendu ses biens à Rome.

Censeur, Caton poursuivit les publicains et les nobles, expulsa six sénateurs, augmenta le prix des affermage d'impôts, imposa des rabais aux entrepreneurs de travaux publics, releva le cens pour obtenir une plus-value des taxes, supprima les prises d'eau qui *appauvrissaient les fontaines*, se fit ériger une statue.

Les réformes les plus radicales n'auraient pas suffi pour que Caton conservât la popularité dont il jouissait. Il s'abaissait à d'odieuses condescendances, formulait de continuelles accusations contre des Romains de marque, afin que le peuple, occupé de ces scandales, servît l'influence de l'austère, de l'impitoyable réformateur. Mais il tomba sous les coups qu'il avait si largement distribués, supporta le poids, à son tour, de l'ingratitude romaine, et cinquante fois accusé,

traîné devant les tribunaux, il lutta jusqu'à sa dernière heure. On le vit âgé de quatre-vingt-cinq ans, citer encore Servius Galba devant le peuple (149).

Caton n'avait cessé de légiférer. On lui dut la loi Voconia (174) contre *l'accumulation des biens dans la main des femmes* ; la loi Orchia (171), *limitant le nombre des convives et les dépenses des festins* ; la loi Fannia (161), contre les repas luxueux ; la loi punissant de mort *l'achat des suffrages* ; la loi interdisant le séjour de Rome aux rois qui venaient y corrompre les Romains ; la loi établissant le scrutin secret pour l'élection des magistrats (139) ; la loi rendant publics les jugements (137) ; la loi Villia, ou Annalis, sanctionnant les anciennes lois contre la brigue et fixant l'âge des candidatures ; la loi limitant à une année l'exercice des charges ; les *questions perpétuelles*, enfin, les lois contre les crimes d'attentat à la majesté, de brigue et de péculat (144).

Les réformateurs conciliants, assourdis par Caton, inquiets à juste titre des conséquences de ses exagérations, prévoyant des réactions terribles, ou bien un irrésistible déchaînement du peuple, de la plèbe, se séparaient de l'aboyeur, allaient vers les patriciens.

Perspicace et impuissant, Caton procédait à la façon romaine, lourdement, sans conviction, méprisé de ses pairs d'ailleurs, car il agissait individuellement comme le pire des corrompus. Il prêtait à usure et faisait égorger ses esclaves vieilliss, ou infirmes, pour n'avoir plus à les nourrir. En réalité, les patriciens laissaient le réformateur aveugle et passionné bouleverser la société romaine, pendant qu'ils s'emparaient, avec une sagacité merveilleuse, sans éveiller l'attention du révolutionnaire, d'un pouvoir bien autrement redoutable que tous ceux dont Caton les avait dépouillés. Par la loi Fuffia, qui établissait la sainteté des jours fastes ; par la loi Ælia (167), qui plaçait les assemblées populaires sous la dépendance des augures ; par le renversement de l'organisation démocratique des comices ; par l'accaparement des tribunaux permanents enfin, l'aristocratie romaine, maîtresse de la religion et des juges principaux, pouvait rétablir à son gré sa domination.

Après Caton, un seul Romain, Scipion Émilien, fils de Paul Émile et petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, eût été capable de reprendre, ou pour mieux dire, de régulariser l'œuvre de Caton. Ami de Polybe, qui l'avait soigneusement tenu loin des corruptions asiatiques, protecteur de Térence, admiré de Caton lui-même, qui avait dit de lui, en citant un vers d'Homère : *Celui-là seul a conservé sa raison ; les autres, vaines ombres, passent et se précipitent*, Scipion Émilien était en Espagne, lorsque l'inévitable révolution éclata.

Scipion accourut d'Espagne à Rome, mais il arriva trop tard ; ou bien se considéra-t-il comme impuissant, en voyant les *citoyens les plus purs*, les Scævola, les Calpurnius, les Tubéron, — ces stoiciens *aimant mieux souffrir qu'agir*, — assister impassibles, *jurisconsultes empêtrés dans la légalité*, ou résignés, au déchaînement des violences.

Les esclaves, qui *supportaient tout le poids de la civilisation antique*, s'étaient révoltés. En Sicile, à Enna, 400 esclaves insurgés en avaient entraîné 60.000, et 200.000 maintenant réclamaient, en armes, leur délivrance. Le Syrien Eunus, faisant des miracles, *lançant des flammes par la bouche quand il parlait*, menait à la liberté la *classe misérable et furieuse*. La guerre préluda par le massacre d'une famille, — seule une jeune fille, *pitoyable*, épargnée, — et fut suivie d'une insurrection à Syracuse. Eunus, qui se faisait nommer *Antiochus-Roi*, menant une armée de 70.000 hommes, battit quatre préteurs et un consul, prit Enna, et,

comme les Romains venaient d'échouer en Espagne devant Numance, cette victoire terrorisait.

En Italie, les esclaves frémissants n'attendaient qu'un signal, qu'un chef, qu'un prétexte. A Délos, en Attique, en Campanie et sur quelques points du Latium, il y eut des émeutes. Le Brutium et la Lucanie, contrairement à des craintes pourtant justifiées, demeurèrent calmes. Calpurnius Pison délivra Messine, que les esclaves assiégeaient (133), et Rupilius, son successeur, les enferma, en quantités énormes, dans Tauroménium. Ainsi voués à toutes les horreurs de la famine, forcés, pour vivre, d'égorger leurs enfants et leurs femmes, ils succombèrent tous, tandis qu'Enna, leur Ville, était livrée par trahison (132). Le Sénat fit subir aux prisonniers les plus durs supplices ; Eunus mourut au fond d'un cachot. Cependant, Rupilius usa du prestige de sa victoire pour régler les devoirs des maîtres.

Cette révolte eut au moins l'avantage de montrer aux Romains la nécessité de promptes réformes. Une insurrection d'esclaves à Rome n'eût pas été répressible. Le peuple, misérable, las d'une existence précaire, eût assisté froidement au pillage des maisons, à l'anéantissement des riches ; peut-être se serait-il mêlé aux esclaves. Il fallait donc en finir, et au plus tôt, par des lois, avec la misère publique.

Le tribun Tiberius Gracchus proposa la Loi agraire (133). Il s'agissait de créer une nouvelle classe de propriétaires ; de restreindre le droit de pâturage, cette source de la richesse des Grands, cause principale de l'accaparement des propriétés ; de favoriser une renaissance de l'agriculture. Cette utopie dangereuse, ainsi présentée, inquiéta à la fois les Grands menacés de dépossession, et les Petits qui s'étaient habitués à vivre, dans Rome, aux dépens du Trésor ou des ambitieux payant leurs votes. Les Grands achetèrent Octavius, qui opposa son veto à l'exécution de la loi. Tiberius, usant à son tour de ses pouvoirs légaux, suspendit les fonctions de tous les magistrats, arrêta net *la vie de la République*, interdisant ainsi toute affaire quelconque avant que la loi agraire ne fût votée. Les Grands cédèrent. La loi passa.

Le spectacle de cette *lutte légale* eut pour Rome de terribles conséquences. On venait d'assister, pour la première fois, à la compétition flagrante de deux hommes : Tiberius et Octavius. Les luttes personnelles allaient se substituer aux conflits généraux. Désormais, chaque réforme sera comme une révolution risquée par quelqu'un. Tiberius Gracchus, son frère Caius et son beau-père Appius furent chargés, sous le nom de *triumvirs*, d'appliquer la loi votée, inapplicable.

Tiberius et Caius, fils du Gracchus qui avait pacifié l'Espagne en y laissant une magnifique réputation, élevés par leur mère Cornélie, éduqués par des professeurs grecs, étaient pleins d'exaltation historique. Brave, bon, *aimé du peuple*, Tiberius voulait sérieusement distribuer aux malheureux les *terres du domaine public*, que beaucoup réclamaient bruyamment, par des menaces, des *placards* affichés partout, jusque sur les murs des temples et sur les tombeaux. La loi avait édicté que les détenteurs de terres publiques ne pourraient en conserver plus de 250 arpents par *enfant mâle de la famille* ; que les expropriés seraient indemnisés de leurs pertes ; que les terres *restituées* seraient données au peuple *pauvre* par les triumvirs. Les *lots* devaient être exempts d'impôt et inaliénables dans les mains de leurs nouveaux propriétaires.

Les triumvirs s'effrayèrent, lorsqu'ils virent l'impossibilité matérielle de reconnaître les terres du domaine public. Ceux qui les détenaient et les exploitaient, tâchaient d'augmenter les embarras des distributeurs, en même temps qu'ils excitaient l'impatience des pauvres. Pour apaiser cette agitation très dangereuse, et *entretenir sa popularité*, Tiberius distribua d'abord aux nouveaux colons, qui attendaient, les trésors enlevés à Attale, sous le prétexte de *provision pour les premiers frais de culture*. Le réformateur en charge en était donc aux expédients ; les Grands attendaient la fin de son exercice annuel pour l'accuser devant le peuple et le briser. Tiberius vit le piège, et *pour échapper aux haines accumulées*, brigua un second consulat.

Les adversaires de Tiberius, les Riches, ne négligèrent rien de ce qui pouvait lui nuire. Accourus de toutes parts, des provinces les plus lointaines, ils provoquèrent des troubles dans la cité, et par de sanglantes collisions, excitèrent le peuple contre Tiberius, dont les partisans avaient été les premiers, dans l'émeute, *à se servir de leurs bâtons*. La plèbe ne saisissait pas l'intérêt des réformes de Tiberius ; elle *voulait* des terres qu'on ne distribuait pas, et s'étonnait surtout de voir son consul préféré, sa *créature*, l'empêcher de crier, d'agir, de molester les riches.

Le moment attendu, favorable, paraissant venu, les Grands armèrent leurs esclaves et accusèrent hautement Tiberius de vouloir être roi. Le Sénat feignit de croire à l'abominable ambition du tribun populaire. Scipion Nasica sortit furieux de la curie, suivi de sénateurs jouant l'indignation, d'esclaves nombreux armés de bâtons et de massues, dénonça le *tyran*, le poursuivit. Atteint près d'un temple, renversé, frappé à la tête avec le pied de bois d'un siège, Tiberius mourut avec trois cents de ses amis.

Les Grands, effrayés de leur audace, ne surent pas utiliser leur succès. Le Sénat n'osa pas toucher à la loi agraire, mais essaya de montrer son intention de ne pas l'appliquer. Il fit accuser et condamner à l'exil, sous divers prétextes, ceux que l'on connaissait comme partisans de la *loi* et de Tiberius.

Tiberius ayant été assassiné, le peuple nomma tribun Carbon (131), et ce fut une désillusion cruelle pour les aristocrates. Carbon, en effet, avait la réputation de mépriser les Romains, de détester l'omnipotence de la Cité de Romulus, de rêver d'une Italie où les Italiens confédérés ne subiraient pas la tyrannie d'une ville centrale. Et le peuple pleurait Tiberius, poursuivait Scipion Nasica de ses huées, de ses menaces. Le Sénat dut éloigner Scipion, qu'il envoya en mission en Asie.

Carbon proposa de voter que désormais les tribuns conserveraient leurs charges. Scipion Émilien fit rejeter la proposition ; et *passant aux aristocrates*, il se déclara contre Carbon, contre toutes les réformes de Tiberius, séduisant les patriciens par la grandeur de la politique nouvelle qu'il entendait appliquer. Rome, suivant lui, ne suffisait plus aux Romains ; la Cité, envahie d'étrangers, démoralisée, et qu'une émeute, qu'un *coup de main* pouvait perdre, ne répondait plus aux exigences de la situation ; il fallait constituer un Peuple, faire l'Italie. C'était l'idée de Carbon.

Scipion Émilien combattit la loi agraire, pour s'assurer les sympathies des Italiens ; car il comptait s'appuyer sur eux pour agir contre la plèbe romaine, à Rome. Voici qu'un matin, on trouva Scipion mort dans son lit (129). Les mœurs politiques en étaient arrivées à ce degré de cynisme, qu'on put, sans susciter trop d'indignation, ni même trop d'étonnement, accuser de cet assassinat

Cornélie, la mère des Gracques, et sa fille Sempronia, femme de Scipion. Aucune enquête ne fut ordonnée. Il n'y eut pas de funérailles publiques.

Le Sénat, qui avait accepté les graves projets de Scipion Émilien, simplement parce que Scipion avait tiré le glaive devant Carbon, s'inquiéta, Scipion mort, des conséquences de la déchéance de Rome ; et pour empêcher les Italiens de s'immiscer dans les affaires de la Cité, il bannit de la Ville tous les Alliés qui s'y trouvaient. Caius Gracchus, censeur, non seulement s'opposa au décret d'expulsion, mais fit proposer par son ami Fulvius, consul, d'accorder le *droit de cité* à tous ceux *qui n'auraient pas reçu une part des terres publiques*. Le Sénat répondit à cette double menace, en envoyant Fulvius secourir les Massaliotes, que leurs voisins tourmentaient, en nommant Caius Gracchus proquesteur en Sardaigne. Puis, pour montrer aux Italiens la force de Rome, la redoutable énergie de son action, le Sénat fit attaquer, prendre et détruire la cité de Frégelles.

Caius Gracchus, n'acceptant pas sa nomination de proquesteur, qu'il considérait comme un décret d'exil, déclara qu'il fallait *changer la Constitution romaine*. Beaucoup plus éloquent que son frère Tiberius, redouté à cause de son audace irréfléchie, son impétuosité et la moralité douteuse de son caractère, Caius inquiétait surtout ses amis. Par la rapidité de ses actes, comme par la véhémence de ses apostrophes, Caius surprenait ses adversaires, ou ses auditeurs, provoquait l'admiration et les applaudissements, sans doute, mais compromettait généralement sa cause. C'est lui qui s'écria publiquement, un jour, éloignant ainsi des partisans possibles, et s'attirant d'implacables haines : *Les ceintures que j'ai emportées de Rome pleines d'argent, je les ai rapportées vides ; d'autres ont rapporté pleines d'argent les amphores qu'ils avaient emportées pleines de vin*.

Élu tribun (123), Caius Gracchus, incapable de se réfréner, s'attachant aussitôt à l'œuvre révolutionnaire, persécuta ouvertement, à titre de représailles avouées, les *partisans des adversaires de Tiberius*, et il proposa deux lois : qu'aucun citoyen une fois condamné par le peuple ne pourrait remplir une charge ; qu'aucun citoyen ne pourrait plus être banni sans jugement. L'exil volontaire de Popilius fit voir ce que ces propositions signifiaient.

Caius, dont les allures devenaient *royales*, despotiques, fit confirmer la loi agraire ; régler les distributions régulières de blé au peuple, à raison de cinq sixièmes d'as par boisseau ; habiller les légionnaires aux frais de l'État ; frapper d'une taxe douanière les objets de luxe apportés ; créer des colonies pour les citoyens pauvres ; organiser des travaux publics, construire des greniers, des ports, des routes à travers l'Italie, afin d'occuper *les ouvriers libres sans travail*.

Sûr des sympathies de l'armée, des tribus rustiques et du peuple, Caius passa aux réformes politiques. Visant les privilèges, il voulut que le vote des centuries eût lieu désormais suivant un *arrêt désigné par le sort* ; que rien ne pût s'entreprendre sans l'ordre du peuple ; que les sénateurs cédassent aux chevaliers les sièges de juges ; que le droit de cité fût accordé à ceux qui jouissaient du droit latin ; que le droit de suffrage enfin s'étendit à l'Italie tout entière. L'impassibilité de Caius Gracchus contrastait avec l'agitation des Grands.

Le réformateur, ne s'arrêtant pas, s'occupe des provinces. Il entend arracher l'Espagne et l'Asie aux déprédations, au *pillage systématique* des publicains ; changer le mode de distribution des gouvernements provinciaux ; relever

Capoue, Tarente et Carthage. Fabius ayant envoyé à Rome, d'Espagne, des quantités de blés *extorqués*, Caius en fit restituer le prix aux Espagnols. Il autorisa les *habitants de l'Asie* à prendre eux-mêmes les fermes des impôts qui enrichissaient scandaleusement les publicains. Il décréta que les consuls ne choisiraient plus leurs provinces. Entouré d'une véritable cour, *de magistrats, d'ambassadeurs et d'artistes*, Caius réalisait les vœux de Tiberius et de Scipion Émilien, abaissait les Grands, accentuait chaque jour son triomphe, prenant les décisions qu'il imposait pour des réformes faites, s'exagérant son prestige, s'éblouissant de ses propres succès, ne voyant pas qu'il s'appuyait sur des *roseaux*, que la foule *confuse et timide* n'était pas une force suffisante, durable, sûre.

Le Sénat eut raison de Caius par un procédé simple. Il suscita un tribun, Livius Drusus, qui, à la solde des patriciens, opposa à toutes les propositions de Caius des lois plus libérales encore, excessives, irréalisables, aux applaudissements de la plèbe trompée... Caius demande la création de deux colonies, et Drusus en réclame douze ; Caius a obtenu le droit de cité pour les Latins, et Drusus surenchérit en faisant voter qu'aucun soldat latin ne pourra plus être battu de verges. Aveuglé, Caius ne voit pas ce qui se prépare contre lui. Il part pour l'Afrique avec 6.000 colons Romains qui vont refaire Carthage. Après trois mois d'absence, Caius ne retrouve à Rome qu'un peuple tourné contre lui, sa popularité éteinte, ses amis persécutés, les chevaliers groupés en adversaires résolus, et son ennemi personnel, Opimius, proposé pour le consulat.

Caius Gracchus, n'ayant pas été réélu tribun (121), Opimius, consul, ordonne une enquête sur la colonie de Carthage, annonçant son intention de *casser les lois de Caius*. Cette déclaration de guerre sociale est appuyée par le Sénat, qui donne la dictature à Opimius. Les sénateurs, les chevaliers et les esclaves des riches occupent, en armes, le Capitole. Caius, suivi de l'ancien consul Fulvius, se retranche sur le mont Aventin, dans le temple de Diane, proclamant la liberté des esclaves. Des archers crétois, soutenus de fantassins bien commandés, eurent raison de Caius, qui, forcé de fuir, poursuivi, atteint, se fit donner la mort par un esclave, pour échapper aux supplices qui l'attendaient.

La victoire des Grands s'accrut d'abominables représailles. Dans les rues, 3.000 partisans de Caius succombèrent ; on égorga les prisonniers ; les maisons des *amis du tribun* furent rasées, leurs biens confisqués ; on défendit aux veuves de porter le deuil de leurs maris. Opimius fit graver une médaille commémorative de sa victoire, — représenté en Hercule couronné, brandissant sa massue, — ordonna la purification de la ville par des lustrations et voua un temple à la Concorde.

Le succès de la noblesse, complet, ne servit qu'à montrer davantage son incapacité de gouvernement. Le dédain du peuple vaincu, le mépris de cette foule ingrate, *ne valant pas la pellicule d'une grenade*, endormirent imprudemment les victorieux.

La misère s'accroissait visiblement ; il arrivait à Rome, de toutes parts, des *compagnies de pauvres*. On ménageait encore un peu les tribus rustiques, mais les tribus urbaines, considérées comme un ramassis de mendiants, tombaient dans l'ignominie. L'arrogance de Scipion, qui avait repoussé l'égalité comme une *fiction insultante*, faisait école. On répétait cette flétrissure : *Le peuple est composé de captifs que j'ai moi-même ramenés enchaînés d'Italie*.

Les plébéiens disparaissaient sous la masse des émigrants nouveaux, dépourvus de tout, dont la vie matérielle dépendait des nobles ; et *l'orgueil des Grands était sans bornes*. Or pendant que le peuple s'enlisait dans sa démoralisation, vendant ses voix aux comices, ouvertement, les Grands se ruinaient, soit dans leurs débauches de toutes sortes, soit par les *charges* qu'ils acceptaient, qu'ils briguaient par ambition. En un seul jour, — jour d'élection ou jour de fête publique, — les édiles dépensaient *la fortune de dix générations*.

Malgré les troubles suscités par les réformateurs excessifs, de bonne foi, et les excès réfléchis, coupables, des ambitieux abusant de la crédulité publique, l'accès aux pouvoirs de citoyens intelligents, nouveaux, tendait à renouveler l'aristocratie romaine ; la défaite des Gracques arrêta net ce mouvement ascensionnel, suspendit cette douloureuse expérience.

La plèbe, méprisée de ceux qui briguaient un suffrage, était tombée au-dessous des possibilités de réhabilitation. La noblesse pouvait se croire définitivement victorieuse, car elle tenait, après tant de révolutions, le Sénat, les tribunaux, le forum et les charges vraiment importantes. Mais qu'étaient ces forces plébéiennes maintenant brisées, en comparaison des forces militaires qui, hors de Rome, allaient se dresser en face du Sénat ? La soldatesque va remplacer la plèbe, et Rome n'échappera pas à ses destinées.

Le désordre administratif, l'anarchie gouvernementale, l'infatuation impuissante succèdent au mouvement révolutionnaire avorté. Rome, violemment secouée, n'oubliera jamais ces temps mémorables, ni les noms de ceux qui s'illustrèrent dans ces catastrophes ; le souvenir des Gracques demeurera comme une leçon terrible, mais aussi comme l'exemple de ce que les peuples doivent sacrifier à leur émancipation.

Les aristocrates, eux, nécessairement, toujours, maudiront les Gracques, en poursuivront les partisans et les admirateurs, ceux même qui essaieront de les justifier ou de les excuser. Cicéron fera qualifier, par son Crassus, de « coupable et funeste » la politique des Gracques ; et il se servira de cette page d'histoire, sanglante, pour montrer au peuple la puissance des Grands ; aux Grands, l'indignité du peuple : *Gardez-vous, Saturninus, de mettre trop de confiance dans l'empressement du peuple. Les Gracques sont morts sans vengeance !* César se chargera de cette vengeance.

## CHAPITRE XXIII

DE 121 A 110 Av. J.-C. - Inquiétude des Grands. - Scandales. - Le Royaume des Numides. - Micipsa, Adherbal et Hiempsal. - Jugurtha. - Guerre de Numidie. - La corruption romaine. - Cécilius Metellus. - Les Gétules. - Marius. - Bocchus. - Rome triomphante. - La nouvelle Province. - Aix et Narbonne.

PENDANT quinze années, les patriciens ne songèrent qu'à détruire l'œuvre des Gracques. Ils n'osèrent pas s'attaquer à la loi agraire, mais s'appliquèrent à en annuler les effets. Ils admirent que les lots distribués cesseraient d'être inaliénables, qu'on pourrait les vendre, et que les nouveaux propriétaires ne jouiraient de leur possession, de *leur bien*, qu'à la condition de payer une redevance *au profit du peuple*, de ceux qui n'auraient rien reçu, destination qui ne permettait pas de critique. Assez rapidement, ainsi, ruinés par des emprunts à usure, ou tentés par les prix d'achat offerts, les *favorisés* des Gracchus se dessaisirent, les terres revinrent à la noblesse, la loi agraire disparut.

Quelques satisfactions données au peuple, de temps en temps, servaient à maintenir l'influence de la noblesse ; par exemple, la dégradation de 32 sénateurs (116) ; une loi somptuaire contre les droits politiques des affranchis (115). La guerre de Numidie allait précisément fournir au Sénat des occasions de sévir, des scandales *inouïs* soulevant l'indignation.

Rome, pourtant bien corrompue déjà, allait recevoir des Africains de la Numidie des leçons nouvelles, bien extraordinaires. La disparition de Carthage avait *accru et enrichi* le royaume des Numides. Les Africains, que Rome considérait à peine comme des hommes, parce qu'ils *portaient leurs anneaux à leurs oreilles*, obéissaient à Micipsa, fils de Massinissa. Ce monarque élevait un neveu, Jugurtha, que les Romains connaissaient pour avoir apprécié sa bravoure devant Numance. Les Numides admiraient en Jugurtha *les qualités de leur race, un mélange redoutable de ruse et d'audace, une infatigable souplesse de corps et d'esprit*.

Après la destruction de Carthage, le Nord de l'Afrique avait été divisé. Le royaume de Mauritanie (Maroc) à l'ouest ; au milieu, le royaume de Numidie (Algérie) allait de Mulucha (Malouya) au Tusca (Zaire) ; derrière la Tusca, la *province romaine*, l'ancienne Zeutigane (Tunisie), enveloppée des possessions que Massinissa avait laissées à ses successeurs, les rois numides, conquêtes dues à des empiétements sur les Carthaginois, et que le Sénat avait tolérées, dans l'ignorance où il était de ce qui se passait en Afrique.

Massinissa et ses successeurs n'avaient cessé d'organiser, de civiliser le Royaume, en assujettissant les Nomades, en encourageant l'agriculture, en bâtissant des villes, en empruntant aux Romains, avec beaucoup d'intelligence, bien imprudemment toutefois, des institutions régulières. Imprudemment en effet, car lorsque les Romains virent une Numidie organisée, ils ne songèrent qu'à la prendre.

A la mort de Massinissa, Scipion Émilien, fidèle à la politique sénatoriale, avait partagé le royaume de Numidie entre les trois fils du prince. Une *fin prématurée* des deux fils aînés laissa le royaume entier au plus jeune, Micipsa, que les

inscriptions signalent comme *roi des Massyliens, le Glorieux, le Dominateur de pays nombreux, le Roi, le Bon*.

Mikipsa, ou Micipsa, régnant, préparait déjà la division exacte de son héritage entre ses deux fils Adherbal et Hiempsal. Il avait en même temps auprès de lui son neveu Jugurtha, *qui semblait avoir hérité de l'indomptable courage et de l'ambition peu scrupuleuse de son aïeul*. Le roi crut délivrer ses fils, ses héritiers, de ce compétiteur, en l'envoyant guerroyer en Espagne, au secours de Scipion assiégeant Numance. Au contraire, Jugurtha revint d'Espagne en Numidie avec le prestige de la *faveur de Scipion*, et Micipsa, décidément peu sage, adopta son neveu, décidant qu'à sa mort le royaume de Numidie appartiendrait à Adherbal, Hiempsal et Jugurtha, régnant conjointement.

A la mort de Micipsa (118), Jugurtha fit égorger Hiempsal et poursuivit Adherbal. Ce dernier eut le temps de se réfugier dans la Province romaine (117) ; il partit ensuite pour aller *plaider sa cause* devant le Sénat. Les sénateurs dirent que dix commissaires se rendraient en Numidie, pour y procéder au *partage du royaume entre les deux princes*. Or Jugurtha s'était assuré du chef de l'ambassade, Opimius, qui lui avait vendu sa décision. L'*or numide* paya successivement tous les commissaires. Jugurtha obtint la *meilleure part*, ce qui d'ailleurs ne devait pas lui suffire. Il accusa faussement Adherbal d'une conspiration, et à la plainte indignée de celui-ci, il riposta par une déclaration de guerre, entamant aussitôt les hostilités sous les murs de Cirta (Constantine).

A Rome, des sénateurs proposèrent l'envoi immédiat d'une armée en Numidie. Les *amis* de Jugurtha obtinrent qu'on essayât d'abord d'une ambassade, d'une *députation*. Æmilius Scaurus *et ses collègues*, partis, revinrent (117-112) dupés ou achetés, avec des promesses, tandis qu'Adherbal, vaincu, était supplicié *avec les Latins qui l'avaient défendu*. Cette fois ce fut le peuple, à Rome, qui imposa l'expédition d'une armée en Afrique. Calpurnius Pison (Calpurnius Bestia), envoyé, *vendit la paix* à Jugurtha. Le peuple vota le décret par lequel le tribun Memmius ordonnait au roi de Numidie de venir se défendre en personne au forum.

Jugurtha obéit. Il comparut. Memmius formula l'accusation. L'autre tribun, Boëbius, acheté par Jugurtha, usant de ses pouvoirs légaux, défendit au roi de répondre. Un incident imprévu vint distraire le peuple de cette comédie, détourner sa curiosité, peut-être sa fureur : Un *compétiteur au trône des Numides*, qui était à Rome, fut trouvé mort, assassiné. Le Sénat fit aussitôt signifier à Jugurtha de quitter Rome, et Jugurtha partit, lentement, librement, ayant mesuré toute l'étendue de la corruption romaine.

Albinus, choisi pour aller combattre Jugurtha en Afrique (111), revint, son temps de commandement fini, sans avoir rien tenté. Aulus, frère d'Albinus, envoyé à son tour (110), se vendit, assista à l'humiliation de l'armée *passant sous le joug*. A la suite de cette honte, après une enquête ordonnée par un tribun, quatre consulaires et un pontife firent condamnés.

Il semblait, à ce moment, que la guerre de Numidie devait servir à l'enrichissement des généraux ; et les Romains ne s'en préoccupaient pas autrement, lorsque du nord de l'Italie arriva la nouvelle d'une invasion de Cimbres. Effrayés du danger, peuple et patriciens s'accordèrent alors pour porter au consulat un *général probe et habile*, Cœcilius Metellus. Or Metellus, choisi pour arrêter les Cimbres, fut désigné par le sort comme gouverneur de la province d'Afrique.

En Afrique, Metellus s'occupa d'abord de discipliner l'armée, *en proie au brigandage, à la lâcheté et à l'insubordination*. Il prit Vacca (Baga) comme base d'opérations ; se mit à la recherche de Jugurtha, et l'ayant rencontré près de Muthul, le battit (109). Cette victoire produisit une telle impression, l'existence d'un général qui ne se laissait pas acheter par Jugurtha était chose si extraordinaire, que d'elles-mêmes des villes se donnèrent au vainqueur. Jugurtha se mit en défense, sérieusement, adoptant une tactique, renonçant aux batailles, tâchant d'épuiser la *lourde infanterie romaine*, en l'obligeant à de longues marches dans un pays difficile, sous un ciel accablant, en la harcelant de petits combats. La cavalerie numide devait surprendre et disperser les convois, enlever ou détruire les approvisionnements, troubler les sources, empêcher de vivre, simplement, l'armée de Metellus.

Très prudemment, méthodique, Metellus n'avancait qu'avec de grandes précautions. Toujours au premier rang, entouré d'une partie de sa cavalerie légère, de ses meilleurs archers et frondeurs, il menait les légions flanquées de cavaliers auxiliaires échelonnés, que commandaient les tribuns des soldats et les préfets des cohortes, et qui avaient l'ordre de *repousser seulement les escadrons ennemis*. A l'arrière-garde, se tenait le gros de la cavalerie, conduite par le lieutenant de Metellus, Marius. Cette marche en défensive serrée, donnait aux troupes une grande sécurité ; elle intimidait l'ennemi.

Successivement, Metellus mit une garnison romaine dans chacune des villes de la côte, et à Sicca, Vacca et Cirta. La Numidie massylienne étant en fait occupée, Jugurtha offrit la paix au général romain. Metellus, dissimulant son intention, négocie, traite, abuse de l'inquiétude réelle du roi de Numidie pour lui arracher des concessions, reçoit de lui d'abord 200.000 livres d'argent, puis ses éléphants, ses armes, des chevaux, *tous les transfuges*, et lorsque Jugurtha, dépouillé, croit s'être acquitté, Metellus le réclame *lui-même*. Jugurtha dupé, furieux, reprend la lutte.

Le lieutenant de Metellus, Marius, venait de quitter l'Afrique, de se rendre à Rome où ses amis lui répondaient de la faveur populaire. Élu consul, il se fit assigner la Numidie, la succession de son général. Et pour laisser à Rome une impression favorable à ses vues prochaines, il s'affirma comme l'adversaire résolu des Grands *qui avaient méprisé sa naissance*, disant que la bravoure était la *véritable noblesse*, dénonçant les *vices* d'une aristocratie qu'il fallait détester, combattre, frapper d'impuissance dans la cité, dans le gouvernement.

Aux prises avec la rage de Jugurtha, Metellus poursuivait ses victoires, furieusement cruel, lorsqu'il apprit la nomination et la popularité de son lieutenant, à Rome.

Citoyen d'Arpinum, soldat intrépide, « Italien rude et illettré », remarqué par Scipion pour son courage pendant le siège de Numance, très apprécié de Metellus qui l'avait protégé, qui l'avait soutenu et servi, Marius déconcertait ceux qui l'avaient vu en campagne, audacieux, ferme, fidèle, et qui le retrouvaient à Rome, au forum, presque timide, hésitant, *irrésolu*, traître. Tribun (119), Marius avait fait passer, malgré les patriciens, une loi contre la brigue, et il venait de rompre sans hésitation les liens de gratitude qui le liaient à Metellus.

Ce genre d'indépendance, et la haine des Grands, qu'il affichait, donnaient à Marius toute la plèbe. Il se crut un instant assez aimé du peuple, pour essayer de rassurer les patriciens, et il s'opposa à des distributions de blé. Cette erreur ne lui valut aucune sympathie parmi les nobles, mais lui coûta sa popularité. Il

échoua deux fois aux élections pour l'édilité, n'arriva à la préture (117) que très difficilement, le dernier. Cette leçon lui fut très sensible ; il disparut presque, s'effaça pendant toute son année de charge, partit ensuite pour l'Espagne.

En Espagne (116) Marius se ressaisit. Ses campagnes contre les bandes qui tenaient le pays et la vigueur qu'il déploya *contre le brigandage des habitants*, lui firent comme une nouvelle réputation à Rome. Revenu, il réussit enfin à se faire apprécier des Grands et pénétra dans la noblesse en épousant la patricienne Julia. C'est alors que Metellus, généreux, avait emmené Marius en Afrique, en Numidie, comme son lieutenant. Or Marius, qu'une ambition toute spéciale maîtrisait, qui cherchait moins la gloire et les honneurs régulièrement décernés, que la jouissance d'une autorité personnelle conquise, imposée aux autres, ne compatissait pas aux souffrances du peuple, ne haïssait les Grands que parce qu'il souffrait de leur *supériorité de fortune et d'éducation*.

Traître et ingrat, infligeant à son protecteur Metellus la plus cruelle des humiliations, Marius hâta son départ pour l'Afrique, précisément parce que Metellus y remportait de nouvelles victoires. Pour la troisième fois, Metellus venait de disperser l'armée des Numides. Théla avait été prise. Jugurtha, poursuivi, s'était retiré dans le désert des Gétules, où il organisait une armée.

Bientôt, en effet, aux Numides, *ce peuple perfide et léger que ne pouvaient enchaîner ni les bienfaits ni la crainte*, succédèrent les Gétules, c'est-à-dire — sous le nom de Gétules, — un nouveau groupement d'hommes armés, des Barbares, à qui les Romains donnèrent des origines extraordinaires, dont ils racontèrent, en les imaginant, les légendes bizarres. Salluste fera concourir ce *peuple farouche, grossier, qui se nourrissait de la chair des animaux sauvages, et comme les troupeaux, broutait l'herbe des champs*, avec les Libyens, au peuplement de la première Carthage ?

Les Libyens, *mélangés d'Arméniens et de Mèdes*, s'étaient établis près de la mer ; *les autres*, les Gétules, avaient été plutôt dans l'intérieur. Ces derniers, suivis de Perses, s'étant étendus vers l'ouest, y avaient formé le groupe des Maures. Les Lydiens restés aux environs de Carthage, de plus en plus croisés de Phéniciens, avaient perdu leurs qualités, pendant que les Gétules, demeurés purs, forcés de vivre durement, avaient acquis au contraire une grande force.

S'étant donc refait une armée avec les Gétules, Jugurtha, *dont les forces étaient maintenant nombreuses*, s'allia au roi de Mauritanie, Bocchus, que les succès de Metellus menaçaient, et se mit en marche vers Cirta, où les Romains campaient. A ce moment, Metellus apprenait l'élection de Marius ; et ne voulant pas remettre lui-même son commandement à un tel successeur, craignant de se rencontrer avec cet *odieux rival*, il partit sans l'attendre.

Tout à son ambition, préparant son avenir, Marius accomplit la plus caractéristique des révolutions romaines, en ouvrant les légions aux pauvres, aux prolétaires et aux Italiens (107). De ce jour, les légions se considérèrent comme la chose de leurs chefs, cessèrent de s'occuper de Rome, du Sénat, de la cité, de la patrie, ne connaissant que le maître auquel elles obéissaient, qu'elles rendaient responsables, d'ailleurs, de leurs souffrances et de leurs bénéfices. Chaque armée en campagne allait être comme une *Rome ambulante*, non seulement capable d'oublier la métropole, et de s'en détacher, mais encore de guerroyer pour son propre compte, de se donner son propre chef.

Arrivé devant Cirta (106), Marius y déploya ses indéniables qualités militaires. Il fit au roi de Numidie, devenu chef des Gétules, une guerre savante, méthodique,

*serrée*, remporta plusieurs victoires brillantes, faillit tuer de sa main Jugurtha, dans une rencontre. En une journée, et sans perdre un seul légionnaire, il enleva Capsa (Cafza). Des villes se soumirent spontanément ; d'autres furent prises ; d'autres encore, abandonnées par leurs habitants, furent occupées. Pendant le siège d'une forteresse *pleine des richesses du roi*, le questeur Sylla rejoignit Marius, lui amenant de la cavalerie.

Sylla exerça sur l'armée, et sur Marius lui-même, cette séduction spéciale, ce charme personnel que lui assuraient son caractère et ses talents. Son éloquence, son activité, la témérité particulière de sa bravoure, et surtout ce goût de la pure gloire qui semblait l'animer, le faisaient admirer des officiers, adorer des soldats. Marius aima *ce jeune noble qui ne comptait pas sur ses aïeux*. Avec Marius et Sylla, l'armée romaine était véritablement invincible.

Jugurtha, prêt à tout, promit à son allié Bocchus le tiers de la Numidie, et par une marche rapide, une manœuvre très audacieuse, il surprit les Romains campés sur une colline, les entoura, les assiégea. A l'aube, les légions dispersèrent la masse des Maures et des Gétules, faisant un massacre épouvantable, exemplaire. Un dernier effort de Jugurtha et de Bocchus dans les environs de Cirta, ne leur donna rien ; les deux *rois vaincus* s'enfuirent.

Bocchus, abandonnant Jugurtha, demande la paix (106). Sylla, sur l'ordre de Marius, se rend auprès du roi Maure, qu'il trouve hésitant : livrera-t-il Sylla, imprudemment venu, à Jugurtha, ou Jugurtha à Sylla ? Bocchus préféra trahir Jugurtha, qu'il appela pour traiter de la paix générale et qu'il livra aux Romains. Jugurtha, enchaîné, *traversa tout son royaume* et fut ensuite transporté à Rome où il devait figurer au triomphe de Marius. Ce roi de Numidie qui jadis, *chose bien difficile parmi les mortels*, dit Salluste, *avait triomphé de l'envie par la gloire*, mourut misérablement de faim, dans un cachot.

Pour prix de sa trahison, Bocchus reçut la Numidie massylienne occidentale, qui lui avait été promise par Jugurtha. La province romaine s'augmenta de la Numidie orientale. *Le reste* fut partagé entre deux princes de la famille royale, que la politique romaine pourrait utiliser au besoin contre Bocchus trop récompensé.

Rome, triomphante, qui n'avait pas renoncé à l'Orient, devait *ouvrir et tenir libres ses communications par terre* avec la Grèce, et aussi avec l'Espagne, toujours insoumise. Il fallait donc, avant tout, s'assurer de l'Italie du nord où Porcius Caton, battu par les Scordisques, avait péri avec toute son armée. Des *Barbares*, après avoir ravagé l'Illyrie, entamé le nord de la Grèce, se répandaient de toutes parts, du côté du Danube.

Cependant, les Alpes orientales et les Alpes maritimes avaient été ouvertes par une double victoire sur les Carnes (115) et les Stænes (114) ; les Massaliotes venaient d'enrichir la Rome impériale d'une nouvelle province, *entre le Rhône et les Alpes*, dont Aquæ Sextiæ (Aix) était la ville capitale. Les Romains, venus pour défendre les comptoirs marseillais *qui couvraient la côte, des Alpes aux Pyrénées*, ayant écrasé les Ligures Oxybes et Décéates (124), les Salyes (125) et les Voconces, avaient gardé les terres délivrées.

Pour consolider sa situation *entre les Alpes et le Rhône*, et garantir la route de l'Espagne, le Sénat fit alliance avec les Éduens, qui tenaient le pays entre la Saône et la Loire. Les Allobroges attaquèrent les Romains (122). Une victoire des légions, où 20.000 Barbares trouvèrent la mort (120), permit à Fabius de franchir l'Isère. Le roi des Arvernes, Bituit, *monté sur un char d'argent*, vint avec

200.000 Gaulois disputer la Gaule aux Romains. Cette *multitude*, culbutée, apprit à connaître la force romaine. Bituit, attiré sous un prétexte de conférence, enlevé, chargé de chaînes, transporté à Rome, laissa les Gaulois sans commandement. Fabius réunit à la *Province nouvelle* tout le pays *que le Rhône enveloppe*, du lac Léman jusqu'aux bouches du fleuve.

Chaque année ensuite, et presque sans difficultés, les consuls allant de l'avant un peu plus, la Province s'agrandit jusqu'aux Pyrénées. Le Sénat choisit la colonie de Narbonne (Narbo Martius) comme point central, à la condition que ses habitants surveilleraient, avec Aix, les *nouveaux sujets* de la Rome victorieuse, c'est-à-dire les *nations gauloises*. Narbonne devint ainsi la rivale de Marseille (111).

## CHAPITRE XXIV

DE 110 A 99 Av. J.-C. - Invasion des Cimbres et des Teutons. - Helvètes. - La Gaule et les Gaulois. - Celtes. - Cimmériens du Bosphore. - Scythes et Thraces. - Galates. - Marius en Gaule. - Défaite des Teutons. - Les Cimbres en Italie. - Nouvelle victoire de Marius. - Deuxième révolte des esclaves.

UNE horde venue du septentrion, du *pays du nord de la Baltique*, et qui depuis trois ans dévastait la Norique, la Pannonie, l'Illyrie, tout le pays entre le Danube et les montagnes de la Macédoine, ne trouvant plus rien à détruire, traverse la Rhétie, suit la vallée du Rhône, s'accroît de la moitié des Helvètes, et 300.000 hommes entrent en Gaule (110). Heureusement pour Rome, le souvenir encore récent de l'épouvantable invasion des Scordisques fit que les Cisalpins, pris de peur, se tournèrent vers le Sénat. Les envahisseurs étaient des Cimbres, des Teutons et des Helvètes.

Dans la pénombre de ses origines historiques (1600-1500), on croit voir la Gaule peuplée d'une race *blanche et blonde, colorée de visage*, se divisant en Gaéliques et Kimriques, — ces derniers *apparentés* aux Cimbres, — qui occupaient la Belgique au moment de l'invasion. Les dolmens, les menhirs, les cromlechs, les tombes et les autels de pierre que l'on retrouve en Gaule, les sanctuaires où, *philosophes et prêtres*, les druides gaulois officiaient, seraient des monuments antérieurs à cette invasion ?

La domination celtique, survenue, respecta les *pierres levées* et *les pierres couchées*, qui demeurèrent comme les monuments de la race antique subjuguée, race que ces témoignages relient aux nobles habitants de la Troade, ayant eu de même, dans leurs plaines vastes, ces *roches noires, âpres, immenses, gisant, dressées par les anciens hommes* dont parle Homère. A ces *ancêtres dolichocéphales, nos ancêtres de l'époque néolithique* se substituèrent ou se mélangèrent, suivant les régions, les *Barbares* décrits par César, Strabon et Diodore, — *qui couchaient sur la dure, prenaient leur repas par terre ou sur des peaux de loup, se gorgeant de viandes rôties et de vin*, vendaient des esclaves aux Italiotes, menaient à la pâture de nombreux troupeaux, *laissant les plus rudes travaux aux femmes*, — et les Celtes Aryens.

Favorisée d'un *climat providentiel*, avec son ciel *exempt de tempêtes*, son atmosphère tiède, ses nuits silencieuses, ses aubes blanches et ses crépuscules doux, au centre ; ses brumes au nord ; au midi, son brillant soleil et son mistral *qui soulève la poussière avec un bruit odieux*, dit Hésiode, la Gaule offrait aux hommes ses terres fertiles, ses forêts profondes, ses ports nombreux et ses fleuves faciles. L'invasion celtique, indo-européenne, pénétrant en Gaule *comme un coin*, en refoula les habitants au nord, à l'ouest et au sud, autochtones et émigrants.

En Basse-Bretagne et en Auvergne, paraît s'être le mieux conservé le type Celte, race plutôt petite, *brune, aux yeux gris, brachycéphale*, opposée à la race *blanche, aux yeux bleus, dolichocéphale*, du Belge-Gaulois, que les *filles de Germanie, à la forte carrure, à la chevelure pâle, aux yeux bleus sans flamme*, ont fortement modifiée ; pendant, au contraire, que les Celtes de l'est, et notamment les Alsaciennes *deux fois brunes*, résistaient puissamment au Germain, et que les Ibères, jadis répandus au nord de la Seine, en même temps

qu'au sud de la Garonne, refoulés et groupés diversement, formaient le groupe Aquitain.

Au temps de César, les confusions ethniques se seront assez simplifiées, pour que l'auteur des *Commentaires* puisse diviser exactement la Gaule en trois parties : *une occupée par les Belges, une autre par les Aquitains, une troisième par les peuples qui se donnent dans leur langue le nom de Celtes et que les Romains nomment Gaulois*. Le Celte-Gaulois principal, alors formé, était de haute taille, à peau blanche, à cheveux longs. On y doit comprendre, — l'œuvre de croisement ayant donné la prépondérance à l'élément celtique, — les Treveri d'origine germanique ; les Kimris, — Gallois (Gall ou Gaëls), Corniques, Bretons, — ou Celtes de Bretagne, tout à fait différents des Cimbres ou Cimmériens de l'invasion actuelle, qui étaient, eux, des Germains-Finnois, horde *aimant l'espace*, envahisseur : l'Allemand, dont on a dit que, *l'un des talents, pour bien jouir de la vie, est de se donner beaucoup de place au bon endroit*, et surtout le Prussien, *qui stérilise, suivant un proverbe d'Alsace, la terre que son pied foule*.

Au moment historique où la horde des Teutons et des Cimbres s'abat sur la Gaule, la race celte caractérisée tient surtout la Gaule occidentale. La race gauloise proprement dite, qui n'a pas seulement donné son nom au pays, mais encore aux exodes celtiques vers l'Italie, vers le Danube et vers l'Orient, a presque perdu son droit à cette désignation. *Les peuples qui habitent l'intérieur de la Gaule au-dessus de Marseille, dira Diodore, sont des Gaulois-Celtes ; les peuples au delà de la Celtique sont des Galates*.

Pour les Romains, les Gaulois (Molli), ce sont les *nations gauloises* se donnant le nom de Celtes. Ils ne considéraient pas, avec raison, les Belges comme des Celtes-Gaulois, parce que le Belgium d'alors était infesté de Germains-Finnois ; et, avec plus de raison encore, ils confondaient dans l'unique dénomination de Germains, les Germains de toute race et les Teutons. La réunion des Teutons, des Cimbres et des Helvètes envahissant la Gaule, va constituer un nouveau *peuple de Germanie*, comme la résistance des Celtes en Gaule, unis, va donner de nouveaux Gaulois.

Au temps d'Alexandre, les Celtes, sous des noms divers, occupaient toute l'Europe centrale, la plus grande partie de l'Espagne, la Gaule vivante, la *Gaule chevelue*. Ils avaient envahi l'Italie du nord, détruit Rome une fois, épouvanté les Romains souvent. Des groupes Celtes, nationaux, étaient formés aux bords du Danube, en Asie Mineure, en Arménie. Le souvenir terrifiant des invasions gauloises en Italie, et la réputation des Galates en Asie, obligeaient les Romains à poursuivre l'asservissement de cette race belliqueuse, partout.

Les familles celtes, en Gaule, se désignaient par le note de leur chef, mot composé, formé, comme chez les Grecs aryens, contraste décisif avec les familles asiatiques, du nom d'une divinité, ou d'un héros, suivi de *genos* : fils de... — Diogène, fils de Zeus ; Hermogène, fils d'Hermès, etc. — Là, comme dans toutes les communautés aryennes, la femme, très honorée, portant seule la torche ou couronne, avait une grande importance. L'organisation celtique, radicalement aryenne, avait la Commune pour unité ; et cette *division municipale* y demeura tellement persistante, que les Romains ne purent introduire en Gaule leur système d'unité de province, que par l'installation et l'exercice hiérarchisé du culte impérial.

Le Celte, comme l'Arya de l'Inde, beaucoup plus attaché à ses droits municipaux qu'à ses conceptions religieuses, laissant le prêtre hors de la famille, assez

disposé à railler les personnalités divines imaginées, conserve le culte aryen des fleuves, des rivières, des sources et des montagnes. Rhenogenos, *Fils du Rhin*, est un nom de Celte-Gaulois. Des divinités étrangères viendront, avec leurs prétentions et leurs légendes, leur spécialisation et leurs attributs, leurs prêtres et leur culte, et les Celtes de la Gaule les accueilleront volontiers, mais ils ne se soumettront jamais complètement aux exigences de leur sacerdoce.

Le Jupiter infernal de la triade gauloise, le Pluton gaulois, au torse nu, couvert d'un pagne, qui s'appuie sur une hampe surmontée d'un barillet ou marteau, dont la chevelure abondante est bouclée, qui est coiffé du modius ou boisseau, avec le chien tricéphale à ses pieds, est une statue d'Éleusis, une œuvre hellénico-celtique. On trouvera, signées, des statues de dieux Carthaginois au Finistère. Les dieux Aryens résisteront à tout : *Que nul, s'écriera saint Éloi, n'appelle Seigneur le soleil et la lune et ne jure point par eux.*

Tous les obscurcissements apportés, se dissiperont, en Gaule, devant ce besoin de clarté, de lumière, qui caractérise l'Aryen ; de même que la doctrine druidique fondamentale, retournée, ne sera que l'idée aryenne, primordiale, de la supériorité du jour sur la Nuit : *La mort engendre la vie, la nuit, image de la mort, précède le jour, image de la vie.* César remarque, et il en est frappé, que chez le Gaulois, la période diurne, contrairement à ce qui existait à Rome, commençait à la nuit.

La fête du *dieu Soleil*, célébrée au solstice d'été dans toute la Gaule, a résisté aux évolutions religieuses les plus complètes ; la France l'a conservée dans ses Feux de la saint Jean. Le culte des eaux bienfaisantes, exclusivement aryen, demeura traditionnel. Tant de monnaies offertes aux *génies de fontaines*, aux *lacs sacrés*, aux *moindres rivières*, furent trouvées après la conquête des Gaules, que l'on considéra ces trésors comme des *cachettes* où les Gaulois avaient mis les richesses enlevées au temple de Delphes ?

Indépendants, chacun dans sa commune, des princes et des sacerdotes, acceptant les druides plutôt comme juges que comme prêtres, attachés à leur territoire, les Celtes furent en Gaule, comme dans l'Inde, braves, irréfléchis, dociles, accessibles à tous les entraînements. Les armées celtes d'invasion, si redoutables, manquaient d'ordre, de persévérance surtout, et c'est pourquoi, malgré sa bravoure, son impétuosité, cette *folie de la guerre* qui semblait l'animer, le Celte-Gaulois ne résista pas à la tactique grecque et romaine. Armé de la matère, le Gaulois se croyait invincible ; bien guidé par son instinct, il n'avancait qu'en suivant les lieux couverts, et rien ne lui résistait ; mais il oubliait toujours, qu'en acceptant la bataille sur un terrain plat, nu, où la manœuvre savante l'emportait sur la valeur individuelle il se faisait toujours battre.

Les Scythes, *habitant l'inhospitalière solitude qui s'étend au loin*, étaient des Celtes, des Aryens adorateurs du soleil, lui *sacrifiant des chevaux*, ainsi que les Thraces, *qui construisaient des maisons de bois sur pilotis* ; mais non les Cimmériens des *bords poissonneux de l'Hellespont*, que Posidonius, le premier, à tort, apparenta aux Galates de l'Asie Mineure. La Gaule d'Asie, ou Galatie, — *Gallia* ou *Galia* — était encore divisée en communautés aryennes au temps de saint Paul et de Josèphe. Les Assemblées, comme en Gaule, s'y tenaient sous les grands arbres des forêts. L'Italie du nord était presque toute celtique.

Les Cimbres et les Teutons, en conséquence, furent pour les Celtes des Gaules, et comme race et comme nation, de véritables ennemis. Ces envahisseurs

connaissaient les Romains pour les avoir affrontés en Orient ; mais en les retrouvant sur les bords du Rhône, ils s'étonnèrent de la grandeur de leur empire et demandèrent alors, simplement, au consul Silanus, des terres pour s'y installer, s'engageant à servir les Romains. Silanus leur répondit en passant le Rhône, et il fut battu (109).

Aussitôt, accourent les Kimris de la Belgique ; et les envahisseurs se divisent en deux groupes, dont l'un, — les Tigurins, — remonte le Rhône pour le passer vers Genève, pendant que l'autre, — les Teutons, — descend vers les embouchures du fleuve. Les Romains, commettant exactement la même faute, se divisent en deux armées qui vont se faire battre, complètement, *en haut et en bas*.

Incapables d'utiliser leur double victoire, les Barbares s'arrêtèrent, pour passer l'hiver où ils se trouvaient. C'est pourquoi Cépion put saccager la capitale des Volkes Tectosages (Toulouse) et transporter à Marseille son butin (106). Le Sénat envoya une nouvelle armée, commandée par le consul Manlius qui devait partager le commandement avec Cépion.

Les deux camps romains, installés près d'Orange, surpris et forcés (105), 80.000 légionnaires et 40.000 esclaves ou valets périrent. Deux seuls chefs survécurent, Cépion et le chevalier Q. Sertorius. Cette fois encore, les envahisseurs n'utilisant pas leur succès se dirigèrent vers l'Espagne. Le Sénat rappela d'Afrique Marius, qui s'en fut camper sur la rive gauche du Rhône.

Marius donne aux légionnaires des armes moins lourdes, un bouclier rond, léger, des javelots qui ne peuvent servir qu'une fois, et il modifie la tactique, formant une légion de chaque cohorte, ramenant de trois à deux rangs la ligne de bataille.

Provoqués par l'attitude de Marius, les Barbares revinrent. Tandis que les Cimbres se dirigeraient vers l'Italie, par l'Helvétie, la Norique et le Tyrol, les Teutons, réunis aux Ambrons, marchaient droit aux Romains. Marius, redoutant pour ses légionnaires la première rencontre des Teutons, voulant éviter une bataille, tâchait, pas des actions limitées, d'habituer ses soldats à leurs nouveaux adversaires. Le manque d'eau ne permit bientôt plus de temporiser. Le premier choc, près d'Aix, fut favorable aux Romains ; deux jours ensuite, un nouveau succès de Marius, plus franc, déconcerta les Teutons vivement attaqués de face, en même temps qu'un corps les prenait à revers. La victoire de Marius se termina par un épouvantable massacre de Barbares (102). Les femmes des Teutons avaient pris une large part au combat.

Marius, se discernant sur place son propre triomphe, mit *en tas* les plus riches dépouilles des vaincus, toutes leurs armes, fit dresser un bûcher magnifique en l'honneur des dieux, distribua des couronnes de laurier à tous les légionnaires, et parut enfin devant ses soldats, vêtu de pourpre, *les reins ceints de la toge, comme pour les sacrifices solennels*, élevant vers le ciel, à deux mains, un énorme flambeau allumé. Ce jour-là, toute la Rome forte, victorieuse, omnipotente, se trouvait où Marius tenait son camp.

Des messagers, promptement accourus, vinrent annoncer au triomphateur que le peuple romain venait de l'élire consul pour la cinquième fois. Les légions saluèrent Marius du *bruit guerrier des armes*, et, couronné de nouveau par ses officiers, le vainqueur glorieux, mettant le feu au bûcher, *acheva le sacrifice*.

Pendant que Marius anéantissait les Teutons, les Cimbres, passant les Alpes, rejetaient Catulus derrière l'Adige, et passant ensuite le fleuve, qu'ils avaient

*comblé* d'arbres, de terres, de *roches énormes*, ils obligèrent les Romains à se retirer au delà du Pô. Le Sénat confia la défense de l'Italie à Marius, rappelé (101). Comme ils ignoraient la désastreuse défaite des Teutons, les chefs Cimbres envoyèrent à Marius réclamer *des terres et des villes*. Sur le refus du général romain, les Cimbres, non sans insolence, demandèrent alors *le combat*. Marius leur assigna la plaine de Verceil comme lieu de rencontre.

Le heurt fut épouvantable. La poussière soulevée ne permettait pas aux armées de se voir. Dans le désordre tumultueux, Marius s'étant égaré, Catulus, un instant, soutint seul le poids des Barbares, impitoyablement décimés, couvrant la terre de leurs morts entassés, hurlant, toujours repoussés et revenant sans cesse, infatigables, héroïques. Le hasard de l'action ayant amené les Cimbres en face du soleil, ce désavantage donna la victoire aux Romains. Battus, fuyant, poursuivis, les Cimbres abandonnèrent 12.000 cadavres et laissèrent 6.000 prisonniers à leurs vainqueurs.

La *grande journée* de Verceil inaugura l'ère nouvelle des Victorieux légendaires. En Gaule et en Cisalpine, Marius avait paru comme miraculeusement protégé. Au moment suprême de la défaite imminente, on avait vu chez les Cimbres, disait-on, des femmes qui frappaient les fuyards ; d'autres, trop humiliées, désespérées, étouffant de leurs mains leurs propres enfants devant leurs pères, ou les jetant sous les roues des chars, sous les pas des chevaux tournés vers la fuite ; des chefs se liant eux-mêmes aux jambes et aux cornes des bœufs affolés, se vouant ainsi à une mort certaine, affreuse.

Rome, qui redoutait Marius maintenant, l'accablait de flatteries. On le surnomma *le troisième Romulus* ; on institua des libations en son honneur ; et lui, ébloui, ne voyant pas l'énormité de ces flagorneries, s'y prêtant, fit ciseler sur son bouclier la tête d'un Barbare tirant la langue. Le grand général qui venait de repousser la première invasion germanique, illustre sa victoire d'une caricature. Rome, au fond, avait peur ; Marius était à ce moment le souverain maître ; de lui l'avenir dépendait. Le Sénat, inquiet, muet, comptait évidemment sur la folie du triomphateur.

Une nouvelle révolte des esclaves avait failli compromettre la gloire incontestable des armes romaines. Les esclaves multipliés, *alternativement soulevés par des cruautés et comprimés par des supplices*, ne devaient plus laisser Rome tranquille. Deux complots venaient d'être découverts à Nucérie et à Capoue. Le premier soulèvement en Campanie, avait été conduit par un chevalier, Vettius, *criblé de dettes*, qui avait armé ses esclaves pour faire tuer ses créanciers. Trahi, Vettius se suicida pour échapper aux supplices qui l'attendaient.

En Sicile, beaucoup plus grave, la révolte était conduite par un Salvius, *savant en l'art des aruspices*, qui commandait à 20.000 fantassins et 2.000 cavaliers. Salvius attaque Morgantia et bat un préteur. Les esclaves de Ségeste et de Lilybée se soulèvent à leur tour, obéissant au Cilicien Athénion. Le Sénat apprit avec satisfaction la nouvelle de cette seconde révolte, pensant que les deux chefs, Salvius et Athénion, se disputeraient l'autorité suprême. Mais Athénion vint avec ses esclaves se placer sous les ordres de Salvius, qui provoqua Lucullus. Pendant l'action, Athénion tomba blessé, et les esclaves, sans chef, se réfugièrent à Triocale.

Lucullus mit le siège devant Triocale. Il échoua. Le peuple de Rome condamna Lucullus à l'amende, et il envoya Servilius, qui fut moins heureux encore. L'autre chef des esclaves, Salvius, étant mort, Athénion, meilleur stratège, avait pris le

commandement, tenait Servilius en échec, dans l'impossibilité d'agir. Le peuple de Rome exila Servilius et envoya Manius Aquilius, qui provoqua Athénion en combat singulier et le tua.

Par la mort de leur dernier chef, les esclaves, dispersés, furent pourchassés sans miséricorde. Tous ceux que l'on prit, en grand nombre, furent envoyés à Rome pour y être *livrés aux bêtes* publiquement. Ces victimes entassées s'entre-tuèrent, pour refuser aux Romains *le plaisir du supplice préparé*. Par des règlements nouveaux, d'une excessive sévérité, atroces, le Sénat voulut prévenir d'autres révoltes. On interdit aux esclaves de porter une arme quelconque, pas même l'épieu avec lequel les bergers se défendaient contre les attaques des fauves.

## CHAPITRE XXV

DE 103 A 88 Av. J.-C. - Marius à Rome. - Incapacité et vénalité de la noblesse. - Le Parti populaire. - La Guerre au Sénat. - Troubles et réaction. - Saturninus. - Les Italiens. - Guerre sociale. - L'anarchie légale. - Confédération italienne. - Intervention et retraite de Marius. - Fausses concessions aux Italiens. - Mithridate. - Marius et Sylla. - La Terreur à Rome.

IER des victoires de Marius, délivré de la peur des Teutons et des Cimbres, le peuple de Rome osa s'élever contre *le gouvernement des nobles*, incapable et vénal. La nomination de Marius, élu consul pour la cinquième fois, montrait la cohésion du parti populaire. Les tribuns du peuple avaient ressaisi leur autorité. La *guerre au Sénat*, permanente d'ailleurs, et seulement suspendue, fut ouvertement déclarée, la plèbe prenant pour prétexte les concussions de Cépion, intolérables.

On accusait Cépion, notamment, d'avoir lui-même fait attaquer et dépouiller, en route, les légionnaires qu'il avait chargés de transporter à Rome le riche butin pris cuti Gaulois. L'agitation contre le Sénat, contre les patriciens, contre les Grands, s'accroissait. Le tribun Domitius livre au peuple l'élection des pontifes (103). Marcius Philippus propose de nouveau la loi agraire (102), nécessairement rejetée, ce qui sépara nettement les deux partis en antagonisme. Servilius Glaucia enlève au Sénat le concours possible des chevaliers, en donnant à ces derniers les places de juges, jusqu'alors réservées aux sénateurs. La lutte prit son caractère décisif par la loi qui assura le droit de cité à tout Latin *qui convaincrat un sénateur de concussion*.

Marius arrive à Rome (100) et brigue un sixième consulat. Le Sénat, qui haïssait ce parvenu, le *paysan d'Arpinum*, lui oppose habilement Metellus le Numidique. Malgré toute sa gloire, Marius dut payer très cher les suffrages du peuple, et il en conçut une haine farouche. Le plus grand trouble était dans les esprits. Marius, méchamment, incite un ancien tribun, L. Apuléius Saturninus, *citoyen déplorable*, méprisé, à demander le tribunat. Les patriciens n'eurent pas de peine à lui faire préférer Monius. Aussitôt après l'élection, Saturninus se précipite sur Monius, et, devant le peuple, l'égorge. Le lendemain, le peuple proclame tribun Saturninus.

Saturninus répondit pleinement aux vœux de Marius. Après avoir ostensiblement payé ses complices, il fit distribuer du blé au peuple, des terres aux citoyens pauvres et aux anciens soldats, autoriser Marius à donner le droit de cité à *trois étrangers dans chaque colonie*, en menaçant d'une amende les sénateurs qui ne jureraient pas *d'exécuter la loi*. Les sénateurs jurèrent tous, sauf Metellus, qui s'exila.

Tout-puissant, ne sachant se servir de son autorité, Marius vit sa créature, l'instrument de sa vengeance, le personnage abject qu'il avait élevé contre le Sénat, Saturninus, *entouré d'Italiens et d'étrangers*, se faire saluer du nom de *roi*. Le peuple cependant, inquiet de l'entourage de Saturninus, ne le réélit pas (99), non plus que son complice Glaucia, leur préférant l'orateur Marc Antoine et Memmius *l'intègre*. Marc Antoine ayant été désigné à l'unanimité, un vote semblable allait proclamer Memmius, lorsqu'une bande d'assassins, la *bande de Saturninus*, vint égorger le candidat en plein forum. La révolution, heureusement pour Rome, se déclara contre les assassins de Memmius.

Appelé à sévir, à se prononcer, à prendre parti, Marius ne sut que montrer son incapacité absolue d'homme d'État. Placé entre le Sénat, le peuple et les Italiens, *prenant la ruse pour de la politique et la fourberie pour de l'habileté*, il compliquait comme à plaisir son rôle et finissait par *révolter tout le monde*. Les révolutionnaires, ameutés par Glaucia, Saturninus et le questeur Sauféius, conduits nominalelement par un faux Gracchus, s'étaient réfugiés au Capitole.

Le Sénat ayant prononcé le *caveant consules*, Marius dut assiéger en personne les Capitolins, couper les conduites d'eau, imposer leur reddition aux révoltés ; puis, comme s'il roulait racheter une faute commise, imposée, réserver aux vaincus un espoir, il les conduisit au Sénat. Le peuple arracha la toiture de l'édifice, et du haut des murs, lapida Saturninus et ses complices.

De même que le tribun Saturninus s'était élevé au-dessus de Marius, son inventeur, ainsi les Grands, en réaction victorieuse, enlevèrent à Marius tous les avantages de son succès. Le peuple, rappelant Metellus le Numidique, lui fit une entrée triomphale (99). Rome, pacifiée dans sa plèbe, avait maintenant à soumettre les Italiens qui réclamaient le droit de cité, promis. Des lois chassèrent de Rome les Italiens, et confondant les Alliés dans la masse des réclamants expulsés, les Romains les traitèrent comme des esclaves, oubliant que les armées se composaient en grande majorité de ces Italiens qu'ils molestaient, insultaient, frappaient de toutes manières.

Marius, *odieux à tous les partis*, effrayé de sa déchéance, isolé, furieux, convaincu que la guerre seule lui rendrait son prestige, laissa Rome aux Politiques et partit pour l'Asie, avec l'intention d'y provoquer des hostilités. A Rome, la guerre civile, presque organisée, avait substitué les généraux aux tribuns, les soldats aux plébéiens, et il en résultait une sorte de tranquillité ; le forum était désert.

Le Sénat, en organisant jadis l'Italie dominée, l'avait divisée le plus possible, distribuant à chaque ville des charges et des privilèges différents, préparant ainsi d'irréductibles jalousies, entretenant avec soin les *haines municipales*. La dislocation était à ce point consommée, que les divisions en municipes, préfectures et colonies n'existaient pas en fait, et qu'il n'y avait, sur toute la longueur de la péninsule, que des Romains et des Non-Romains.

Rome entendait dominer impérialement ; elle manifestait sa domination avec une insolence outrageante, malmenant les Alliés, leur refusant toute justice. Nole et Naples se disputant un territoire, Q. Fabius Labeo intervient et incorpore à Rome la *terre disputée*. Hors de la cité de Romulus, il n'y a que des esclaves soumis à l'arbitraire des magistrats, aux prétentions des citoyens, à l'exploitation des gouverneurs. *Les habitants des campagnes*, dit le Licinius de Salluste, *sont mis à mort dans les querelles des Grands et sont donnés en présent aux magistrats de province*.

Comme il n'y avait plus aucune sécurité quelconque à Rome pour les Non-Romains, les Italiens voulant assurer à leurs enfants le droit de cité, les *vendaient* à un citoyen de Rome qui les affranchissait ensuite. Le Sénat interdit ces ventes (177), sans parvenir cependant à les empêcher. Les Italiens, partout pressurés, persécutés, venaient à Rome de plus en plus ; mais les villes italiennes, pourtant dépeuplées, restaient soumises au même total des impôts, qui devenaient exorbitants.

L'intervention active de ces immigrants donnait aux troubles de Rome une allure nouvelle, haineuse, traître, lâche. La plèbe romaine, précisément enhardie par

Marius qui, sur le champ de bataille de Verceil, avait accordé le droit de cité à 1.000 Ombriens, devenait insupportable, ingouvernable, dangereuse, parfaitement capable de refaire la royauté. Le Sénat avait chassé 12.000 Latins. La loi Licinia-Mucia (95) expulsa radicalement de Rome tous les Alliés.

Rome étant délivrée des Italiens, n'ayant plus qu'une plèbe accablée de lassitude, corrompue jusqu'aux moelles, le tribun Drusus (91), pour fortifier l'aristocratie, prépara de nouvelles agitations. Il rendit aux sénateurs le droit de juger, et s'imagina qu'il tranquilliserait les chevaliers dépouillés de ce privilège, en en faisant entrer 366 au Sénat ; il abaissa le peuple, et crut l'apaiser en promettant aux pauvres des terres gratuites hors de Rome, de même qu'il pensait donner une satisfaction suffisante aux Italiens, en *promettant* aux Alliés le droit de cité.

Drusus ne réussit qu'à faire revivre toutes les ambitions, sans bénéficier d'aucune gratitude. Les Italiens, groupés jusqu'à 10.000 sous la conduite du Marse Pompedius Silo, vinrent appuyer Drusus. Le consulaire Domitius fit reculer Pompedius Silo et s'opposa à la loi. Mais le consul, *pris à la gorge* pendant la discussion, dut assister au vote de la réforme proposée.

Le vote de la loi de Drusus inaugure la période courte et singulière de l'anarchie légale. Le consul Domitius s'empare du Sénat, à qui l'on vient de rendre *le droit de juger*, et Drusus est tué *dans la foule*. La stupeur qui suivit ce meurtre légal permit aux chevaliers de faire annuler, correctement, toutes les lois de Drusus. Un tribun, Varius, dénonce *au nom du salut public* tous ceux qui favorisaient les Italiens aux dépens de Rome. Les autres tribuns, légalement, opposent leur veto à cette dénonciation. Les chevaliers interviennent, armés, et imposent la loi de Varius, la *loi de majesté*, contre les Italiens. Très régulièrement, les sénateurs *les plus illustres* furent cités en justice, plusieurs condamnés, bannis.

L'ordre équestre terrorisait la cité, multipliait ses vengeances, lorsque la guerre sociale éclata. Huit *peuples*, les Picentins, les Vestins, les Marrucins, les Péligniens, les Samnites, les Lucaniens, les Apuliens et les Marses, après s'être donné des otages répondant de leur fidélité, obéissant au Marse Pompedius Silo, se déclarèrent indépendants (90).

La République nouvelle, *confédérée*, devait avoir un Sénat de 500 membres, 12 préteurs, 2 consuls, une armée de 100.000 hommes. Corfinium en fut la capitale, sous le nom d'Italica. Une monnaie de cette république fédérative, *italienne*, représente le taureau sabellien étouffant la louve romaine.

La Confédération italienne formée contre Rome allait ouvrir les hostilités. Le Marse Pompedius devait marcher au nord avec 50.000 hommes, pendant que le Samnite Papius Motulus se dirigerait avec 50.000 hommes vers le sud, pour y accentuer les défections. Les Latins, les Étrusques et les Celtes Ombriens, ou Gaulois, restèrent fidèles à Rome. Asculum commença la guerre (90) en massacrant tous les Romains, y compris les femmes et le consul Servilius, qui se trouvaient dans ses murs. Albe, Æsernia et Pinna sont assiégées. Le Sénat, *réduit à reconquérir l'Italie*, armant 100.000 légionnaires, confie aux consuls Jules César et P. Rutilius l'exécution du *plan* qui consistait à refouler et à cerner les insurgés dans l'Apennin.

J. César est battu par Vettius Scato. La ville d'Æsernia, sans secours, *découverte*, résiste. Venafrum est livrée par trahison. Perpenna essuie une défaite. Motulus, *le consul italien*, se jette sur la Campanie. Les villes, parmi lesquelles Nole, Salerne, Stabies, Herculaneum, Pompéï et Liternum, sont *contraintes d'accéder à*

*la ligue contre Rome*. Motulus augmente ses troupes de 11.000 auxiliaires et arme les esclaves. Naples, Acerræ et Capoue *tiennent pour Rome*. Le Latium est suffisamment protégé, mais les villes de la Lucanie et de la Pouille succombent successivement. César accourt pour dégager Acerræ, et il est battu par Égnatius ; l'autre consul, Rutilius, trouve la mort dans une embuscade.

Au nord, les armées romaines n'étaient pas plus heureuses. Cnéius Pompée venait de se faire battre devant Asculum et enfermer dans Firmum par Afranius. L'Ombrie ouverte, les Étrusques et les Ombriens songeaient à abandonner les Romains. Des symptômes de désaffection se manifestaient dans le Latium. Rome, épouvantée, *en deuil*, armant tous les hommes valides, jusqu'aux affranchis, donnait à J. César 10.000 Gaulois, des Numides et des Maures. J. César marche sur Acerræ, tue 6.000 Italiens, parvient à secourir la ville assiégée. Sulpicius bat les Péligniens et délivre Cnéius Pompée qui reprend le siège d'Asculum. Mais Cépion tombe dans un piège où l'a attiré Pompeius Silo, et Æsernia succombe.

A la nouvelle de la défaite de J. César devant Acerræ, et de la mort du consul Rutilius, Marius, *qui était dans le voisinage*, accouru, s'était emparé du camp des vainqueurs. Le Sénat remit à Marius, comme à une providence revenue, inespérée, toute l'ancienne armée consulaire. Marius, ne se hâtant pas, choisissant de fortes positions, s'y installant, livre quelques combats heureux, tue le préteur des Marrucins et ressaisit toute sa popularité. Mais cette fois encore, le général victorieux n'a pas songé aux conséquences de son succès, il s'embarrasse et se compromet. L'homme d'État, absurde, va ruiner définitivement le capitaine.

Marius ne combat *qu'avec regret* les Italiens ; il illustre Rome, qu'il déteste, au détriment de ceux qui ont évidemment ses sympathies, dont il servirait la cause volontiers ; et tandis qu'il hésite, qu'il attend, qu'il temporise, qu'il impatient le Sénat, ses adversaires, à Rome, l'accablent de calomnies, le perdent aux yeux du peuple et des patriciens.

Mécontent de lui-même, troublé, Marius se retire dans sa maison de Misène, et Sylla prend sa place à la tête de l'armée victorieuse. En même temps, deux villes au nord, Fésules et Otriculum se rendaient, ce qui décourageait les Étrusques et les Ombriens. Le Sénat, qui voulait tout apaiser, profitant du succès indéniable des armes romaines, vota la loi Julia (90), aux termes de laquelle *tous les Alliés demeurés fidèles à Rome, et qui viendraient dans les 60 jours déclarer leur acceptation devant le préteur*, recevraient le droit de cité. Cette loi divisa du coup les adversaires de Rome, dont les uns voulaient se soumettre et les autres continuer la résistance.

Les discussions affaiblissant aussitôt les ennemis de Rome en Italie, les généraux en profitèrent. Le consul Porcius battit les Marses plusieurs fois ; Asculum fut prise et cruellement châtiée, incendiée après l'égorgement de ses défenseurs ; Vettius Scato défait, les Marrucins, les Vestins, les Péligniens et les Marses soumis, l'Apulie fut pacifiée. Sylla détruisit Stabies, prit Herculanium et Pompéï, infligea une défaite au Samnite Cluentius. La guerre, comme l'avait voulu le Sénat, était refoulée, concentrée dans l'Apennin, où Pompeius Silo, cependant, commandait encore à 30.000 hommes.

Pompeius Silo, indomptable, appelant les esclaves, en incorpora 21.000 dans son armée, réclama le secours de Mithridate, roi de Pont. Sylla accouru, manœuvrant mal, se vit enveloppé par Motulus, négocia de la paix pour se

sauver, et revint ensuite, plus prudemment, battre le Samnite qui tomba dans la bataille, blessé. Sylla s'empara de Bovianum, cette *seconde capitale de la ligue*. Dans un combat contre Metellus, Pompeius Silo mourut. Quelques villes résistèrent encore, plutôt en proie à des révoltes intérieures, et des *bandes errantes* couvrirent le pays ravagé ; mais la guerre sociale était finie.

Le Sénat, délivré, affecta la plus grande modération. Les succès militaires, divers, avaient été si précaires, souvent si peu justifiés, que les patriciens redoutaient la moindre reprise des hostilités. Par la loi Plautia-Papiria, les sénateurs rendirent la loi Julia applicable *aux habitants des villes ayant déjà le titre de fédérés*. En réalité, à l'exception des Samnites et des Lucaniens, tous les Italiens reçurent le droit de cité. Rome triomphait, mais les Italiens avaient gagné la bataille ; la guerre sociale se terminait à leur avantage.

Élu consul, Sylla entreprit le siège de Nole qui résistait. Les dernières bandes armées, encore nombreuses, se jetèrent dans le Brutium, menacèrent Rhegium que le préteur C. Norbanus réussit à protéger, et se répandirent dans les forêts impraticables de la Sila.

Comme toujours, le Sénat essaya de reprendre ce qu'il avait cédé. Les 8 ou 10 tribus formées de citoyens nouveaux, ne furent admises aux votes qu'après les 35 tribus existantes, ce qui les annulait. La déception des Italiens offrait aux agitateurs de nouvelles recrues. Il ne manquait qu'une occasion ; elle ne tarda pas à s'offrir. Il s'agissait de désigner le consul qui conduirait la guerre décidée contre Mithridate, ce *roi de Pont* que les Italiens avaient appelé. Marius désirait ce commandement *lucratif*. Sylla l'obtint. Marius, s'insurgeant alors, appuya les Italiens qui demandaient à être répartis dans les anciennes tribus ; et malgré ses 68 ans, il venait chaque jour au Champ de Mars prendre part aux exercices, se *mêlant à la jeunesse romaine* qu'il excitait.

Recommençant la faute qu'il avait commise avec Saturninus, Marius choisit un Romain vénal, accablé de dettes, le tribun Sulpicius, qu'il acheta promettant une part des trésors de Mithridate. Sulpicius, suivi d'une troupe de 600 jeunes hommes — qu'il appelait *l'Anti-Sénat*, — venus au forum *armés sous leurs toges*, et comptant sur *la foule des Italiens*, soutint la proposition de répartir dans les 35 anciennes tribus les *nouveaux citoyens* et les *affranchis*. Les consuls s'opposant à l'énoncé de la proposition, la bande de Sulpicius, sortit ses armes, et se rua sur les consulaires. Pompée vit égorger son fils sous ses yeux ; Sylla entouré, saisi, amené devant Marius, *menacé de mort*, dut renoncer à son opposition.

Sylla quitta Rome (88). Marius, organisant la guerre contre Mithridate, envoya deux tribuns chargés de lui ramener les légions campées devant Nole ; mais lorsque les tribuns arrivèrent, Sylla se trouvait déjà à la tête des deux légions et marchait sur Rome. Vainement, dans la Cité, dénonçant la révolte de Sylla, appelant ses amis, invoquant le danger public, Marius essaya de se faire une armée solide, dévouée ; il ne put affronter Sylla, *aux portes de la ville*, qu'avec des légionnaires improvisés, qui ne résistèrent pas. Marius fut battu.

Maître de Rome, Sylla ne proscrivit que douze Romains. Sulpicius, sacrifié, reçut la mort. La tête de Marius ayant été mise à prix, on le poursuivit et on le trouva dans les marais de Minturnes, accablé, perdu, seul. Le bourreau qui devait le frapper n'osa pas exécuter la sentence ; ceux qui étaient venus pour assister à l'exécution n'osèrent pas l'ordonner. Marius s'exila ; il s'en fut à Carthage.

Sylla abolit les lois de Sulpicius, rendit au Sénat le droit de sanctionner les votes du peuple, les plébiscites, et diminua les dettes d'un dixième. Par la succession rapide et nette des révolutions qu'il accomplit, et grâce aussi, sans doute, à la satisfaction que l'on éprouvait de ne plus avoir à redouter la plate sottise de Marius, Sylla ne rencontra aucune opposition. Il se crut assez fort pour rendre la liberté au peuple le jour de l'élection des consuls. Et le peuple choisit un partisan de Marius, Cinna (88-87).

Consul, Cinna fit aussitôt accuser Sylla par un tribun, dénonçant ses *tendances aristocratiques*, préparant ouvertement sa condamnation. Sylla n'échappa que par la fuite au jugement inévitable. Il partit pour l'Asie, abandonnant Rome aux troubles qui allaient l'ensanglanter, comptant sur ses victoires, surtout sur les butins faciles qu'il rapporterait, pour ressaisir la dictature, et la garder cette fois.

Cinna reprit tous les projets de Sulpicius. Il proposa le rappel des bannis et la répartition des citoyens nouveaux dans les 35 anciennes tribus. Comme l'avait prévu Sylla, le jour du vote, au forum, les deux *partis* se provoquèrent, et ce fut une bataille où périrent 10.000 Romains. Les partisans de Marius étant vaincus, le Sénat prononça la déchéance de Cinna, choisit à sa place Corn. Mérula. Sylla ayant emmené en Asie toute la *force de Rome*, l'armée, il était évident qu'il serait bientôt le maître de la situation.

Cinna, chassé de Rome (87), ne pouvait que se mettre à la tête des Italiens que le Sénat repoussait avec une dureté insolente. Les Italiens, en effet, donnèrent au tribun révolté, à *l'ami de Marius*, et des hommes et de l'argent. Conduisant les Samnites soulevés, en armes, Cinna parut devant Nole. Aussitôt Marius quitta l'Afrique, vint débarquer à Télamone d'Étrurie avec 1.000 cavaliers et 6.000 esclaves enrôlés. Cinna offrit le titre de proconsul et les faisceaux à Marius ; mais celui-ci, insensible à ces déférences, seulement homme de guerre, refusa ces *honneurs*, organisa quatre armées en quelques jours.

Marius, Cinna, Sertorius et Carbon, chacun menant une armée, marchèrent sur Rome, coupant les convois qui approvisionnaient les Romains. Ostie prise, Rome menacée de la famine, le Sénat ne disposait que de deux armées, l'une tenant en respect les Samnites, commandée par Metellus Pius ; l'autre, aux ordres de Pompéius Strabon, chargé de *surveiller les Alliés*.

Cinna et Sertorius rencontrèrent Pompéius Strabon sous les murs de Rome, presque. La bataille se termina sans solution, plutôt favorable aux Romains, en ce sens qu'elle suspendit la victoire et laissa à Metellus le temps d'accourir, de rentrer dans la Cité. Mais il n'y avait pas d'autres soldats Romains que les légionnaires de Sylla, emmenés ; et Metellus, attaqué dans Rome même, battu, se réfugia en Ligurie. Le Sénat, vaincu, dut traiter, reconnaître Cinna comme consul. La Cité *maîtresse du monde* était à la merci d'un tribun révolté.

Pendant cinq journées et cinq nuits, dans Rome, ce fut une orgie de vengeances atroces. On égorgait les *suspects* jusque sur les autels des dieux. La tête d'Octavius, assassiné sur sa chaise curule, coupée, plantée sur la tribune aux harangues, défiait les partisans des aristocrates. Le peuple ameuté, ivre de sang, parodiait la justice, prolongeait la torture des condamnés en leur donnant d'ironiques défenseurs, faisant plaider leur cause en des simulacres de procès. Pour échapper à d'abominables supplices, beaucoup se suicidaient, Mérula et Catulus, notamment. Et Marius, absolument fou, impitoyable, d'une cruauté stupide, couvrant ses complices, acceptant la responsabilité de cette Terreur,

allait par la ville, désignant les victimes nouvelles en ne rendant pas le salut à ceux qu'il rencontrait.

La proscription et les meurtres s'étendirent sur toute l'Italie. La *rage du mal* dépassait toute mesure. La haine s'abattait encore sur les cadavres des nobles sacrifiés, qu'il était interdit d'enterrer, qu'on laissait sur les chemins, dans les rues, en proie aux oiseaux sinistres, aux fauves. Cependant, écoeurés, Sertorius et Cinna tâchèrent d'en finir, en faisant égorger les 4.000 *satellites de Marius*, qui s'acharnaient à l'ouvre de sang. Le 1<sup>er</sup> janvier (86), Marius et Cinna prirent possession du consulat sans consulter le peuple. Rome épuisée, les bourreaux ne trouvant plus de victimes, une lassitude stupéfiante immobilisant les assassins, Marius et Cinna songèrent à *celui qui préparait son retour*, à Sylla qui remportait des victoires, qui s'enrichissait d'immenses butins.

Devenu *sombre et menaçant*, Marius s'écartait de Cinna, et *dévoré d'inquiétude*, s'abandonnait à la débauche crapuleuse. On l'entendait vociférer des commandements, conduire, haletant, des batailles imaginaires, combattre des monstres, hurler des cris de victoire. Après une semaine de folie intense, Marius succomba, âgé de 70 ans.

Cinna, demeuré seul, était incapable de gouverner. On lui donna pour collègue Valerius Flaccus, d'intelligence médiocre. Après avoir réduit les dettes *au quart*, sorte de gage donné au peuple, Flaccus partit pour aller combattre à la fois Sylla et Mithridate. Cinna, encore sans consulter le peuple, s'attribua de nouveau le consulat, se donnant pour collègue Papirius Carbon. Cependant Cinna devenait populaire ; les Italiens l'appuyaient parce qu'il avait réparti les nouveaux citoyens, ou quirites, dans les 35 anciennes tribus et Cinna *régnait*, positivement. Mais Sylla revenait à Rome.

## CHAPITRE XXVI

DE 92 À 78 Av. J.-C. - L'Asie romaine. - Mithridate, roi de Pont. - Tigrane. - Bithynie et Cappadoce. - Victoires et défaite de Mithridate. - Flaccus et Fimbria. - Carbon et Marius le jeune. Sylla traverse Rome. - Soulèvement des Italiens, de l'Espagne et de l'Afrique. - Sylla maître de Rome. - Vengeances et réformes. - Mort de Sylla.

DÈS sa formation, la province romaine d'Asie avait été la proie de ses gouverneurs, des *fermiers d'impôts* venus de Rome, des aventuriers de toutes sortes attirés par les richesses asiatiques légendaires. Exactions cyniques, inouïes ; saisies de biens, ventes de personnes, immolations cruelles, rien n'avait été épargné aux Asiatiques ; et les Asiatiques s'étaient tournés vers le roi de Pont, Mithridate VII, qui *venait de réunir sous son influence les tribus vagabondes et guerrières*, prêts à se donner à lui s'il les délivrait de la rapacité romaine.

Mithridate Eupator, *le Grand*, n'avait reçu de son père, allié fidèle du Sénat romain, que le *petit État de Pont*, limité à l'ouest par les républiques grecques de Sinope, d'Amisus, d'Héraclée et de Trébizonde ; à l'est, par les *tribus barbares* de la Colchide et de l'Ibérie asiatique ; au sud, par l'Arménie, dont le roi Tigrane se qualifiait de *monarque de l'Orient*.

Depuis la mort d'Alexandre, l'Asie Mineure avait passé, successivement, sous la domination d'Antigone, d'Eumène, de Lysimaque, de Séleucus. Des troubles, des luttes, des mouvements de peuples qui s'y produisirent, deux royaumes résultèrent suffisamment organisés : le royaume de Bithynie et le royaume de Cappadoce.

D'après Strabon, avant la domination romaine 49 souverains s'étaient succédé sur le trône de Bithynie. Strabon considérait sans doute des satrapes comme des rois. Peuplée de Thraces immigrants, à l'origine (800-700), la Bithynie n'a de rois véritables qu'après Alexandre

Zipœtes, fils de Bias (378-281) ; Nicomède Ier, son fils et successeur (281-259). Un des frères de Nicomède, Tibœas, soutenu par les Séleucides, lui prend la moitié de ses États. Nicomède appelle à son secours *des Gaulois qui erraient en Thrace*, expulse Tibœas et donne à ses défenseurs héroïques, aux Gaulois, le territoire qui fut la Galatie. Les deux Prusias, qui succédèrent à Nicomède (237-192-149), voulurent agrandir leur royaume. Prusias II (161) vint inutilement s'humilier devant le Sénat romain après la chute de Persée. Nicomède II et Nicomède III, ensuite (119-97-75), ne furent que les *humbles clients de Rome*. Nicomède III *légua* son royaume aux Romains.

Le roi de Cappadoce, Ariarathe II, qui y régnait au moment de l'expédition d'Alexandre, avait été détrôné par Perdicas. A la mort d'Alexandre, le fils du souverain dépossédé, Ariarathe III, était *rentré dans les États de son père*. Pendant un siècle, les Ariarathes conservèrent leur royauté. On considérait les Cappadociens comme des hommes extraordinaires, inintelligents mais très forts, redoutables à cause de leur stupidité, habitués dès l'adolescence à supporter les souffrances les plus pénibles, — jusqu'aux *épreuves de la question*, jusqu'aux *tortures*, — pour exercer le métier de faux témoins ? Mithridate, qui tenait à disposer de cette population, surtout à ne pas l'avoir contre lui, avait fait

audacieusement poignarder en sa présence, devant toute l'armée, le roi Ariarathe VIII, et il avait ensuite donné son fils comme roi aux Cappadociens.

Mithridate avait le sentiment juste du rôle qu'il pouvait jouer en Asie. Son caractère répondait aux nécessités de son ambition. Patient et perspicace, il en eût imposé aux Romains, si les Asiatiques avaient été capables de faire quoi que ce fût contre les forces romaines, matérielles. Mithridate étudia d'abord les peuples divers qui l'entouraient, mesurant leurs forces respectives, s'assurant des appuis par d'habiles intrigues, apprenant les *idiomes* des nations qu'il convoitait, afin de n'être la dupe ni des interprètes ni des négociateurs.

L'Asie Mineure n'était qu'un chaos de royaumes, de républiques et de tétrarchies. Avant d'en venir aux mains, Mithridate use de diplomatie. Il s'entend avec le roi de Bithynie, Nicomède, pour le partage de la Paphlagonie, et refuse ensuite de restituer sa *part*, malgré l'ordre menaçant du Sénat romain ; il soutient le roi de Cappadoce que Nicomède menace ; il dispose des Cappadociens, leur donnant et leur enlevant des rois, ne reculant pas devant l'assassinat du monarque régnant ; se montre enfin aux Asiatiques, en toutes circonstances, comme un maître digne d'eux, capable de tout oser pour obtenir et conserver l'omnipotence, se moquant d'ailleurs des remontrances du Sénat romain.

Le Sénat romain, en effet, tout à l'invasion des Cimbres, ne s'occupait plus de l'Asie. Forcé d'intervenir dans une querelle entre Mithridate et Nicomède, Rome avait *puni* les deux rois, obligé Nicomède à évacuer la Paphlagonie et donné la liberté aux Cappadociens ; or ceux-ci, effrayés de leur indépendance, ne sachant qu'en faire, avaient réclamé un roi, et Rome avait désigné Ariobarzane.

Mithridate, qui appréciait exactement la force romaine, tâchait de se faire oublier, en se préparant pour une lutte décisive. Guerroyant en Colchide et en Transcaucasie, il soumit *un grand nombre de nations scythiques*, se fit une armée imposante, négocia avec le roi d'Arménie, Tigrane, l'exécution de ses anciens projets. Tigrane, *roi des rois*, que ses voisins, — protégés de Rome, — diminuaient, chassa le roi des Cappadociens, Ariobarzane, et donna la Cappadoce prise au *fils du roi de Pont* (92). Sylla, qui était alors le *protecteur de l'Asie*, rétablit Ariobarzane, mais dut retourner à Rome. Les Asiatiques, probablement instruits des troubles qui ensanglantaient la cité de Romulus, se hâtèrent d'agir. Tigrane et Mithridate, unis, chassent de nouveau Ariobarzane, Mithridate annexe la Phrygie à la Cappadoce. Le roi de Bithynie, Nicomède II, étant mort, Mithridate entre en Bithynie, expulse le successeur légitime du roi et remet le trône à Socrate, frère de l'héritier dépossédé.

Le Sénat ordonne aux préteurs de rétablir Nicomède III et Ariobarzane. Mithridate ne résiste pas ; il *rentre dans ses États héréditaires* (90), désireux sans doute de montrer aux Asiatiques ce que les protégés de Rome valaient. En effet, à peine intrôné, Nicomède dévaste la Paphlagonie, pour *payer* ceux qui l'avaient servi auprès des sénateurs romains.

Pendant que ce pillage systématique s'exerçait, Mithridate augmentait sa flotte, forte déjà de 400 vaisseaux, recrutait des marins en Égypte et en Phénicie, des soldats chez les Thraces, les Scythes et les Celtes-Gaulois des bords du Danube. Ayant réuni 300.000 hommes, appelé par les Asiatiques excédés, sûr de la neutralité des Galates, — qui attendaient un résultat pour se prononcer, — Mithridate, décidé, *levant le masque*, envoya un de ses généraux provoquer le proconsul Cassius, reprocher au Sénat romain ses *injustices*.

Le Sénat répondit à la démonstration de Mithridate, par l'ordre donné au roi de Pont d'évacuer la Cappadoce. Mithridate, prêt, refusa d'obéir. C'était la guerre déclarée (88). Marius et Sylla, à ce moment, se disputaient Rome dans le sang des Romains.

La guerre déchaînée par Mithridate en Asie fut *comme un torrent qui déborde*, irrésistible : Aquilius et Nicomède renversés, vaincus ; Oppius, battu, forcé de se rejeter en Pamphylie ; Cassius, intimidé, fuyant jusqu'à Rhodes, et la flotte romaine de l'Euxin détruite, tels furent les premiers succès de Mithridate.

Oppius, pris et *chargé de chaînes*, forcé de suivre partout son vainqueur ; Aquilius, livré, ignominieusement promené par les villes, en butte aux sarcasmes, torturé, mis à mort à Pergame devant la foule, le bourreau le *traitant en Romain*, c'est-à-dire le *gorgeant d'or*, d'un or fondu, versé en fusion dans la bouche du supplicié ; le massacre systématique, impitoyable, — femmes, enfants et esclaves, — de tous les Romains et de tous les Italiens alors en Asie, donnaient aux opprimés une vengeance longtemps attendue, valaient à Mithridate de triomphales réceptions, des acclamations enthousiastes, une armée continuellement accrue, cette *force* qui résultait de l'humiliation profonde infligée aux Romains, jusqu'alors si insolemment victorieux.

Mithridate entre dans la mer Égée, prend les îles, débarque une armée en Grèce sous les ordres d'Archélaos, pendant qu'une autre armée va s'emparer de la Thrace et de la Macédoine, et qu'il entreprend en personne de réduire Rhodes, où se sont réfugiés les principaux Romains chassés d'Asie. Rhodes ne se laisse pas entamer, mais en Hellénie, tout le Péloponnèse, la Béotie, l'Eubée, Athènes, accueillent comme des libérateurs les 150.000 soldats de Mithridate.

Ces libérateurs, ces héros, ces *invincibles*, n'étaient encore que des Asiatiques, une horde inorganisée, incapable de résister aux légions, et dès la première rencontre, dans la plaine de Chéronée, Archélaos et Aristion subirent la facile supériorité de Brutius Sura. L'arrivée des Péloponnésiens cependant ne permit pas au vainqueur d'achever complètement sa victoire. Archélaos put se ressaisir du Pirée ; Aristion eut le temps de se retrancher dans Athènes.

Sylla arrive avec 5 légions (87), s'installe entre Athènes et le Pirée, d'abord, puis s'empare du Pirée et *se rue sur Athènes* ; il échoue malgré ses efforts accumulés et bloque la ville qu'il n'a pas pu prendre. Sa situation est critique, parce que l'ennemi tient la mer. Sylla renouvelle ses attaques au printemps, et sachant la ville affamée, se refuse à toute négociation, voulant un exemple terrible, afin que l'Hellénie et l'Asie connussent le sort qui les attendait. Entrant dans Athènes le 1<sup>er</sup> mars, à minuit, par une large brèche, au *bruit des trompettes*, aux *cris furieux de l'armée romaine* qu'un siège de neuf mois avait exaspérée, il livre la ville aux soldats. Le sang des Athéniens *ruissela dans les faubourgs, regorgeant jusqu'aux portes de la ville*.

Archélaos accourt pour venger Athènes, débarque, réunit 120.000 hommes, menaçant de *jeter les Romains à la mer* par une vigoureuse poussée. Sylla s'avance avec 40.000 hommes jusqu'à Chéronée. Les légionnaires s'effrayent de la *multitude* qui est devant eux. Sylla, prudemment, retient ses troupes, leur impose des travaux pénibles, humiliants, et lorsqu'il juge ses soldats suffisamment impatientés, il les enlève et se précipite. Des 150.000 Asiatiques massés, 10.000 seulement échappèrent, dit-on. Sylla célébra magnifiquement sa victoire à Thèbes, prétendant qu'il n'avait perdu que 13 soldats, sûr désormais de son prestige.

Valerius Flaccus, consul, était parti de Rome avec une armée nouvelle. Un général de Mithridate, Dorylaos, arrivait de son côté avec 80.000 hommes. Sylla, doublement menacé, car il n'entendait pas partager sa gloire, marche contre Dorylaos, le rencontre à Orchomène et le bat. Thèbes et trois autres villes de la Béotie, livrées aux soldats, aux *pillards* et aux *égorgeurs*, furent traitées comme venait de l'être Athènes (86). Flaccus s'était dirigé vers l'Asie pour y devancer le destructeur de Thèbes. Mithridate, vaincu, demanda la paix à Sylla.

Flaccus, entré en Nicomédie, venait d'y être tué par son lieutenant Fimbria, partisan de Marius, qui avait pris le commandement des troupes romaines. Fimbria entre à Pergame, et Mithridate se réfugie à Pitane, dans l'Éolide. Lucullus, chargé par Sylla de *rassembler des vaisseaux* en Égypte, en Phénicie, en Chypre et à Rhodes, aurait pu s'emparer de Mithridate ; il le laissa s'échapper, pour que Fimbria ne prétendît pas à l'honneur d'avoir terminé la guerre. Fimbria, furieux, apprenant que les habitants d'Ilion venaient d'envoyer des ambassadeurs à Sylla, détruisit leur ville, livra au pillage de ses soldats la Mysie, la Troade et la Bithynie.

Mithridate, affolé, manquant à sa mission, se rendant odieux aux Asiatiques, ne voyant partout que des conspirateurs et des traîtres, accablait les peuples de réquisitions, faisait égorger dans un festin des tétrarques galates venus pour le défendre, transportait des villes entières, multipliait les meurtres, les supplices, les tortures ; et, comme s'il ignorait la rivalité des deux généraux romains, ou n'osant pas l'utiliser, il se rendit à Sylla, s'engageant à restituer ses conquêtes, à livrer les transfuges et les captifs, à payer 2.000 talents, à fournir 70 galères (85). Sylla marche ensuite contre Fimbria, lui *enlève son armée* en Lydie, *l'oblige à se donner la mort* (84).

Maître des deux armées romaines réunies, Sylla ne songe qu'à s'assurer le dévouement des soldats, à *payer d'avance la guerre civile qu'il compte entreprendre*, et saccageant les villes d'Asie, rasant les forteresses, renversant les murailles, ruinant de toutes manières la Province, lui imposant un tribut de 20.000 talents, ayant fait mettre à mort ou vendre les citoyens, il abandonne l'Asie.

Sylla arrive aux bords de l'Adriatique avec 40.000 légionnaires éprouvés, bien à lui (84), et réclame impérieusement au Sénat le châtement de ses ennemis personnels. Le Sénat essaye de négocier une entente entre les deux consuls et Sylla. Malgré l'ordre des sénateurs, les consuls arment. Cinna part avec une armée ; ses soldats révoltés l'égorgent. Carbon, seul consul survivant, accorde le droit de cité à de nouveaux peuples pour se faire une clientèle imposante, obligeant le Sénat à décréter le licenciement de toutes les armées romaines, afin que Sylla, désobéissant, pût être qualifié de *traître*. Sylla riposte en passant l'Adriatique (83).

Carbon a tous les Italiens pour lui, 15 généraux conduisant 450 cohortes, hâtivement formées, mal instruites. Sylla, appuyé de la noblesse, menant 5 légions de vieux soldats aguerris, va de la Pouille jusqu'en Campanie sans être inquiété. Il rencontre et bat Norbanus. A Teanum, arrêté par Scipion, il demande une trêve qu'il utilise pour faire *passer sous ses drapeaux* toutes les troupes de Carbon (82).

Carbon et Marius le jeune, consuls, en sont réduits à défendre Rome. Carbon se charge de fermer le passage de l'Apennin. Marius couvrira le Latium, Préneste étant sa place d'armes. A Sacriport, Sylla attaque et disperse l'armée de Marius

le Jeune, dédaigne Préneste où s'était réfugié Marius, et marche sur Rome, en pleine anarchie. La lutte sanglante, atroce, entre les partisans de Sylla et les partisans de Marius a recommencé, effroyable ; les *plus illustres sénateurs* étaient assassinés dans la curie même, publiquement.

Sylla ne s'arrête même pas à Rome ; il va battre Carbon en Étrurie, lui tue 10.000 hommes, — 6.000 désertent, avec le questeur Verrès, *emportant la caisse militaire*, — et poursuit l'indomptable vaincu recrutant sans cesse de nouvelles troupes, que Sylla détruit au fur et à mesure de leur formation.

La Cisalpine se prononce pour Sylla. Carbon, impuissant, part pour l'Afrique. Sertorius est en Espagne. Norbanus, s'exilant, était allé mourir à Rhodes. Mais les Italiens des provinces occidentales, soulevés, menaçaient Rome, à leur tour, ce *repaire de loups ravisseurs de l'Italie*. Arrivés à 100 stades de la ville, décidés à la détruire, ce qu'ils étaient en situation de faire, ils perdirent une journée, laissèrent à la cavalerie de Sylla le temps d'arriver, *suivie de toutes les forces romaines*. La lutte, — 1<sup>er</sup> novembre, — dura toute la journée et toute la nuit. Sylla, qui commandait l'aile gauche, reculait, lorsque l'aile droite, conduite par Crassus, emporta la victoire. Le chef principal des assaillants, le Samnite Pontius Télésinus, blessé, tombé sur le champ de carnage où 50.000 cadavres gisaient, laissa Rome aux Romains.

Préneste se rendit. Marius le jeune et Télésinus se suicidèrent. Quelques bandes résistèrent encore, mais inutilement. Sertorius soulevait l'Espagne, et Domitius Ahénobarbus, l'Afrique. Sylla, dans Rome (82), se rendit au temple de Bellone, harangua le peuple, qui entendait les cris des 8.000 Samnites et Lucaniens qu'on égorgeait. Le Victorieux avait dit : *Qu'aucun de mes ennemis n'espère de pardon !*

Maître incontesté, Sylla distribua les commandements pour la soumission des peuples soulevés : Metellus irait en Cisalpine ; Valerius Flaccus, en Narbonnaise ; Pompée, en Sicile et en Afrique ; Sylla se réservant la Grèce et l'Asie. Pompée battit et fit tuer Hiarbas, roi de Numidie, qui avait dépouillé Hiempsal, ainsi que Carbon pris en Sicile ; il obligea Brutus à se poignarder. Le préteur Annius chassa Sertorius d'Espagne. Le gouverneur de la Macédoine tint les Thraces vigoureusement. Sylla donna l'ordre de ménager Muréna, en Asie, qui combattait Mithridate, et il chargea le proconsul Servilius Vatia de détruire les pirates en mer.

Sylla devait à ses amis des vengeances au moins égales à celles que Marius et *sa bande* avaient exercées sans excuse, car en renouvelant les atrocités du temps de Marius, il n'avait même pas le prétexte d'une inquiétude. Sylla, abominablement cruel, fit crever les yeux, arracher la langue et les oreilles, rompre les bras et les jambes d'un préteur, parce qu'il était le *parent de Marius*. Traqué, sans autre motif que sa parenté, César, âgé de dix-huit ans, dut se réfugier dans les montagnes de la Sabine. Le cadavre de Marius enfin, exhumé, fait publiquement outragé et jeté ensuite dans l'Anio.

Metellus, seul, osant s'élever contre ces atrocités, ne craignit pas de menacer Sylla, qui parut se calmer, et déclara, *pour en finir*, qu'il fallait faire afficher au forum les noms des 80 dernières victimes. Cette *liste des suspects* s'augmenta chaque jour de noms nouveaux. Pendant six mois, malgré Metellus, les *tueries* continuèrent. On trafiquait de ces vengeances ; on payait pour faire effacer un nom de la liste, et de même pour y faire inscrire un ennemi.

Les biens de ceux que Sylla faisait exécuter étant confisqués et vendus à vil prix, beaucoup s'enrichissaient de ces crimes. Les dénonciateurs visaient et achetaient les *propriétés* de ceux qu'ils avaient fait frapper. Les biens de Roscius, qui valaient 6 millions de sesterces, furent adjugés pour 2.000 sesterces à celui qui l'avait dénoncé. Les familles des condamnés, proscrites jusqu'au petit-fils, devaient quitter Rome.

En Italie, Sylla procédait par *masses*. Des villes entières, des *peuples* furent transportés. Il fit vendre aux enchères Spolète, Interamna, Terni, Florence ; détruire les cités du Samnium, où Bénévent seule échappa ; égorger tous les habitants de Préneste. Appien dit que Sylla fit mourir 90 sénateurs, 15 consulaires et 2.600 chevaliers. Valère Maxime porte à 4.700 le nombre des proscrits. On a pu dire de Sylla, qu'il voulut *détruire sa génération*.

Dictateur, sa volonté étant la loi suprême, Sylla procéda aux réformes qui devaient *achever son œuvre* (81-79). Il fit ratifier tous ses actes et montra qu'il entendait livrer l'empire aux aristocrates. Il augmenta de 100 le nombre des sénateurs, en y introduisant des chevaliers que la terreur venait d'enrichir, et des officiers parvenus ; il restitua au Sénat le droit de juger, de discuter les lois avant leur présentation au peuple, d'opposer un *veto* par conséquent aux innovations légales, et mit sous la dépendance des sénateurs les gouverneurs des provinces, avec le privilège de prolonger la durée des gouvernements, ce qui leur livrait la source de toutes les fortunes. Les tribuns perdirent le droit de *présenter des rogations au peuple* ; il leur fut interdit de briguer aucune charge. Les chevaliers n'étaient plus rien dans l'État. La censure se trouvait supprimée.

A l'exception des sénateurs, et encore furent-ils plutôt inquiets de leur triomphe, tous, à Rome, chevaliers, tribuns, plébéiens, Italiens, esclaves, s'agitaient. Sylla tint en respect ses adversaires, en édictant une série de lois répressives d'une exceptionnelle sévérité, parmi lesquelles la *loi redoutable*, la *terrible loi de Majesté*, atteignant ceux *qui portaient atteinte à l'honneur et à la sécurité de l'empire*, texte suffisamment vague pour permettre les accusations les plus arbitraires et les jugements les plus odieux.

Ne s'occupant ni des engagements pris, ni des droits obtenus, ni même des promesses faites, Sylla, devant un trésor vide, réclama de toutes parts, sans mesure, sans étude préalable, sans rechercher si ce qu'il exigeait était matériellement possible, des subsides extraordinaires, des impôts énormes. Il y eut des cités qui durent vendre leurs temples pour s'acquitter. Sylla vendit l'Égypte à Alexandre II (82-81). Les Alliés et les rois achetaient le pouvoir, pour l'exercer ensuite despotiquement.

Quelques lois touchèrent le peuple et les pauvres. Sylla confirma la loi de Valerius Flaccus qui avait diminué les dettes d'un quart ; il abaissa le prix des denrées, mais en supprimant les distributions gratuites de blé ; il accorda ensuite le droit de cité à des Espagnols et à des Gaulois, et *laissa les Italiens répartis dans les 35 tribus*. C'est qu'une grande crainte tourmente Sylla : Les Grands, auxquels il a tout sacrifié, ne vont-ils pas le payer d'ingratitude, se servir contre lui des pouvoirs qu'ils détiennent ? Il prit donc des précautions contre ses créatures.

Une loi ne permit d'exercer à nouveau la même charge qu'après trois années d'abstention ; une hiérarchie ascendante des fonctions, — préture, questure, consulat, — réglementée, eut pour but d'écarter les ambitions impatientes. Huit tribunaux permanents, rapidement institués, assuraient à Sylla une *justice*

*prompte*, et la Loi de Majesté était là, menaçante, arme terrible dans la main du dictateur, du tyran.

En même temps qu'il se précautionnait contre la noblesse, allant jusqu'à faire poignarder par un centurion, devant le peuple, Lucrétius Ofella qui avait osé briguer le consulat sans avoir été préteur, il démoralisait la plèbe, l'abaissait, pour l'affaiblir et la tenir mieux, en affranchissant 10.000 esclaves de proscrits qu'il *jeta dans le peuple*. Il s'assurait le dévouement de l'armée en distribuant à 120.000 légionnaires des *terres fertiles* confisquées ou prises. Il donnait enfin des semblants de garanties aux citoyens paisibles, en faisant rebâtir le Capitole incendié, en affirmant par des lois la *sainteté du mariage*, en semant d'obstacles légaux les *voies du divorce*, en limitant les dépenses des festins et celles des funérailles, en augmentant le nombre des augures et des pontifes, en restituant aux prêtres le droit de compléter leur collègue par cooptation, en faisant rechercher les Oracles sibyllins, *en rebâtissant Rome*.

Entouré des *hommes les plus corrompus de son siècle*, Sylla finit par se jouer de ces Romains dont le nom seul faisait trembler le monde, et qu'il méprisait, lui, profondément. Ses dernières manifestations furent de grandes comédies. Il abdiqua la dictature (78), en conservant exactement le même pouvoir, appuyé de ses 10.000 gardes et de ses 120.000 vétérans. Las, ayant abusé de tout, épuisé de débauche, sentant la vie s'éloigner de lui, il fit ses adieux au peuple en le *gorgeant de viandes et de vins* en un formidable banquet, puis il se retira à Cumès, où pendant une année il assista à sa mort ignominieuse, ses chairs pourries l'abandonnant, la vermine rongeurant ses muscles.

Sylla mort, son histoire prit aussitôt l'allure d'un roman. Toutes les atrocités qu'il avait commises lui furent comptées comme d'énergiques répressions, tant les aristocrates, partout, lui disparu, redoutaient une réaction populaire. L'impression de ce *terrorisme justifié* fut à ce point profonde, que Cicéron écrira : *Entre le départ et le retour de Sylla, les lois, à Rome, étaient sans force et le gouvernement sans dignité*. Sylla demeura comme le type du Maître qu'il fallait aux Romains. C'était exact.

## CHAPITRE XXVII

DE 81 A 63 Av. J.-C. - Les consuls Lepidus et Catulus. - Sertorius en Espagne. - Perpenna. - Pompée. - Émeute des gladiateurs. - Spartacus. - L'héritage de Sylla. - Débuts de Cicéron. - L'anarchie à Rome. - Les pirates. - Dictature de Pompée. - Mithridate et Tigrane d'Arménie. - Victoires de Lucullus. - Pompée en Asie. - Fin de Lucullus. - Pompée en Judée. - Les Juifs et les Hellènes en Palestine. - Les Macchabées. - Pompée à Jérusalem. - Mort de Mithridate. - L'Asie romaine.

APRÈS Sylla, toutes les ambitions se justifiaient ; Rome pouvait être prise par un chef de bande ; et ce n'était qu'un retour aux origines, l'inévitable conséquence de la civilisation romaine logiquement développée.

Le consul Lepidus (78), cherchant à secouer la maîtrise des Grands, entreprit de rendre aux tribuns l'influence légale qui leur avait été enlevée et de soutenir les prétentions des Italiens sacrifiés. Son propre collègue, Catulus, qui appartenait aux patriciens, s'opposa à toutes ses propositions. Arrivé en Narbonnaise, Lepidus s'entendit avec le gouverneur de la Cisalpine, Junius Brutus, leva une armée en Gaule, et soulevant le nord de l'Italie, s'en fut pour prendre Rome (77).

Le Sénat confia la défense de Rome à Pompée, qui réunit les vétérans de Sylla, leur affirmant que le but de Lepidus était de leur enlever leurs propriétés pour les restituer aux Italiens. Pompée et Catulus battirent plusieurs fois Lepidus, qu'un décret mit *hors la loi* et qui sen alla mourir en Sardaigne. La défaite et la fuite de Lepidus faisaient de Pompée le chef du parti des Grands, le successeur de Sylla.

Pompée poursuivit Brutus en Cisalpine, prit Modène, assura le triomphe de Rome ; et lorsque les sénateurs rassurés purent apprécier toute l'importance des succès de Pompée, ils s'inquiétèrent des prétentions possibles de leur libérateur.

En Espagne, Sertorius, menant une armée nombreuse formée de volontaires, avait essayé, après la mort de Cinna et de Marius (82), de s'imposer. Battu par Annius, parti avec 4.000 hommes, errant des côtes d'Espagne aux côtes d'Afrique, — des récits divers colportant sa légende, faisant sa réputation, — on apprit un jour qu'appelé par les Lusitaniens, il était revenu en Espagne battre un lieutenant d'Annius et le gouverneur de la Bétique. C'est alors que Sylla avait envoyé Metellus (79), incapable de vaincre son adversaire, lui refusant toute bataille, s'occupant à *détruire en détail, et comme en se jouant*, l'armée romaine, très forte.

Maître de l'Espagne, Sertorius y exerçait une grande influence. On s'étonnait de la sévérité de ses mœurs, on admirait la discipline de ses troupes, et dans le peuple, on racontait que par l'intermédiaire d'une biche blanche il était en relations avec les dieux. Aussitôt que Pompée eut vaincu Lepidus, donnant ainsi à *son parti* une puissance décisive, les Romains du parti opposé ne se préoccupèrent que de trouver le Chef qu'ils pourraient opposer au triomphateur. Sertorius, seul, à ce moment, était capable de braver Pompée.

Un des lieutenants du proconsul, Perpenna, trahissant Rome, s'en fut donc rejoindre Sertorius *avec des forces considérables* et *des Romains de distinction*. Sertorius, créant aussitôt une Rome en Espagne, fit un Sénat de 300 membres et réorganisa puissamment son armée.

Pompée, serviteur du Sénat, accepta d'aller combattre Sertorius, qui venait de soulever l'Aquitaine et la Narbonnaise, avait envoyé des troupes occuper les passages des Alpes, préparait une expédition contre Rome. Pompée passe les Alpes Grées, ou Pennines, par une route nouvelle, imprévue, et surprend ainsi les Espagnols, qui durent se replier sur les Pyrénées, livrant la Narbonnaise au châtement cruel que lui infligea Pompée victorieux. Sertorius, accouru, enlève une légion à Pompée, le cerne, l'affame dans son camp, bat des secours successifs envoyés, prend Lauron et l'oblige enfin à repasser l'Èbre (76-75). Sertorius eût été redoutable si les Espagnols, désaffectionnés, ne l'avaient abandonné. On lui reprochait de n'avoir pas fait entrer un seul Espagnol dans son Sénat, de ne prendre jamais que des Romains comme officiers dans son armée.

Au printemps (75), Metellus, qui s'était maintenu en Espagne, battit près d'Italica (Séville) un lieutenant de Sertorius. Près de Valence, Pompée tua 10.000 hommes des troupes de Perpenna et Hérennius. Sertorius marche contre Pompée, le rencontre sur les bords du Sucro (Xucar) et le bat ; il l'eût achevé le lendemain, sans doute, si l'armée de Metellus n'était arrivée. En réalité, Pompée et Sertorius, aux prises en Espagne, se disputaient Rome. Près de Sagonte, Sertorius tuait 6.000 légionnaires romains au moment même où Metellus tuait 5.000 Espagnols et battait platement Perpenna.

Sertorius, voyant qu'il n'aurait pas raison de Pompée par les armes, choisit un campement sûr, s'y installe et s'entend avec les pirates, qui s'opposent au ravitaillement de l'armée romaine. Pompée, effrayé, réclame de prompts secours au Sénat. Le consul Lucullus lui envoie de l'argent, du blé et deux légions. Sertorius, de son côté, reçoit des ambassadeurs de Mithridate, qui lui offrent 3.000 talents. Metellus, *épouvanté des conséquences de cette alliance*, met à prix la tête de Sertorius, surexcite ses troupes, s'empare de quelques villes, et apprend que Sertorius vient de chasser Pompée assiégeant Pallentia. Poursuivis par les troupes espagnoles, *battus en détail*, presque sans vivres, Metellus et Pompée opéraient leur retraite, le premier vers l'Espagne ultérieure, le second vers la Gaule (73).

Que se passa-t-il en Espagne après le départ de Pompée et de Metellus ? Il semble que, détesté maintenant des Espagnols, qui ne le considéraient plus comme un libérateur, mais comme un conquérant, et qui le tourmentaient sans doute, l'accablant de leur ingratitude, Sertorius, à son tour soupçonneux, dur, usa de rigueurs, devint cruel, ou bien fut la victime des intrigues et des ambitions de ses propres lieutenants. Dans l'obscurité historique des deux années qui suivirent le triomphe de Sertorius, on ne voit bien que sa fin, déplorable ; il fut assassiné au milieu d'un festin par ordre de Perpenna, qui prit le pouvoir.

La mort de Sertorius grandissait Pompée, le Sénat n'ayant personne à lui opposer. L'inintelligence des sénateurs, à ce moment, est flagrante ; comme à plaisir, ils entretenaient contre eux la haine de l'ordre équestre, de la plèbe et des Italiens ; ils ne comptaient que sur la force dont pouvait disposer un chef d'armée, ne voyant pas que le choix de ce chef lui échappait. Pompée, ce général de vingt ans, plus célèbre alors par ses défaites que par ses victoires, — car le souvenir de ses brillants faits d'armes en Cisalpine, en Sicile et en Afrique était effacé par ses insuccès en Espagne, — retentissants, était l'unique chef d'armée ; donc le maître. Or le peuple tendait à soutenir Pompée, à le prendre plutôt, à l'accaparer. Est-ce que Pompée, un jour, n'avait pas obtenu le triomphe malgré

Sylla ? Une autre fois, n'avait-il pas fait donner le consulat à son ami Æmilius Lepidus malgré Sylla encore, malgré les Grands coalisés ?

Avant de s'imposer, Pompée devait reprendre l'Espagne. Perpenna n'était pas un Sertorius. En une année (72-71), Perpenna fut pris et mis à mort, tous les chefs de la résistance succombèrent, et le Victorieux put, sur la cime des Pyrénées, élever un trophée fastueux, énumérer les 876 villes qu'il avait prises *des Alpes au détroit d'Hercule*.

Une révolte de gladiateurs (71) fit revenir Pompée en Italie. Un Thrace, Spartacus, à la tête d'une troupe d'athlètes de Capoue, venait d'infliger une défaite humiliante à 3.000 soldats romains. La bande de Spartacus, rapidement grossie de pâtres et de bouviers accourus, vainquit une deuxième fois les légionnaires. Tout annonçait aux Romains un soulèvement bien autrement grave que ne l'avait été la trop fameuse révolte des esclaves. Le Thrace Spartacus, *brave et pieux*, après avoir immolé son cheval, comme le faisaient jadis les guerriers Aryas de l'Inde, proclamait qu'il allait marcher vers les Alpes et que sur sa route il délivrerait tous les esclaves, pour *les rendre chacun à son pays*.

Les esclaves que Spartacus entendait délivrer, c'était, sur toute la longueur de la péninsule italique, de la Sicile aux Alpes, les *peuples* que la Rome despotique tenait sous sa domination, exploitait. Mais Spartacus, trop Aryen pour croire aux méchancetés, n'avait pas prévu que l'armée sainte de la délivrance ne songerait guère qu'aux vengeance et aux butins. La horde, très forte, redoutable, refusa bientôt de suivre Spartacus dans l'exécution limitée de son grand projet, et elle se mit à tout saccager devant elle.

Deux consuls envoyés par le Sénat se firent battre par Spartacus ; un des lieutenants de Crassus fut écrasé, mais Crassus réussit à refouler un *corps de gladiateurs* jusqu'aux extrémités du Brutium. Spartacus songeait à quitter l'Italie, à passer en Sicile, lorsque les pirates avec lesquels il avait traité de son transport, achetés par son adversaire, le trahirent, n'envoyèrent pas de vaisseaux. Cerné, Spartacus rompit la ligne de troupes qui l'emprisonnait, s'échappa *par une nuit neigeuse* soutint en désespéré, avec une ténacité et une audace extraordinaires, la lutte impossible, réunissant les divers tronçons de sa horde rompue, dispersée, que Crassus harcelait. Seul invincible, *miraculeux*, Spartacus ressaisissait ses héros, se refaisait une armée.

Mais, réorganisés, les guerriers de Spartacus, — plus de 100.000 esclaves ? — l'obligèrent à accepter la bataille trop tôt, malgré lui. Il fût battu et tué (71). Cette mort termina la *guerre de la délivrance*. Pompée, qui revenait d'Espagne, rencontra les débris de la horde, 5.000 esclaves qui se dirigeaient vers la Gaule, et il les extermina afin d'entrer à Rome comme triomphateur. Crassus n'obtint qu'une ovation. Les Romains ne virent que Pompée, célébrèrent *la gloire du héros invincible*.

Héritier de Sylla, *bouclier et épée de la noblesse*, Pompée ne pouvait, ni par ses origines, ni par ses actes, ni par son ambition, répondre aux vœux des Grands. La plèbe venait de ressaisir d'importantes prérogatives. Lepidus avait échoué dans sa tentative d'insurrection armée (77), mais il avait été bien près de réussir, et les patriciens s'étaient montrés incapables de résistance. Le tribun Sicinius (76) avait osé réclamer les anciens privilèges des tribuns ; le droit de *haranguer le peuple*, de *briguer des charges* leur était rendu. Pompée trouvait, dans une Rome considérablement agitée, une plèbe mécontente, enhardie, prête pour

l'action ; une noblesse infatuée, inintelligente, lâche ; un Sénat que les intrusions et les proscriptions avaient fait *médiocre*.

Acclamé par le peuple, honoré du triomphe, élu consul (71), Pompée n'hésita plus. La loi Pompéia rendit tous ses droits au tribunat. Crassus et César avaient appuyé la proposition. Les chevaliers, venant à Pompée à leur tour, demandèrent qu'on leur restituât les jugements. Pompée chargea Tullius Cicéron, d'Arpinum, de *plaider cette cause* devant le peuple.

Cicéron appartenait à l'ordre équestre. Ses débuts au barreau avaient été de grand éclat (71-69). On disait qu'il avait rapporté d'Athènes et de Rhodes, où il était allé s'instruire, toute l'éloquence des Grecs. Il siégeait au Sénat depuis sa questure en Sicile ; et il avait 30 ans. Cicéron attaqua le sénateur Verrès, sur la plainte des Siciliens, lui demandant compte des exactions dont il s'était rendu coupable en Sicile. Cyniquement, Verrès disait qu'il braverait Cicéron, car il avait payé d'avance ses juges. Après le premier discours de Cicéron, Verrès, épouvanté, partit en restituant aux Siciliens 45 millions de sesterces.

Le Sénat s'émut de la déconsidération qu'il l'accablait ; et Cicéron, malgré la fuite de Verrès, poursuivant son œuvre, écrivit encore un discours plein de menaces, visant et dénonçant les crimes des Grands, les *prévaricateurs*, réclamant un *tribunat de vengeance*. Cette agitation violente aboutit à la loi Cotta (69) qui répartit les places de juges entre les sénateurs, les chevaliers et les tribuns du Trésor. Le rétablissement de la censure et la dégradation de 64 sénateurs donnèrent à la plèbe le droit de se considérer comme victorieuse.

L'anarchie résulta de ces réactions trop rapides. Les sénateurs et les chevaliers, en se partageant les tribunaux, s'y étaient pour ainsi dire installés comme dans des forteresses, se combattaient. Les sénateurs condamnaient toujours les clients des chevaliers ; les chevaliers frappaient toujours les créatures des sénateurs. Des haines résultaient de ces scandales. La plèbe, favorisée par ce désordre, obéissait à Pompée et à Cicéron, laissait la noblesse se déconsidérer, se combattre, se ruiner, se détruire, et elle attendait.

Les difficultés matérielles de l'existence à Rome augmentaient. Les ports d'Italie, désertés, ne servaient aucuns trafics ; les pirates pullulaient, le Sénat ayant abandonné la *police des mers*. Ces pirates, parfaitement organisés, constitués en Puissance, avaient une flotte qu'on évaluait à 1.000 navires ; et on énumérait les 400 villes déjà pillées par eux ; la Méditerranée, rançonnée, subissait leur domination. Misène, Gaète et Ostie venaient d'être saccagées. Les convois d'Afrique n'arrivaient plus à Rome.

C'est de Cilicie, disait-on, qu'étaient venus les premiers pirates ; on pensait que de là partaient leurs flottes. En trois campagnes (78-69) Servilius, envoyé par le Sénat, avait réduit la Cilicie en province ; mais le Sénat s'était trompé, les pirates ne se recrutaient plus en Cilicie. Marc Antoine, envoyé en Crète (68), avait échoué. L'organisation des pirates, formidable, menaçait l'Italie de famine, terrorisait les Italiens par des enlèvements continuels de femmes, d'enfants et d'hommes libres.

Le tribun Gabinius (68-67) proposa de confier à un consul une dictature de trois ans, pendant laquelle, sans responsabilité, serait menée la campagne contre les *brigands de la mer*. L'autorité absolue du dictateur devait s'étendre sur toutes les côtes de la Méditerranée, jusqu'à une distance de 400 stades dans l'intérieur des terres. Les Grands, qui ne virent dans cette proposition qu'une manière de donner la dictature à quelqu'un, contre eux, faillirent massacrer le tribun

Gabinus. Alors le peuple comprit l'importance pour lui, contre le Sénat, de la loi proposée, et il la vota en donnant à Pompée, élu, le double des forces que le tribun avait réclamées. Pompée prit le commandement de 500 galères, de 120.000 fantassins et de 5.000 chevaux, avec le droit de puiser dans le Trésor, sans limite.

Cette loi audacieuse, folle, reçut aussitôt sa justification. Les pirates s'éloignèrent des côtes d'Italie, et les prix des vivres baissèrent à Rome. Pompée, désormais irrésistible, dictateur, divisa la Méditerranée en treize régions, arma 13 escadres, et en 40 jours *nettoya les eaux italiennes* de la mer de Toscane aux îles Baléares. Du côté de l'Orient, un *corps plus brave*, qui osait résister, subit une défaite au promontoire de Coracesius, en Cilicie. On racontait, qu'en 90 jours Pompée avait pris 120 forts aux pirates, brûlé 1.300 de leurs vaisseaux, *peuplé de prisonniers innombrables* les îles désertées, une partie de l'Achaïe, la Calabre... A ce moment, rien n'était impossible à Pompée. On lui sut gré, historiquement, de sa *clémence*, c'est-à-dire de sa modestie. Caton dira *que peut-être Pompée prendrait à la fin envie de conserver la République, quand il verrait qu'on l'aurait libéralement commise à sa foi*. On désarmait l'ambition de Pompée en se donnant à lui pleinement, sans restriction.

Mais, en Orient, régnait encore Mithridate, que Sylla, par égoïsme, n'avait pas permis à Muréna de vaincre définitivement (82). A la mort de Sylla (78), le roi de Pont avait repris ses projets. Pendant que Rome s'absorbait dans les événements d'Espagne, se débattait ensuite dans sa crise anarchique, entreprenait enfin ses opérations contre les pirates, le roi d'Arménie, Tigrane, allié de Mithridate, envahissait la Cappadoce, s'emparait de 300.000 Cappadociens qu'il expédiait à Tigranocerte, sa capitale, pour l'agrandir. Mithridate *entraît en scène* en accusant Nicomède III d'avoir cédé la Bithynie au Sénat romain.

Mithridate commandait une grande armée, redoutable, appuyée d'auxiliaires recrutés du mont Hoëmus au Caucase, ce *réservoir de mercenaires*. Des Romains proscrits exerçaient les troupes du roi de Pont. Sertorius lui avait envoyé des officiers expérimentés. Lucullus, proconsul de Cilicie, chargé de reprendre la guerre contre Mithridate, marche vers le Pont avec 32.000 hommes. Mithridate a envahi la Bithynie, où tous les publicains ont été massacrés. Cotta, battu sur terre et sur mer, est bloqué en Chalcédoine. Lucullus délivre Cotta, poursuit l'ennemi qui s'est rejeté sur Cyzique, l'enferme *dans ses lignes* et l'affame. Un corps de 15.000 hommes et 6.000 chevaux, envoyé pour débloquer les troupes cernées à Cyzique, surpris au passage du Rhyndacus, est dispersé, pendant que le chef Galate Déjotarus bat un lieutenant de Mithridate en Phrygie. Le roi de Pont, évitant une défaite qu'il voit certaine, abandonne l'armée devant Cyzique, — que Lucullus détruit en partie, — et avec le reste, se sauvant à Lampsaque, s'embarque, passe l'Euxin, se retranche à Amisus, appelant à son secours Tigrane et son fils Macharès.

Lucullus laisse à Cotta le soin de soumettre la Bithynie, pénètre dans le Pont, ravage le pays, met le siège devant Amisus (72). L'indiscipline de l'armée romaine, les *murmures des légionnaires*, ne permirent pas à Lucullus de s'assurer une prompte victoire. Forcé d'attendre le printemps pour agir, les Romains laissèrent Mithridate réunir une armée de 44.000 hommes ; mais ce n'était pas une armée, et le roi de Pont allait épuiser ses dernières ressources, se *ruiner*, rien qu'à fournir des vivres à ses troupes, à *payer ses retraites successives*. Les trois légions de Lucullus, sagement conduites, battaient,

détruisaient peu à peu la dernière armée de Mithridate. Lorsqu'il se vit perdu (71), Mithridate envoya l'ordre de tuer sa femme et ses sœurs.

Lucullus prend Sinope et Amisus, organise le Pont en province, traite avec Macharès, le fils du roi vaincu, va à Éphèse où les publicains exerçaient d'intolérables exactions, et réclame à Tigrane III le roi Mithridate réfugié en Arménie.

Tigrane, qui venait de vaincre glorieusement les Parthes, qui tenait le nord de la Mésopotamie et toute la Syrie, renvoya avec colère l'ambassadeur de Lucullus, Clodius (70). Lucullus partit donc avec 12.000 fantassins et 3.000 chevaux. L'avant-garde du général romain suffit pour disperser une première armée de Tigrane (69). Lucullus assiège Tigranocerte, la ville capitale d'Arménie, où le roi avait réuni 260.000 hommes ? Une révolte des Grecs, que Tigrane avait jadis transportés de force dans sa capitale, facilita considérablement les opérations de Lucullus. Dans la ville prise (6 octobre), le vainqueur trouva un trésor qui lui permit, après avoir distribué 800 drachmes à chaque soldat, de compter 8.000 talents *d'argent monnayé*. On chiffrà par centaines de mille les défenseurs de Tigranocerte sacrifiés ; et seulement à 5 tués et 100 blessés les pertes de Lucullus ?

Lucullus hiverne dans la Gordyène et la Sophène, demande l'alliance du roi des Parthes, et sur son refus, lui déclare la guerre. Les légionnaires, enrichis par la prise de Tigranocerte, *trop riches*, ne consentant pas à guerroyer contre les Parthes, Lucullus ne put que *continuer* ses opérations contre le roi d'Arménie, dont Mithridate venait de refaire l'armée démoralisée.

Lucullus, pour attirer Tigrane sur un champ de bataille choisi, marche vers Artaxata (Artaxarta), où se trouvaient la femme, les enfants et le dernier Trésor du Roi-des-rois. Victorieux au premier choc des deux armées (68), Lucullus veut reprendre sa marche, aller enlever la ville d'Artaxata. Les légionnaires refusent une seconde fois d'avancer. Lucullus prendra Nisibe, mais *rassasiée de butin et fatiguée de ses victoires*, l'armée romaine obligera son général à la ramener.

Une plus cruelle déception menaçait Lucullus. Les publicains qu'il avait poursuivis en Asie, dont il avait limité les exactions, en réduisant par exemple à 12 % l'intérêt annuel, en interdisant *la vente des contribuables endettés envers le Trésor*, venaient de faire donner sa succession à Pompée. Les deux généraux se rencontrèrent en Galatie (67) et s'accueillirent par des injures. Pompée, abusant de ses pouvoirs légaux, s'arrangea pour que Lucullus attendit le triomphe à Rome pendant trois années. Lucullus découragé, blessé de *l'injustice du peuple et de la faiblesse des Grands*, s'éloigna de Rome, consacrant le reste de ses jours au culte des lettres, dépensant dans ses *villas*, en un luxe qui lui valut le surnom de Xerxès romain, sa fortune immense.

L'armée de Mithridate comptait encore 32.000 hommes. Pompée n'accordant au roi de Pont la paix qu'il sollicitait qu'à d'inacceptables conditions (66), le roi dut subir une guerre furieuse, la *guerre à outrance* qu'on lui imposait. Pompée, se dirigeant vers la Petite Arménie, rencontre et écrase l'armée pontique. Et voici que Tigrane III, trahi par son propre fils, incapable désormais de résister, se livre aux Romains, personnellement, venant implorer *à genoux* la clémence de son vainqueur. Pompée, laissant le royaume au roi d'Arménie, lui prit la Syrie et l'Asie Mineure, lui imposa une indemnité de 6.000 talents, l'obligea à reconnaître son fils révolté, traître, comme roi de Sophène. Le général victorieux pensait que ce roi s'était assez humilié devant son peuple, pour que sa puissance ne gênât

plus la domination romaine, et en même temps, cela maintenait une Arménie constituée, en face des Parthes qu'il fallait surveiller.

Restait Mithridate, dont la gloire de Pompée exigeait l'anéantissement. Il l'alla chercher dans les régions du Caucase, où le roi de Pont avait recruté de nouveaux mercenaires, nombreux. Pompée bat les Albaniens d'Oroïzès et les Ibériens d'Artocès, soumet les Caucasiens, *autant que des montagnards peuvent être soumis*, et Mithridate, *toujours fuyant*, lui échappe toujours. Renonçant à cette poursuite, Pompée organise la Province romaine de Pont, et se dirige vers la Syrie qui était en plein désordre.

Le roi de Syrie reconnu par Lucullus, l'Asiatique Antiochus, monarque déplorable, indolent, avait laissé chaque ville se constituer pour ainsi dire en État indépendant, en sorte de grande Commune soumise à un *tyran*, tandis que les campagnes étaient régulièrement pillées par des troupes d'Arabes et d'Ituréens. Pompée n'eut qu'à paraître, pour donner de la sécurité au pays. Il plaça sous la domination directe de Rome, la Phénicie et la Syrie, jusqu'à l'Euphrate, laissant trois royaumes destinés, comme l'Arménie, à garantir la province romaine. Antiochus reçut la Commagène ; un Ptolémée, la Chalcidique ; un Chef arabe, l'Osrhoène (63). Puis, continuant son œuvre, Pompée passe en Judée, qu'une abominable guerre civile épuisait.

La pacification de la Judée eut une très grande influence sur l'avenir de Rome. Les souverains asiatiques, satrapes, despotes ou tyrans, avaient étonné les Romains, et par leurs trésors énormes, et par l'emploi qu'ils faisaient de leurs richesses et de leur autorité ; les rois et les prêtres de Judée allaient leur montrer ce qu'on pouvait obtenir de l'exploitation d'une idée religieuse.

Après la mort d'Alexandre, la Judée s'était trouvée comprise dans la province des Ptolémées d'Égypte ; Jérusalem et Alexandrie s'étaient aussitôt, pour ainsi dire, confondues ; beaucoup de juifs étaient allés à Alexandrie, beaucoup d'Hellènes étaient venus d'Alexandrie à Jérusalem. L'union relative des deux villes, peuple et chef, ne résista pas longtemps aux exigences dominatrices des juifs. Il y eut une rupture éclatante entre Jérusalem et Alexandrie.

Le Ptolémée Philopator prit de force Jérusalem, et il y manifesta sa colère, en violant dans le temple le Saint des Saints, en faisant marquer d'une feuille de lierre, au fer rouge, les soldats juifs vaincus. Le roi de Syrie, Antiochus, appelé par les juifs, chassa les Égyptiens. Les Juifs, délivrés, rompirent avec les successeurs d'Antiochus le Grand (175). Antiochus Épiphanes, rêvant d'un « empire oriental », prend Jérusalem, qu'il saccage (169) ; un de ses généraux, Apollonius, procède froidement à un massacre de juifs. Antiochus (168) décrète *l'absolutisme de son dieu*, ordonne d'impitoyables persécutions, provoque un mouvement de résistance (167) qui prit un caractère de soulèvement national.

Mathathias et ses cinq fils, les Macchabées, proclament l'affranchissement de la Judée. Ce mouvement imprévu, formidable, conduit par les Juifs, et qui aboutit à *l'indépendance du peuple d'Israël* (107), s'explique par la présence de Grecs très nombreux en Palestine. La guerre des Macchabées est presque une guerre hellénique, au point de vue de l'action ; mais comme but et comme utilisation, l'incident est essentiellement hébraïque, car il tend à l'omnipotence d'un homme, à l'installation de la tyrannie. Les juifs veulent un *roi*. Un des descendants des Macchabées, Aristobule, prendra le titre de *roi des Juifs*.

Fondé, le royaume des Juifs devint une sorte de Chaldée concentrée, le champ de toutes les querelles, le théâtre de toutes les abominations. Sous Alexandre

Jannée, en six ans d'une guerre civile épouvantable, on y compta 50.000 meurtres. Des excès inénarrables, horribles, illustrèrent la lutte des Saducéens et des Pharisiens. Hyrcan et Aristobule, enfin, se disputèrent ouvertement Jérusalem. Hyrcan, vaincu, détrôné, revint avec les Arabes Nabatéens assiéger la Cité où régnait son frère. Le préteur de Pompée, A. Scaurus, se prononça pour Aristobule contre Hyrcan (64) ; et cette *affaire à examiner* fut le prétexte qui amena Pompée en Judée.

Pompée fit comparaître Hyrcan et Aristobule devant lui, à Damas. Les ayant entendus, il donna le royaume à Hyrcan, simplement parce qu'Aristobule le détenait et que la résistance du souverain dépossédé amènerait fatalement la guerre. Aristobule, en effet, refusa de se soumettre, et Pompée assiégea Jérusalem.

Après trois mois de siège, Aristobule s'étant retranché dans le temple de Jéhovah, Jérusalem fut prise d'assaut. Pompée pénétra hardiment dans le Saint-des-Saints, et il enleva *tous les trésors* du temple. Hyrcan, rétabli, obtint de gouverner les juifs, mais sans titre de roi, renonçant à porter le diadème, s'engageant à restituer toutes les conquêtes des Macchabées en Syrie, à payer un tribut annuel aux Romains.

Tout à coup, on apprit que Mithridate, alors âgé de soixante ans, apparu en Phanagorie, dans le Bosphore, venait d'obliger son fils Macharès à se tuer, et qu'il se disposait à passer en Thrace, à *soulever des peuples*, à envahir l'Italie, pour se venger. Mais en même temps, on sut que les guerriers de Mithridate s'épouvantaient des projets du roi et que son fils Pharnace venait d'obtenir des troupes, contre son père, un refus formel d'avancer. Mithridate, impuissant dans sa rage, essaie en vain de s'empoisonner, saisit un glaive dont il se frappe, sans réussir encore à se donner la mort ; sur son ordre, sur sa prière, un esclave gaulois l'achève (63).

Pompée, revenu en hâte à Amisus, y reçut le corps de Mithridate que lui envoyait le propre fils du roi de Pont, le parricide Pharnace, *avec des présents*. Pharnace conserva le Bosphore pour pris de sa criminelle lâcheté. Pompée organisa l'Asie romaine. Le roi Déjotarus vit la Galatie augmentée ; Attale et Pylaeménès reçurent une partie de la Paphlagonie ; Ariobarzane eut la Cappadoce, la Sophène et la Gordyène.

Des villes nouvelles fondées, d'autres repeuplées, quelques-unes détruites ou abandonnées, modifièrent *l'aspect* historique des territoires distribués. Toute l'Asie antérieure, du Pont Euxin à la mer Rouge, était divisée en quatre provinces : Le Pont, la Cilicie, la Syrie et la Phénicie. Le Pont était *pays romain*. L'Arménie restait comme un territoire sacrifié, le *champ de bataille* fixé entre l'Orient et l'Occident. Rome croyait reculer ainsi jusqu'en Arménie les limites de l'Europe ; en réalité, c'est l'Asie qui allait s'étendre, à l'ouest, jusqu'à Rome, jusqu'à la Méditerranée romaine.